



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

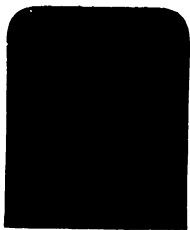


IN 29
Date
Microfilm
Bibliography
SERIES

489-3

HS 183

I 57



044905

CORNELL
UNIVERSITY
LIBRARY



FROM THE INCOME
OF A BEQUEST
MADE BY
BENNO LCEWY
1854-1919

CORNELL UNIVERSITY LIBRARY



3 1924 089 873 701

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

5^{me} VOLUME. — 2^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1889)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Le Congrès Spiritua-*
liste (Rapport géné-
ral)..... Papus.
(p. 1 à 24.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE** *Jérôme Cardan Marcus de Vèze.*
ET SCIENTIFIQUE... (p. 25 à 38.)
Essai sur la situation
philosophique W^{...}
(p. 39 à 57.)
La Croix Ansée..... Julius.
(p. 57 à 64.)
La Grande Névrose.. Dr Fov. de Courmelles
(p. 64 à 67.)
Principes cosmo-psy-
chiques du Magné-
tisme (suite)..... Rouxel.
(p. 68 à 71.)
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Une hypothèse de M.*
Maboule..... G. Montière.
(p. 72 à 80.)
Morte (poésie)..... Paul Marrot.
(p. 80 à 81)
Improvisation (poésie) Lucien Mauchel.
(p. 81 à 83)
- Bibliographie.** — *Le Livre du Jugement* d'ALBER JHOUNEY. — La 2^o
série de l'Initiation. — Le Lotus. — Livres. — Revues et Journaux.
— Nouvelles diverses.

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

CA

CORNELL
UNIVERSITY

HS 183

A742.124
BUT

I 57:5-6

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

La Renaissance spiritualiste s'affirme cependant de toutes parts en dehors des Académies et des Cléricalismes. Des phénomènes étranges ramènent à considérer de nouveau cette vieille *Science Occulte*, apanage de quelques rares chercheurs. L'étude raisonnée de ses principes conduit à la connaissance de la Religion unique d'où dérivent tous les cultes, de la Science Universelle d'où dérivent toutes les Philosophies.

Des Ecoles diverses s'occupent de chacune des parties de cette Science Occulte. La *Théosophie*, la *Kabbale*, le *Spiritisme*, ont leurs organes spéciaux, souvent ennemis.

L'*Initiation* étudie comparativement toutes les écoles sans appartenir exclusivement à aucune. L'*Initiation* n'est pas exclusivement *théosophique*, mais elle compte parmi ses rédacteurs les plus instruits des théosophes français. L'*Initiation* n'est pas exclusivement *kabbaliste*, mais elle publie les travaux des kabbalistes les plus estimés que nous possédions. Il en est de même pour toutes les autres branches de la Science Occulte : la *Franc-Maçonnerie*, le *Spiritisme*, l'*Hypnotisme*, etc., etc.

La Partie initiatique de la Revue résume et condense toutes ces données diverses en un enseignement progressif et méthodique. La Partie philosophique et scientifique expose les opinions de toutes les écoles sans distinction ; enfin la Partie littéraire développe ces idées dans la forme attrayante que savent leur donner le poète et le romancier. Plus de quarante rédacteurs, pour la plupart déjà connus, concourent à la rédaction de l'*Initiation*.

Tous ces avantages unis à l'extrême bon marché de la Revue en font une des plus attrayantes et des plus originales de toutes les publications mensuelles.

LIBRARY
UNIVERSITY
OF TORONTO

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET (auteur de *l'Initiation*). M. S. T. Æ — STANISLAS DE GUAITA (auteur de *Au Seuil du Mystère*) S. I. Æ. — GEORGE MONTIÈRE (rédacteur en chef de *l'Initiation*) S. I. Æ. — PAPUS (auteur du *Traité élémentaire de Science Occulte*). S. I. Æ. — JOSÉPHIN PÉLADAN (auteur de *la Décadence Latine*) S. I. Æ.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH (de la *Revue du Mouvement social*). — Le F. BERTRAND VÉN. RENÉ CAILLIÉ (directeur de *l'Étoile*). G. DELANNE (rédacteur en chef du *Spiritisme*). — ELY STAR (auteur des *Mystères de l'Horoscope*). — FABRE DES ESSARTS. — FABIUS DE CHAMPVILLE. — D^r FOVEAU DE COURMELLES (licencié ès-sciences physiques, licencié ès-sciences naturelles, licencié en droit, lauréat de l'Académie de Médecine). — JULES GIRAUD (auteur du *D^r Selectm*). — D^r GOYARD) ancien président de la *Société Végétarienne*). — E. GARY (auteur de la *Théorie des Tempéraments*). — HENRI LASVIGNES (ex-secrétaire de la rédaction du *Constitutionnel*). — J. LEJAY (licencié en droit). — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLEON NEY. — EUGÈNE NUS (auteur de *les Grands Mystères*). — G. POLTI (auteur de la *Théorie des Tempéraments*). — Le Magnétiseur RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL (du *Journal des Économistes*). — HENRI WELSCH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P. GIRALDON. — PAUL MARRÔT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

*

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nos abonnés sont prévenus que la poste leur présentera après ce numéro leur quittance de réabonnement. Il leur est donc inutile de se déranger d'autre part. Tout abonné qui ne renverra pas à l'administration, ce numéro recevra sa quittance. Par suite de nouvelles combinaisons l'INITIATION offrira prochainement, outre les primes phototypiques, de nouveaux avantages à ses nombreux abonnés.

A BRULER

Conte Astral

Par Jules LERMINA

PRÉFACE DE PAPUS

Un volume in-8, relié. Prix. 3 francs

LES

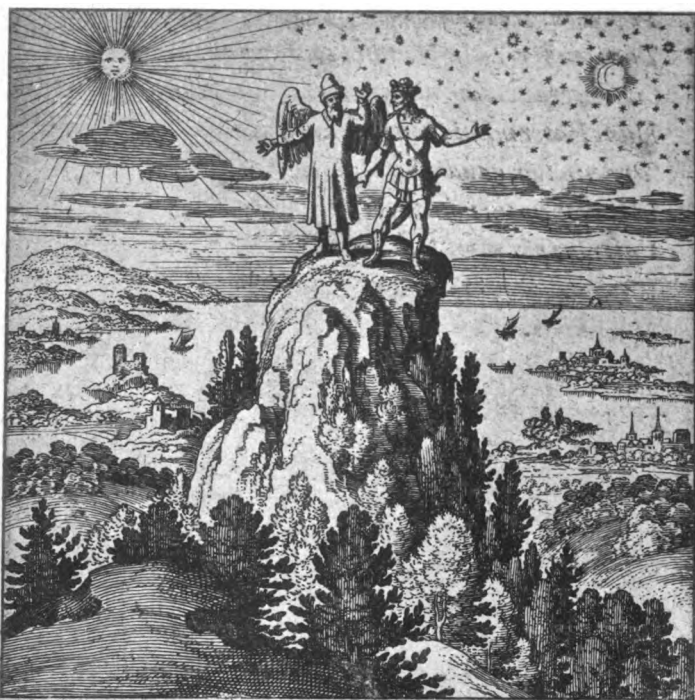
SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

Par PAPUS

Brochure in-8, avec figures dans le texte. 1 franc

S'adresser à l'Administration de l'INITIATION



Alius mons Indiæ in vase jacet,
Quem Spiritus & Anima, utpote filius & dux, con-
scenderunt.

INITIATION

PRIME DE L'INITIATION
Octobre 1889

PHOTOT. G. POIREL
38, r. de la T^e d'Auvergne, Paris.



PARTIE INITIATIQUE

CONGRÈS SPIRITE & SPIRITUALISTE INTERNATIONAL (PARIS 1889)

TOUTES les écoles spirites et spiritualistes ont pris part au Congrès international qui vient de se tenir à Paris du 9 au 16 septembre.

Ce Congrès aura des conséquences très grandes pour la défense et la diffusion de nos doctrines. Voici le rapport général résumant les travaux poursuivis dans les diverses sections.

* *

Séance Générale du 15 Septembre

Présidents d'honneur : Ch. Fauvety; duchesse de Pomar; Marcus de Nèze; Eugène Nus.

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT EFFECTIF

Messieurs, l'honneur que le Congrès a bien voulu me faire en m'appelant au siège présidentiel, me donne le privilège de saluer en son nom les travailleurs qui,

de toutes les parties du monde, ont répondu à son appel. J'accomplis ce devoir avec une satisfaction d'autant plus grande qu'il me fournit l'occasion de caractériser en quelques mots l'œuvre à laquelle vous allez tous concourir. Cette œuvre n'est rien moins que l'affirmation de la Science nouvelle, l'alliance de la physiologie et de la psychologie, le défi jeté par la libre recherche, au préjugé et à la routine, la levée en masse des chercheurs de vérité contre l'obscurantisme qui se réclame, pour arrêter l'essor de l'esprit humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée des Académies et des Églises. Ce Congrès est le champ de bataille des intelligences courageuses, bravant l'intolérance de ceux qui prétendent imposer des limites aux droits de l'analyse et de l'investigation. Il n'est pas de domaine fermé à l'exploration humaine. Je vous le dis, ceux-là sont les véritables positivistes qui ne tiennent à *priori* rien de ce que l'expérience, ne disons pas seulement démontre, mais indique. Partout où la nature manifeste son action, en quelque ordre qu'elle se produise, si faible que soit la lueur qui éveille la curiosité et sollicite l'attention, le devoir de l'homme est d'aller en avant. Enregistrer des faits, multiplier les observations, soumettre les hypothèses, même les plus hasardées, à une rigoureuse critique, affirmer hautement la vérité acquise, en dépit de toutes les oppositions et de toutes les coercitions, tel est le devoir de l'homme raisonnable et juste. Vous saurez le remplir, attentifs à ne pas tomber dans l'ornière du dogmatisme entêté où se traînent et où voudraient vous entraîner les négateurs à

outrance. Scrutant les plus ardues problèmes de la Vie, vous aurez le courage orgueilleux de poser cette question : — O Mort, es-tu la mort ?

La vieille science, autoritaire et exclusive, a été impuissante à combattre la souffrance, la misère, la désespérance, je salue en vous les adeptes modestes de la science nouvelle, initiatrice des progrès nouveaux. Il y a, disait le grand Mickiewicz, une masse de lumière et de chaleur donnée pour chaque époque. Il en faut une dose nouvelle pour ranimer l'humanité et faire surgir une époque nouvelle.

Travaillez, soyez les semeurs, nos fils du vingtième siècle récolteront et vous remercieront.

Au nom de la France, au nom de la Ville de Paris, d'où toute lumière s'épand sur le monde, encore une fois, je vous salue.

JULES LERMINA.

(Applaudissements prolongés.)

RAPPORT GÉNÉRAL LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU CONGRÈS

Mesdames et Messieurs,

Le Congrès Spirite et Spiritualiste international m'a fait l'honneur de me confier le soin d'exposer devant vous le résumé général des travaux du Congrès.

Je dois donc, tout d'abord, vous demander toute votre indulgence pour les erreurs ou les négligences qui pourraient s'introduire dans ce travail. Jeune au milieu d'hommes expérimentés, peu éloquent au milieu d'orateurs de premier ordre, j'aurais considéré cet honneur comme au-dessus de mes forces, si la

grandeur des idées que nous avons tous à cœur de défendre n'eût soutenu mon courage et si je n'avais été sûr de voir nos principes communs exprimés oralement par tous mes aînés, en âge comme en science, bien mieux que je ne pourrai le faire moi-même.

Je dois, en un exposé rapide, vous donner une idée synthétique du Congrès, de sa portée scientifique, philosophique et sociale et de ses conclusions. Aussi, devons-nous voir le plan suivi dans ce résumé afin de ne pas fatiguer inutilement votre attention.

Tout d'abord je retracerai en quelques mots les origines de ce Congrès, puis nous verrons l'accueil que lui fit la Presse française dès que son succès vraiment remarquable eût porté sur lui l'attention de tous ; enfin j'exposerai devant vous les conclusions auxquelles se sont arrêtées les diverses sections du Congrès.

Vous ne trouverez pas dans cet exposé le détail de chacune des discussions pas plus que l'analyse de chacun des mémoires. Les procès-verbaux détaillés seront imprimés à la suite de ce rapport, où tous nos amis pourront les étudier avec fruit. Je dois me borner aux questions générales et la tâche est déjà fort lourde vu l'intérêt et la portée de tous les travaux du Congrès. Je remercie donc, encore une fois, tous nos frères et sœurs de l'honneur qu'ils ont bien voulu me faire, trop heureux et très satisfait si, à la fin de cette lecture, j'ai pu réussir à tenir encore éveillée la moitié de la salle.

LES ORIGINES

Il est difficile, Mesdames et Messieurs, quand on assiste au plein succès d'une œuvre, de se rendre compte des difficultés qu'il a fallu vaincre pour la mener à bien, des obstacles qu'il a fallu renverser un à un avant d'aboutir. Ce Congrès plus que tout autre semblait impossible à réaliser, parce que ses futurs partisans étaient séparés par des opinions et non pas des faits, et qu'un homme est souvent prêt à tout, sauf à faire une concession à ce sujet.

Eh bien la puissance des idées est telle, la force spirituelle est si grande que dans un élan vraiment fraternel toutes les divisions de détail existant depuis des années ont été abandonnées sur le champ, toutes les personnalités, toutes les écoles se sont évanouies devant la cause elle-même, tous les chefs sont venus silencieusement se ranger en simples soldats sous les plis du drapeau qui nous réunit tous pour combattre l'ennemi commun : le Néantisme.

En moins de trois mois, les écoles furent groupées d'abord en France, puis en Europe, puis enfin en Amérique et jusque dans l'Inde. Les nombreux journaux dévoués à notre cause qui jusque-là avaient agi isolément, vinrent un à un donner leur appui à l'œuvre commune, partout l'appel à l'union fut entendu. Les adhésions arrivèrent par centaines, puis par milliers, la base d'entente choisie fut si large et, ajouterais-je aussi, l'aide de là-haut fut si grande, que le jour de l'ouverture de ce Congrès, non seulement les Spirites comme à Barcelone, mais encore tous

les Spiritualistes, Kabbalistes, Théosophes, Magnétistes, Swedenborgiens, Théophilanthropes étaient là et que devant les délégués de plus de 40.000 adhérents et de 95 journaux, notre ami Jules Lermina pouvait dire :

« Cette œuvre n'est rien moins que l'affirmation
 « de la science nouvelle, l'alliance de la physiologie
 « et de la psychologie, le défi jeté par la libre recher-
 « che au préjugé et à la routine, la levée en masse
 « des chercheurs de vérité contre l'obscurantisme
 « qui se réclame pour arrêter l'essor de l'esprit
 « humain, de l'intolérance persécutrice et irraisonnée
 « des Académies et des Eglises ! »

Je crois donc, Mesdames et Messieurs, être votre interprète à tous en remerciant au nom de la cause spiritualiste la Commission exécutive qui a mené cette œuvre à bonne fin, grâce à la bonne volonté et au dévouement de tous les spirites et spiritualistes à qui elle a fait appel.

Le 9 septembre 1889, cette Commission proclamait le Congrès ouvert et faisait procéder à la nomination du Bureau.

Arrêtons-nous un instant sur ce sujet et, tournant un peu la tête, voyons l'effet que produit cette réunion sur ces blasés et ces sceptiques à outrance qui s'appellent les journalistes parisiens.

LE CONGRÈS DEVANT LA PRESSE

Vous figurez-vous, Mesdames et Messieurs, l'effet qu'eût produit dans la Presse, il y a seulement quinze ans, l'annonce d'un Congrès spirite ? Le dictionnaire

n'eût pas contenu d'assez joyeuses épithètes pour décorer les membres de ce Congrès et les railleries les plus spirituelles n'eussent pas manqué d'assaillir de tels audacieux.

Aujourd'hui c'est un peu changé. Notre groupement a produit l'effet qu'on en pouvait attendre ; notre nombre, mieux que tout argument philosophique a fait réfléchir et si nous sommes attaqués, nous devons loyalement reconnaître que c'est avec beaucoup d'esprit et avec la plus parfaite ignorance de nos doctrines et de notre but de la part de ceux qui nous ont fait l'honneur de s'occuper de notre mouvement.

Tout d'abord une note reproduite par beaucoup de journaux et émanée je ne sais d'où, annonce au public que nous sommes très méfiants et que nous avons tellement peur de nos adversaires que le contrôle le plus sévère sera fait à l'entrée pour ne recevoir que des frères (lisez des fous).

Cette note nous rendit un signalé service ; la Presse, excitée par le mystère, vint nous rendre visite. L'examen nous fut favorable, car deux journaux français des plus importants, le *Temps* et le *Journal des Débats* firent mention de notre séance en termes mesurés. Une seule chose surprend les rédacteurs : le nombre de jolies femmes qui nous aident de leur concours et de leurs lumières. Remercions donc toutes les assistantes de nous avoir si bien défendus en montrant que la femme a compris l'importance de notre but ; car partout où il faut sauver la Société par la Morale ou le Sacrifice, la femme est toujours au premier rang.

Aussi, Messieurs de la Presse, donnez-vous la peine de nous prêter un peu d'attention et vous verrez qu'une table qui tourne conduit souvent ses adeptes à sacrifier leur temps et leur argent au soulagement des misères humaines, tandis qu'un orateur qui prêche le néant entre deux absinthes ne peut logiquement conduire ses auditeurs qu'à deux conséquences : le suicide s'ils sont riches, le vol s'ils sont pauvres.

Oui, nous croyons à l'immortalité de l'âme, nous croyons qu'on peut communiquer avec ceux que vous appelez : les morts, et, pour le démontrer, nous n'allons pas perdre notre temps en discussions métaphysiques qui ne prouvent rien, nous n'allons pas nous dépenser en arguments plus ou moins logiques.

Vous niez la puissance du raisonnement, Messieurs de la Science officielle, vous ne croyez qu'à celle du *fait* ; eh bien nous allons vous arracher des mains ce flambeau de la Science que vous prétendez accaparer et, à sa lumière, nous allons vous montrer une apparition laissant la trace de son passage sur un enregistreur mécanique, gravant sa réalité sur une plaque sensible et vous n'aurez même plus le prétexte de crier à des millions d'êtres raisonnables : Vous êtes des hallucinés ! Il faudra chercher autre chose.

Mais avant d'aborder ces questions à propos du travail des Commissions, il nous faut rendre compte de notre groupement, du nombre et de la représentation de nos délégués.

LE CONGRÈS EN LUI-MÊME

Avant d'énumérer les nombreux vivants qui nous

ont aidé, permettez-moi de remplir un devoir que je considère comme sacré envers un mort.

Je ne pense pas me tromper en affirmant que la plus grande majorité du Congrès a été amenée à s'occuper de ces questions par l'influence médiate et immédiate du fondateur du Spiritisme philosophique : Allan Kardec.

Je rends hommage à ce noble esprit et cet hommage est d'autant plus impartial que je représente au milieu de vous l'antique Science Occulte et non un groupe spirite. Je salue en lui le divulgateur d'une grande doctrine, je salue et je vénère votre premier apôtre, frères et sœurs spirites, et je suis persuadé qu'aucun homme, qu'il accepte ou qu'il n'accepte pas les doctrines d'Allan Kardec, n'hésitera à se joindre à moi, dans ce salut que nous devons à tous ceux qui ont su se sacrifier pour leur idée, qu'ils s'appellent Mesmer, Louis Lucas ou Allan Kardec. Ce devoir accompli, il me reste une tâche bien difficile à remplir : c'est celle de vous montrer la force réelle de notre mouvement en vous énumérant les écoles diverses qui ont pris part au Congrès, les délégués d'élite qui ont fait de nos discussions un centre magnifique d'enseignement scientifique, philosophique et social.

Outre le Spiritisme représenté dans toutes ses branches, dans toutes ses écoles, la Théosophie, la Kabbale, l'école Swedenborgienne, le Magnétisme, la Franc-Maçonnerie ont leurs représentants parmi nous.

La liste de tous ces délégués est longue, mais cette longueur même prouve l'importance qu'ont, à l'heure

actuelle, nos idées ; aussi suis-je persuadé que vous êtes toujours heureux d'entendre répéter les noms de tous ceux que vous avez encouragés et acclamés tous ces jours derniers.

Nos présidents d'honneur vous sont connus. Vous savez quels services a rendus à la cause spiritualiste, la directrice de l'*Aurore*, M^{me} LA DUCHESSE DE POMAR, par ses nombreux ouvrages et par sa revue.

Que puis-je dire du philosophe si profond et si convaincu, de l'éminent écrivain de la religion laïque : CHARLES FAUVETY pour vous montrer, comme il le mérite, ce penseur et cet écrivain ?

Si, cependant, je puis dire une chose : c'est que vous l'avez entendu, c'est que vos acclamations, mieux que toutes mes paroles, répondent par avance à ma question.

Quant à notre cher défenseur, le champion depuis longtemps de nos idées contre les matérialistes, l'auteur des *Choses de l'autre Monde, des Grands Mystères* et de tant d'autres livres que vous avez tous lus, EUGÈNE NUS, il vous est connu et ce serait témérité de ma part de vouloir en parler devant ses lecteurs qui l'aiment et qui l'admirent.

Tels sont les présidents éminents que le Congrès a placés à sa tête comme signes vivants de la grandeur des idées qu'il compte défendre, laissez-moi maintenant vous dire un mot de notre président effectif

JULES LERMINA

Jules Lermina n'est pas spirite, vous le savez tous ; l'immortalité de l'âme ou les rapports avec les morts

sont encore pour lui des problèmes non résolus, mais il est ennemi de tout préjugé qui tendrait à arrêter l'essor de la pensée humaine. « Vous énoncez des phénomènes qui présentent toute la rigueur scientifique désirable, m'a-t-il dit, on ne veut pas vous écouter à cause des noms que vous leur donnez, eh bien, pour montrer à tous qu'on doit s'incliner devant la Vérité expérimentale, qu'elles qu'en puissent être les conséquences, j'accepte l'honneur de diriger vos débats. Je veux montrer par là que moi, libre-penseur dans la véritable acception du mot, je n'ai jamais peur des préjugés ridicules invoqués par les Académies ou par les Eglises pour empêcher la Vérité de se produire. »

Voilà pourquoi je pense être votre interprète à tous en remerciant Jules Lermina du service qu'il a rendu à notre cause par sa présence au milieu de nous, alors qu'il ne partage pas nos idées.

*
* *

Au nom de la France, au nom de nos frères et sœurs du monde entier, je salue les délégués étrangers qui ont fait de notre congrès une manifestation vraiment internationale.

L'ESPAGNE s'est révélée tout à coup aux yeux de l'Europe, en nous montrant la puissance de la force intellectuelle qui l'anime, par la valeur incontestable de tous ces délégués que vous avez si souvent eu l'occasion d'applaudir.

Le Vicomte de Torres Salanot, président du 1^{er} Congrès ; l'orateur Miguel Vives ; le philosophe Sanz

Benito et toutes ces personnalités illustres qui ont donné tant d'éclat à notre Congrès ; D^r Garcia Lopez, D^r Bernardo Alarcon, D^r Ballesteros, D^r Huelbes Temprado, Eulogio Horta, Jean Rubio Morales, Modesto Casanovas, Edouardo E. Zarate, D^r Manuel Navarro Murillo, J. Agramonte, T. Sanchez escribano, Don Dalmau, Pedro Gomez y Gomez, Francisco Usich, Carlos Franzelius représentent toutes les sociétés spirites espagnoles qui formeront bientôt une immense fédération.

L'ITALIE nous a délégué le Capitaine Volpi et le professeur Hoffmann à qui notre cause doit déjà tant de progrès.

MM. Van Straeten et M. L. Becker sont venus nous apporter les idées de nos frères de LA HOLLANDE.

Mme et Mlle Norlund, Mlle A. Dubost représentent au Congrès LA SUÈDE ; MM. Tortensen et Carl Stosjedt, LA NORWÈGE ; Mlle de Wolska, LA POLOGNE ; M. Semenoff, notre sœur intellectuelle : LA RUSSIE.

LA BELGIQUE nous a délégué des orateurs de grand talent, MM. Paulsen et Henrion.

LA SUISSE, Mme Bourdin de Genève.

LA BAVIÈRE envoie MM. Louis Deinart et le D^r Grau de Munich.

BERLIN est représenté par M. Sigismond Karl.

LE PORTUGAL a délégué M. le D^r Laurenço de Fonseca et Don y Dor de Planas.

L'ANGLETERRE M. et Mme Everitt à qui nous devons de si intéressantes communications. Et ce n'est pas seulement le continent qui est représenté à notre Congrès.

La grande sœur aînée en spiritisme, l'AMÉRIQUE DU NORD a nommé M. Henry Lacroix pour la représenter, l'AMÉRIQUE DU SUD nous a délégué pour le MEXIQUE, Don Rafael de Zayas Enriquez et pour BUENOS-AYRES, M. et Mme Crousse.

Enfin MELBOURNE est représentée par M. et Mme Terry.

La France s'est unie dans ce Congrès à tous ses frères du monde entier et montre, par ce fait mieux que par toutes les théories, que l'alliance universelle des peuples par la morale fraternelle n'est pas une utopie mais bien une conséquence réelle, indubitable de l'évolution progressive de l'humanité.

Je ne puis, en vous citant les délégués des centaines de sociétés françaises, vous dire quels sont ceux que vous avez applaudis davantage. Ils ont tous eu leur part de vos bravos et c'était justice.

Le D^r Chazarain, MM. Leymarie et Delanne ont rendu à la cause des services que vous avez tous pu apprécier. M. P.-G. Leymarie est l'infatigable organisateur du Congrès.

M. Léon Denis a été justement fêté par vous. Vous avez senti en écoutant sa voix entraînante que, tant que notre cause aurait de tels apôtres, ses progrès étaient certains. Mais me voilà fort embarrassé, tous ont eu le succès que méritaient leurs travaux et je les cite au hasard ne voulant pas sortir de l'impartialité inhérente à la tâche que vous m'avez confiée.

MM. Gabriel Delanne; Camille Chaigau; Marius Georges; Henri Sausse; Blin; Lecocq; Lecomte; Cuvène; James Smith; Berthet; Rouxel; Laurent de

Faget ; Bacquerie ; Chevalier ; Oagnier ; Mme Kock ; D^r Pradère ; M. Vinet Pesseau ; M. et Mme Viselle ; Caminade ; Mme Couty ; M. Delacourcelle ; Honart ; Gebhart ; M. Guegan ; M. Hiérabide ; Lejay ; Montière ; Lavril ; Martin ; Trésorier ; Auzanneau ; Bouvery ; Virry ; l'abbé Roca ; Bouvery ; A. Caron ; Mme Pognon ; Carlos Libert ; Warchawsky ; Arnould ; Mme Vigné ; Papus, représentent les écoles spirites et spiritualistes françaises.

Ces noms indiquent la puissance réelle du Congrès. Voyons maintenant quelles idées principales sont sorties des discussions.

LES CONSÉQUENCES DU CONGRÈS

La conséquence générale des travaux du Congrès est une tendance à asseoir la philosophie sur des bases nouvelles, bases empruntant leurs éléments constituants à l'expérimentation au lieu de les emprunter, comme c'était le cas jusqu'à ce jour, à la métaphysique.

Mais notre expérimentation ne s'arrête pas au monde visible ; possédant, par les sujets et les médiums, des instruments d'investigation entièrement nouveaux, nous faisons pénétrer le champ de nos expériences jusque dans le monde invisible et nous rapportons de notre investigation des données scientifiques, philosophiques et sociales vraiment progressives.

Posons d'abord la base expérimentale par l'énoncé *des faits* obtenus.

LES FAITS

Depuis quelque temps une excellente mesure a été prise par ceux qui s'occupent des phénomènes spirites au point de vue de leur stricte réalité scientifique. Cette mesure consiste à remplacer les organes humains par des enregistreurs mécaniques, toutes les fois que cela est possible.

C'est par ce procédé que William Crookes, de la Société royale de Londres, inaugura cette magnifique série d'expériences qui, considérée dans son ensemble est le monument le plus parfait qui ait été jusqu'à présent élevé contre l'autel du Matérialisme néantiste. Devant ces faits indéniables les Matérialistes en sont réduits à jeter le livre avec rage en s'écriant : Je ne veux pas lire, cet homme est fou !

En supposant que l'auteur de si belles découvertes positives soit fou, comme nous tous et les quelques millions de frères qui partagent nos idées, il reste à prouver la folie des réactifs chimiques et de l'enregistreur Marey, chose, on l'avouera, un peu plus difficile.

Aussi c'est avec joie que nous devons signaler les tentatives de ce genre et au premier rang celle du capitaine Volpi sur l'obtention des photographies spirites.

Nous savons tous qu'il est possible de tromper l'individu inexpérimenté dans l'obtention de ces photographies ; mais nous savons aussi combien il est facile de découvrir la supercherie quand il y en a une.

Or, dans ses expériences impartialement poursuivies depuis cinq ans, le capitaine Volpi a pris toutes les précautions nécessaires. De plus il est arrivé à de tels résultats que la véritable photographie spirite est impossible à imiter par un des moyens aujourd'hui connus. Ce fait est dû à l'action d'une modification spéciale de la lumière par l'apparition, modification telle que le capitaine Volpi a offert 500 francs au photographe qui réussirait à imiter une de ses photographies spirites par un moyen frauduleux quelconque. Plusieurs photographes se sont présentés et ont fait des essais, tous se sont retirés d'eux-mêmes avouant le phénomène impossible à imiter. Ces photographies spirites ont été présentées aux membres du Congrès.

M. Mac Nab de Paris a présenté également d'intéressantes épreuves photographiques de matérialisations, ainsi que deux clichés photographiques également de matérialisation.

M. Henry Lacroix des Etats-Unis possède également une collection importante de photographies, obtenue dit-il, en bouchant de toutes parts l'appareil photographique.

Cependant nous appelons particulièrement l'attention des membres du Congrès sur les expériences du capitaine Volpi à ce sujet.

A ces faits dûment constatés s'ajoutent une foule de phénomènes particuliers représentés par leurs résultats, comme les desseins médianimiques présentés par MM. Leymarie, Delanne, les peintures médianimiques présentées par M. Van Straeten (délégué

de la Hollande) et une foule d'autres faits mentionnés dans les procès-verbaux des sections.

LA PHILOSOPHIE

Au point de vue philosophique la théorie spirite ou les théories presque identiques avec elle dans leurs principes généraux des écoles d'occultisme instaurent sur ces bases expérimentales un aperçu aussi large qu'intéressant de la destinée humaine avant la naissance, pendant la vie et après la mort. Les expériences psychiques servent de point de départ et de preuves pour la plupart des théories philosophiques de la nouvelle école.

Enfin je vous signale tout spécialement les

CONSÉQUENCES SOCIALES

auxquelles aboutissent les conclusions du Congrès.

Solidarité universelle de tous les êtres humains considérés comme les organes d'un même corps.

Nécessité d'un rachat collectif.

L'Amour et la Charité entre les hommes s'imposant aux lieu et place de la Haine et de l'Egoïsme aujourd'hui tout puissants.

Les spirites de tous les pays, tous nos frères et surtout toutes nos sœurs sont prêts à prêcher d'exemple et à commencer pratiquement la réalisation de cet idéal social qui, ils le montreront, est une réalité et non pas une utopie !

Mais il est temps pour moi de terminer. Je vais lire les rapports particuliers de chaque section.

Je vous prie, mesdames et messieurs, encore une

fois de m'excuser, si je vous ai fait perdre un temps qui eût été mieux rempli par les vaillantes paroles de nos frères, mais j'étais chargé d'un devoir dont la moindre qualité est d'être fort ennuyeux à remplir, non pas pour celui qui l'écrit, mais bien pour ceux qui l'écoutent.

*
* *

Ici viennent les rapports particuliers de chaque section ; *Spiritisme, Philosophie, Occultisme, Propagande.*

Le peu de place que nous disposons nous oblige à renvoyer au prochain numéro les rapports complets des deux premières sections (1). Nous donnons pour aujourd'hui les conclusions de la section d'*Occultisme* qui se rapportent spécialement aux idées défendues dans l'*Initiation* :

III. SECTION

OCCULTISME

Théosophie. — Kabbale. — Franc-Maçonnerie

La section d'occultisme présente au Congrès le résumé de ses travaux. Ce résumé est établi dans le but de montrer les nombreux points où l'occultisme et le spiritisme sont d'accord ainsi que les divergences qui peuvent exister entre les deux enseignements.

Les travaux ont duré du 9 au 13 septembre inclusivement.

(1) Les personnes qui voudraient avoir de suite tous les rapports les trouveront *in extenso* dans la *Revue Spirite*, du 15 septembre, 1, rue Chabanais.

Les théories ont été présentées par M. Papus; les discussions ont été soutenues par :

MM. Jules Lermina; Lemerle; Mac-Nab; Reybaud; D^r Chazarain; Gabriel Delanne; Varchawsky; M^e Raymond Pognon; M. Bosc; le D^r Foveau de Courmelles; le D^r C. Dariex, et Papus.

OCCULTISME

Constitution de l'homme

1° La Constitution de l'Homme est enseignée identiquement par toutes les écoles spirites et spiritualistes quoique par des termes différents.

Voici ces noms :

<i>Spiritisme</i>	<i>Kabbale</i>	<i>Théosophie</i>
1. Le corps ;	Le corps (Nephesh).	Le corps (Rupa).
2. Le périsprit ;	Le corps astral (Ruah).	Le corps astral (Linga sharira).
3. L'âme.	L'esprit (Neschâmah).	L'esprit (Atma).

2° La divergence entre les doctrines enseignées par le Spiritisme et par les occultistes porte sur la transformation de ces principes après la mort. L'occultisme croyant à la dissolution totale du périsprit au bout d'un certain temps.

Phénomènes Spirites

3° L'occultisme n'a jamais nié la possibilité ou la réalité de la communication des vivants et des morts. Les phénomènes obtenus dans les séances spirites sont cependant expliqués de plusieurs manières par les occultistes.

4° L'affirmation que la *vie humaine* peut sortir de l'être humain consciemment ou inconsciemment

(sortie du corps astral) explique un grand nombre de phénomènes dits mystérieux obtenus dans les séances spirites ou par les Fakirs de l'Inde.

5° L'alliance consciente ou inconsciente des corps astraux du médium et des assistants avec ou sans influence d'êtres psychiques extérieurs explique une autre partie de ces phénomènes.

6° Enfin l'influence réelle des esprits est jusqu'à présent incontestable dans un grand nombre de cas. Cependant toutes réserves doivent être faites sur les précautions à prendre pour éviter les mauvaises influences tant pour les manifestations elles-mêmes que pour les médiums.

11 Septembre. — *Le périsprit*

7° La physiologie et l'embryologie modernes confirment les données de l'occultisme en montrant que le corps astral (fluide nerveux organique) précède l'âme et fabrique le corps matériel, physiologiquement parlant.

8° De ces considérations on peut tirer une théorie scientifique de l'incarnation de l'âme dans le corps. D'après l'occultisme l'âme n'est jamais totalement incarnée dans le corps. L'idéal de l'être humain est formé par la partie extérieure à son corps (Higher-Self des Anglais).

La Réincarnation

9° Les écoles d'occultisme qui enseignent la réincarnation prétendent toutes que l'âme seule (partie la plus élevée de l'être, *Neschâma Atma*) se réincarne et

que le périsprit se dissout avec le temps et passe à l'état d'image astrale.

La réincarnation est cependant contestée par quelques écoles (H. B. of L.).

10° Le corps et la partie du corps astral (périsprit) en rapport avec lui, peuvent être analysés par la science matérialiste ; mais les fonctions intimes du corps astral et ses rapports avec l'âme échappent à l'analyse des seules méthodes du matérialisme et lui échapperont toujours.

12 Septembre. — *L'Humanité*

11° Le périsprit se renouvelle incessamment quant à ses parties constituantes par l'action toute spéciale du nerf grand sympathique sur la vie apportée par le globule sanguin qui la puise lui-même dans l'air ambiant.

12° L'homme présente une véritable hiérarchie cellulaire couronnée par la cellule nerveuse. De même la terre présente une série hiérarchique d'êtres couronnés par l'humanité.

13° L'humanité est le cerveau de la terre. Chaque être humain est une cellule nerveuse de la terre ; chaque âme humaine est une idée de la terre. Nous sommes tous solidaires comme les cellules d'un même organe. L'évolution individuelle de l'être humain est, par suite, liée à l'évolution collective de toute l'humanité. Le malheur des uns retombe par suite sur le bonheur des autres. Tant qu'il y aura des humains malheureux il n'en peut exister aucun de complètement heureux.

L'Univers

14° La vie est portée à tous les points de l'organisme humain par les globules sanguins sous l'action dirigeante du périsprit (grand sympathique). Chacun de ces globules sanguins est un être réel constitué analogiquement comme l'organisme lui-même.

15° L'être humain puise la force nécessaire à vitaliser ces globules et par suite à organiser le périsprit dans l'air ambiant. Les organes de l'homme puisent la force nécessaire à se vitaliser eux-mêmes dans le milieu sanguin ambiant. Le sang est donc pour les organes ce que l'air est pour l'être entier.

16° La terre puise les éléments nécessaires à vitaliser tous les êtres qui sont à sa surface (êtres qui sont ses véritables organes) dans la lumière solaire au sein de laquelle elle baigne comme toutes les planètes de notre système.

17° La lumière solaire agit vis-à-vis des planètes comme le sang vis-à-vis des organes et, comme le sang contient une foule d'êtres réels, sous le nom de globules sanguins, de même les flots de lumière contiennent une foule d'êtres perceptibles aux voyants, êtres constituant des forces inconscientes (élémentals) ou êtres conscients et [volontaires (élémentaires — esprits).

18° Toutes ces considérations tendent à montrer que chaque planète est un être réel et vivant possédant un corps, un périsprit ou médiateur et une âme. Bien plus, que chaque planète ainsi constituée, n'est qu'un organe d'un être également vivant : l'Univers.

19° Enfin si nous considérons que l'homme est formé d'une immense quantité de cellules de formes et de fonctions différentes sans que la soustraction d'une partie quelconque de ces cellules (Ex : l'amputation) enlève quoi que ce soit à l'intégrité de la conscience de cet homme, nous verrons que le corps matériel ne peut pas agir sur cette conscience intime, indépendante de lui et immortelle, en rapport seulement avec le périsprit, corps astral des occultistes, médiateur plastique de Paracelse et de Van Helmont.

20° De même l'Univers matériel conçu dans sa totalité forme le Corps de l'Être suprême nommé Dieu par les Religions. L'Humanité de toutes les planètes, le grand Adam-Eve de l'Esotérisme, est la vie ou l'âme de cet être suprême. Enfin l'Esprit de cet Être ou des Êtres est indépendant du reste de la création, comme la conscience de l'homme, son âme, est indépendante de son organisme matériel. L'Occultisme définit ainsi Dieu :

Synthèse des mondes visibles et invisibles formé :

Par l'Univers comme Corps (objet de l'étude des Matérialistes) ;

Par l'humanité comme Vie (objet de l'étude des Panthéistes) ;

Par Lui-même comme Esprit (objet de l'étude des Théistes).

RÉSUMÉ

Pour résumer tous les enseignements en ce qui regarde l'homme, nous dirons que la naissance et la

mort, ces deux énigmes qui ont toujours arrêté les matérialistes néantistes, sont les clefs de l'occultisme et du spiritisme.

21° La naissance nous apparaît comme la mort de l'âme au monde des Causes et sa rentrée dans le monde matériel ou des effets. La mort, au contraire, nous apparaît comme la véritable naissance de l'âme au monde spirituel. A la rentrée de l'âme dans le monde charnel on détache le lien qui retenait l'enfant à sa mère, comme à la rentrée de l'âme dans le monde spirituel, se détache du corps matériel le périsprit qui servait à lier et à assujettir l'âme à ce corps.

22° Telles sont les considérations qui ont conduit les représentants de la Science Occulte dans toutes ses branches à venir s'unir fraternellement aux spirites de toutes les écoles. Une même doctrine nous unit tous contre l'ennemi commun, le néantisme. Ne tenons pas compte des divergences de détails ou des mots qui peuvent nous séparer et affirmons notre union sur les deux principes fondamentaux de la doctrine spiritualiste :

Persistance de moi conscient après la mort ;
Rapports possibles entre les vivants et les morts.

*Le secrétaire de la section d'occultisme
du Congrès :*

PAPUS.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

JÉRÔME CARDAN

UN des plus hardis chercheurs du xvi^e siècle, c'est sans contredit Jérôme Cardan, qui fut à la fois médecin, astrologue, philosophe et mathématicien.

Nous allons étudier ce personnage sous ses quatre aspects différents.

Cardan naquit à Pavie le 24 septembre 1501 et mourut à Rome le 21 septembre 1576. Si nous en croyons une légende, il aurait été martyr de sa foi astrologique, car on prétend, mais rien n'est moins prouvé, qu'il se laissa mourir de faim pour justifier la prédiction qu'il avait faite de sa mort pour tel jour assigné.

Joseph Scaliger et de Thou mentionnent bien le fait, mais rien n'attestant son authenticité, on peut bien le révoquer en doute.

I

Cardan ne fut pas, tant s'en faut, un homme ordi-

naire ; dès l'âge de sept ans, il était déjà assez instruit pour recevoir de son père les premières notions de sciences, et il profita si bien des leçons paternelles qu'à l'âge de vingt-deux ans, c'est-à-dire au commencement de l'année 1524, il prit à Venise le grade de maître ès-arts.

Deux ans après, il reçut à Padoue le bonnet de docteur en médecine, il était alors recteur de l'Université de cette ville.

En 1529 il se rendit à Milan où sa réputation l'avait précédé, il y sollicita vainement son agrégation au collège des médecins, sa demande ne fut pas prise en considération à cause de sa naissance illégitime ; il était en effet, le fils naturel de Facio Cardan, médecin jurisconsulte italien, né à Milan en 1444. La concubine de son père se nommait Claire Micheria ; ce n'était pas le modèle des vertus, puisque Cardan nous apprend que sa mère pendant sa grossesse essaya de se faire avorter ; de là un enfement très pénible. Il nous dit aussi que s'il eût une existence malheureuse, c'est qu'il était né sous une mauvaise constellation.

En 1531, Jérôme Cardan se maria avec Lucie Bandareni ; le 14 mai 1534, il en eut un fils qui fut débauché, vicieux, cruel, vindicatif à l'excès. Ce fils qui se nommait Jean-Baptiste fut même condamné à mort et décapité le 13 avril 1560 pour avoir empoisonné sa femme qui l'avait trompé. C'est à l'occasion de cette mort que Jérôme Cardan écrivit son *De Utilitate ex adversis capienda*, dans lequel écrit publié en 1560, il émet des idées fort singulières.

Cet homme extraordinaire n'a pas écrit moins de

deux cent vingt-deux traités qui ont tous été imprimés pendant la vie ou après la mort de l'auteur.

Ch. Spon a publié à Lyon en dix volumes in-fol. en 1663, toutes les œuvres de Jérôme Cardan sous ce titre : *Hieronymi Cardani mediolanensis philosophiæ medici celeberrimi opera omnia, cura Car. Sponii* : cette édition comporte même deux ouvrages de J.-B. Cardan, ce sont : *De Abstinencia ab usu foetidorum ciborum* et *De fulgure*.

De tous les ouvrages de Cardan, le plus connu est celui qui a pour titre :

De subtilitate libri XXI, lequel a eu de nombreuses éditions ; il en existe une traduction française sous ce titre :

Les livres d'Hier. Cardanus, de la subtilité et subtiles inventions, ensemble les causes occultes et raisons d'icelles ; traduction faite par Richard Leblanc, un vol. in-4° ; Paris, 1556.

Dans ses ouvrages en général, mais plus particulièrement dans celui-ci, on trouve une vaste érudition, soutenue par quantité d'observations et d'expériences sérieuses.

Jules-César Scaliger a écrit contre le *De subtilitate* un volume ayant pour titre : *XV libri Exotericarum exercitationum* (1) ; Cardan y a répondu dans la seconde édition de son traité par *Actio in calumniam* (2).

Notre savant docteur ne mit que huit mois à écrire

(1) Le manuscrit de Scaliger a été publié en 1 vol. in-4° ; Paris, 1604.

(2) Paru à Bâle en 1560.

la première édition de son *De subtilitate*, mais il passa, dit-on, trois années à le corriger.

Comme l'indique son titre, le *Traité de la subtilite* comprend vingt et un livres ; le premier s'occupe *des principes des choses* (matières, formes, mouvement naturel, vacuité, etc.) ; le deuxième *des éléments*, mais il ne parle que de trois : la terre, l'air et l'eau, négligeant le feu ; le troisième livre traite *du ciel* ; le quatrième *de la lumière* ; le cinquième *des mixtes* ; le sixième *des métaux* ; le septième *des pierres* ; le huitième, *des plantes* ; le neuvième, *des animaux engendrés par la putréfaction* (1) ; le dixième, *des animaux parfaits*. Cardan admet la perfection animale au moyen de la sélection :

« Toute modification, dit-il, que l'on fait subir à la forme extérieure des êtres a une action continue sur les êtres engendrés par ceux-ci, de sorte qu'on peut modifier à volonté la forme humaine et la varier à l'infini par l'art et la continuité d'une même cause agissante. » Voilà ce qu'un homme sensé, fou pour quelques-uns, écrivait déjà au milieu du xvi^e siècle.

Mais poursuivons l'analyse du *De subtilitate* ; le onzième livre est consacré à *l'homme et à sa forme* ; le douzième à *sa nature et à son tempérament* ; le treizième, *aux sens, aux sentiments et à la volupté* ; le quatorzième, à *l'âme, à l'intelligence, au jugement, aux passions* ; le quinzième traite des *inutiles subtilités* ; le seizième, *des sciences en général* ; dans ce livre Cardan se proclame l'inventeur de l'algèbre ; le

(1) Il admet la génération spontanée.

dix-septième livre parle *des arts et inventions* ; le dix-huitième, *des choses merveilleuses* ; le dix-neuvième, *des démons, des génies* ; le vingtième des premières substances (*anges, archanges, etc.*) ; enfin le vingt et unième livre, traite *de Dieu et de l'Univers*.

J Cardan a écrit une sorte de pendant à son traité de *De subtilitate* ; il a pour titre : *De rerum varietate*.

Dans cet ouvrage il parle à peu près de tout et avouons-le un peu à tort et à travers ; l'auteur nous en donne lui-même l'explication suivante, qui paraît au moins étrange : « L'honneur d'avoir écrit ce traité en revient à Dieu. Je n'aurais pas tant écrit sans l'aide et le conseil de la divinité : le conseil me venait de la misère, qui me contraignait à faire avec mes libraires des marchés à tant la feuille, de sorte qu'afin de remplir le plus de feuilles, j'écrivis tout ce qui me vient à l'esprit. »

Voilà un aveu qui ne manque pas de franchise et tout à fait justifié du reste ; en effet, dans son *De rerum varietate*, Cardan parle de la mécanique, des inventions, de la divination, de démonologie, de spectres, de merveilleux secrets, etc., etc. — Dans le livre VIII, ch. XLIII, du même ouvrage, il nous apprend qu'il tombe en extase chaque fois qu'il le désire, qu'il voit tout ce qu'il veut, non par les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit, que les figures qu'il évoque s'agitent devant lui, et qu'enfin, il est très souvent averti en songe de ce qui doit lui arriver.

De même que Socrate, Cardan a son génie familial ; son père, Facio Cardan avait également le sien,

comme du reste d'autres hommes célèbres. Dans son *De libris propriis*, Cardan dit qu'il correspond souvent avec son génie (génie vénérien (1) mêlé de Saturne et de Mercure), au moyen des songes et que c'est par l'intermédiaire de ce génie qu'il se met en communication avec un autre monde.

Affichant de pareilles idées surtout au milieu du xvi^e siècle, il n'est pas étonnant que Naudé et Leibniz aient déclaré que Cardan était fou et malgré tout cela Leibniz reconnaissait et admirait grandement la supériorité de l'esprit de notre philosophe ; voilà pour l'homme.

II

Si maintenant nous étudions Cardan comme médecin, nous pourrions dire que ses ouvrages témoignent de plus d'originalité que de profondeur, on y sent trop le mathématicien ; ainsi par exemple dans son *Opus novum*, notre docteur recherche, si les effets produits par les médicaments chez les malades sont en proportion arithmétique ou géométrique avec la dose absorbée.

C'est surtout dans le chapitre XV de son *De vita propria*, c'est-à dire de son autobiographie, qu'on peut étudier les découvertes médicales et les inventions plus ou moins ingénieuses de J. Cardan.

En médecine il avait un aplomb superbe, un seul trait en pourra témoigner. Ainsi en 1552 il fit un voyage en Ecosse, et voici pourquoi : Jean Hamilton

(1) C'est dans son dialogue nommé *Tétim* qu'il affirme que son génie vénérien est mêlé de Saturne et de Mercure. — *Dialogus qui dicitur tetim, seu Rumanis consiliis* ; un vol-in-4^o Bâle. 1565.

archevêque de Saint-André et Primat du royaume avait une pénible infirmité : il avait les plus grandes difficultés à respirer ; il avait successivement consulté les célébrités médicales de la France et de l'Allemagne et personne n'avait pu le guérir. Hamilton ayant entendu parler de Cardan le manda près de lui et notre docteur devant les offres brillantes qui lui étaient faites n'hésita pas un instant à se rendre auprès du Primat. Mais il avoue que c'est à un mensonge qu'il doit cette bonne fortune ; il prétendait en effet dans le premier livre de son *De sapientia* publié en 1544 avoir guéri plusieurs phthisiques, ce qui était absolument faux ; c'était cependant ce passage qui avait donné confiance au Primat qui se trouva soulagé après un traitement de quelques semaines et entièrement guéri au bout de deux ans ; c'est Cardan qui nous le dit.

Magnifiquement récompensé de cette cure merveilleuse Cardan voyagea en Angleterre, vit même à Londres le roi Edouard VI, puis il visita la France, les Pays-Bas, l'Allemagne. Après un voyage d'environ quatorze mois, il rentra à Milan, et il y vécut pendant quelques années dans la débauche et dans les tripots. La passion du jeu le poussa même si loin qu'il vendit ses meubles et les bijoux de sa femme ; il assassina même un homme qui l'avait volé au jeu. Il fut jeté en prison non pour son crime, mais pour n'avoir pu payer une dette de 1,800 écus. Mis en liberté, il se rendit à Rome où il fut agrégé au collège des médecins romains et pensionné jusqu'à sa mort par Grégoire XIII.

III.

En ce qui concerne ses travaux astronomiques, on s'accorde à reconnaître à Cardan des idées aussi hardies qu'originales, mais qui malheureusement n'étaient pas toujours conformes à la vérité. Nous ne citerons qu'un exemple, mais qui nous paraît topique. Vers 1572, il s'éleva entre tous les savants de l'Europe, une chaude discussion à propos d'une nouvelle étoile qui fit son apparition dans le groupe de Cassiopée. Tycho (1) considérait cette étoile comme une création nouvelle, Cardan soutenait au contraire qu'elle avait toujours existé et qu'il avait de fortes raisons de croire que c'était même cette étoile qui avait conduit les mages à Bethléem. Il était difficile de contredire notre astronome sur un tel point.

IV

Si nous étudions Cardan comme philosophe, nous devons dire tout d'abord qu'au xvi^e siècle, quand un homme dépassait la moyenne de l'intelligence par ses écrits et ses nobles pensées, on le traitait d'*athée*, c'était un moyen de le faire brûler, si par hasard il arrivait à avancer des faits, qui pouvaient gêner la caste sacerdotale. Il ne faut donc s'étonner que Cardan ait été considéré comme athée. Il avoue du reste lui-même qu'il n'est pas très religieux, qu'il ne va guère à la messe, mais il dit qu'il est pieux, superstitieux même, mais nullement athée, ni fanatique.

(1) Tycho-Brahe, célèbre astronome danois né en 1546 mort en 1601.

Ce qui avait contribué à accréditer son athéisme, c'est qu'il avait osé tirer l'horoscope de Jésus-Christ et laissé croire que c'était son œuvre propre, tandis qu'il n'avait fait cet horoscope que d'après ceux d'Albumazar, d'Albert-le-Grand, de Pierre d'Ailly et de T. Aussilianus.

Bien des livres de Cardan, notamment son *de Immortalitate animarum* renferment des propositions peu orthodoxes, mais elles ne peuvent le faire passer pour un athée. Ainsi dans le chapitre II, il prétend que le dogme de l'Immortalité est préjudiciable à la société humaine, et il essaie de le démontrer par d'assez piètres raisons.

Voici quelques opinions du philosophe sur l'âme, opinions qui rappellent quelque peu les doctrines d'Averroës (1). En effet nos deux philosophes admettent un seul intellect émanation supérieure, divine, dans lequel baigne pour ainsi dire l'animalité.

Ils mettent donc l'homme et la bête sur un pied d'égalité à cet égard, l'homme, animal supérieur, a la faculté de pouvoir être pénétré par l'intellect divin tandis que la bête ne vit que dans son atmosphère. Au surplus voici ce qu'écrivit Cardan :

« Il n'y a sous la lune dit-il, qu'un seul entende-

(1) Ibn Roschd Averroës est un philosophe arabe né à Cordoue au commencement du XII^e siècle, (1120-1198). Il est surtout célèbre comme médecin de la cour des Almohades et comme commentateur d'Aristote. Averroës inclinait fort au matérialisme et de même que tous les philosophes arabes, il soutenait « qu'il n'y avait qu'un seul intellect pour le genre humain, que l'entendement s'opère par la conjonction avec l'être divin et qu'enfin les âmes particulières sont périssables ». Comme on le voit c'est du panthéisme.

L'Averroïsme fut condamné en 1240 par l'Université de Paris et plus tard en 1512 par le concile de Latran.

Au Campo-Santo de Pise une des peintures murales représente Averroës dans l'enfer avec l'Ante-Christ et Mahomet.

ment, et celui-ci n'est humain qu'en tant que la matière de l'homme peut l'admettre ; cet entendement pénètre l'homme tout entier et lui permet de produire des actes d'intelligence. Le même entendement s'approche des bêtes et peut les environner de toute part, mais non les pénétrer, car la disproportion des matières s'oppose à cette pénétration : de sorte que l'entendement illumine la pensée de l'homme, tandis qu'il ne fait que rayonner autour des bêtes de là vient que ce qui est parfait chez nous est confus et imparfait chez les bêtes ».

L'idée exposée ici par Cardan ne peut pas être comprise du vulgaire, il faut posséder une certaine clé pour pouvoir l'interpréter, ensuite cette idée n'est pas tout à fait juste, enfin elle est exprimée d'une manière trop obscure. Heureusement pour notre philosophe que beaucoup d'autres pensées sont plus nettement formulées, quand il dit par exemple que « dans les pays où les peines sont légères, il est rare que les crimes soient atroces, et réciproquement, là où la justice est barbare, les crimes le sont aussi. »

Bien que Cardan ne soit pas célèbre comme philosophe, cependant un grand nombre de ses ouvrages renferment des pensées profondes, empreintes souvent de beaucoup de finesse et d'élévation aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un auteur, Naigeon, ait pu en faire un recueil.

On peut encore étudier l'esprit philosophique de Cardan, dans son *De vita propria*, et ce n'est pas le philosophe seul qu'on peut étudier, mais l'homme même, car il est à son égard d'une brutale franchise,

après cependant avoir fait valoir ses bonnes qualités ; ainsi il nous dit : « Qu'il méprise l'argent, qu'il n'a aucune ambition et que la plus grande de ses vertus est la constance avec laquelle il a supporté tous ses maux sans proférer une plainte sans laisser percer un moment d'impatience. »

D'un autre côté il avoue bravement : « Qu'il est emporté, entêté, brutal et difficile à vivre ; qu'il est aussi imprudent, rancunier, curieux, fourbe, impie, bavard, débauché, obscène, lascif même, qu'il est tout naturellement porté à tous les vices, qu'il a le cœur froid et la tête chaude ; etc., etc. »

En voyant tous ces aveux et la conduite qu'a eue Cardan, l'existence qu'il a menée, il faut bien admettre que cet homme si supérieur en tant de choses avait un grain de folie, il faut bien le reconnaître, quand il nous apprend qu'il se mord les lèvres jusqu'au sang et se tire les doigts, jusqu'à ce que la douleur lui arrache les larmes et tout cela pour déclarer que « la volupté n'est autre chose qu'un état de bien être qui succède à une douleur calmée et celle-ci sera facilement apaisée, puisqu'elle est volontaire ».

V

J. Cardan, nous l'avons dit au commencement de cette notice était mathématicien, nous ajouterons qu'il est très fâcheux qu'il ne se soit pas spécialisé dans l'étude des sciences mathématiques ; il a certes acquis des droits à la reconnaissance de la postérité, mais il serait arrivé à une célébrité plus étendue, s'il se fut entièrement adonné à l'astronomie et aux

mathématiques ce qui prouve, que c'était bien là sa voie, c'est qu'il reconnaît nous l'avons déjà dit que la plus belle époque de sa vie, fut son retour à Milan, où il professa les mathématiques ; c'est alors qu'il publia son *Ars magna*, superbe traité de mathématiques qui le mit de pair avec les plus savants mathématiciens et lui permit même, de diriger un moment le mouvement scientifique.

Disons à ce propos qu'il passe mais à tort, pour avoir découvert la formule pour la résolution des équations cubiques ; il tenait cette formule de Tartaglia ; il avait fait même des tentatives inouïes auprès du savant pour l'obtenir ; et celui-ci ne lui livra ses secrets que sur un engagement formel de ne point les révéler. C'est alors que secondé par Scipion Ferro, professeur de mathématiques à Bologne, Cardan publia la formule et sa démonstration, dans son *Ars magna* ; dans le même ouvrage, on retrouve des traces de la méthode des *ultimatum* du signe dans l'équation, dans laquelle méthode Descartes pourrait bien avoir puisé l'idée première de la méthode qui porte le nom de ce dernier philosophe.

Cardan a le premier reconnu la relation qui existe entre les racines d'une équation et le coefficient du deuxième terme de l'équation ; on lui doit aussi la multiplicité des valeurs de l'inconnue et leur distinction en positives et négatives, il connut également les racines imaginaires, remarquant que dans les équations, ces racines vont par couple, enfin il mit sur la voie de la résolution des équations du quatrième degré, son élève Ferro, en lui proposant un problème

comme insoluble. Or, en cherchant cette solution impossible, l'élève trouva la formule générale des équations du quatrième degré.

Enfin, Cardan nous a laissé un calcul au moyen duquel, chacun peut prévoir la bonne ou la mauvaise fortune de toutes les années de sa vie. Il affirme par son expérience propre que ce calcul ne l'a jamais trompé. Nos lecteurs pourront eux-mêmes vérifier le fait puisque nous allons leur livrer la formule inventée par Cardan.

Pour savoir donc la fortune d'une année, il faut résumer les événements de celles qui l'ont précédée par 4, 8, 12, 19 et 30 : le nombre 4 est celui de la réalisation ; le nombre 8 celui de Vénus ou des choses naturelles ; le nombre 12 qui est celui du cycle de Jupiter correspond aux réussites ; le nombre 19 au cycle de la lune et de Mars ; le nombre 30 est celui de Saturne ou de la Fatalité. Le calcul astrologique de Cardan se rapporte à celui des années climatériques des anciens astrologues.

VI

En résumé, Cardan avec un esprit vif, fécond, ingénieux et très original, était cependant un homme mal équilibré ; dans son autobiographie (1) il s'attribue une puissance peu ordinaire, *surnaturelle* pour nous servir d'une expression impropre mais généralement admise ; or c'est l'ensemble de ses travaux et de

(1) *De propria vita liber* ; une première édition de ce livre très curieux a été publiée par Naudé en un volume in-22, Paris 1643 ; une seconde édition même format a été publiée à Amsterdam en 1654.

ses narrations qui fait que bien des gens l'ont considéré comme un peu fou ; et l'étude qu'on vient de lire justifie bien les paroles de Scaliger qui dit en parlant de Cardan : « Parfois, il est supérieur à tous les hommes, mais souvent aussi, il descend plus bas que les petits enfants. »

On ne saurait mieux peindre l'homme, en une phrase.

Ce qui tendrait à prouver ce qu'on a dit souvent, que les grands génies ressemblent parfois à de grands enfants.

Pour compléter notre étude, nous devrions donner en terminant une bibliographie des œuvres de Cardan ; nous ne le faisons pas cependant, pour plusieurs motifs. Il serait difficile de mettre quelque ordre dans ce fouillis de traités, ce serait ensuite un travail inutile, puisque un auteur Nicéron en a donné une liste que nous avons lieu de supposer complète.

Enfin à ceux de nos lecteurs qui seraient désireux de consulter les œuvres de cet écrivain, nous dirons qu'ils les trouveraient toutes réunies dans l'édition de Spon que nous avons mentionnée au commencement de cette étude.

Du reste dans l'œuvre énorme de Cardan, il y a beaucoup à prendre mais encore plus à laisser ; et des deux cent vingt-deux traités qu'il a écrits, ne pourrait-on en extraire que dix de parfaits que le grand mathématicien aurait encore droit à la reconnaissance.

J. MARCUS DE VÈZE.

ESSAI

SUR LA SITUATION PHILOSOPHIQUE

(Suite et fin.)

IV

Le rapide développement de l'école positiviste pendant la période qui suivit la mort de Cousin avait empêché les spiritualistes d'opposer une résistance sérieuse au progrès des doctrines nouvelles ; d'ailleurs l'analyse subjective de Maine de Biran demeurait impuissante en face de théories fondées sur l'expérience externe. Il fallait, pour soutenir avantageusement la lutte, un spiritualisme scientifique, une psychologie-physiologique qui fournît des réponses aux assertions hardies de la psychophysique, une philosophie qui, tout en conservant intégralement la pensée spiritualiste, s'harmonisât d'autant avec la biologie moderne. On a reproché à Victor Cousin son mépris pour les sciences naturelles et la répugnance qu'il éprouvait à y chercher des enseignements ; c'était, il est vrai, un peu le défaut des universitaires, et ce dédaigneux orgueil a, par un juste retour, causé la ruine de l'éclectisme.

Le spiritualisme s'est maintenant engagé dans une voie nouvelle, il a su profiter, lui aussi, des progrès accomplis en physiologie, grâce aux travaux de MM. Magy, Papillon, Chauffard et surtout Claude

Bernard. On s'étonnera sans doute que nous placions Claude Bernard au rang des penseurs qui ont renouvelé le spiritualisme, son aversion pour la spéculation pure devait, semble-t-il, annuler son influence sur la philosophie. De fait, cette influence plus indirecte que directe, dans les écrits de ses disciples et en particulier dans le beau livre de M. Chauffard, *la Vie* où l'auteur, vitaliste convaincu, a longuement développé les idées émises dans le *Cours de médecine expérimentale*.

« S'il fallait, dit Claude Bernard, définir la vie d'un seul mot qui, en exprimant bien ma pensée, mît en relief le seul caractère qui, suivant moi, distingue nettement la science biologique, je dirais : la vie c'est la création. » Cette définition féconde qui à elle seule constitue tout un programme, et quelques aperçus sur l'embryologie (1), véritables traits de lumière qui illuminent *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* et qui témoignent de la profonde connaissance des phénomènes vitaux en même temps que de l'entière sincérité du savant qu'ils illustrent, ont beaucoup contribué à la renaissance des doctrines vitalistes et par là même ont servi la cause qui nous occupe. Le vitalisme, sorti de la faculté de Montpellier, était tombé avec la vogue de cette célèbre école;

(1) Ce qui est essentiellement du domaine de la vie et qui n'appartient ni à la physique, ni à la chimie ni à rien autre chose, c'est l'idée directrice de l'évolution vitale. Dans tout germe vivant, il y a une idée créatrice qui se développe et se manifeste par l'organisation. Pendant toute sa durée l'être vivant reste sous l'influence de cette même force vitale créatrice et la mort arrive quand elle peut ne plus se réaliser. Ici comme partout tout dérive de l'idée qui elle seule crée et dirige.

les travaux des physiologistes allemands, ceux de Darwin, de Huxley, de Mosso et de Lombroso, par la grande renommée et par la nouveauté de leurs résultats avaient, même en France, éclipsé momentanément nos gloires scientifiques. Mais cet engouement ne dura pas, les thèses de la psychophysique, les découvertes de Fechner et Weber qui firent tant de bruit, la fameuse loi du logarithme après avoir excité l'enthousiasme, furent elles-mêmes rangées par la plupart des physiologistes français parmi les hypothèses non vérifiées. Le vitalisme découle du dynamisme métaphysique, car qu'est-ce que la *force vitale* sinon un mode particulier de la Force en soi?

« Au commencement était l'action ! » disait Goethe ; « au commencement était la Force », disent les dynamistes ; l'homme, force indépendante et libre, les êtres vivants, mécanismes mus par des forces libres malgré le déterminisme apparent qui règle leurs manifestations diverses, voilà les axiomes fondamentaux des deux systèmes dont l'un n'est que la généralisation, l'exclusion et l'application à tous les organismes de l'autre concernant seulement l'être moral. Et elles sont si intimement liées qu'on ne peut réfuter la première sans ruiner la seconde et inversement ; et comme le dynamisme reste jusqu'à présent l'expression la plus complète de la philosophie spiritualiste purgée de toute tendance panthéiste, on voit que la lutte séculaire des deux doctrines adverses *mens ante molem* abandonnant l'argumentation *a priori* et les preuves tirées de l'examen subjectif se transporte sur le terrain de la biologie et que du combat que se livrent

aujourd'hui vitalistes et mécanistes dépend l'avenir même de la cosmologie.

Le matérialisme proprement dit n'existe plus, ses derniers représentants, Büchner et Moleschott n'ont rien laissé qui résiste à la critique moderne, mais l'école positiviste et évolutionniste en a conservé l'esprit en laissant la lettre, car son explication de la vie, exclusivement mécaniste, ne diffère guère au fond de celle des auteurs cités plus haut ; seulement grâce à l'idée d'évolution qu'elle y a introduit elle en a fait l'hypothèse si séduisante et si plausible qu'on connaît. — M. Herbert Spencer, dans ses *Principes de Biologie*, a résumé la thèse mécaniste avec la largeur de vues, la clarté et la netteté qui le caractérisent ; il y pose les bases de sa psychologie objective et l'ensemble forme un tissu si serré qu'il paraît difficile d'en apercevoir les points faibles et d'échapper aux conclusions tant les prémisses cachent habilement les postulats.

Suivant lui, le concept de force intérieure étant un concept abstrait n'est qu'un être de raison, partant une fiction ; invoquer la force vitale revient à invoquer une cause occulte et n'apprend rien ; d'ailleurs, ainsi qu'il le démontre dans les *Premiers Principes*, nous ne pouvons remonter à la cause première, il y a là un mystère impénétrable (inconnaissable), dont nous ne pouvons qu'observer les enchaînements des phénomènes et ainsi naît le concept des causes

(1) C'est ce qui rattache Herbert Spencer à Auguste Comte et aux positivistes français.

secondes (1); ceci posé, il y a une forme supérieure de mouvement que nous appelons la vie. Nous la connaissons par les êtres vivants, c'est-à-dire par des organismes qui paraissent renfermer en eux l'impulsion motrice léguée par des parents et qu'ils transmettent ensuite à des jeunes. Nous ne savons rien sur la nature ultime de cette force, dont les effets en dernière analyse ne se distinguent pas de ceux des forces physico-chimiques; le merveilleux de la vie diminue de jour en jour par suite des progrès de l'observation; là encore pas plus de principes occultes qu'en électricité ou en magnétisme, bien que les phénomènes de cette dernière catégorie aient pendant longtemps frappé d'une crainte superstitieuse ceux qui les provoquaient. La plante et l'animal sont en définitive des transformations d'énergie, récepteurs et moteurs à la fois, et la Vie, pour M. Spencer revient à « une *coordination* d'actions » ou bien à « un ajustement continu de relations internes à des relations externes ». (2) On ne découvre dans l'univers que des mouvements périodiques, et le mouvement vital ne fait pas exception: naissance, croissance, âge adulte, vieillesse, mort, puis naissance; etc., et la série recommence indéfiniment. Les lois qui gouvernent la marche elliptique des corps célestes, l'oscillation du pendule et la vibration de l'atome éthéré président aussi à l'évolution des individus, à l'évolution des sociétés et à l'évolution des espèces. Mais ce déterminisme où s'anéantit la volonté

(1) Cf. aussi le *traité de l'intelligence* de Taine, t. II.

(2) H. Spencer, *Principes de Psychologie*, appendice.

humaine, cette continuité qui supprime les différences qualitatives ne laissant subsister que les quantitatives et qui relie de cette manière le génie d'un Pascal à l'obscur sensibilité d'une monère ne font qu'élargir notre conception du monde ; formes subjectives de la pensée, elles ne soulèvent pas même un coin du voile de l'Inconnaissable, et le sanctuaire suprême de la religion demeure inviolé : « Il est une vérité qui doit devenir toujours plus lumineuse : c'est qu'il existe un Etre inscrutable partout manifesté dont on ne peut concevoir le commencement ni la fin ; au milieu des mystères qui deviennent d'autant plus obscurs qu'on les fouille plus profondément par la pensée se dresse une certitude absolue, à savoir que nous sommes toujours en présence de la Force infinie et éternelle d'où procèdent toutes choses (1). »

Le dernier mot de la science serait donc le *fatum mahumetanum* !

Or les vitalistes protestent contre cette implacable sentence, et l'état actuel de la biologie permet de soutenir également les deux thèses. Aux expériences en faveur de l'automatisme, tirées de la pathologie du système nerveux, ils opposent les travaux récents sur l'embryogénie, sur cette mystérieuse croissance du germe, depuis la fécondation jusqu'au développement complet du fœtus, où apparaît si clairement l'*idée créatrice* dont parle Claude Bernard. Ils défient leurs adversaires d'expliquer les bizarreries de l'hérédité et ces influences occultes qui laissent dans

(1) Herbert Spencer, *Principes de Sociologie*, t. IV, chap. xvi.

l'organisme maternel une trace indélébile longtemps après l'approche du mâle ; ils montrent la persistance de l'individualité et de cette mystérieuse sympathie qui unit encore le membre amputé (1) au corps d'où il provient même après qu'on l'a greffé sur le corps d'un autre individu ; le caractère propre de la vie, c'est la *spontanéité* qui ne possède aucun agrégat matériel soumis seulement aux forces physico-chimiques. Et le débat continue, *adhuc sub judice lis est*. Quand finira-t-il ? Prochainement sans doute.

Oui, prochainement, car quels que soient les intérêts engagés, il ne s'agit en somme que d'une lutte scientifique, et, l'histoire le montre, de deux théories rivales en présence, l'une finit toujours par succomber, moins bien organisée que l'autre pour suivre le courant des découvertes ; jamais elles ne subsistent côte à côte, là encore l'impitoyable sélection accomplit son œuvre. Aussi était-il téméraire de s'en remettre à la seule physiologie et de ne compter que sur elle dans une question d'où dépend l'avenir de l'humanité ; heureusement une réaction, de moindre amplitude, toutefois, se signale par l'apparition de systèmes, où la métaphysique délaissée joue de nouveau le rôle prépondérant. Nous voulons parler de ceux de MM. Lachelier, Renouvier et Vacherot.

A part la doctrine de la *spiritualité de la matière*, de M. Renouvier, doctrine un peu suspecte de panthéisme, le *Fondement de l'Induction* et le *Nouveau*

(1) *La Vie*, Chauffard.

Spiritualisme sont la dernière et la plus parfaite expression du spiritualisme rationnel.

M. Vacherot fait remarquer avec raison la persistance de la métaphysique et combien elle regagne de terrain alors qu'on la croyait anéantie. « Toute philosophie entend expliquer la réalité observée et classée par la science. Expliquer, c'est-à-dire donner la raison, la cause, le *pourquoi* des phénomènes dont la science nous a découvert la loi, la condition, le comment..... Aristote avait dit que la philosophie première est la plus noble des études, parce que seule elle poursuit un autre but que l'utile. Quel but ? La vérité par excellence, celle que les dieux envieraient à la curiosité humaine s'ils pouvaient être jaloux. Voilà pourquoi la métaphysique vivrait autant que la science alors qu'elle ne projetterait pas sa lumière sur tout un ordre de doctrines morales qui n'ont pas moins d'intérêt pratique que les théories scientifiques les plus fécondes en résultats (1). » Dans un curieux chapitre de ses *Premiers principes*, M. Herbert Spencer trace un tableau séduisant de la *Réconciliation* de la science et de la religion ; M. Vacherot, lui, croit à la réconciliation de la science et de la métaphysique. Belle perspective que celle de cet âge d'or futur, mais peut-être aussi mirage.

Plus austère de forme et plus profonde par la pensée est sans contredit l'œuvre de M. Lachelier ; la pensée, génératrice universelle, la pensée premier et dernier terme de l'ontologie, réalité unique de l'être,

(1) Vacherot, *La Vie et la Matière*, 1878, Paris.

quelle base inébranlable pour la philosophie première ! et c'est elle que l'auteur a choisie, renouvelant la tentative de Kant, non sans succès. La discussion, même très succincte, de son système nous entraînerait trop loin, mais nous ne pouvions passer sous silence cet effort vigoureux qui témoigne de la variété des écoles contemporaines et de leur indépendance, alors qu'on s'imagine communément que le positivisme a absorbé toute sève et arrêté tout élan nouveau.

Il nous reste à constater qu'on s'accorde, dans le monde philosophique, à prédire la fusion prochaine des opinions les plus contradictoires en un théisme vague dont s'accommoderaient même les dogmes religieux. « On entrevoit, dit M. Janet, sans qu'il soit permis à personne de donner la vraie formule, une vaste et haute idée de la divinité vers laquelle s'achemineraient, des points divers de l'horizon philosophique, les premiers penseurs de notre temps ; chacun s'arrêtant d'ailleurs à telle ou telle phase, à telle ou telle perspective. M. Vacherot, au lieu du Dieu monde vers lequel il inclinait jadis accorde aujourd'hui le Dieu cause première et cause finale. M. Littré, après avoir exclu de la science la notion d'infini, finissait par reconnaître que l'Immensité, tant physique qu'intellectuelle, est une notion positive de premier ordre, et que la contemplation de cette idée est aussi salutaire que formidable. — M. Spencer maintient énergiquement l'indestructibilité du sentiment religieux et montre qu'il a pour objet l'Inconnaissable considéré au point de vue de la volonté humaine, et il voit dans le sentiment de l'effort le symbole de l'im-

mense et inépuisable activité. M. Secrétan et M. Ravaisson tout en inclinant vers l'identité finale et primordiale font cependant consister dans la liberté, dans la pureté, dans la sainteté, la notion saine du Dieu vivant (1). »

On ne saurait mieux résumer la situation actuelle au point de vue philosophique, mais s'il n'est pas permis de donner la vraie formule *métaphysique*, il n'est pas impossible de concevoir la formule *pratique*, la formule directrice du futur code moral.

De tout temps, les grandes réformes philosophiques et religieuses ont pris naissance dans le mélange de civilisations qui jusque-là s'ignoraient, par l'échange des idées et par leurs réactions mutuelles. Ainsi naquirent, le christianisme du mélange du monothéisme juif et des doctrines platoniciennes, et plus tard le manichéisme et les hérésies albigeoises du triple contact du christianisme, des derniers vestiges du paganisme romain et des dogmes persans implicitement contenus dans le mahométisme. De nos jours, l'Inde védique et bouddhique, que nous commençons à peine à entrevoir, semble appelée à régénérer l'Europe, prématurément vieillie et impuissante ; je n'en veux pour preuve que l'intérêt toujours croissant qui s'attache aux études sur la civilisation et les religions hindoues et l'ébauche d'une vaste union entre toutes les branches de la race aryenne. Au commencement du siècle, Goethe disait de Çacountala qu'on n'avait rien écrit de plus beau en aucune langue ; depuis

(1) Janet, *le Testament d'un philosophe*, 1885.

Goethe l'enthousiasme n'a pas diminué, la curiosité n'a fait que grandir : le brahmanisme nous est apparu comme une cosmogonie savante, et les mystères de la trinité hindoue comme des symboles dont la profondeur métaphysique n'a jamais été égalée ; nous sommes en présence d'une mine d'une richesse inouïe où chaque coup de pioche découvre un trésor et notre étonnement fait place à la stupeur quand on nous dit que ce que nous connaissons n'est presque rien en comparaison de ce qu'il nous reste à apprendre !

Mais cette renaissance hindoue ne servira pas seulement à fournir des documents nouveaux et des aliments à notre curiosité, outre qu'elle contribuera au rapprochement de races sœurs séparées depuis des siècles, elle rénovra l'éthique européenne qui ne subsistait que par le dogme de la révélation et qui s'est écroulée quand son soutien lui a manqué.

Le bouddhisme n'a pas dit son dernier mot ; religion philosophique ou plutôt philosophie religieuse, il convient à notre esprit critique, aiguë par l'agnosticisme et toujours avide cependant d'explications transcendantes. On y trouve d'ailleurs non seulement des préceptes de charité auxquelles le chrétien ne saurait rien ajouter, mais aussi des règles pratiques nettement définies et formulées, pour arriver au souverain bien. Il est avant tout pratique, c'est une éthique plus qu'une théodicée, une éthique fondée sur une science parfaite de l'âme humaine, de ses infirmités et de ses maladies, science divine comme celle du Christ, médecine psychique qui procure d'infail-

libles remèdes aux découragés et aux affligés. — Toutefois, bien que la doctrine de Çakya-Mouni demeure entièrement vraie dans son éternelle perfection, il faudrait pour l'acclimater en Europe, l'appropriier plus particulièrement à son nouveau milieu, la débarrasser des rites qui proviennent d'influences locales, du formalisme qui a voilé et parfois défiguré la pensée fondamentale et essentielle. Il faudrait dégager la pensée de sa matérialisation, montrer la parenté de l'idée bouddhiste avec l'idée chrétienne et leur communauté d'origine et faire voir que ni l'une ni l'autre ne sont en contradiction avec l'idée scientifique.

Tel est l'objet du néo-bouddhisme ou plutôt du bouddhisme ésotérique dont la société théosophique d'Adyar est l'organe de propagation. Il serait intéressant d'étudier cette société et ses moyens d'action et de préciser son but ; mais *l'Initiation* s'est précisément chargée de faire connaître en France ce nouveau libéralisme, cette doctrine de conciliation entre l'Orient et l'Occident, entre l'antiquité et les temps modernes, et MM. Barlet, Papus, de Guaita s'en acquitteront mieux que nous, vu leur profonde connaissance en tout ce qui concerne la théosophie. Nous voudrions seulement indiquer ce qui constitue l'originalité et la puissance du bouddhisme ésotérique, ce qui fait la supériorité de sa méthode et lui assurera sans doute sinon la victoire du moins un rôle important dans les péripéties futures de la bataille entre idéalistes et agnostiques.

« Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité » dit la devise des maharajahs de Bénarès ; c'est aussi

la devise de la société théosophique, et par là elle annonce qu'elle ne professe pas *une* religion mais *la* religion, qu'elle n'enseigne pas tel ou tel dogme mais qu'elle cherche au contraire à extraire de tous les dogmes les germes de vérité qu'ils contiennent et qu'au lieu de particulariser elle s'efforce de synthétiser.

A notre époque d'analyse à outrance et de dispersion dans les branches diverses du savoir, au moment où les savants universels deviennent de plus en plus rares, par suite de l'extension même de la science qui force les intelligences les plus actives à se spécialiser bon gré mal gré, une pareille tentative semble bien audacieuse et même chimérique. Eclectisme, diront les sceptiques et ils citeront les faits qui démontrent la stérilité des réformes éclectiques. — Oui, l'électisme pur et simple ne vaut rien en soi, semblable à un édifice en pierres sèches tirées de décombres, il n'a par lui-même aucune solidité, quelque résistants que soient les matériaux dont il se compose ; mais si vous reliez les éléments par du ciment neuf, si vous les revêtez d'un enduit incorruptible et si vous avez pris soin de bâtir sur des fondations inébranlables, les intempéries ne pourront rien contre lui et il surpassera de beaucoup en durée les constructions récentes dont l'établissement superficiel et hâtif causera la ruine. Or la méthode ésotérique nous fournit à la fois ce ciment précieux et ce fond de roc qui donneront à tous ces éléments disparates, la cohésion convenable.

Qu'est-ce que l'ésotérisme ? — Aristote dit quelque part que les textes de certains philosophes, historiens

et poètes anciens comportent deux sens, l'un extérieur, pour le vulgaire, l'autre intérieur, caché, *ésotérique* pour le savant et l'initié ; ces deux sens sont étrangers l'un à l'autre, le premier n'est que le symbole du second, l'écorce qui renferme l'amande et que l'ignorant ne saurait briser. Cette croyance régnait dans la société antique et on la retrouve chez des peuples profondément séparés par la langue, les coutumes et la situation géographique. Les religions avaient tous un sens caché que les prêtres connaissaient ; quant à la clef au moyen de laquelle on parvenait à le découvrir, les hiérophantes seuls la possédaient. De nombreux faits prouvent l'existence réelle de l'ésotérisme, et M. de Saint-Yves dans son livre de la *Mission des Juifs* les a ingénieusement groupés et en a dégagé la séduisante théorie de l'unité des mythologies, symboles variés appropriés aux différentes races, de vérités communes, derniers vestiges d'une science préhistorique incomparablement avancée. Dans les temples grecs, égyptiens, étrusques, phéniciens, hindous et aussi dans le temple de Jérusalem on conservait avec un soin jaloux la tradition secrète et les prêtres initiés qui l'avaient reçue de leurs prédécesseurs la transmettaient scrupuleusement à leurs successeurs. La célébration des mystères était moins une cérémonie qu'un enseignement, cérémonie imposante pour la foule, enseignement profond pour les élus : les mystères d'Eleusis et ceux du temple consacré à Baal, dit M. de Saint-Yves, ne différaient pas par l'essence de ceux des temples de Memphis et de Thèbes, c'étaient, s'il est permis de s'exprimer

ainsi, des cours de science occulte, dont les explications quasi-surnaturelles frappaient le peuple de terreur et environnaient d'un saint respect tout ce qui touchait à la religion. — L'abîme creusé par l'analyse pure et l'expérimentation artificielle ne séparait pas comme aujourd'hui la science et la religion, qui au contraire se prêtaient un mutuel appui, et la méthode intuitive et analogique avait atteint un si haut degré de perfection que les découvertes auxquelles elle avait conduit laissent loin derrière elle, paraît-il, celles dont nous nous enorgueillissons justement.

L'invasion des Barbares et l'avènement du christianisme transformé et vulgarisé achevèrent l'œuvre de destruction commencée par les persécutions romaines et le scepticisme de l'empire, mais le flambeau de la connaissance parfaite ne s'éteignit pas complètement ; à travers le Moyen âge et la Renaissance quelques initiés isolés et des groupes soumis à une rigoureuse discipline comme celui des Rose-Croix, ont su garder le trésor à eux légué, et même, d'après M. Papus, le *Tarot* des Bohémiens, serait une de ces bibles antiques extraite de la Bible originelle et peut-être une des mieux conservées.

D'autre part, la portion de l'émigration Aryenne qui vint occuper le Pendjab à la suite de Rama et se répandit plus tard sur tout le littoral de la presqu'île hindoustannique, protégée contre les invasions ultérieures par le rempart de l'Himalaya, échappa aux influences dissolvantes, aux révolutions et aux conquêtes qui bouleversèrent et remanièrent à plusieurs reprises les civilisations méditerranéennes ; les Védas

intacts encore aujourd'hui, les lois de Manou qui remontent à plus de quatre mille ans et qui ont traversé cette longue suite de siècles sans subir d'altération sensible en sont la preuve convaincante. — En particulier, la réforme accomplie par Çakyà Mouni, environ cinq cents ans avant notre ère, eut pour effet de purifier les croyances corrompues par l'inévitable formalisme. Le Bouddha remonte aux sources premières et sa doctrine découle des données primitives. Il en résulte que si nous en possédions le sens ésotérique nous posséderions par là même la métaphysique et la science de cet âge bienheureux chanté par les poètes et que les théosophes s'efforcent de reconstituer.

Mais que devient alors avec une telle interprétation des mythes et des dogmes, la science positive, quelle place et quelle fin lui applique-t-on ? La théorie occultiste a une réponse toute prête : la science moderne a pour but de reconquérir les vérités perdues, englouties durant la domination nimrodique ; l'histoire de l'humanité c'est l'histoire du paradis perdu et du paradis retrouvé, l'œuvre scientifique c'est l'œuvre de Prométhée.

L'explication est grandiose, aux occultistes contemporains revient l'honneur de l'avoir développée et considérablement éclaircie ; par suite de leurs consciencieux et sagaces travaux ils lui ont donné la valeur d'une hypothèse plausible dont on doit tenir grand compte même si on ne l'accepte pas intégralement. Le bouddhisme ésotérique par son ampleur et sa tolérance vraiment philosophique inaugure donc

une ère de pacification. Son apparition en Europe coïncide avec l'adhésion générale des philosophes à un théisme indéniable et avec la concordance prochaine des divers systèmes, dont nous avons parlé plus haut. C'est un signe des temps et tout penseur, quelles que soient ses convictions spéciales, ne peut que se réjouir de l'extension de ce mouvement qui caractérise notre fin de siècle et qui certainement l'illustrera.

Signalons enfin un autre indice, et ce n'est pas le moins remarquable, de la tendance actuelle au rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Nous voulons parler de la révolution théologique commencée dans l'Inde vers la fin du siècle dernier et dont les progrès rapides permettent d'espérer une véritable transformation des mœurs hindoues. Le *Brahma Somaj* (société de Brahma), fut fondé en 1830 par le rajah Rab Mohun Roy dans le but de remplacer le culte panthéiste et l'adoration des idoles par le culte d'un Dieu unique et personnel, créateur et extérieur à la création. Le dogme de la nouvelle église repose sur le monothéisme rationaliste, aussi avancé que celui que professent nos rationalistes européens, et ses fondateurs ont poussé si loin l'éclectisme que le rituel comprend des lectures de tous les écrits sacrés (Védas, Nouveau et Ancien Testament, Coran et Zend Avesta), suivies de la prédication pure et simple. Les temples où les fidèles se réunissent sont dépourvus d'ornements, on n'y rencontre ni autels ni images, on n'y brûle pas de parfums.

Plus de soixante-dix millions d'individus célébraient

naguère le cinquième anniversaire de la fondation de la secte ; et le nombre des adeptes s'accroît chaque année dans des proportions toujours plus considérables ; les plus hauts personnages ne craignent pas d'y entrer et pour cela de sacrifier rang et honneurs, car les membres du Brahma-Somaj doivent renoncer à leurs privilèges et ont fait promettre aux néophytes de travailler à l'abolition des castes.

Au point de vue social, c'est donc aussi une révolution qui s'opère, révolution pacifique, mais irrésistible dans sa marche. Tandis que l'Europe se prépare par de fortes études de plus en plus répandues à s'assimiler la sagesse hindoue, l'Inde se met en communauté d'idées avec l'Europe, la fusion régénératrice et l'évolution consécutive sont assurées et même prochaines. Mais la vraie fin de toute évolution idéologique ou sociale est une fin morale ; aujourd'hui le scepticisme n'a plus grand'chose à détruire, nous pouvons donc espérer une ère de foi au sens le plus large du mot ; quant à la conclusion de cette courte analyse nous la trouvons dans les paroles du savant Tyndall à Protab-Chunder-Mazoumbar (1), lors de la visite que lui fit ce dernier pendant son voyage en Angleterre : « Travaillant dans la froide lumière de la raison, lui dit l'éminent naturaliste, nous manquons ici de la chaleur et de l'énergie que donne la vie religieuse. Cette vie se trouve presque éteinte en Angleterre et c'est pour l'avoir dit hautement que je suis devenu

(1) Un des disciples de Keshub Chunder Sen, fondateur du Bharât-Barsia-Somaj, secte dérivée du Brahma-Somaj.

impopulaire. Ceux qui la conservent peuvent seuls nous la rendre. *Une fois déjà la lumière nous est venue de l'Orient. Puisse-t-elle nous en venir encore ! (2) »*

W.

LA CROIX ANSÉE

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous écrire *ex-abrupto* une lettre dans laquelle je commettais la téméraire quoique amicale imprudence d'accorder à votre précédente interprétation sur la croix ansée la préférence à celle mentionnée dans le n° 10 de *l'Initiation* tout en reconnaissant l'importance ésotérique de la 2°.

Vous avez eu quelques jours après l'amabilité de me répondre qu'il ne vous appartenait pas de contredire même un de vos honorables contradicteurs dans cette revue, où l'accord le plus harmonieux doit toujours présider au groupement des variables nuances, sans néanmoins, permettez-moi d'ajouter, porter atteinte à son caractère originel d'indépendance.

Je rends hommage à la délicatesse exquise de vos sentiments ; mais je présume, ni vous ni aucun de vos érudits collaborateurs n'étant des autoritaires dogmatiquement exclusifs mais des occultistes libéraux dont l'épanouissement était réservé à la fin du

(2) C. F. Comte Goblet d'Alviella, *le Cinquantième anniversaire du Brahma-Somaj. Revue des Deux Mondes*, 1880.

xix^e siècle, que vous désirez tous la discussion de vos opinions personnelles, à l'exemple si opportunément agressif de votre savant collaborateur, plutôt que leur imposition systématique selon la tendance qui fut toujours trop habituelle aux vieillards infailliblement susceptibles.

Qui a pu ou pourrait prouver sur notre sphéroïde planétaire qu'il est illuminé sans ombre de la Sagesse absolue de l'Esprit unique, au moyen de laquelle toute connaissance pourrait être concentrée dans un sanctuaire individuel ?

Relativement aux doctrines controversées, n'y aurait-il pas utilité à réunir en cénacle les rédacteurs de votre *Initiation* pour fixer, dans la conscience de tous ceux qui cherchent avidement la lumière particulièrement les points encore douteux de la Science qui renfermerait en elle seule la quintessence la plus clairement exacte de toutes les autres synthétisées mélodieusement ?

Voici donc quelques réflexions beaucoup trop superficielles que je prends la liberté de soumettre selon la faiblesse de mes qualités à ceux qui sont plus avancés que moi dans le sentier et en dernier ressort aux docteurs ès-sciences occultes ou maîtres de la Sagesse qui auraient la condescendance peu habituelle de raisonner avec les humbles mortels :

Quels sont les textes authentiques, figures hiéroglyphiques, ou gravures antiques sur lesquels on peut s'appuyer [pour affirmer que ce n'est jamais un cercle parfait qu'on voit dans les croix construites d'après la véritable tradition ?

Mais cela n'importe qu'au point de vue de la pénétration de l'anse de suspension par un jet d'une activité vitale inférieure, puisque l'Esprit unique (désigné par d'éminents adeptes, sans éclaircie suffisante pour l'intuition qui commence bien lentement à germer chez un certain nombre d'humains artistement expérimentateurs ou exceptionnellement métaphysiciens psychologues, sous l'état hypothétique aux non clairvoyants, de la matière universelle, immuable et indivisible dans son état sublimement primordial et final d'intelligence incorporelle), serait impénétrablement absolu en possédant en même temps la propriété inhérente en lui-même de pénétrer irrésistiblement, à cause de la force de sa pureté ininterrompue et sans tache, tout ce qui dans son espace illimité est concret ou relatif.

Si vous vous placiez sur le plan spécial de la génération embryonnaire, dans lequel, votre très érudit contradicteur semble vous inciter à redescendre, les infortunés Hindous fanatisés jusqu'à l'abrutissement depuis tant de siècles par leur délétère et absorbante théocratie se prosterneraient à la fois devant les signes vénérés de Vishnou et de Siva qui brilleraient séparément sur vos fronts respectifs pour s'unir en un seul Lingam dans la communion de vos intelligences avant de parvenir à pénétrer sans confusion dans les leurs.

Mais qu'inopinément apparut quelque astucieux Brahmane sectateur du Vishnou au milieu des spectateurs s'écartant respectueusement du bâton à 7 nœuds ne pourrait-il pas s'écrier à l'exultation des

Vishnouistes et à l'indignation des Sivaïtes que cette croix égyptienne est un emblème de la Magie noire à cause du Cteis ou Ménat placé au sommet par quelque sorcière bacchante ?

Puisqu'il est communément admis et de plus sanctionné par les Sages de toutes les nations que le germe fécondateur provient d'un lieu plus élevé que celui de la Matrice prête à être fécondée, comment s'opèrera la réception dans des conditions normales si celle-ci, qui représente le vide tandis que le Phallus symbolise le plein, de même qu'analogiquement le mortier doit être placé sous le pilon triturateur, a son ouverture tournée en bas ?

Il s'agit dans l'espèce de la croix ansée en Egypte, où les rites de la religion populaire voilaient peut-être moins l'enseignement spirituel que les cérémonies naturalistes et même sanglantes de l'Inde, plus relativement modernes, celles plus anciennes étant trop peu connues.

N'oublions pas d'ailleurs que pour les ahrats le bas et le haut ne sont illusoirement applicables qu'aux différentes espèces de matière différenciée, laquelle seule est susceptible de divers degrés de densité.

Au contraire, l'Esprit contient tout et pénètre tout en tout sens comme je l'ai susmentionné ; il est subtil à l'infini et n'a aucune dimension appréciable par nos organes. Nous sentons plus ou moins consciemment en vertu d'un sens dont la suavité n'est encore que très inférieurement en voie d'évolution dans l'humanité réfléchissant si imparfaitement les principes supérieurs, qu'il est pourtant le véri-

table but de nos aspirations et notre idéal sublimement illimité, quoique nous ne puissions pas même le définir en chacun de nous.

Vous comprenez déjà que je commence, par l'effet d'une modeste inspiration ne dépassant pas les bornes de mon intellect non encore assez développé pour sa spiritualisation, à dématérialiser par anticipation mystique cette croix ansée, au lieu de limiter son symbolisme à la nature naturante ou naturée de la matière différenciée.

Cependant nous y sommes plongés malheureusement dans le sein de cette matière pour un temps qu'il ne nous est guère facile de restreindre ; mais puisqu'il nous est impossible de suffisamment nous élever, tâchons cependant de ne pas trop nous objectiver par le raisonnement, car si nous ne pouvons pas parvenir au centre des mystères, à notre époque de civilisation supérieure quoiqu'on doive d'autre part l'incriminer, à toutes celles antérieures où la pensée elle-même du plus grand nombre croupissait dans l'esclavage, il nous est cependant facultatif de gravir les marches librement jusqu'au seuil de la porte triangulaire, à travers les voiles de laquelle se reflète tant soit peu de lumière crépusculaire.

Hélas ! pendant que le matérialisme se substitue peu à peu à la superstition chez les masses, la spiritualité pratique dans le mal s'affirme de plus en plus impudente et l'avènement du règne triomphateur de l'agneau solaire plein de bonté et d'intelligence devient de plus en plus nécessaire pour la fixation définitive de la République céleste.

Je m'arrête sur l'arc-en-ciel de ces digressions que certains philosophes lettrés qualifieront au moins d'intempestives, afin de n'être pas trop déséquilibré sur la croix ansée, j'oserai dire astrale, sur laquelle je suis comme tant d'autres parmi mes frères, si intensivement galvanisé.

Les bras horizontaux de cette croix, ainsi que le proclame avec justesse à mon sens votre savant collègue, représenteront donc les forces passionnelles ou destructives de l'être humain.

J'ajouterai qu'elles sont sollicitées à tomber en bas par l'effet de leur pesanteur consécutive sous la pression du courant descendant, mais qu'elles sont aussi soutenues et poussées à remonter en haut par la barre active ou verticale placée dans la direction du courant fluïdique ascendant.

Ces deux courants doivent être équilibrés ou polarisés autour de la tête humaine aimantée par la conscience et figurée par la boucle circulaire, ou anse dans laquelle est provisoirement fixée l'âme humaine protégée par l'intelligence de sa liberté d'action bien restreinte, quoique le nimbe indéfiniment extensible, qui entoure invisiblement pour des yeux vulgaires cette enveloppe crânienne, tend à un développement de plus en plus éthéré par l'extension croissante des effets de dégagement de l'étincelle, qui en désirant obtenir une individualité trop personnelle, se serait elle-même engluée dans la matière cosmique produite par sa volonté et celle d'autres âmes instinctives.

Il faut donc qu'instruite par sa douloureuse expérience, qui est la réaction conséquente de sa

déchéance réalisée par ses violentes aspirations de connaissance passionnelle, elle parvient à se résoudre en individualité indivisiblement sublimée avec les autels dans leur seul foyer réel, sous l'incessante inspiration de l'esprit universel s'étant dès lors complètement substitué aux attractions matérialisantes ; de telle sorte que, la Monade libérée de toutes les enveloppes plus ou moins circulairement raffinées, dont les réseaux la tiennent encore attachée à des substances d'illusion beaucoup plus grossières, abandonne en tressaillant de douleur, d'espérance et de joie un corps sensuel devenu coque vide en proie à tous les éléments de l'Espace, où il restera seul crucifié jusqu'à sa dispersion mécaniquement chimique selon les diverses affinités qui solliciteront ses molécules désorganisées, mais susceptibles de former, en se transformant atomiquement, et élémentairement, d'autres groupements de vitalité inférieure.

Alors cette Monade ayant achevé de tisser son individualité dans une âme spiritualisée, sera animée non plus d'un mouvement spiroïdal, mais circulairement concentrique en tous sens et pourra rentrer en état de s'y assimiler indissolublement, sans y éteindre sa précieuse individualité si laborieusement conquise, dans la grande âme spirituellement unique de l'Etre non Etre, incorporel, infini, absolu, immuable, de tous les êtres prédestinés à la communion solidairement intime de son Amour universel.

Chercher dans la croix ansée des concordances hypothétiques avec les révélations trop voilées et si obscurément interprétées ici de la Fraternité occulte

des monts Himalaya, doit ressembler à une singulière profanation dont vous aurez la charité chrétienne de m'absoudre, puisque l'interprétation que vous lui avez donnée vous-même et que j'ai essayé insuffisamment d'apprécier, tend plus que celle de J. Marcus de Vèze à ce rapprochement.

On pourrait écrire de longues pages sur ce symbole que j'ai à peine effleuré d'une plume trop humoristiquement profane, en exposant en même temps aux nombreuses épluchures de la critique Kabbalistique, Bouddhiste, Théosophique et autres, les parties de mes opinions glanées dans tous les champs de l'occultisme, qui seraient empreintes d'une orthodoxie un peu trop fantaisiste.

En résumé, je pense qu'il n'existe qu'une différence de plan ou de degré et non une véritable opposition de doctrine entre les deux interprétations qui se complètent l'une et l'autre, en instruisant d'autant plus vos lecteurs aptes à conserver dans leur arche sainte la manne de l'Initiation.

A vous fraternellement et à tous en un.

JULIUS.

LA GRANDE NÉVROSE

UN livre vient de paraître qui fera un grand plaisir à notre collaborateur et ami Rouxel. C'est la *Grande Névrose* du D^r J. Gérard qui étudie entre

autres choses la névrose de l'hypnotisme. Pour lui, cette science ne serait qu'un pastiche du magnétisme ; elle ne servirait qu'à détraquer l'humanité au lieu de la guérir ; personnellement je fais des réserves. — Ces idées sont, — les lecteurs de *l'Initiation* ont pu s'en convaincre — celles de l'auteur des *Principes cosmopsychiques du magnétisme*. Nous n'insisterons donc pas et comme tous nous avons pour tâche à *l'Initiation* de ne pas suivre les sentiers battus et de faire connaître les vaillants lutteurs qui marquent la voie du progrès, nous allons esquisser à grands traits la personnalité du docteur J. Gérard.

Fils d'un pauvre diable de gendarme, comme il le dit lui-même, il s'engagea et conquit dans l'armée ses grades un à un, et devint lieutenant aux Cent Gardes. Démissionnaire, il s'occupa de magnétisme et écrivit en 1866, le *Magnétisme à la recherche d'une position sociale* que Victor Hugo honora d'une lettre préface et dont certainement le Congrès Magnétique international s'est souvenu en le nommant un de ses vice-présidents.

Depuis il prépara et fit son officiat de santé, puis ses baccalauréats à cinquante ans et enfin il y a trois ans, il soutenait à la Faculté de Médecine de Paris sa thèse de doctorat sur la fécondation artificielle qui fut refusée avec tant de bruit et fit à son auteur une célébrité énorme. La thèse fut brûlée, dit-on. Il en fut quitte pour en refaire une autre et la soutenir avec succès trois mois après.

L'an dernier, son livre sur la *stérilité* obtenait un légitime succès dû à la valeur de l'ouvrage et aux

illustrations générales et humoristiques de José Roy. Aujourd'hui sa *Grande Névrose* illustrée par le même est appelée à faire plus de bruit encore. Des idées fines et délicates, des aperçus ingénieux, des critiques adroites et mordantes bien qu'enfermées en un style courtois et aimable, en font un fruit suave et délicieux.

Nous avons dit quelques mots, en commençant, de ses vues sur l'hypnotisme, qui sont celles soutenues ici par Rouxel, parlons maintenant de ses développements sur le système nerveux et les diverses névroses.

Citons ces passages de sa névrose littéraire :

« Chaque profession a sa névrose, nous dirons même que plus la profession est intellectuelle, plus nombreuses, plus profondes et plus sentimentales sont ses névroses ; ce qui revient à dire qu'une névrose dépend du terrain où elle pousse.

« Il y a pour ainsi dire une gamme allant de l'ouvrier maçon à l'homme de lettres, cette gamme, part de la matière pour s'affiner insensiblement jusqu'à l'idéalité séraphique ; le maçon devient nerveux lorsque son mur n'est pas d'aplomb ou lorsqu'on lui marche sur le pied, mais la sensibilité de ses nerfs se traduit seulement par un « sacré nom d'un chien que c'est embêtant » ; l'homme de lettres sent beaucoup plus vivement et plus délicatement, son cerveau est une harpe éolienne qui vibre au moindre zéphir, qui chante au plus petit souffle et qui se détraque au plus modeste vent...

« La névrose de la réclame est aussi traitée de main de maître et avec le même lyrisme. Nous sommes assaillis de propositions toutes plus avantageuses les

unes que les autres, les affiches montent, montent sans cesse, on colle des prospectus dans les voitures, les bateaux, les chemins de fer, jusqu'au collet de votre paletot, sur vos boutons de culotte, dans vos chapeaux ; votre courrier, lui-même, est noyé dans un océan de lettres-réclames, vous recevez des télégrammes imprimés et le téléphone lui-même vous fait des offres à domicile, sans compter une foule de courtiers marrons qui viennent, à l'heure de vos repas, vous proposer l'eau des fées, un cirage inamovible, une tabatière à musique ou un clyso-pompe électrique. Nos monuments disparaissent sous la colle de pâte, les étages sont envahis un à un, Paris s'évanouit sous le papier-annonce et souvent les cheminées fument, bouchées qu'elles sont par un prix-courant.

« C'est la fièvre de la réclame, du haut en bas de l'échelle commerciale ; les palais publics, eux-mêmes ne sont pas respectés ; bientôt on affermera la colonne Vendôme au plus offrant, et l'Elysée au dernier enchérisseur.

« Il n'est pas jusqu'aux théâtres où vous allez pour vous distraire qui ne vous forcent à regarder leur rideau, pendant d'interminables entractes et les pièces qui s'y jouent ne sont que des prétextes pour vous montrer des annonces. »

Nous pourrions continuer longtemps encore ces citations sans cesser d'être intéressant, au contraire ! mais notre article deviendrait démesurément long, aussi préférons-nous nous en tenir là et renvoyer le lecteur au livre du docteur J. Gérard.

D^r FOVEAU DE COURMELLES.

PRINCIPES COSMO-PSYCHIQUES

DU MAGNÉTISME

(Suite)

Si l'on veut obtenir la somnambulisme, il faut répéter l'opération plusieurs fois ; on prescrit ordinairement d'aller jusqu'à huit ou dix fois. Mais il importe de répéter l'opération à des intervalles périodiques : tous les jours, tous les deux jours, tout au moins de trois en trois jours, et en tout cas, commencer et terminer la séance à la même heure.

On observera dans toutes ces opérations les préceptes que nous avons indiqués, et surtout l'on évitera de chercher à déterminer le somnambulisme *par force*, ce que beaucoup de magnétiseurs tentent en agissant énergiquement sur le cerveau à l'exclusion du reste de l'organisme.

« Plusieurs magnétiseurs, disait déjà Deleuze, chargent beaucoup la tête pour produire le somnambulisme, et par ce moyen ils parviennent souvent à obtenir un assoupissement forcé, un reflux du sang vers le cerveau et des demi-crisis qui ne sont d'aucune utilité ; cette méthode n'est point sans danger. Il vaut mieux employer tout simplement le magnétisme à grands courants, et ne pas plus charger la tête que les

autres parties. Si la nature est disposée à cette crise, le fluide se portera de lui-même au cerveau et la disposition au somnambulisme s'annoncera, parce que le malade sera dans un état de calme. (*Instr. prat.*, p. 103).

Et si la nature n'est pas disposée à cette crise, ajouterons-nous, c'est en vain que le magnétiseur voudra lui faire violence ; il pourra bien produire des congestions cérébrales, si le magnétisé le laisse faire, mais il ne déterminera jamais le somnambulisme lucide. Ses efforts exagérés sont plus propres à entraver la marche de la nature qu'à la seconder.

XXIII. Les signes auxquels on reconnaît l'état somnambulique varient avec les sujets. Voici les plus généraux d'après Georget. (*Physiol. du syst. nerveux*):

Suspension plus ou moins complète de l'action sensoriale; isolement du monde extérieur; augmentation d'énergie et concentration de la force pensante sur un objet.

Le somnambulisme est une sorte de réveil comparativement à l'état intermédiaire qui le précède; le sujet, dont les facultés sensorielles et intellectuelles semblaient suspendues, les recouvre, mais intérieurement. C'est par le sens intérieur qu'il sent.

Son isolement, qui l'empêche d'être distrait par les sensations obligées et de tous les instants, lui permet de se livrer entièrement à lui-même et de diriger son attention d'un seul côté.

Lorsqu'on a obtenu le somnambulisme, il faut éviter, — comme on ne le fait que trop souvent aujourd'hui, de tourmenter précipitamment le sujet en

lui faisant exécuter divers mouvements et exercices charlatanesques, obéir à l'attraction du magnétiseur, répondre à ses questions verbales ou mentales, etc.

Le somnambule se trouve dans un état nouveau pour lui, il faut lui donner le temps de se reconnaître, de se familiariser avec sa nouvelle manière de sentir et de percevoir. Il parlera assez de lui-même quand il sera en état de le faire, et alors, il pourra dire des choses utiles; tandis qu'en voulant le presser de donner des preuves de son somnambulisme, on empêchera, peut-être irrévocablement, ses nouvelles facultés de se développer.

Les anciens magnétiseurs étaient bien plus sages que nous : ils laissaient les phénomènes suivre leur cours naturel ; ils *observaient* au lieu d'*expérimenter*; ils supposaient, avec raison, que s'ils forçaient le talent de leurs somnambules, ceux-ci ne feraient rien avec grâce. C'est pour cela qu'ils obtenaient les résultats qu'ils ont consignés dans leurs livres, et dont les expériences prétendues scientifiques des hypnotiseurs n'approchent pas.

Ce n'est généralement qu'au bout d'un temps plus ou moins long, et à la suite de magnétisations sagement conduites que le somnambule devient capable de donner des preuves de la réalité des facultés psychiques supérieures qui sont particulières à cet état.

Les somnambules, dit judicieusement Georget, sont d'abord plus ou moins imparfaites, et ce n'est qu'en continuant à les magnétiser avec précaution qu'on les perfectionne et qu'on leur fait faire des progrès.

Nous parlerons de ces précautions à prendre en

traitant de la lucidité et de la manière de développer les facultés des somnambules.

XXIV. Après avoir indiqué sommairement les effets généraux que produit l'action magnétique sur la personne qui la subit, et avant d'entrer dans le détail de ces effets physiques, éthiques et psychiques, il convient de dire un mot des effets de cette opération sur le magnétiseur lui-même.

Il n'y a pas d'action sans réaction. Du moment qu'un corps agit sur un autre, celui-ci réagit avec l'énergie que comporte sa nature, c'est-à-dire en proportion de la force expansive dont il est doué.

Le fluide nerveux de l'opérateur étant plus abondant et plus expansif que celui du sujet, sans que les rôles seraient renversés, le patient subit plus qu'il n'agit, reçoit plus qu'il donne, et c'est pour cela qu'il se sature plus ou moins vite de ce fluide.

Mais il n'est pas pour cela absolument passif, et l'expérience prouve qu'il se produit un échange de fluide entre l'agent et le patient.

ROUXEL.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

UNE HYPOTHÈSE DE M. MABOUL

— Clic! Floc! dit le feu.

— Pschitt! Pschitt! chanta la bouillotte.

— Neuf heures! sonna la pendule.

M. Pascal-Denis-Fortuné Maboul tourna sa tête sur les oreillers; ses paupières alanguies s'entr'ouvrirent, sa bouche exhala un souffle fort, moitié ronflement, moitié soupir; puis, grâce à une détermination énergique, il se dressa sur son séant.

Par les tringles des persiennes, par les fentes des épais rideaux, des raies lumineuses tremblotaient, se frayaient passage; trois énormes bûches flambaient dans la cheminée vis-à-vis laquelle les chaussettes, le caleçon et la chemise du dormeur chauffaient complaisamment; le thermomètre accroché au mur marquait 8° centigrades.

— Brrr! fit M. Maboul.

Et il replongea sous les couvertures.

Une minute, deux minutes s'écoulèrent.

Sa main droite, une grosse main poilue, sortit tout à coup des draps blancs, erra sur le marbre de la table de nuit, rencontra une cigarette, approcha la cigarette des lèvres qui la saisirent, et frotta une allumette.

Méditons ! Pensa-t-il.

Rose, joufflu, de moyenne taille, bedonnant, Pascal-Denis-Fortuné Maboul ressemblait au physique à Alexandre Dumas père, mais à un Alexandre Dumas père né de parents bourguignons. Ses cheveux gris, coupés assez courts, encadraient de boucles emmêlées son front large, au-dessous duquel brillaient les lueurs douces de beaux yeux bleus et s'épataient les narines d'un nez jovial. Au moral, ce gros homme, un peu exalté, d'une bonté angélique, s'enthousiasmait pour les idées de Fourier et attendait avec confiance l'avènement de l'ère harmonique.

Attablé à telle heure de la journée, en promenade à telle autre, méthodique jusque dans ses loisirs, réglé comme un chronomètre, ponctuel comme un chef de gare, il consacrait à la méditation, chaque matin, la période de temps qui s'écoulait entre son réveil et l'instant où son domestique lui montait son déjeuner; cela pour cette raison, suivant lui préemptoire : le demi-sommeil prédispose à la rêverie.

Ses chères rêveries, comme il les aimait ! et cependant par quelles plaisanteries ne les accueillait-on pas : — Absurde ! s'écriait un ami. — Pure hypothèse ! déclarait un second. — Vous allez contre tous les procédés scientifiques reçus ! ajoutait un troisième.

— Bah ! Bah ! répondait Maboul sans s'émouvoir,

je ne suis pas un savant, moi. Certes, la méthode analytique a rendu d'immenses services à l'humanité, et en rendra sans doute de plus grands encore ; mais j'abandonne aux savants l'analyse. Eh quoi ! par respect pour je ne sais quelle convention d'école, j'étoufferais mes visions intuitives et rognerais les ailes de ma fantaisie ? Allons donc ! L'analyse explique le connu, le prouve ; mais l'au-delà comment y atteindra-t-elle ? Erre librement ma pensée et, bride lâchée, vagabonde à plaisir dans la synthèse ! Si, plus tard, un phénomène d'ordre physique établit la réalité de mes soi-disant songeries creuses, rira bien qui rira le dernier !

Un autre genre d'objections l'assaillait alors :

— Vos songeries ! vos songeries ! sont-elles tant que cela vôtres ? Rien ne s'invente sous le soleil, et vos prétendues découvertes ne mériteraient-elles pas, sinon toutes, du moins les trois quarts, le titre modeste de réédition ?

— D'abord, ripostait Maboul vexé, je ne prétends point avoir découvert la moindre chose ; ensuite, je ne me tarabusterai pas la cervelle à approfondir le bien fondé d'une semblable critique. S'il me fallait, crainte de les piller, feuilleter, à chaque aperçu nouveau les œuvres de M. X..., de M. Z..., ou de M***, je ne prononcerais plus deux paroles dans ma vie. Je suis fort de ma conscience, et mes maîtres excuseront le plagiaire en faveur du défenseur de leurs doctrines !

Le matin suivant, M. Maboul repartait à méditer de plus belle.

Il examinait, en ce moment le vol capricieux des bouffées de tabac à travers la chambre, et murmurait :

— Quelle grâce, quelle douceur dans la ligne courbe! Elle berce, caresse, enveloppe! Ah! les jésuites, ces amoureux de la domination, savaient bien leur affaire en choisissant, pour endoctriner les esprits, les voies onduleuses de préférence aux voies directes. Tout ce qui charme, tout ce qui délasse procède par ondulations : ondes musicales, ondes lumineuses, ondes magnétiques. La ligne droite, au contraire, brutale comme un soudard, avec ses combinaisons d'angles rébarbatifs, heurte et blesse. Une réforme politique ou religieuse, une idée nouvelle, ces coups de boutoirs dans les préjugés sociaux, devront, avant de prendre forme, recruter quantité d'adhérents prêts à donner quantité de coups de boutoirs auxiliaires, c'est-à-dire quantité de petites lignes droites dont la réunion formera une ligne enveloppante de plus en plus étendue, et destinée elle-même à se transformer en circonférence.

Les bouffées de tabac se poursuivaient, se confondaient ; Maboul les contempla avec tendresse, et reprit :

— Comme elles s'enlacent voluptueusement! On jurerait des bras câlins allongés pour s'étreindre! Elles s'appellent : « Viens à moi, nous compléterons une circonférence et, la circonférence formée, nous nous adjoindrons d'autres sœurs afin de créer une sphère. Viens, quelle entente sera la nôtre! nos atomes se grouperont suivant les belles lois de l'analogie universelle, de la hiérarchisation à l'infini. Chacune de

nos sociétés égalitaires d'atomes engendrera d'abord un cercle ; puis la série des cercles engrenés et juxtaposés suivant les règles d'une équité parfaite, la valeur d'attraction déterminant la place à occuper, se rapprochera par une gradation insensible et continue du centre commun chargé de fournir la force de cohésion indispensable. Viens, nos efforts solidaires concourront au même but ; quelques atomes en moins, et la sphère cesserait d'exister ! »

Il s'enthousiasma :

— A la bonne heure, la sphère ! Au lieu de s'éterniser dans l'action, à l'exemple de cette ligne droite, de ce mâle hargneux, aux coudes pointus, dardé comme un coup de lance à travers l'espace, elle ne demande qu'à enlacer la mignonne ! Une poussée, et la voilà partie. Roule-t-elle sur un plan incliné, sa masse, lourde au début, accélère sa marche, devient plus rapide encore, tourne vertigineuse enfin.

Et s'il est vrai que partout où beaucoup de mouvement se produit, existe un système nerveux relativement grand, au cas où ma sphère ne s'arrêterait plus, un système nerveux admirable devrait, lui, naître du travail perpétuel de ses atomes. Un système nerveux admirable évoque fatalement l'idée d'une admirable intelligence ; donc la sphère symbolise le réceptacle de l'intelligence, la concentration harmonique !

Il sauta à bas du lit, se promena, fit de grands gestes.

— Sans chercher au diable, prenons le fait sur l'homme. Chez l'homme, où réside l'intelligence ?

Dans le cerveau. Où réside le cerveau ? Dans la tête. Quelle est la forme de la tête ? La forme ronde : tête ronde, signe d'intelligence.

— Et puis, pensa Maboul, si les têtes de mes contemporains ne présentent point un aspect exactement sphérique, cela prouve-t-il que, seules dans la nature, elles ne se perfectionneront pas, en dépit de l'universelle transformation ? Certains indices, soit des bustes très anciens, soit la qualification de beauté attribuée dans certains pays à la petitesse de la face, m'autorisent à supposer déjà un accroissement successif de l'encéphale à mesure de l'évolution humaine. Les cerveaux de nos célébrités ne pèsent-ils pas d'habitude un poids supérieur à celui des cerveaux vulgaires ? Jetez à l'eau n'importe quel animal, la pesanteur du corps lui soulève la tête et l'animal nage d'instinct ; le contraire se produit chez l'homme, et je ne trouverais rien d'absurde à émettre l'opinion que la pesanteur de plus en plus considérable du crâne de l'anthropoïde, notre premier ancêtre, lui ait peu à peu rejeté le cou en arrière et provoqué finalement le redressement de l'individu.

Maboul se mit à sourire.

— Parbleu, dit-il, je songe malgré moi à la prédiction du docteur Sélectin (1) : « Le type de l'homme futur ne se modèlera pas sur le type des anciens dieux. Plus de Vulcain, plus d'Hercule, plus de Jupiter ! A quoi bon une haute stature, si l'intelligence ne se mesure pas à la grandeur de la taille, mais au rapport

(1) *Les innovations du docteur Sélectin*, par Géraud-Godde, Plon et Nourrit, éditeurs.

entre le poids du cerveau et le poids du corps, au nombre des circonvolutions ? Plus petit, on mangera moins, et l'humanité, facilement nourrie, se rira des affirmations pessimistes de Malthus ! Que les chimistes découvrent un jour le moyen d'ingérer les aliments à l'état liquide, l'estomac ira s'amointrissant et, si les substances non alimentaires sont scrupuleusement triées par avance, plus d'excréments. Tout changement dans un organe entraîne fatalement une transformation de l'individu ; la tête bénéficiera en volume et concours nerveux, de la consommation moindre amenée par le rapetissement du corps ; l'homme futur ressemblera aux caricatures d'André Gill, et, comme les machines dispenseront du moindre effort musculaire, la ténuité des formes augmentera. Mais si l'homme n'est plus qu'une tête sur une espèce de fuseau, où subsisteront les derniers vestiges de la structure primordiale, la beauté de cette tête compensera l'exiguité des formes. »

— Oui, poursuivait-il avec une animation croissante, les catholiques ont couronné leurs saints de l'auréole, cent écrivains ont parlé du rayonnement génial émané du front de Victor Hugo. Si plus tard, au lieu d'ingérer les aliments à l'état liquide, les humains en arrivent à découvrir la nourriture aromale, les vestiges de la structure primordiale disparaîtront eux-mêmes, et la tête, la sphère, subsistera seule, radieuse, éblouissante, sublime !

Là-dessus, M. Maboul haussa les épaules ; une objection soudaine le ramenait au sentiment de la réalité.

— Pures chimères ! balbutia-t-il, une telle perfectibilité est, hélas ! interdite à notre misérable espèce. Dès maintenant et avec raison, les hygiénistes s'occupent de mener le développement du corps parallèlement au développement de l'esprit : partout des sociétés de gymnastique se fondent, dans tous les lycées on diminue les heures d'étude, on augmente les heures de récréation. L'homme vit rivé à la terre ; des jambes lui sont nécessaires pour avancer, des mains pour saisir, des muscles pour rester fort. Quelle piètre mine auraient mes sphères humaines, grosses araignées courant sur deux pattes minuscules ! A ces boules lumineuses conviendrait l'immensité de l'espace ; là seulement, elles évolueraient grandioses, et projetteraient en tous sens leurs chaudes effluves et leurs rayons !

Consterné, suffoquant, M. Maboul s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit.

Tout en haut, dans le ciel, le soleil, émergé tout à coup d'un voile épais de nuages, arrondissait son globe de feu.

Alors, fier, exubérant, les yeux écarquillés, l'index tendu, il s'écria :

— Mais les voilà, mes cerveaux géants, mes fulgurantes déités ! Forme sphérique, mouvement vertigineux, nourriture aromale, rayonnement dans l'espace se trouvent en eux réunis ! Gloire à vous, planètes, soleils, univers ! Resplendissants de lumière et de force vous êtes en vérité nos chefs et nos précurseurs ! Gloire à vous ! Lutteurs d'avant-garde, combattez pour la cause commune ! Frères aînés, prenez en pitié

notre faiblesse, inspirez-nous votre savoir, continuez au-dessus de nous la grande ascension des êtres !

Et M. Maboul, épuisé, se laissa choir dans un fauteuil.

— Clic! floc! fit le feu.

— Pschitt! pschitt! chanta la bouillotte.

— Dix heures! sonna la pendule.

Le domestique frappa à la porte et dit :

— Monsieur, votre déjeuner est prêt.

GEORGE MONTIÈRE.

LA MORTE

LA lune verse au lac ses pâleurs romantiques ;
 Elle monte, ennoblit la rue et les boutiques
 Et les mille détails des choses dans la nuit.
 Tel un astre en nickel, métallique, elle luit.
 Dans les cœurs, c'est un trouble amer qu'elle ensemece :
 Des couples, à ses feux, vont chantant la romance,
 Et pour la voir planer, la fillette au couvent
 Aux carreaux du dortoir colle son front rêvant.

Elle est morte, pourtant ; malgré sa lueur nette
 Elle est morte et n'est plus qu'un reflet de planète,
 Le cadavre d'un monde, un astre refroidi.
 Elle eut ses jours d'orgueil, son soleil du midi,
 Et comme nous des bois, des mers, des toits qui fument
 La passion qui tue et les fleurs qui se hument,
 Un large et frais réseau d'azur mélodieux,

*Des femmes, des festins, des monuments, des dieux,
Les hymnes qu'un air chaud et parfumé colporte.
Lentement tout s'est tu, maintenant elle est morte.*

*Mais, ô prodige ! Effroi qui navre l'habitant
De la terre la Morte, au teint épouvantant,
La Morte fait rouler à longs flots nos marées ;
La Mer suit d'un sanglot ses obsèques sacrées.*

PAUL MARROT.

Au Banquet Spirite et Spiritualiste

(IMPROVISATION)

DEPUIS trois mois Paris n'est qu'une fête immense ;
Réunis dans ses murs, la France et l'Univers
Admirent l'Industrie et l'Art et la Science
Et la tour dont la flamme illumine les airs.

*Jamais on n'avait vu dans notre capitale
Tant d'animation, tant d'hommes à la fois ;
Jamais par tout le monde, une œuvre colossale,
N'eut l'acclamation franche d'autant de voix.*

*Les hommes de plaisir et les hommes d'affaires
Satisfont aussi bien leurs goûts, leurs intérêts ;
Le monde officiel, les délégués, les maires,
Accourent conviés à d'énormes banquets.*

*Un festin moins grand, plus modeste,
Rassemble des amis, ce soir,*

*Dont l'union solide atteste
Leur conviction, leur espoir ;*

*Sous l'étendard du spiritisme
Nous marchons les coudes serrés ;
Nous combattons le néantisme
Et ses efforts désespérés*

*Pour tout réduire à la matière,
A l'homme ôter son but final,
Pour éteindre toute lumière
Et déraciner l'idéal.*

*Nous ne sommes pas ceux qu'on pense :
Des gens qui font parler les morts,
Des charlatans sans conscience,
Des provocateurs de remords.*

*L'anathème, la raillerie
Ne sauraient nous décourager ;
Que nous importe qu'on sourie !
Nos pères ont eu le bûcher.*

*Vous qui décriez par système,
Sans vouloir regarder de près,
Si vous étiez venus quand même
Vous mêler à notre congrès,*

*Vous auriez vu des sœurs, des frères,
Simples comme la vérité,
Unir leurs volontés sincères
Pour vous éblouir de clarté.*

*C'était un spectacle sublime
Que de voir, forts dans le labeur,*

*Ces centaines d'êtres qu'anime
Un même souffle, un même cœur.*

*Là-bas comme ici notre temple
N'est pas effrayant ; et nos sœurs
Paraissent à qui les contemple
Gracieuses comme des fleurs.*

*Ma lyre, hélas, trop peu sonore
Pour rendre de pareils accents,
Voudrait pouvoir chanter encore ;
Mais je m'arrête, il en est temps.*

*Plus qu'un mot, mes chers sœurs et frères,
Spirites étrangers, français,
Nous qui n'avons plus de frontières
Soyons fiers de notre succès ;*

*Tenons toujours haut dans le monde
Le drapeau de la Vérité
Car elle est immense et féconde
Notre œuvre de fraternité !*

*Viendra le temps où tous les hommes,
Les yeux enfin ouverts au jour
Heureux d'être ce que nous sommes,
Sauront l'universel amour.*

*En attendant ce jour suprême,
Gardons l'éternel souvenir
De cette fête où chacun s'aime,
Et forts marchons vers l'avenir.*

LUCIEN MAUCHEL.

Paris, le 16 Septembre 1889.

BIBLIOGRAPHIE

POÉSIE : *Le livre du Jugement*, par M. ALBER JHONEY. — Un volume. Edition de l'Etoile

Le mouvement Occulte s'accroît tous les jours. Autour d'un noyau serré de penseurs, partageant les mêmes idées, malgré des divergences de détail peu inquiétantes et d'ailleurs indispensables à la marche en avant, répandant la lumière dans plusieurs revues dont personne il y a vingt ans n'eût prévu la naissance, des philosophes, des écrivains de toutes les écoles, se rangent à nos doctrines auxquelles ils apportent le concours de leur talent et l'autorité de leurs noms.

La Muse, elle aussi, se met de la fête. Les lyres commencent à vibrer et célèbrent en accents émus et en élans sublimes les splendeurs de ce vieux mysticisme si longtemps enfermé dans les temples, si longtemps le privilège exclusif de quelques esprits d'élite. Quel plus beau sujet en effet pour tenter l'âme céleste du poète ! Et comme de nombreux génies l'ont bien compris en demandant au sentiment religieux leurs plus admirables inspirations. Les grands poètes grecs, puis Virgile, Dante, Milton, et tout récemment Victor Hugo, Lamartine et Musset en donnent la preuve évidente.

Aussi M. Alber Jhoney a-t-il eu raison de s'engager dans cette voie et de chanter en hymnes superbes, dont deux seulement ont paru, la Création, la Chute, la Rédemption, le Jugement. Sans doute les vers sont beaucoup moins lus que la prose et n'ont jamais convaincu personne. Tant pis pour qui ne les goûte pas ; il ne faut pas sacrifier l'art à l'utilité.

Tous les Occultistes ont lu le *Royaume de Dieu* et connaissent les idées philosophiques du Kabbaliste néo-chrétien Alber Jhoney. Je n'ai pas à les répéter non plus qu'à analyser son *Livre du Jugement*. Un livre de vers ne se raconte pas, je ne peux que conseiller de le lire à tous ceux qui aiment la grandeur, la majesté,

l'ampleur du style, l'éclat des images, qualités maîtresses de l'ouvrage. Que l'on juge plutôt :

Et d'une étoile à l'autre un trillion de lieues :
Et l'étoile est un gouffre, une fournaise, un puits
Incandescent léché d'ombres pourpres et bleues,
• Vaste blessure ouverte au flanc muet des nuits.

Les citations sont difficiles à choisir dans une œuvre aussi égale. Les paroles du Verbe à l'Ame sur l'Amour divin me plaisent le mieux.

Va, si tu veux. L'Amour divin n'est pas un Maître
Rien ne t'enchaîne à lui, rien que sa vérité,
Dans le monde infâme peut-être
Me regretteras-tu dans ma sincérité.

et plus loin :

Oh! ne pense jamais cela. Jamais l'Amour
Ne reprendra la vie après l'avoir donnée.
Si tu t'absorbes sans retour
Dans l'obstination furieuse et damnée
Crois que je souffrirai ta haine amèrement.
Plus encore ton indifférence.
Que mon cœur sera vide en ton isolement
Et ma divinité perdue en sa souffrance.

Il est à regretter que le poète, constamment préoccupé de l'idée, ait quelquefois négligé la forme, le rythme du vers. J'avais cru d'abord que c'était chez lui une intention bien arrêtée, un système. Mais l'examen attentif de tout le livre semble prouver plutôt que, volant à tire d'ailes, il ne daigne pas s'arrêter au souci de l'hémistiche et aime mieux oublier la césure ou bien enfoncer d'un coup de marteau vigoureux une mince cheville qui de ralentir sa course et de se détourner de son chemin. L'instant d'après ; il est déjà loin. Ce mode de composition concorde bien en effet avec son tempérament essentiellement intuitif, qui a toujours prêt et sans recherches un flot d'images vives, colorées, presque toujours d'une justesse frappante. Je n'approuve pas trop non plus ces successions de rimes du même genre qui se présentent deux ou trois fois.

Mais ce ne sont là que des détails bien secondaires et je ne voudrais pas qu'on attachât trop d'importance à

une critique que je ne formule que par amour pour l'exactitude. Je répète que les petits taches que je viens de signaler sont en somme assez rares et que les beaux vers bien venus, les strophes harmonieuses et parfaites forment la grande majorité. Aussi serai-je heureux, avec tous les amateurs, de passer encore quelques heures délicieuses d'admiration avec le prochain livre de M. Jhouney qui mérite les plus grands éloges; c'est un vrai poète : il en a l'âme, le cœur, l'imagination et le talent.

LUCIEN MAUCHEL.

Le mois prochain je rendrai compte de deux livres de M. Laurent de Faget : *La Muse irritée* et *De l'Atome au Firmament*, ce dernier paru en 1889, Dentu, éditeur (3 fr. 50).

L. M.

La 2^e SÉRIE DE " L'INITIATION "

A NOS LECTEURS

Malgré des obstacles sans nombre, des difficultés sans cesse renaissantes, l'*Initiation* célèbre avec ce numéro sa deuxième année effective d'existence.

Cette œuvre du groupement de toutes les écoles spiritualistes qui semblait impossible à réaliser est accomplie, et le dernier Congrès vient d'affirmer davantage encore sa réalité et sa puissance. Les premiers, et jusqu'à présent les seuls en France, nous avons réuni dans l'œuvre commune de l'*Initiation* des Théosophes et des Spiritistes, des Francs-Maçons et des Catholiques initiés et nous avons montré l'union de toutes les écoles à la lumière de l'Esotérisme et de la Kabbale. Ce caractère spécial de notre revue indique de suite que nous venons faire une *synthèse* sans jamais marcher sur le terrain de nos confrères qui traitent spécialement un point particu-

lier d'Occultisme. Voilà pourquoi l'œuvre de chacune des revues spéciales nous est indispensable, voilà pourquoi c'est une grande peine pour nous de voir la plus importante et la mieux faite des revues françaises : *Le Lotus*, disparaître.

Cependant, nous devons tous nos remerciements à celles qui défendent les divers aspects de notre cause.

La Revue Théosophique, grâce aux efforts vraiment surhumains de sa direction, nous montre la Théosophie sous son jour véritable de grandeur et d'altruisme. En six mois à peine, M^{me} la Comtesse d'Adhémar a relevé cette belle doctrine en France en évitant avec le plus grand soin toute polémique pouvant momentanément détourner les bénéfiques intellectuels si péniblement acquis. Telle est la véritable manière de présenter ces belles idées et la Société Théosophique ne pourra jamais être trop reconnaissante envers celle qui s'est révélée dès son premier essai comme une véritable théosophe.

L'Aurore, l'organe de la Présidente d'honneur du Congrès spirite et spiritualiste, Lady Caithness, duchesse de Pomar, prend officiellement le sous-titre de *Organe du Christianisme ésotérique* ; c'est une tentative formidable qu'aborde cette revue, mais cependant nous ne doutons pas que sa direction ne la mène à bonne fin.

La Revue spirite et le Spiritisme traitent particulièrement les doctrines spirites. M. P. G. Leymarie a droit à toute la reconnaissance des écoles d'occultisme pour avoir organisé le dernier Congrès. MM. Delanne ont droit à tous nos remerciements pour le concours dévoué qu'ils y ont apporté.

L'Etoile (d'Avignon) traite particulièrement de l'Esotérisme chrétien au point de vue Kabbalistique. La renommée de ses rédacteurs : l'abbé Roca, Alber Jhounney et René Caillié montre de suite l'importance de ces études.

La Religion laïque (de Nantes) n'est pas aussi connue qu'elle le mérite. C'est une excellente revue à tous les points de vue et les questions de haute philosophie y sont admirablement traitées par notre maître à tous : Charles Fauvety.

Le Devoir (de Guise) a pris de suite la première place parmi les revues de philosophie sociale. Cette revue a toujours défendu nos idées et nous ne doutons pas de son succès sans cesse croissant et bien mérité.

Tels sont les principaux organes qui défendent les diverses branches de la Science Occulte; voyons maintenant l'œuvre future de notre revue.

L'ŒUVRE FUTURE DE " L'INITIATION "

Grâce aux nombreux partisans de nos doctrines, nous avons fait beaucoup; mais, grâce à eux, nous pouvons faire davantage encore. Le succès de notre œuvre dépend maintenant de deux facteurs bien différents 1° matériels, 2° intellectuels.

1°

Au point de vue matériel, une revue vit de ses abonnements comme un organisme vit d'aliments. Nous avons fait beaucoup pour nos abonnés, leur donnant régulièrement une série de primes phototypiques qui représentent à elles seules le prix d'abonnement. Ils peuvent faire maintenant quelque chose pour notre œuvre en échange de nouveaux avantages. Nous venons en effet de créer dans tous les pays d'Europe des *correspondants de l'Initiation* chargés de répandre nos idées personnellement et par la propagande de la Revue. Tout abonné ou toute personne qui s'intéresse à nos idées désirant devenir *correspondant* en France est prié de s'adresser à la direction, 14, rue de Strasbourg, Paris. En échange des services matériels qu'il pourra rendre à notre revue, le correspondant recevra des instructions spéciales et sera mis en relations personnelles avec toutes les sociétés s'occupant du mouvement. De plus, il recevra en communication pendant quinze jours tous les livres introuvables d'occultisme dont il voudra prendre connaissance. La Bibliothèque roulante annoncée dans *l'Initiation* il y a plus de six mois est maintenant organisée au profit de nos correspondants. Du reste, une circulaire spéciale avec détails sera adressée à tout abonné ou lecteur qui en fera la demande.

2°

D'autre part, l'*Initiation* compte, dans cette nouvelle année, faire de nouvelles et importantes études sur tous les sujets dont elle s'occupe. A cet effet, la direction s'est adjoint M. LUCIEN MAUCHEL qui prendra une part active à la confection de la Revue. Parmi les articles et les travaux qui seront publiés dans le cours de cette année, citons :

1° Une nouvelle ésotérique de JULES LERMINA, titre : *Le Centenaire*.

2° Le poème swedenborgien de CATULLE MENDÈS (avec autorisation spéciale de l'auteur) : *Hespérus*.

3° En théosophie : le *Sutra en 42 articles* traduit du Thibétain par Léon Feer, ainsi que d'importants extraits du *Dhammapada*.

4° En Kabbale : des traductions de *Light of Egypt*, l'important ouvrage qui vient de paraître à Londres.

Le tout indépendamment des articles sur la théosophie, la Kabbale, la Franc-Maçonnerie et toutes les branches de la Science Occulte, par les quarante rédacteurs réguliers de l'*Initiation*.

On voit par là l'importance réelle du mouvement philosophique dont l'*Initiation*, ainsi que l'a constaté M. Franck, est le drapeau. Ces explications étaient nécessaires au début de notre nouvelle carrière ; à nos lecteurs et à nos amis de nous seconder de leur mieux.

La Rédaction.

LE LOTUS

Un fait regrettable va se produire bientôt : la disparition, momentanée espérons-le, du *Lotus* : Quels que soient les points qui puissent personnellement me séparer de son directeur, je dois avant tout faire abstraction de toutes les personnalités pour ne voir que l'œuvre entreprise. Or, il est incontestable que le *Lotus* a été la première

revue vraiment sérieuse et vraiment bien faite qui ait apporté en France les doctrines orientales. Son action a été remarquable et c'est là que nous nous sommes rencontrés BARLET, STANISLAS DE GUAITA et moi, ainsi que tous ceux qui depuis se sont fait un nom dans ces études. Comme facture matérielle, le *Lotus* servira toujours de modèle aux Revues qui paraîtront ensuite. M. F.-K. Gaboriau a consacré à cette œuvre tout son temps et toute sa fortune ; je regrette les insultes proférées à l'égard de Barlet et de moi, après notre départ, dans cette revue ; mais je n'ai à ce sujet qu'un seul fait à invoquer : il n'y eut jamais aucune réponse personnelle à ces attaques dans *l'Initiation*. Voilà pourquoi, étant toujours resté le maître de moi-même dans ces irritantes questions, je puis aujourd'hui rendre justice à celui qui mérite qu'on reconnaisse publiquement ses qualités si l'on connaît trop ses défauts. Personnellement, il peut exister entre nous des froissements qui ne s'oublieront peut-être jamais ; nos personnalités sont trop infimes vis à vis de l'œuvre entreprise pour en tenir compte. Cette œuvre seule est quelque chose ; voilà pourquoi j'ai tenu à reconnaître la valeur réelle de l'œuvre menée à bien par le *Lotus*. Amis et ennemis, puissions-nous ne jamais oublier la seule devise vraiment théosophique :

Il y a pas de Religion plus élevée que la vérité.

Voilà ma réponse aux attaques passées, présentes et futures dont ma pauvre personnalité peut être l'objet.

PAPUS.

LIVRES, REVUES & JOURNAUX

LIVRES REÇUS

Pourquoi la vie, par LÉON DENIS (prix : 0 fr. 15).
Librairie Psychologique.

L'orateur si applaudi des Congrès a condensé dans cette petite étude les arguments les plus entraînants en faveur de la doctrine spirite. C'est un véritable discours.

et tous ceux qui l'ont entendu ne peuvent manquer de lire l'ouvrage de LÉON DENIS.

*
**

La Sténographie appliquée à l'enseignement primaire.
— Monographie pédagogique, de l'Exposition universelle par RENÉ FOURÈS (prix : 0 fr. 60). Chez l'auteur, 18, rue Brézin, Paris.

*
**

Études cliniques sur les principaux phénomènes de l'Hypnotisme par J. LUYB, avec 13 planches photographiques. Librairie Carré. (Compte rendu prochainement.)

*
**

Nous ne pouvons rester étranger à ce qu'écrivent nos rédacteurs, fût-ce en dehors des idées et du programme de notre revue, car nos rédacteurs c'est nous-mêmes. Aussi ne pouvons-nous résister à parler du travail de l'un d'eux. *La Sauce* est un charmant livre de cuisine de M^{me} JENNY TOUZIN, dont les romans ne suivent pas les errements ordinaires et qui n'a pas, comme notre immortel Alexandre Dumas, voulu les suivre en la matière. Ce livre est précédé d'une préface de notre collaborateur le docteur Foveau de Courmelles, et terminé par une étude sur l'alimentation des enfants et les falsifications alimentaires, du même. Les préceptes pour se nourrir, conformément aux règles de l'hygiène, y sont exposés avec clarté et précision. C'est un charmant volume (in-8, 520 pages, 3 fr. 50, Brossier, éditeur) avec planches et une couverture de l'inimitable dessinateur José Roy. Traitant de la cuisine des diabétiques, voire des célibataires, c'est un recueil indispensable à qui s'intéresse à la chimie culinaire, et quelle science est plus utile pour se conformer au vieil adage, si juste et si vrai : *Mens sana in corpore sano*. Ce livre est le *vade mecum* des maîtres et maîtresses de maison, tout aussi bien que des cuisinières ; conçu sur un plan absolument

nouveau, il s'adresse à tous et nous croyons faire œuvre saine et utile en le recommandant chaleureusement.

REVUES ET JOURNAUX

Le numéro 9 (3^e année) de l'*Aurore* (Septembre 1889) est fort intéressant. Cette revue prend le titre officiellement d'*Organe du Christianisme ésotérique* et se propose de développer son programme dans ce sens. Signalons l'intéressante déclaration de la directrice M^{me} LA DUCHESSE DE POMAR, et la traduction de *The Perfect Way* de ANNA KINGSFORD et EDOUARD MAITLAND, ce livre d'ésotérisme qui eut un si grand succès en Angleterre.

*
* *

A lire dans la *Revue Théosophique* un article plein d'humour, d'EUGÈNE NUS sur la *Kabbale* et la traduction : *Science des Egyptiens*.

*
* *

A lire également dans la *Religion laïque* les discours de CHARLES FAUVETY, L'ABBÉ ROCA, CAMILLE CHAIGNEAU, au Congrès.

*
* *

La *Revue Spirite* publie le rapport général du congrès spirite et spiritualiste dans son numéro du 15 septembre.

*
* *

Le *Figaro* a publié le 10 septembre l'étude de PAPUS sur le *Temple bouddhique à l'Exposition Universelle*.

*
* *

La *Feuille libre*, revue bi-mensuelle, littéraire, théâtrale et artistique fort intéressante (10 fr. par an, 11, ru

de la Chaussée-d'Antin) publie dans son dernier numéro une chronique littéraire d'EMILE GOUDEAU sur le *Tarot des Bohémiens*.

*
**

The Theosophist, de Madras, contient dans le numéro de septembre un fort important article du colonel OLCOTT sur la nécessité du centre indou de la Société Théosophique.

*
**

The Lucifer, de Londres, continue la publication de l'intéressant roman d'HARTMANN : *The talking image of Urur*.

*
**

Le Bulletin Maçonique contient des études de PAPUS, d'O. WIRTH et de DELÉZINIER sur la Maçonnerie.

*
**

Le Lotus, de Paris, contient dans le numéro de Mars (qui vient de paraître) une étude de haute valeur de D. MAC NAB sur la *force psychique*.

*
**

Le Devoir, de Guise, publie un important article de feu M. GODIN, titre : *Loi d'amour du prochain et morale sociale*; ainsi qu'un long compte rendu des principaux congrès socialistes et philosophiques de 1889.

NOUVELLES DIVERSES

LA CONFÉRENCE DE JULES LERMINA. — Mercredi 2 octobre, M. Jules Lermina a fait en la salle des Capucines une fort intéressante conférence devant une salle absolument comble. L'orateur s'est attaché à démontrer la valeur scientifique et philosophique des phénomènes de

force psychique observés par les savants les plus estimés dans différents pays.

Se plaçant sur le terrain de la véritable libre pensée qui n'admet rien *a priori*, mais qui, non plus, ne nie rien *a priori*, Jules Lermina a démontré aux applaudissements de toute l'assemblée la réalité des expériences de Crookes et l'enseignement qu'un homme sincère et ennemi de tout préjugé pourrait tirer de leur étude.

* * *

Les ouvrages de M. l'ABBÉ ROCA se trouvent maintenant à la librairie des Sciences Psychologiques, 1, rue Chabanais.

* * *

Les amateurs de livres rares d'Hermétisme en trouveront une superbe collection au meilleur compte chez M. Rémi PIERRET, 12, passage Ménilmontant, Paris.

* * *

Le 15 octobre, paraît un nouvel ouvrage contenant une série d'études sur la Kabbale, la Théosophie, la Franc-Maçonnerie, la Sociologie d'après la Science Occulte, etc., etc., par MM. F. CH. BAILET, D^r FERRAN, STANISLAS DE GUAITA, JULIEN LEJAY, EUGÈNE NUS, PAPUS ; titre : *La Science secrète*, prix 3 fr. 50, chez Carré. (Cet ouvrage n'est tiré qu'à 250 exemplaires).

* * *

Madame veuve BABLIN, le médium si connu, habite 48, rue Bellefond. (*Réponse à divers abonnés*).

* * *

Erratum. — Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro : Le passage suivant de la poésie de M^{me} Roger de Nesles doit être ainsi rétabli :

Il faut sept fois mourir ; il faut sept fois renaitre ;
Esclaves du gibet nous racheter sept fois ;
Pour apercevoir Dieu, l'aimer et le connaître,
Monter sur le calvaire en étreignant la croix.

* * *

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE des ŒUVRES des FEMMES

BIBLIOTHÈQUE WOLSKA

*Paris. — 21-23, passage Saulnier. — Paris**Directrice fondatrice : A. DE WOLSKA ;**Secrétaire général : PAPUS ;**Présidente d'honneur : SA MAJESTÉ LA REINE DE ROUMANIE ;*

Présidentes des Comités, membres d'honneur. — Angleterre : S. A. R. la princesse CHRISTIAN DE SCHLESWIG-HOLSTEIN, M^{re} Jeune, de Londres ; — Portugal : S. M. la reine du Portugal ; — Russie : la princesse Ourousov, la princesse Gortchacow-Stourdza, Mademoiselle Philosophow, 1^{re} dame d'honneur de S. M. l'Impératrice ; — Pologne : comtesse Isabelle Kwilecka ; — Italie : Marquise del Bufalo della Valle ; — France : Madame Christian de Verneuil, princesse Brancovano ; Madame Vigné, Madame Moulton, Madame Raymond-Pognon.

∴

LA BIBLIOTHÈQUE WOLSKA

La Bibliothèque WOLSKA est destinée à favoriser et à faire connaître l'essor de l'intellectualité féminine dans tous les pays où elle s'affirme.

Elle est placée sous le patronage de LL. MM. les Reines de Roumanie, du Portugal et de S. A. R. la Princesse Christian de Schleswig-Holstein, fille de S. M. la Reine Victoria, impératrice des Indes. Elle compte parmi ses membres les plus grands noms d'Europe.

Au siège central sont réunis les ouvrages des femmes de tous les pays où chaque adhérente peut les consulter. Dans toutes les contrées, la Bibliothèque a des représentantes qui peuvent être utiles également à toutes les dames membres de la Bibliothèque ; chacune est assurée en voyage de trouver partout un accueil amical dans la société la mieux choisie.

De plus, la Bibliothèque WOLSKA aide les auteurs

féminins de talent, souvent pauvres et ignorées, à éditer et à répandre leurs ouvrages.

Pour être reçue membre de la Bibliothèque, il faut faire une demande à la directrice et verser une somme de 20 fr. Après enquête, l'acceptation est officiellement annoncée à la postulante. — Celle-ci reçoit un diplôme et une carte qui confirment son titre.

Les dons sont reçus à la Bibliothèque et inscrits sur un tableau spécial, à la Bibliothèque et sur les diplômes. — De plus, chaque trois mois, notification des nouveaux noms est faite à toutes les correspondantes.

∴

La Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes située à Paris, 21-23, passage Saulnier, près de la rue La Fayette, a jugé utile, pour ses lectrices, de s'annexer des cours complets de littérature et de langues étrangères, sous la direction de M^{mes} Casamajor-Larrivette et Vigné.

Des conférences seront faites également par des professeurs spéciaux.

Les demandes d'inscriptions sont reçues tous les jours, à l'adresse ci-dessus.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

VIENT DE PARAITRE

PAPUS

CLEF ABSOLUE DE LA SCIENCE OCCULTE

LE TAROT

DES BOHÉMIENS

Le plus ancien Livre du Monde

(A l'usage exclusif des Initiés)

Magnifique volume in-8° de 370 pages avec huit planches phototypiques hors texte et plus de deux cents figures et tableaux explicatifs. — Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts. 9 fr.

Tous les lecteurs d'ELIPHAS LÉVI et de CHRISTIAN et tous ceux qui s'intéressent à la Science Occulte trouveront de précieuses indications, *absolument inédites* jusqu'ici, dans cet ouvrage.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef: **VICTOR TISSOT**

L'Écho de la Semaine publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement: **6 fr. par an**, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

PRIME

Ce numéro contiendra en prime à tous nos lecteurs (par exception), une superbe phototypie intitulée: *l'Initiation*, tirée d'un vieux livre de philosophie hermétique.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de l'*Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gauthier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Euréka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhoney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur CARRÉ se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET, — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries de l'Odéon</i>	<i>12, Boulevard des Italiens</i>	<i>14, rue Auber LELIÉGEOIS gérant</i>	<i>Rue de Marengo</i>
---------------------------------	---------------------------------------	--	-----------------------

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36^{bis}, avenue de l'Opéra, 36^{bis}
H. FLOURY, GÉRANT

CHACORNAC.
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin,

Tous les livres de Science Occulte y sont en vente et aux meilleures conditions.

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPIC

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices, manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *l'Initiation* sont exécutées par les procédés de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

5^{me} VOLUME. — 2^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1889)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Arbitraire ou arbitral.* - **Papus.**
(p. 98 à 110.)
Le Gardien du Seuil
(introduction à la
Magie pratique) . . . **F.-Ch. Barlet.**
(p. 110 à 129.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...** *Les Gnostiques d'Or-*
léans **J. Stany Doinel.**
(p. 130 à 141.)
• *Le Congrès de Bêtises*
(étude philosophi-
que) **Eugène Nus.**
(p. 141 à 146.)
Encore la Croix ansée **Marcus de Vèze.**
(p. 147 à 151.)
Le Dhammapada **Fernand Hù.**
(p. 151 à 157.)
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *L'Elixir de Vie* **Jules Lermina.**
(p. 158 à 178.)
La Toussaint (poésie). **Ely Star.**
(p. 178 à 179.)
- Bibliographie. — Nouvelles diverses. — Bulletins, par GEORGE
MONTIÈRE, LUCIEN MAUCHEL, OSWALD WIRTH, PAPUS.
-

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

BUT

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

La Renaissance spiritualiste s'affirme cependant de toutes parts en dehors des Académies et des Cléricalismes. Des phénomènes étranges ramènent à considérer de nouveau cette vieille *Science Occulte*, apanage de quelques rares chercheurs. L'étude raisonnée de ses principes conduit à la connaissance de la Religion unique d'où dérivent tous les cultes, de la Science Universelle d'où dérivent toutes les Philosophies.

Des Ecoles diverses s'occupent de chacune des parties de cette Science Occulte. La *Théosophie*, la *Kabbale*, le *Spiritisme*, ont leurs organes spéciaux, souvent ennemis.

L'Initiation étudie comparativement toutes les écoles sans appartenir exclusivement à aucune. *L'Initiation* n'est pas exclusivement *théosophique*, mais elle compte parmi ses rédacteurs les plus instruits des théosophes français. *L'Initiation* n'est pas exclusivement *kabbaliste*, mais elle publie les travaux des kabbalistes les plus estimés que nous possédions. Il en est de même pour toutes les autres branches de la Science Occulte : la *Franc-Maçonnerie*, le *Spiritisme*, l'*Hypnotisme*, etc., etc.

La Partie initiatique de la Revue résume et condense toutes ces données diverses en un enseignement progressif et méthodique. La Partie philosophique et scientifique expose les opinions de toutes les écoles sans distinction ; enfin la Partie littéraire développe ces idées dans la forme attrayante que savent leur donner le poète et le romancier. Plus de quarante rédacteurs, pour la plupart déjà connus, concourent à la rédaction de *L'Initiation*.

Tous ces avantages unis à l'extrême bon marché de la Revue en font une des plus attrayantes et des plus originales de toutes les publications mensuelles.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET (auteur de *l'Initiation*). M. S. T. N. — STANISLAS DE GUAITA (auteur de *Au Seuil du Mystère*) S. I. N. — GEORGE MONTIÈRE (rédacteur en chef de *l'Initiation*) S. I. N. — PAPUS (auteur du *Traité élémentaire de Science Occulte*) S. I. N. — JOSÉPHIN PÉLADAN (auteur de *la Décadence Latine*) S. I. N.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH (de la *Revue du Mouvement social*). — I.e F. BERTRAND VÉN. RENÉ CAILLIÉ (directeur de *l'Étoile*). G. DELANNE (rédacteur en chef du *Spiritisme*). — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR (auteur des *Mystères de l'Horoscope*). — FABRE DES ESSARTS. — FABJUS DE CHAMPVILLE. — D^r FOVEAU DE COURMELLES (licencié ès-sciences physiques, licencié ès-sciences naturelles, licencié en droit, lauréat de l'Académie de Médecine). — JULES GIRAUD (auteur du *D^r Selectin*). — D^r GOYARD (ancien président de la *Société Végétarienne*) — E. GARY (auteur de la *Théorie des Tempéraments*). — HENRI LASVIGNES (ex-secrétaire de la rédaction du *Constitutionnel*). — J. LEJAY (licencié en droit). — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLÉON NEY. — EUGÈNE NUS (auteur de *les Grands Mystères*). — G. POLTI (auteur de la *Théorie des Tempéraments*). — Le Magnétiseur RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL (du *Journal des Économistes*). — HENRI WELSCH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P. GIRALDON. — PAUL MARROT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

*

LA VICTOIRE DU MARI

PAR

JOSÉPHIN PÉLADAN

Roman Magique

Un volume in-18. Prix 3 fr. 50

A BRULER

Conte Astral

Par Jules LERMINA

PRÉFACE DE PAPUS

Un volume in-8, relié. Prix. 3 francs

LES

SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

Par PAPUS

Brochure in-8, avec figures dans le texte 1 franc

S'adresser à l'Administration de l'INITIATION



PARTIE INITIATIQUE

ARBITRAIRE OU ARBITRAL

LE siècle des siècles est près de finir. Le progrès est près d'atteindre son apogée, si l'on en croit du moins ses partisans, et cependant il se trouve des hommes pour parler de grandes lois inconnues et de grands principes vivants étouffés.

L'Europe en armes attend le signal de l'égorge-ment. Les trains circulent rapides à travers le centre de toutes les civilisations, mais ces trains ne porteront-ils pas demain des soldats et des munitions de guerre ? Les fils télégraphiques s'entrecroisent dans les airs annonçant les mille nouvelles courantes aux peuples affairés ; mais le penseur qui les contemple sait-il si les ordres de mobilisation ne passent pas en ce moment invisibles devant lui ? Chemins de fer, télégraphes, belles conquêtes, en vérité, du XIX^e siècle, qui sait si les mères et les épouses de l'an 1900 ne vous maudiront pas à jamais ?

Toute conquête du cerveau humain tourne à la destruction rapide de l'espèce et dans l'éclosion magnifique de notre renaissance intellectuelle la haine internationale est notre seule directrice. *La Vapeur* c'est le transport rapide de la destruction en masse dans une contrée, *l'Electricité* c'est le moyen de faire sauter à distance les villes entières ; *la Chimie* c'est la dynamite, la roburite, les obus asphyxiants et la poudre sans fumée, *la Physique* c'est le massacre mécanique de corps d'armée remplaçant le massacre individuel d'autrefois. Le Progrès, le Progrès partout ! Le Téléphone transmet les ordres du chef, le Phonographe perfectionné conserve le bruit d'une bataille dans tous ses détails ; on entend tous les instruments du concert majestueux : mugissements des canons, crépitements rapide de la fusillade, sifflement des balles, rien ne manque, pas même les cris rauques des blessés et le progrès va si vite que grâce au *Téléphote* une mère pourra désormais voir de loin son fils éventré par une baïonnette et l'entendre prononcer son nom pour la dernière fois.

C'est la civilisation !

Que viennent donc faire tous ces rêveurs, tous ces philosophes, tous ces utopistes parlant d'altruisme dans une telle époque et s'autorisant de la Science Occulte pour rappeler l'existence d'un vieux mot dès longtemps oublié : La Charité !

La Science Occulte ! Est-elle donc autre chose qu'une source de rêveries pour cerveaux faibles ou de consolations pour âmes brisées ? C'est ce qu'il nous faut voir.



LE GARDIEN DU SEUIL

Prime de
L'INITIATION, N° 2

Phot. POIREL,
38, r. de la Tour d'Auvergne.

L'Occultisme puise *la même Doctrine* à deux grandes sources. 1° La source orientale représentée par le néo-bouddhisme; 2° La Source purement occidentale représentée par les Kabbalistes, les Hermétistes, membres de la H. B of L, les Rose Croix et les Francs-Maçons.

Les origines communes du néo-bouddhisme et de la Kabbale sont assez évidentes, l'enseignement théorique est, par le fonds, le même. La différence porte principalement sur les moyens pratiques de réalisation.

Le néo-bouddhisme reste muet dès qu'il s'agit d'aborder les moyens pratiques de réformes sociales, tandis que la doctrine occidentale s'est toujours montrée comme portant le plus haut intérêt à ces questions.

Ainsi c'est à cause des réformes sociales qu'ils se proposaient d'exécuter que les Templiers furent si vivement détruits par les deux représentants, à l'époque, de l'arbitraire : la Papauté et la Royauté.

C'est encore sous l'inspiration directe des Rose-Croix initiés et de l'occultisme que la Franc-Maçonnerie changeait brusquement en 1789 le ternaire chrétien

FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ.

En un équivalent ésotérique :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

C'était la revanche de l'opprimé J. B. M. Jean Baptiste Molay aux oppresseurs : la tiare et la fleur de lys.

Il est facile de trouver dans l'histoire la preuve que la science occulte a toujours été le refuge de tous les opprimés de l'idée contre les oppresseurs quels que fussent les noms qui cachaient les deux partis éternellement en présence.

Or parmi les représentants de la Science Occulte occidentale, dans son véritable caractère de réalisation pratique des théories plus ou moins mystiques, nous tenons à signaler de nouveau à nos lecteurs l'œuvre du marquis de Saint-Yves d'Alveydre.

Ainsi que je l'ai montré dans une étude comparative (1), Saint-Yves a puisé l'occultisme occidental aux sources les plus élevées en s'adressant à un des plus grands maîtres de notre siècle : Fabre d'Olivet.

Il est absolument puéril de dire que Saint-Yves a copié Fabre d'Olivet. Il suffit de considérer l'œuvre entreprise pour voir la différence capitale qui sépare ces auteurs, Saint-Yves employant les mêmes matériaux que d'Olivet à la fondation d'une œuvre toute différente : la Synarchie.

Qu'est-ce donc que la Synarchie ?

La Synarchie, vous diront les critiques, est une douce utopie éclosée dans la cervelle d'un homme fort instruit qui aspire à changer les bases de notre société. Cet homme prétend, en s'appuyant sur l'histoire universelle, démontrer qu'il existe une loi de groupement des séries sociales comme il en existe une de groupement des séries chimiques et il appelle cette loi : la Synarchie.

(1) Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre.

Inutile de vous dire, continuent ces bons critiques, que cette Synarchie est irréalisable attendu qu'elle tendrait à empêcher les politiciens de tromper les électeurs en donnant à ceux-ci une défense réelle contre tout arbitraire : le refus collectif de l'impôt.

Empêcher l'arbitraire, est-ce possible ?

Toute l'œuvre de l'Occultisme se réduit à la formule d'équilibre par opposition harmonique des contraires ; aussi s'appuyant sur cette donnée, le marquis de Saint-Yves affirme-t-il l'existence de deux principes sociaux distincts : l'arbitraire et l'arbitral.

*
*

L'arbitraire, il est inutile, je pense, de le définir en détails, il suffit de regarder autour de soi. Il fleurit à merveille dans notre société et peut se définir en deux mots :

Empêchement absolu pour l'opprimé (ouvrier, employé, électeur) d'agir efficacement dans sa défense légale contre les abus de l'opresseur (patron, chef de maison, député).

L'arbitral consiste au contraire à trouver un point d'action et de réaction réciproque et harmonique entre les dirigeants et les dirigés. L'arbitrage est, au point de vue international, le moyen employé par les hautes initiations antiques pour régler les différends, et ceux qui nient la puissance réelle d'une idée n'ont qu'à considérer les progrès étonnants accomplis à l'heure actuelle par les *sociétés d'arbitrage* pour voir que cette idée répond bien à un besoin impérieux de l'humanité.

Or, dès 1882 Saint-Yves affirmait la nécessité de cette orientation nouvelle à donner à l'intellectualité occidentale. Nous verrons si l'avenir lui donnera raison.

Nos lecteurs connaissent dès longtemps l'œuvre et l'écrivain, aussi n'est-ce pas à ce sujet que je les rappelle à leur attention. Je n'ai pas non plus à parler de la personne elle-même, ce sujet n'intéressant guère que les concierges physiquement ou intellectuellement parlant. Je voudrais aujourd'hui attirer l'attention sur un nouvel essai que vient de tenter notre auteur laissant au public, comme toujours, le soin de conclure en dernier ressort.

Au milieu de l'arbitraire qui règne partout, au moment où le journalisme vend à la ligne les comptes rendus des livres qu'il est chargé d'annoncer à ceux qui le payent, nous tenons à faire remarquer que *l'Initiation* est la seule des revues françaises qui ait publié des articles critiques de vingt et trente pages sur chacun des livres ayant quelque intérêt pour nos lecteurs.

Même les autres revues, s'occupant de près ou de loin de l'occulte, n'ont consacré à ces livres que quelques lignes, à la fin, sans jamais aborder une critique sérieuse.

Nous tenons tout spécialement à faire remarquer cette position toute particulière qu'a prise *l'Initiation* dans la presse française.

Donc, pour revenir à notre point de départ, nous voulons présenter au public le nouvel essai de M. de Saint-Yves, essai formant une première trilogie de

petits poèmes adressés aux régnants d'Europe. Voilà comment l'auteur présente lui-même son œuvre au lecteur ; cette introduction montre assez, aux yeux clairvoyants, combien le marquis de Saint-Yves sait employer les données les plus élevées de la Science Occulte qu'il indique encore clairement ici :

AU LECTEUR

« Parmi les lecteurs de mes *Missions*, de jeunes poètes, appartenant à différents cultes et à divers pays, m'ont prié de donner à leur talent un but nouveau dans le sens de mes conclusions.

Je ne demanderais pas mieux ; mais, si, cinq cents ans avant Mahomet, un poète arabe a pu dire : « Tout a été chanté ; il n'y a plus rien de nouveau sous le soleil ! » à plus forte raison peut-on le répéter aujourd'hui.

Au fond, la seule nouveauté, c'est ce qui est éternel : et en Art comme en Science, le Vrai seul remplit cette condition, puisque le Beau n'en est que la splendeur.

En ce qui regarde la Poésie, je ne vois, en dehors des anciennes Universités Patriarcales, que les écrivains hébraïques des deux Testaments qui aient mis leur art au service direct du Vrai.

J'ai exposé ailleurs une partie de ce que je savais de leurs Écoles primitives, fondées par Moïse, relevées par Élie ; et je me suis efforcé de démontrer que leur notion sociale du Vrai tendait à rénover, sur la Terre même, le RÈGNE DE DIEU, et sa Loi sociale, la SYNARCHIE.

En Art comme en Science, la nouveauté d'aujourd'hui me semblerait consister dans ce souvenir et dans cette espérance. La phase prophétique, puis évangélique, rend un mouvement de ce genre aussi facile qu'obligatoire. Il n'est pas nécessaire d'être prophète ni apôtre pour cela, mais seulement assez instruit pour être croyant, assez civilisé pour être bon.

Je ne crois donc pas que, pour faire ce bien, il faille sortir de son propre culte, ni se mettre en communauté quelconque, ni se singulariser autrement que par une vie studieuse, sainte et utile.

Grâce à nos Testateurs, nous avons tous un fonds commun de Vérité et une Symbolique complète dans toutes nos Églises. Le commentaire s'en fait dans toutes nos Universités.

Mes œuvres de prose n'ont eu d'autre but que d'indiquer la synthèse rationnelle et pratique de ces doubles sources d'informations.

Peut-il en naître, ou plutôt en renaître la Poésie susdite, sans parler d'autres Arts ?

J'ai des raisons de le croire.

Pour le démontrer, j'ai mis ma bonne volonté à l'œuvre. Je me suis imposé de faire tout d'abord une série de poèmes d'actualité. J'ai commencé ces publications par trois des souverains et des peuples européens qui me semblaient vouloir à ma patrie, soit le moins de mal, soit le plus de bien.

Une épigraphe au sujet des Lettres Sacrées que j'emploie dans ces poèmes, opère leur rattaché pieuse aux Écoles antiques. Le reste n'a pour singularité que d'être respectueux du souverain et de la nation que

je célèbre, ainsi que de son culte, de sa loi et de ses mœurs, quelles que soient mes convictions, en ce qui regarde ma Patrie et le Catholicisme. Ce respect et cette sympathie sont du Christianisme et de la Civilisation en vers : voilà tout.

Dans nos grands et saints Guides du Premier et du Second Testament, cet esprit de paix future est magnifiquement proféré, quoique le plus souvent d'une manière hiéroglyphique, dans l'Apocalypse surtout.

Quant aux poètes prophétiques d'Israël, entourés de rois et de peuples idolâtres et hostiles, ils devaient nécessairement entrer avec eux dans un conflit intellectuel et moral, qui semblerait déplacé aujourd'hui, que la Foi ou ses fruits positifs sont les mêmes partout. Pourtant, dans Isaïe lui-même, les souverains et les peuples étrangers ne sont pas toujours maltraités. En ce qui concerne l'Égypte et même l'Assyrie, on peut voir le chapitre XIX, versets 19-25 ; en ce qui regarde la Perse, le chapitre XLIV, verset 28.

Isaïe va même jusqu'à traiter Cyrus de MESSIE, ce qui est un peu raide à mon humble avis, et malgré toute ma vénération pour ce prophète : chapitre XLV, verset 1.

Après cette citation, je ne crois pas qu'on puisse trouver mes poèmes trop flatteurs, puisqu'ils s'adressent à des souverains chrétiens, amis de ma nation.

Il est évident que saint Paul, l'apôtre de la Liberté, est le guide spirituel de l'Angleterre. Celui de la Russie est saint Jean, l'apôtre de la Fraternité ; celui

de la France et du groupe latin est saint Pierre, l'apôtre de l'Égalité devant la loi sociale évangélique.

Ces trois apôtres, très unis au Ciel, voudraient sans doute que leurs fidèles ne s'exécraient pas mutuellement sur la terre, et que le Turc, cimenterre au clair, n'eût plus à leur prêcher la paix sociale, à Jérusalem même, près du Tombeau de Jésus. Mes poèmes développeront cette pensée évangélique, sans grand espoir de réalisation rapide ; mais « point n'est besoin d'espérer pour entreprendre », disait Guillaume le Taciturne.

Aux jeunes poètes qui marcheraient dans cette voie, je tiens à dire qu'elle est difficile et ingrate ; car, en semant le bien pour autrui, on est à peu près sûr de ne récolter que le mal pour soi-même, dans la plupart des cas.

Ce chemin étroit réclame une réelle indépendance d'idées, et, malheureusement aussi, de situation et de fortune, avec autant de religion stricte dans le fond des pensées et du caractère, que de courtoisie dans la forme.

De plus, il ne faut pas croire que la Poésie, même religieuse, ait souvent droit de cité ou de chapelle, chez les rois et dans les cours, malgré les vers charmants et chevaleresques d'un roi de France à un poète :

Tous deux également nous portons des couronnes.
Mais, Roi, je la reçus ; Poète, tu la donnes.

Ces considérations, que je signale aux jeunes gens, n'ont point effrayé mes cheveux gris, et voilà trois

poèmes livrés au public : *le Poème de la Reine, Maternité royale, l'empereur Alexandre III.*

Je serais très surpris qu'ils plussent au goût du jour, car ils ne manquent de respect à rien de respectable, ce qui constitue un courage comme un autre, à l'heure qu'il est.

Les amateurs de succès faciles sont sûrs de leur affaire avec des pamphlets, des satires, des calomnies et des indécences.

Quant à moi, je traiterai toujours mes œuvres comme si Dieu même devait les juger.

Comment sont nés ces poèmes ?

J'en ai dit la cause première ; en voici les causes occasionnelles.

Étudiant l'Europe qui nous tient en quarantaine, j'ai observé attentivement ses familles souveraines, sans naïveté comme sans préjugé d'aucune sorte.

Elles ont leurs ombres comme toutes les autres ; mais elles ont aussi des rayons ; et c'est par eux que les nations peuvent être menées à la paix du Christ.

J'ai vu sur les trônes plus de vertus qu'il en faudrait pour arracher l'Europe à l'inférieure et sanglante ornière qui deviendra son abîme et le leur.

Mettre ces vertus à leur point de perspective et de poétique lumière, en faisant respectueusement entendre un vœu de paix et une possibilité pratique dans ce sens, tel a été le but de ces poèmes isolés.

J'ai commencé par la Reine d'Angleterre et je me suis laissé aller sciemment et artistement à une sincère admiration pour cette Doyenne des souverains d'Europe, pour ses vertus austères, pour son puissant

caractère, pour la haute signification de la présence d'une telle femme à la tête d'un tel peuple, pendant un demi-siècle.

La Reine de Danemark a été mon second sujet de poétique description. Là aussi, je me suis abandonné à une admiration qui n'a rien de factice ; car quel triomphe et quel enseignement qu'une pareille maternité !

Plût à Dieu qu'un souverain ou qu'un pontife eût su faire pour la concorde des Etats ce que cette reine a accompli pour l'union des familles régnantes.

Enfin je termine cette première trilogie par Alexandre III.

Là, l'enthousiasme m'a été d'autant plus facile que j'exprimais les sympathies de ma nation et que j'avais à décrire également des vertus familiales, un rôle souverain de premier ordre, un destin national extraordinaire, un peuple et une race qui me sont profondément chers à tous égards.

Comme Français, j'ai cru faire une œuvre patriotique en exaltant ainsi un souverain et un Etat qui sont, en ce moment même, l'objet d'attaques aussi injustes que passionnées de la part des journaux du prince de Bismarck.

Avant de passer au cycle contemporain de saint Pierre, que j'ouvrirai par un Poème sur la France, j'ai désiré que le lecteur sût d'avance où je vais, c'est-à-dire pourquoi ces poèmes ont été écrits et dans quel but. »

SAINT-YVES D'ALVEYDRE.

Paris, 27 août 1889.

*
* *

Si j'ai tenu à donner cette déclaration *in extenso* c'est pour bien montrer la loyauté et la douceur des moyens employés jusqu'ici par les représentants de l'occultisme occidental dans l'énonciation de leurs doctrines.

On peut dire bien des choses aux Kabbalistes français sur leurs enseignements ; mais on ne peut pas dire qu'ils se déchirent publiquement entre eux. Qu'ils s'appellent Stanislas de Guaita, Joséphin Péladan, F.-Ch. Barlet ou Papus ils sont tous fraternellement unis entre eux comme le faisait remarquer dernièrement l'un d'eux, A. Jhouney. Jusqu'à ce jour ils se sont tenus aussi loin que possible des attaques incessantes de ceux qui prêchent la fraternité et qui attaquent à tout propos ce qui n'est pas eux ; ils ont répondu simplement quand l'attaque pouvait avoir des conséquences sérieuses ; mais il est fort pénible de voir ces divisions prêtes à naître au nom de l'Unité ; et nous serions désolés de voir notre patience se lasser enfin. C'est qu'alors une exécution serait nécessaire et à ce moment nous nous trouverions tous unis contre l'individualité solitaire. Non seulement tous les écrivains mais toutes les revues d'occultisme, de spiritisme et de magnétisme sont maintenant fraternellement unis dans la poursuite du bien commun, comme ils le seraient demain dans l'exécution de quelque adversaire dont les actes donneraient un flagrant démenti aux belles théories exprimées.

Notre œuvre est une œuvre d'intellectualité. Elle

doit se poursuivre par la persuasion, ainsi que le prouve le succès croissant des idées défendues par le marquis de Saint-Yves, nous serions les premiers à déplorer les procédés contraires ; nous souhaitons que la Science Occulte s'affirme sans combats intellectuels, par la seule force des idées émises ; mais le Sphynx a des griffes de lion et il est toujours plus prudent de s'adresser à sa tête qu'à ses griffes.

Enfin espérons que rien ne viendra encore assombrir notre carrière et félicitons hautement le marquis de Saint-Yves d'Alveydre de son nouvel essai de concorde et d'apaisement universels.

PAPUS.

LE GARDIEN DU SEUIL

(INTRODUCTION A LA MAGIE PRATIQUE)

APRÈS que le Néophyte a appris de ses premiers guides de quelles possibilités de la Nature humaine l'Initiation enseigne le développement, après qu'il a entendu, largement retracée, la doctrine offerte à ses méditations, il s'attend le plus souvent à quelque révélation étrange qui le lance immédiatement dans le monde invisible pour lui permettre d'en manipuler les forces, objet de sa convoitise ; il compte que la porte d'or va s'ouvrir pour lui dévoiler gratuitement les horizons radieux qu'il a rêvés ; il pense qu'il n'a qu'à laisser épanouir la passivité de sa intelligence pour recevoir dans son organisme

transformé le souffle de la puissance theurgique qui le rendra surhumain.

On l'arrache alors à ce rêve ambitieux par un discours du genre de celui-ci :

« Après le Portique, le Temple et le Saint des Saints voilé d'un triple voile.

« Ici n'entre pas qui veut, mais celui-là seulement qui s'est montré digne, non seulement par son intelligence, mais aussi et surtout par sa valeur morale et spirituelle.

« C'est par l'exercice de la Volonté, c'est par une large et sévère hygiène psychique, mentale et spirituelle dont on ne fait connaître les règles qu'à qui de droit et au fur et à mesure, dans l'Initiation, qu'on arrive à certaines hauteurs (1) ».

Ce langage est de règle ; on le tient dans toute école sérieuse et pure.

Le *Theosophist* n'a cessé de le répéter aux membres de la Société qu'il représente (2).

Les Martinistes, par la bouche éloquente de notre ami estimé de Guaita, disent au néophyte : « C'est en vain que les plus savants Mages de la terre te voudraient révéler les suprêmes formules de la science et du pouvoir magique.

La vérité occulte ne saurait se transmettre en un discours : *chacun doit l'évoquer, la créer et la développer en soi* (3).

(1) *Revue théosophique* n° 7 ; l'article : *A ceux qui viennent*.

(2) Voir spécialement la série d'articles intitulée *Practical Instructions for students of Occultism*. C'est là aussi qu'a paru la *Lumière sur le sentier*.

(3) Voir le n° 10, p. 3, de *l'Initiation : Discours Initiatique*.

Le marquis de St-Yves, dans la *France vraie*, nous assure qu'il a « toujours repoussé doucement toute curiosité au sujet du merveilleux », ayant reconnu le danger intellectuel, moral et physique de cette investigation.

Rappelez-vous l'intéressant récit *A brûler* de notre confrère Lermina.

Lisez *Zanoni*, de l'initié Bulwer Litton : « Nous faisons consister notre épreuve dans les luttes que purifient les passions et élèvent les désirs ».

« Perfectionner tes facultés, concentrer tes émotions, voilà désormais ton but unique » etc...

« Tu pourras devenir maître en cabale et en Alchimie, mais *il faut* d'abord être maître de la chair et du sang ».

Partout vous retrouverez ces mêmes descriptions au début.

Le disciple demande-t-il à savoir avec plus de précision ce qu'il doit faire, on lui dit :

« Celui qui veut *découvrir* doit commencer par se réduire à une sorte d'idéalisme abstrait et s'abandonner aux *facultés qui contemplant* et qui *imaginent* » (Zanoni), ou, plus majestueusement avec l'auteur de *Lumière sur le sentier* :

Tue l'ambition. — Tue le désir du confort.

Tue la soif de l'accroissement... Cherche la voie...

Du silence qui est la paix, une voix sonore s'élèvera, etc...

Dans les temples sacrés de l'Égypte, on commençait par faire comparaître le Néophyte, devant un tribunal de juges masqués et revêtus d'habits funé-

raires ; on prononçait sur lui comme sur un mort ; chacun des assesseurs lisant dans sa pensée dévoilait toutes ses fautes, tous ses vices, toutes ses erreurs ; après quoi, enfermé dans une crypte dont les décorations lui symbolisaient tous les penchants mauvais de l'âme, soumis à un régime sévère, laissé souvent même dans l'obscurité à de silencieuses méditations, on ne le tirait de cette solitude que pour l'exposer à quelque tentation inattendue, ou pour le faire comparaître à nouveau devant le redoutable tribunal qui jugeait de ses progrès. Nulle pratique ne précédait cet entraînement moral.

Arrivé à ce point, plus d'un disciple, découragé déjà, tombe dans le doute. Fallait-il donc tant d'appareil, et de si hautes espérances pour venir se heurter au pied de ce mur banal ? N'est-ce pas là simplement quelque fin de non-recevoir dicté par l'orgueil et l'ambition à de prétendus initiés dont la puissance imaginaire se perdrait en se répandant ? Ou sommes-nous bien réellement en présence d'une loi naturelle, inévitable, de l'Initiation, loi dont la violation serait punie d'une répression fatale et terrible ?

C'est cette question que l'on se propose d'éclaircir dans cet article, assez explicitement pour faire comprendre avec précision les premières pratiques qui s'imposent au néophyte.

*
**

« Les opérations magiques, dit Eliphas Levy (1),

(1) Rituel, chap. 1^{er}.

sont l'exercice d'un pouvoir naturel, mais supérieur aux forces ordinaires de la nature. Elles sont le résultat d'une science et d'une habitude qui exaltent la volonté humaine au-dessus des limites habituelles. »

« Le surnaturel n'est que le naturel extraordinaire ou le naturel exalté... Pour faire des miracles, il faut être en dehors des conditions communes de l'humanité; ou *abstrait par la sagesse, ou exalté par la folie.* »

Ainsi deux nécessités dans la magie : Mettre en jeu des forces supérieures à celles perceptibles à nos sciences ordinaires, et exalter notre volonté au-delà du degré habituel.

La première de ces conditions ne signifie pas qu'il faille remonter jusqu'à la source inexprimable de toute force, ce qui serait un effort impossible à l'homme, mais seulement qu'il faut s'élever au moins jusqu'à la force qui est le principe immédiat de la vie terrestre, jusqu'à cette force cosmique qui est le moindre degré de ce que l'école positiviste nomme *l'imperceptible* en y reconnaissant la source de tout phénomène perceptible pour nous. C'est déjà considérable.

Cette force qui régit les mondes est-elle donc à la disposition de l'homme? Oui, nous répondent les occultistes, à condition que sa volonté soit suffisante (1). Voilà qui paraît tout d'abord aussi préten-

(1) C'est ce qu'exprime le symbole antique des Templiers, le Baphomet promené dans le temple maçonnique par les F.°. au 29° degré : (ceux qui vont devenir *Kadosh*). Ses bras disent : *Soive et Coagula*; va puiser aux sources des forces supraterrrestres, et condense-les en une force terrestre.

tiens qu'antiscientifique, en contradiction avec l'inflexibilité des lois naturelles ; car, comment l'homme pourra-t-il disposer de ces forces primordiales sans violer ces lois ? — Nous allons le comprendre bientôt en démontrant la définition d'El. Levy : le surnaturel est le *naturel exalté*.

Avant toute spéculation, parlons des faits : les plus vulgaires vont nous montrer immédiatement la magie ainsi comprise au fond de la plupart des actions humaines.

Laissons le culte religieux qui ne peut et ne doit être que de la haute Magie, bornons-nous aux institutions laïques. Que faisons-nous quand nous voulons faciliter au plus dévoué aussi bien qu'au plus simple de nos concitoyens, le plus grand et le plus difficile des sacrifices que l'on puisse demander à l'homme, pour le salut social, celui de sa vie ? Quelques mètres de drap aux couleurs vives, quelques aulnes de galons, une musique éclatante, un bout de ruban, un chiffon d'étoffe au bout d'une hampe ; voilà l'appareil de notre magie, et par elle l'orgueil, l'amour-propre, le patriotisme, la magnanimité exaltée enflamment les esprits d'une armée tout entière jusqu'à faire du plus redoutable des accomplissements le plus aisé et le plus commun peut-être des courages, celui du champ de bataille — une panique peut rompre le charme !

S'agit-il d'imposer aux cupidités humaines la crainte salutaire de la loi sociale, image plus ou moins imparfaite de la réaction divine ; ou de faire naître après la faute soit le remords qui purifie, soit la terreur du châtiment qui réprime ? Un costume sévère et majes-

tueux, emprunté par tradition aux mages, la robe aux plis rigides, masque aux yeux du coupable les infirmités de son juge humain, et ne laisse apparaître à sa conscience troublée que le spectre de la justice offensée. S'il le faut ensuite l'art symbolique jettera ses couleurs les plus sombres et les plus effrayantes sur l'appareil du supplice, ou, procédé plus cruel et plus terrible encore, il s'effacera pour abandonner le condamné au déchaînement hideux des passions que sa faute évoque.

Vous rappellerai-je aussi toute la magie de ce même art, que nous venons de citer. Quelle âme délicate pourrait se passer des rayons vivifiants par lesquels il illumine et soulage tous les devoirs, toutes les souffrances de la vie? Dessin grandiose de nos palais, ou forme élégante de la moindre de nos coupes; riche et savante décoration de nos tapisseries les plus belles, ou couleur vulgaire du plus simple ruban; puissante harmonie de nos hymnes les plus magnifiques, ou simples accents de la plus modeste amante, de la moindre des mères, éloquence grandiose de nos premiers orateurs, ou paroles insinuant de la moindre des convoitises, que resterait-il dans la vie humaine, si vous laissiez tomber le voile éclatant qui nous en masque tous les dégoûts, toutes les horreurs? Bien plus, vous nous en faites vainqueurs. Vous en embellissez si bien la défaite, que vous allez jusqu'à faire un Dieu de l'être en qui sans vous l'on ne peut trouver que le premier des singes!

Où chercherai-je encore parmi les actions et les institutions humaines sans rencontrer quelque appa-

reil magique ? De l'école, je vois la chaire du Maître se poser en face des bancs hiérarchisés des enfants, sans compter tout l'appareil des peines ou celui des récompenses, l'appel du nom vainqueur, ou la flétrissure de l'insoumis. Dans le monde, c'est la fortune, c'est la gloire, c'est la politesse et tout le formulaire des conventions sociales avec ses costumes, ses distinctions, le miroitage de ses élégances, les excitations de ses raffinements avec tous ses masques symboliques, depuis les langes de la première enfance jusqu'au catafalque imposant sous lequel s'effectue déjà la désintégration des restes les plus vénérés.

Ainsi qu'est-ce que l'histoire tout entière, sinon le récit de tous les prodiges accomplis par l'homme sous l'impulsion d'une volonté surexcitée qui, semblable aux géants de la fable entasse Pelion sur Ossa pour escalader les cieux ?

Magie de la foi, magie de l'amour ou magie de la haine, magie de l'orgueil ou magie de la honte, magie de la noble ambition, de la charité, du dévouement, ou magie de la cupidité, que ne faites-vous faire à l'homme avec le seul secours de ses forces bien moindres en leurs proportions que celles de l'insecte, bien inférieures en leur absolu à celles qui menacent sa nudité délicate ! Où pourrions-nous trouver sans vous le courage de combattre les éléments ou les fauves, ou les hommes mêmes, coalisés contre nos aspirations ? Comment pourrions-nous atteindre sans vous, nous tous du vulgaire, à ces forces suprêmes dont les forces physiques ne sont que les servantes, à toutes ces vertus du domaine moral que l'instinct de

notre sens intime a de tous temps placées au ciel, au-dessus de la Terre ?

Comment l'homme aurait-il pu, sans vous, réaliser avec persévérance à travers les siècles ces prodiges d'intelligence ou d'énergie qui lui ont valu l'empire incontesté sur tous les êtres terrestres !

Qu'est-ce, en effet, que tout le cortège de nos passions, sinon une magie naturelle, fatale, par laquelle la Providence divine exalte notre volonté afin de développer les vertus qui nous élèveront vers elle par la croissance de notre spiritualité ? Regardez-y bien, partout vous verrez le souffle de l'idée animer, soulever, subtiliser les pesanteurs de la matière inerte jusqu'aux régions les plus idéales de la Beauté, de la Vérité, de la Bonté, par l'intermédiaire de la Volonté humaine surexcitée au souffle du désir. C'est là qu'est l'âme de cette loi d'évolution dont nous n'avons encore épelé que les premiers mots ; l'essence, la raison d'être de l'homme, c'est la Magie !

* * *

Est-ce à dire que j'entende exalter les passions à la façon de quelques écoles philosophiques comme celle de Rousseau, éblouies par les merveilles de l'action passionnelle.

Nullement, mais notre méditation n'est qu'à son début ; nous venons de voir en l'homme le *magicien naturel* ; l'être qui s'agite comme Dieu le mène, il nous reste à connaître le *Mage*, le collaborateur conscient de la Divinité. N'oublions pas en effet la remarque d'El. Levy : « pour faire des miracles il

« faut être exalté par la folie ou abstrait par la « sagesse, » et cherchons maintenant à reconnaître l'une de l'autre.

« La passion, remarque encore le même auteur, « projette avec force la lumière vitale et imprime des « mouvements imprévus à l'agent universel, *mais elle* « *ne peut retenir aussi facilement qu'elle a lancé*, et sa « destinée alors est de ressembler à Hippolyte entraîné « par ses propres chevaux, ou à Phalaris, éprouvant « lui-même l'instrument de supplice qu'il avait « inventé pour d'autres. »

C'est pourquoi l'histoire, en même temps qu'elle est, comme nous l'avons dit, le récit des miracles accomplis par la volonté humaine, est aussi l'effrayant tableau des retours fatidiques, la peinture des calamités ou des crimes où l'homme apparaît déchiré, brisé, rompu, tantôt par le destin, tantôt par l'homme même.

La passion cache dans ses flancs la Mort aussi bien que la Vie. Nouveau caractère essentiel de l'homme que cette lutte en lui de l'Être et du Néant qui faisait la terreur de Pascal ! Mystère dont ce grand génie n'a pas su trouver la clef ; la Doctrine occulte la lui aurait fournie ; nous allons la reconnaître en étudiant de plus près, à cette lumière, les prodiges de la passion humaine.

La loi d'évolution est fatale ; c'est-à-dire que le Cosmos, considéré dans son ensemble, marche d'un progrès irrésistible du chaos à la perfection harmonieuse. La Science, la Philosophie et la Théosophie s'accordent à le reconnaître.

Quel est le sort de l'individu dans cette marche d'ensemble ? La science ordinaire n'en sait rien ou refuse même de s'occuper de cette question. La science occulte répond : l'individu, quel qu'il soit, suit le courant et en subit les transformations progressives en se rapprochant du pôle supérieur. C'est ainsi qu'il traversa toute la série des règnes de la nature suivant cette trajectoire idéale que l'Inde nomme *la ligne de Vie* ; de l'atome, de l'ultimale inerte il parvient par une suite innombrable d'agré-gations et de condensations jusqu'à la vie animale, jusqu'à la conscience humaine.

Si, cependant, cette ascension était exclusivement fatale, l'Univers se réduirait à un mécanisme circulaire monotone mû par un destin sans âme, sans vie, sans but. La science occulte enseigne le contraire. Elle nous dit que si le germe individuel est sorti du sein du grand Soleil central où il était perdu dans une angélique inconscience, c'est afin de réaliser la série infinie des états qui séparent l'Être du Néant ; c'est afin de prendre connaissance de l'Inexprimable en en parcourant pour ainsi dire toute l'infinité ; c'est afin de devenir capable, lors de son retour, de participer consciemment à la vie ineffable de l'Être Unique, grâce à la richesse des connaissances acquises dans l'infinie multiplicité de ses expériences cycliques.

Elle a pour mission, en descendant de l'Unité à la Multiplicité, de la Vie totale à la mort complète, de ramener sans cesse dans l'Organisme Universel les ultimates glacés dans les ténèbres au foyer de toute chaleur et de toute lumière, ou, en langage mystique,

d'animer le Père-Mère du souffle du Fils dans la réalisation sublime du Saint-Esprit. Semblable au globe du sang animal, il va, lancé par le cœur, porter la substance et le mouvement jusqu'aux extrémités inertes et mourantes des derniers capillaires ; il est l'agent de la Vie totale, de la totale Conscience de l'Être.

Comme cette conscience, différente en cela de la vie purement animale, nécessite la connaissance, le jugement, le choix, elle suppose que l'individu devient capable d'assentir à l'Être Total en proportion de sa participation à la vie du Tout. Il reçoit donc, par l'effet même de l'évolution, *intelligence et liberté* croissantes.

Mais, d'autre part, comme il pourrait par là devenir infidèle à son rôle si dans son libre arbitre limité, égaré par l'illusion et ignorant de la vie universelle, il prétendait être tout lui-même et s'ériger en être absolu, *il est nécessaire* en même temps qu'il soit incapable de toute révolte efficace ; la contradiction même de cette révolte suffit à la détruire ; elle agit comme un frein dont la puissance augmente avec la vitesse du mobile qui le porte.

C'est pourquoi l'homme intelligent et libre est aussi responsable et punissable, c'est-à-dire susceptible d'être réprimé, anéanti même au besoin par le Destin. Telle la cellule organique qui, tout en vivant de sa vie propre et de la vie sociale, dans le corps animé, y disparaît cependant par résorption dès qu'elle y devient funeste.

*
* *

Descendons un peu plus dans le détail de la vie individuelle pour étudier le jeu de cette double loi.

Examinons en premier lieu de quelle manière l'individu se perfectionne dans la série des luttes de la vie animale. C'est encore une assertion de la science positive elle-même que l'évolution développe chez l'être individuel l'intelligence et le désir ; qu'ensuite elle fait naître et croître progressivement, par ces deux facteurs, le libre choix et la volonté qui s'unissent dans le libre arbitre. C'est ici spécialement qu'intervient cette Magie des passions que nous avons rappelée plus haut.

Mais le désir, la passion, sous la direction d'une intelligence finie et imparfaite ne peuvent manquer de s'égarer en dépassant leur but ; c'est l'effet naturel de la perpétuité de la force une fois mise en jeu, quand elle est insuffisamment maîtrisée. Les anciens ont dépeint cette impuissance par la fable de Phaëton monté sur le char Solaire. De là résultent les réactions fatales indiquées tout à l'heure, les souffrances individuelles, par conséquent, qui rectifient l'intelligence, perfectionnent la direction de la volonté et permettent à l'individu de conquérir plus de puissance avec plus de liberté, mais aussi avec une responsabilité croissante.

Nous rencontrons ici une loi fort importante et pourtant peu remarquée, celle des *approximations successives*, qui est d'une si grande généralité qu'elle s'impose même à la rigueur des mathématiques quand elles s'approchent de l'infini. Cette loi fait naître de la répression de l'erreur une première correction, grâce

à laquelle une seconde erreur sera moindre, et ainsi, de proche en proche; le parfait émerge de l'imparfait, l'infini du fini (1). L'imparfait, le fini ne sont que les éléments vivants et transitoires du Réel; ce sont des devenir, des *illusions*. Le mal *n'existe* pas. Il n'est que la réaction temporaire provoquée en l'Absolu par l'ignorance du parfait en progression; c'est la borne qui trace les étapes du devenir dans la marche éternelle. C'est lui que le Destin, *Siva*, dissout en l'enfermant dans un cercle fatal de désintégration et de résorption (2).

Le Destin loin d'exclure la Providence en est donc la preuve certaine. *Siva* suppose *Vichnou* en *Brahma*. Par le Destin, la Providence relève de ses faux pas l'être encore enfant; par lui, elle le guide, elle le fortifie, elle le perfectionne. C'est ce que la religion nous enseigne quand elle nous dit que la Justice divine naît de la Divine Miséricorde pour nous ramener au sein de Dieu sans violer notre liberté.

*
* *

Voilà comment l'individu se perfectionne sous l'impulsion du courant universel; demandons-nous maintenant, à l'inverse, par quelle sorte d'action l'individu en progression concourt au perfectionnement

(1) La philosophie spiritualiste emprunte un de ses principaux arguments au principe que le parfait ne peut sortir de l'imparfait: ce n'est qu'une illusion de mots. Sans doute le parfait ne naît point de l'imparfait par *génération*, mais celui-ci est *l'enveloppement* du parfait, selon la profonde expression de la Bible; il est le germe qui se développe par évolution et *synthèse*. C'est en ce sens que Wronski nous dit que l'homme doit *créer Dieu* après avoir été créé par lui.

(2) En vertu d'une loi dont le jeu est fort bien dépeint par l'histoire dans la *France Vraie* du marquis de Saint-Yves.

de l'ensemble. Question plus importante encore que la précédente, puisque c'est d'elle que dépend le bonheur de cet individu, attendu que son ascension est subordonnée à sa coopération au progrès total.

Nos sciences ordinaires nous disent à ce sujet que la place d'un être vivant quelconque dans l'ensemble de la création, de quelque manière qu'on la classe, est élevée en raison de la complexité de son organisme. Le positiviste Spencer pénétrant mieux encore la signification de cette remarque, montre que la complexité est fondée sur la loi évolutive de l'agrégation synthétique des semblables et de l'harmonisation des groupements formés par cette exagération. Autrement dit, tout individu vivant s'enrichit, s'élève en tant qu'être, en rassemblant dans son milieu (matériel, intellectuel et moral), tout ce qui peut satisfaire ses tendances. Il forme comme un centre d'attraction autour duquel vient se rassembler tout ce qui peut l'accroître, et constitue ainsi par une synthèse de complexité croissante un individu nouveau de degré supérieur. Naturellement sa force d'attraction s'accroît avec son intelligence et sa volonté, et, réciproquement, d'après la loi précitée des approximations successives.

La Science occulte nous enseigne le même principe en le complétant de diverses vues inutiles à rappeler ici, et en le justifiant comme voici :

L'évolution est l'inverse de l'involution. Celle-ci a été une différenciation successive et complète de l'Unité angélique ; celle-là doit être une réintégration progressive de la multiplicité infinie. L'individu ne

peut se conformer à la loi générale du progrès et la servir pour son propre salut qu'en produisant une *synthèse harmonieuse* des éléments qui l'environnent. Sa destinée, la source de son bonheur et de son immortalité est dans l'emploi de sa volonté libre et de son intelligence (instruments que des efforts constants doivent perfectionner sans relâche), au profit des éléments égaux ou inférieurs pour les associer harmonieusement et les guider vers une synthèse supérieure. Telle est l'expression théosophique de la loi fondamentale dont la science positive cherche encore la véritable formule, je veux dire cette loi qui fonde le progrès sur l'altruisme. C'est elle qu'exprimait le dogme de la reconstitution d'Osiris déchiré par Typhon ; la mythologie grecque la dépeint par la réintégration d'Orphée mis en pièces par les bacchantes ; c'est encore la rédemption chrétienne qui rassemble, par l'amour, au sein du Christ, les membres épars de l'Eglise universelle.

*
**

Ces principes établis, appliquons-les à un individu donné, à l'homme :

Nous allons le voir soumis à deux forces tout à fait opposées en apparence :

La Providence qui, par l'instinct, le désir, la passion, sollicite à chaque instant ses déterminaisons, son activité intelligente et indépendante.

Et le Destin, dont les coups irrésistibles sont toujours prêts à l'entraver.

Ce sont les deux appuis entre lesquels, avide de la

vie et de la puissance, il se sent développer dans sa volonté, dans sa liberté, dans sa force. L'un soutient et relève ses pas chancelants; l'autre arrête ses chutes toujours renouvelées, ou lui fixe des buts qui reculent sans cesse.

Dans la vie des peuples, la Providence se manifeste notamment par les bienfaiteurs de génie, les messies; le Destin produit les fléaux de Dieu et les peuples vautours.

Dans toute existence, l'un galvanise la vie par l'espérance, l'autre purifie par le sacrifice, rajeunit par la Mort qui refait la Vie.

Ainsi ballotté, l'homme n'a point d'aspiration plus puissante que celle qui tend à établir son indépendance en l'affranchissant non seulement du plus terrible, mais même du plus aimé de ses deux tuteurs. C'est l'instinct le plus fort inspiré par la providence que ce sentiment irrésistible de l'avenir humain dont l'excès est la passion capitale de l'Orgueil et de l'Ambition, désir de l'expression abusive de la personnalité par la *puissance*.

Or la puissance que l'homme peut réussir à acquérir est partagée en deux ordres bien différents qui l'affectent dans son étendue et dans sa durée, dans sa vie propre, par conséquent.

Si elle se fonde exclusivement *sur la volonté* si rapide et si étendue qu'elle se montre, la Puissance pourra être aussi éphémère que *dangereuse*, si la volonté d'où elle est née ne s'harmonise pas avec la Volonté Totale. C'est dans ce cas contre la borne inflexible du Destin que la puissance brise l'homme

au lieu de l'élever vers la Providence en qui il devait trouver succès et bonheur. Or l'individu, nous l'avons vu, ne sympathise avec la Volonté Totale que par l'altruisme et il ne la connaît que par l'Intelligence.

La seule puissance saine et durable est donc celle qui s'appuie à la fois sur ces trois bases :

Volonté, Intelligence et Charité.

Là est la clef de la Magie à laquelle nous pouvons revenir à présent.

* *

En nous rappelant la définition essentielle de la Magie, à savoir l'exercice d'un pouvoir naturel, mais supérieur aux forces de la nature (physiques et terrestres), nous pouvons distinguer immédiatement deux sortes de magie dans les actions humaines.

Celle qui est *subie*, où l'homme reçoit passivement l'influx de ces forces supérieures, et celle qui est *voulue*, où l'homme s'empare activement de ces forces pour les mettre en jeu.

Dans la première catégorie, que nous avons désignée au début sous le nom de magie naturelle, sont compris tous les actes instinctifs, passionnels; ou, encore, la passivité médianimique et celle du sensitif magnétisable. C'est la catégorie de beaucoup la plus fréquente; elle ne procure qu'une puissance incertaine, passagère et même dangereuse; elle correspond à la phase instinctive, à l'enfance de l'âme.

Dans la seconde catégorie se trouve tout un ensemble de génies producteurs, législateurs, généraux, savants,

philosophes, etc., et les magiciens proprement dits, blancs ou noirs. Car, dans cette classe, il est encore une distinction essentielle.

La *Volonté* d'user des forces supérieures peut suffire à les mettre en jeu dans une certaine mesure parfois très large, mais, comme nous venons de le remarquer tout à l'heure, elle n'emporte ni le désir ni la capacité d'assentir à la *Volonté* totale. Elle s'allie même assez bien à la prétention de s'affranchir de la Providence, et de dominer le Destin. Dans ce cas, la *Volonté* se met au service de l'individu égoïste, en bravant la force universelle ; la magie volontaire fait alliance avec la magie naturelle, pour s'appuyer sur l'ambition et l'égoïsme, et ce mélange monstrueux engendre la magie noire : puissance aussi effective que funeste au malheureux qui l'usurpe ; il peut alors compromettre son avenir jusqu'au-delà de la Mort, jusqu'à la désintégration au moins partielle de son individualité. C'est ce que la religion chrétienne nous représente dans la Chute de Satan, l'Ange rebelle que sa révolte replonge au fond des ténèbres, dans ces régions inférieures (infernales) où son *Unité céleste* se dissout en *Légions*.

En résumé, l'action magique qui nous occupe spécialement comporte trois facteurs essentiels :

1° La *Volonté* sans laquelle il n'y a que cette magie naturelle, instinctive, primitive, de laquelle l'occultiste ne demande qu'à s'affranchir ;

2° La *Science* sans laquelle la *Volonté* se perd au milieu des forces qu'elle entend mettre en jeu ;

3° L'*Altruisme*, l'*Amour*, sans lequel la magie se

replie sur elle-même condamnée, pour ainsi dire, par le Destin inexorable, à se consumer par ses propres efforts.

L'absence de l'un de ces trois facteurs expose à des dangers variables l'imprudent qui prétend se passer de leur harmonie. Aucun d'eux ne peut suppléer aux autres ; chacun a son effet spécial, mais il est aisé de voir que le plus important est encore l'Amour (la Fraternité), parce que son défaut peut entraîner des conséquences irrémédiables.

Mais nous allons mieux voir ces conséquences en nous arrêtant aux effets spéciaux de chacun de ces trois facteurs sur les astres magiques, pour expliquer comment leur défaillance engendre ce spectre redoutable au Néophyte que nous voyons nommé dans Zanoni : *Le Gardien du Seuil* !

F.-CH. BARLET.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

LES GNOSTIQUES D'ORLÉANS

LE MARTYR ETIENNE

I

CE ne fut pas sans une émotion profonde que je découvris cette année une charte authentique du xi^e siècle, de la main d'un des martyrs de la Gnose, en 1022, le chancelier épiscopal Etienne.

Oui, de sa main, comme l'atteste cette suscription : STEPHANUS CANCELLARIUS SCRIPSIT : Étienne, chancelier, l'écrivit !

Précieuse, unique dépouille du chef de la Gnose Française ! Incomparable et rare monument ! Inappréciable relique ! Tant d'églises montrent avec orgueil les ossements des saints, des saints catholiques, des saints Romains, que nous pouvons bien, nous, arborer, vénérer, avec un enthousiasme légitime, les caractères respectés par le Temps que traça

l'auguste main de la victime du féroce successeur de Hugues-Capet et des évêques du synode d'Orléans, ses complices.

II

La charte est datée du mois de février, l'an 29 du roi Robert.

Le roi Robert a daté ses diplômes en comptant de trois manières différentes les années de son règne. D'abord, il a compté à partir de son sacre à Orléans, 25 décembre 987, puis, à partir de la captivité du carolingien Karl de Lorraine, 29 mars 991 ; enfin, à partir de la mort de Hugues-Capet, 24 octobre 996 (1).

C'est d'après le premier de ces systèmes qu'est daté notre précieux monument. Le mois de février de la vingt-neuvième année correspond, dans ce système, au mois de février 1017, nouveau style.

En cette année 1017, le siège épiscopal d'Orléans était occupé par un prélat auquel les hagiographes catholiques donnent le nom de saint Thierry II. Il avait été sacré en 1016, par l'archevêque de Sens, Leotheric. Etienne, notre bienheureux, fut choisi par lui pour chancelier. Ce titre conférait au chancelier le droit de valider les actes épiscopaux. Quelquefois, — c'est ici le cas — il écrivait l'acte de sa propre main. La formule *scripsit* attestait alors cette particulière intervention.

(1) Ms. Ch. Pfister, *Etudes sur le règne de Robert le Pieux*. Paris, Vieweg, 1885, p. XLII.

La formule *subscripsit* indiquait seulement le visa. Voici le calque de la signature vénérable.

Stephan' Cancellarius scripsit

III

Le diplôme écrit de la main du martyr est revêtu de la signature autographe de l'évêque : S. Tehoderici epi ; c'est-à-dire : Seing de Thierry, évêque. Il porte en outre les *signa* du doyen de Sainte-Croix, Rotdulf; de l'abbé de Saint-Avit, Irfrid; de l'archidiacre Tedduin, de l'archidiacre Gautier de Tedelm, clerc et prévôt épiscopal; de l'archidiacre Letald et du sous-chantre Guarin.

En lui-même, ce vénérable monument n'a qu'une importance domaniale. Thierry II fait savoir que les moines de Saint-Mesmin de Micy lui ont demandé la concession, sous conditions censuelles, d'une vigne située dans son bénéfice de Saint-Pryvé, près d'Orléans. Cette vigne existe encore aujourd'hui au lieu dit *Villaine* — *in loco qui dicitur Villena* — à côté de l'église paroissiale, non loin de la grande route.

Mais si l'objet de l'acte ne lui donne pas d'autre prix que celui qui s'attache à une transaction féodale, sa forme le met au-dessus des documents les plus précieux, puisque le docteur gnostique d'Orléans, le martyr du bûcher de 1022, en a touché le parchemin écrit le texte et consacré la valeur.

La chartre mesure cinq centimètres de large sur vingt-cinq de long. Elle est rayée à la pointe sèche.

IV

Rappelons maintenant, pour attirer sur la sainte relique la vénération de nos frères Gnostiques, l'histoire de la passion de ceux qu'on nomme vulgairement les Manichéens d'Orléans.

La doctrines des Basilide, des Valentin et des Marcion, la GNOSE reparut dans notre Occident, vers la fin du x^e siècle et y comptait de nombreux adeptes dès les premières années du xi^e.

Deux opinions se font jour sur le mode de sa propagation.

Les uns avec Muratori, MM. Schmidt, Matter, etc., lui attribuent une origine gréco-slave et lui font traverser la Thrace, la Dalmatie, l'Italie, le Midi de la France.

Les autres, et c'est l'opinion de M. Pfister, la conduisent du nord au midi.

C'est affaire de discussion érudite.

Toujours est-il qu'elle se propagea dans les écoles et se répandit dans le peuple.

Toujours est-il que la *Francia*, la France des Capétiens, lui servit d'asile et que la cité d'Orléans devint son centre d'action.

Raoul Glaber, chroniqueur de ces âges reculés, Adhémar de Chabannes, les actes du synode d'Orléans, le cartulaire de Saint-Père de Chartres, la lettre de Jean, moine de Fleury à l'évêque de Vich, nous

permettent d'exposer brièvement les faits de cette étonnante résurrection gnostique dans le domaine patrimonial des Capets.

V

Les Gnostiques Pauliciens, puis les Euchites, persécutés par les empereurs de Bysance, avaient été refoulés sur l'Occident. Sous le nom de Cathares, de Manichéens, d'Enthouasiastes, il avaient formé des communautés secrètes dans le Nord et dans le Midi de l'Europe. Au commencement du xi^e siècle, une femme d'une rare beauté et d'une haute intelligence, d'origine salve, ou gréco-slave, chassée d'Italie où elle exerçait l'apostolat de la GNOSE, vint à Orléans où son prestige réunit autour d'elle, dans des assemblées secrètes, les plus pieux et les plus instruits des membres du clergé épiscopal.

Un homme qui mourut avant 1017 en odeur de sainteté et sur la tombe duquel se firent des miracles, le chantre de Sainte-Croix, l'illustre Théodat, adopta ses doctrines. Héribert, écolâtre de Saint-Pierre le Puellier, Lisois, Foucher, Etienne, chancelier de l'évêque d'Orléans, des clercs, des religieuses de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, des femmes, des hommes éminents reçurent de la belle sainte le *consolamentum*, l'imposition des mains et la doctrine.

Longtemps, l'église gnostique se réunit en secret, tantôt chez ces ecclésiastiques, tantôt dans les carrières de Saint-Vincent, tantôt dans les caves du quartier du Châtelet.

Officiellement les adeptes suivaient le culte romain et vauquaient à leurs affaires. Théodat siégeait dans sa stalle à la Basilique. Héribert enseignait dans son école. Etienne avait même dirigé la conscience de la reine Constanca, femme de Robert. Lisois occupait la chaire de la grande école d'Orléans.

La belle Sainte mourut. Théodat la suivit de près. On l'inhuma dans la cathédrale et le peuple l'honorait comme un saint.

VI

Qu'enseignait la femme Apôtre?

La GNOSE.

La doctrine des Eons, telle que la renferme le Nouveau Testament dans son enveloppe exotérique, telle que la prêchaient saint Paul et saint Jean, telle que le génie de Basilide, l'éloquence harmonieuse de Valentin, la belle parole de Marcias l'avaient enseignée, telle que Sergius et Basilius l'avaient redite après eux.

Dieu, principe absolu, source du Bien, de qui tout émane.

L'Eon Iahveh, égaré loin du plérôme sacré, créant le monde matériel d'où sort le mal, la douleur, la mort, le péché.

Elle enseignait la défunte l'Eon Jésus pour racheter ce pauvre monde.

Il devait ramener à son père, à Dieu, à l'ABIME, les Purs, les Elus, les Pneumatiques, ceux que remplissait le Saint-Esprit.

Elle condamnait le baptême d'eau, la présence réelle, l'efficacité des œuvres, la hiérarchie, les secondes noces, les sacrements. Elle voulait rétablir le culte en esprit et en vérité.

« Voilà quelle est notre loi, s'écriait-elle, quitter le monde, dompter la chair, vivre de travail, ne léser personne, aimer son prochain. Si nous observons cette loi, il n'est pas besoin de baptême. Si nous la violons, aucun baptême ne nous sauvera ! »

VII

Après la mort de Théodat, Etienne était devenu le chef incontesté et le docteur de la GNOSE.

Sa sainteté, sa science, sa bienfaisance étaient renommées dans tout le diocèse. La Doctrine se répandait comme un fleuve. Les âmes éprises d'idéal s'y désaltéraient.

Soudain la tempête agita ces eaux calmes et profondes.

Un clerc aux gages d'un chevalier normand, baron du duc Richard, était venu à Orléans s'asseoir sur les bancs célèbres de l'Ecole épiscopale. Etienne et Lisois remarquèrent son intelligence, sa soif de savoir, sa candeur d'âme et l'admirent aux enseignements secrets de la GNOSE. Quand ce clerc, nommé Héribert, revint chez son seigneur, il lui parla avec ardeur et foi vive de la céleste doctrine qu'il avait reçue dans le sein de l'Ecole mystique. Le chevalier, le rude Aréfast, bien loin de goûter cette doctrine, dénonça au duc et au roi et l'enseignement et les Docteurs. Robert,

esprit étroit, cœur douteux, nature servile, tremblait devant le soupçon d'hérésie. Il regardait, de plus, tout dogme ésotérique comme un attentat contre son pouvoir. Il ordonna au chevalier de se rendre à Orléans, d'espionner les Hérétiques et de lui révéler leurs noms, se réservant de les livrer à sa barbare justice.

Aréfast partit, s'arrêta à Chartres et y reçut d'un chanoine de Notre-Dame. les instructions qui devaient l'aider à découvrir la secte et les sectaires.

« Recommandez-vous d'Héribert, lui dit ce prêtre, Feignez d'être un Adepté. Faites-vous initier aux mystères, puis, pour la gloire de Dieu et le salut de cette couronne et de la sainte Eglise, dévoilez au Roi ce que vous aurez appris. »

VIII

Aréfast entra donc dans l'Eglise de la GNOSE, reçut l'imposition des mains, prit place aux assemblées, à la table des Frères, donna et reçut le baiser de paix.

C'était vers la fin de l'an 1022.

Le roi Robert, qui suivait les opérations du traître, convoqua un synode de prélats et des barons. Là siégèrent Odolric, évêque simoniaque d'Orléans; Léotheric et Gauzlin, archevêques de Sens et de Bourges; Francon et Warin, évêques de Paris et de Beauvais.

Le 25 décembre, jour de Noël, les Gnostiques réunis dans la maison d'un des Frères, célébraient la naissance spirituelle de l'Eon Christos dans les âmes des

Pneumatiques ; Aréfast pria et chanta avec eux. Tout à coup la maison fut cernée par les soldats, les frères et les sœurs furent saisis, couvert de chaînes, conduits sans délai devant le Synode qui, sous la présidence du roi et de la reine, délibérait, dans le chœur de la cathédrale.

Aréfast dénonça les Gnostiques. Warin, évêque de Beauvais, se leva pour combattre leurs doctrines. Alors, le vénérable Etienne prononça ces paroles : « Taisez-vous, seigneur Evêque ! Faites de nous ce qu'il vous plaira. Déjà — et d'un regard inspiré et d'un geste sublime, il chercha la voûte du temple et le ciel qui brillait à travers les vitraux — déjà nous voyons notre Roi qui règne dans les Cieux. Il nous tend les bras. Il nous appelle à sa gloire. Il nous montre les joies invisibles ! »

IX

Plus rudes que le fer !

C'est ainsi que les actes du Synode qualifient ces héros. Ils durent pendant neuf heures subir les interrogatoires, les outrages, les exhortations. Mais comme ils refusaient de renier la GNOSE, Robert fit dégrader les prêtres et les clercs, et les évêques prononcèrent sur eux la formule d'excommunication. Au dehors, la foule fanatique grondait. Des cris de mort se faisaient entendre, et, pour contenir l'émeute, la reine Constance debout devant le portail romain, une canne à la main, entourée de courtisans, s'interposait entre la basilique et le peuple affolé.

On avait dit à ce peuple que les hérétiques invoquaient le diable, brûlaient les petits enfants, donnaient leurs cendres aux malades, et se livraient entre eux dans les ténèbres des assemblées à de monstrueux accouplements, où ni le sexe, ni l'âge, ni la parenté elle-même n'étaient respectés.

Quiconque a vu les foules excitées, quiconque a lu les excès de la Saint-Bathélemy, de la Ligue, des massacres de 1792 et de la Commune sait ce que l'on peut faire des bandes brutales, crédules et cruelles.

Enfin, les portes s'ouvrent et le cortège apparut, salué par des clameurs homicides. Les soldats firent un rempart de fer aux condamnés.

Chose horrible! quand le bienheureux Etienne passa devant la reine, sa pénitente, l'altière et détestable Constance le frappa au visage de sa canne et creva l'œil du martyr.

*

X

La sinistre procession d'évêques, de courtisans, de prêtres, de soldats entourant les victimes traversa les flots houleux de la multitude, se dirigeant vers la royale prison du Châtelet. On y enferma les Gnostiques. Cependant, un bûcher colossal avait été dressé à l'une des portes de la cité, probablement la porte Bourgogne.

Le 28 décembre, fête des Saints-Innocents, le pieux bourreau choisit parmi les prisonniers les chefs, les docteurs, les clercs, les laïques les plus éminents, les

femmes les plus dévouées et les fit conduire à la mort épouvantable de la combustion.

Ces saints et ces saintes montrèrent une joie céleste. Ils se disputaient à qui ferait partie de la phalange élue pour le trépas. D'eux-mêmes, dit le chroniqueur, ils se présentaient aux bourreaux. Le roi en avait pris quatorze, réservant les autres à l'*in-pace*, à la lente et douloureuse agonie du cachot. Sur ces quatorze, il y en eut un qui abjura. Les autres entrèrent en chantant dans les flammes. Du sein du brasier, Etienne cria qu'il ne sentait aucune douleur. Les miracles se renouveau-
laient pour ces martyrs. Comme le diacre Laurent, ils se voyaient sur un lit de roses. Comme les trois hébreux, ils chantaient dans la fournaise. Leurs voix s'éteignirent dans les flammes, les uns après les autres.

Robert avait tué la GNOSE, pensait-il.

Cependant, la GNOSE n'était pas morte.

En 1023, elle-reparaissait à Limoges. En 1025, elle renaissait à Arras. Un peu plus tard à Liège.

En 1200, elle fondait une église à Bardy près de Pithiviers.

L'atroce Robert le *premier* en France avait inventé le bûcher comme punition des hérétiques. Julien Haves l'a prouvé dans un savant mémoire. Depuis lors, le bûcher ne chôma plus.

Le roi abominable que l'Histoire menteuse sur-
nomme le *Pieux* était si fier de sa criminelle inven-
tion, qu'en cette même année 1022, il datait ainsi l'un de ses diplômes :

« Actum Aurelianis, publice, anne Incarnationis

M. XXII... quando STEPHANUS HERESIARCOS et complices ejus damnati et arsi sunt Aurelianis », — C'est-à-dire : « Donné à Orléans, publiquement l'an 1022 de l'Incarnation, quand l'HÉRÉSIARQUE ÉTIENNE et ses complices, furent condamnés et brûlés ! »

Remarquons ce mot « Heresiarcos », — prince des Hérétiques !

Il est précieux. Il indique que notre bienheureux martyr était le chef et le docteur de la GNOSE.

Heureux qui croit, qui aime et qui enseigne comme lui !

Plus heureux qui sait, comme lui, souffrir et mourir pour la Foi ! la GNOSE sainte !

Que la date du 28 décembre devienne sacrée pour vous tous, mes frères et mes sœurs Initiés.

JULES STANY DOINEL.

LE CONGRÈS DE BÊTISES

(ÉTUDE PHILOSOPHIQUE) (1)

EXCELLENCE,

LE congrès des bêtises, toutes sections réunies, après avoir entendu et discuté le rapport du

(1) Extrait du charmant livre de Eugène Nus : *Nos Bêtises* (Dentu, éditeur.)

comité des absurdités cosmopolites, a l'honneur de vous faire part du résultat de ses travaux.

La grande sottise des peuples provient généralement de l'insuffisance intellectuelle et morale de ceux qui les gouvernent. Cette vérité fondamentale est établie d'une manière irréfutable par des documents de la plus haute antiquité.

Sans remonter à l'origine des sociétés qui se perd dans la nuit des âges, on peut conclure des faits connus qu'à part de rares exceptions, le gouvernement a toujours appartenu à ceux qui eurent le pouvoir de s'en emparer, c'est-à-dire aux plus grands tueurs d'hommes et aux plus effrontés pillards. Ces aptitudes ne permettant pas à leurs possesseurs d'inculquer aux populations qu'ils gouvernaient d'autres sentiments que ceux du meurtre et de la rapine, conformément à cette loi reconnue par toutes les écoles philosophiques : — nul ne peut donner que ce qu'il a, — ils se livrèrent exclusivement, chacun dans sa contrée, à la fabrication de héros semblables à eux-mêmes, et, pour utiliser ce produit propre surtout à l'exportation, ils s'appliquèrent à vivre le plus possible en mauvaise intelligence avec leurs voisins.

L'élevage des héros demandant des soins tout particuliers dès la plus tendre jeunesse, il fut enjoint aux parents de donner à leurs enfants mâles de petits guerriers de plomb, de petits sabres, de petits plumets et de petites culottes de soldat. On y adjoignit des petits fusils et des petits canons, quand la poudre fut inventée. Les maîtres d'école reçurent l'ordre d'enseigner aux jeunes élèves que leur devoir le plus sacré

était de tomber à plate couture sur les peuplades limitrophes, chaque fois qu'ils en trouveraient l'occasion, en ayant soin, autant que possible, de donner la préférence aux plus faibles. Les historiens furent invités à établir par droit et avoir, pour les générations futures, le compte des coups donnés et reçus par leurs pères, afin d'exciter l'émulation du dernier descendant et de perpétuer le souvenir irritant des taloches distribuées aux ancêtres avec tous les accessoires usités en pareil cas. Enfin, pour convaincre chaque nation qu'elle était parfaitement en droit de saccager, de piller, de violer et d'exterminer toutes les autres, ses organes les plus accrédités lui répétèrent à l'envi qu'elle était le sel de la terre, la quintessence de son espèce, et qu'au delà du fleuve ou de la montagne qui lui servait de frontière, les habitants du globe n'étaient pas dignes de délier les cordons de ses brodequins.

Les religions vinrent brocher sur le tout, en superposant à ces sentiments purement humains l'autorité de la parole divine. Chaque peuple eut son bon Dieu particulier, bon pour lui seul et mauvais pour les autres. Quand les gouvernements ne trouvaient absolument aucune raison de se brouiller, c'étaient les dieux qui se chamaillaient, et les adeptes de tel ou tel culte se mettaient pieusement en devoir de dévaster, piller, violer et massacrer les partisans des dogmes voisins, de la même façon exactement que s'il se fût agi des choses terrestres. Le pouvoir religieux vint ainsi compléter l'œuvre du pouvoir laïque, mariant l'héroïsme sacré à l'héroïsme profane. Souvent même les deux n'en firent qu'un, les prêtres se faisant rois

ou les rois se faisant prêtres, et distribuant à leurs sujets, concurremment avec les petits sabres, les petits plumets et les petites culottes, de petits bons dieux en or, en argent, en ivoire, en os, en bois ou en terre cuite destinés à semer la zizanie entre les peuples, et à entretenir dans les âmes le feu sacré de l'aversion réciproque, du glorieux carnage et de la sainte dévastation. Il est juste de dire que les plus célèbres républiques n'agirent pas autrement que les monarchies, et, quand une religion d'amour et de paix eut enfin été prêchée aux hommes, ce fut la même chose entièrement.

On comprend qu'à la suite des âges et de la longue transmission des facultés héréditaires, ces aptitudes, que nous appellerons de combativité, pour leur donner un nom décent, aient pris une telle place dans l'organisme humain, qu'elles soient devenues, en quelque sorte, le cachet de sa véritable nature. Une grande indulgence doit donc être acquise à tous les forcenés, quels qu'ils puissent être, prêtres ou laïques, gouvernés ou gouvernants, qui ne songent encore aujourd'hui qu'à l'emploi des moyens furieux pour faire triompher leurs intérêts, leurs principes ou leurs chimères, et l'on ne saurait s'étonner de cette déclaration faite naguère à une tribune chrétienne par le plus âgé des capitaines de nos jours : que le sabre est le plus bel ornement de l'homme, le canon la meilleure des raisons imaginables, l'art de tuer le seul qui corresponde aux nobles aspirations de l'âme, et que la suprême honnêteté consiste à prendre les provinces et les pendules de son prochain.

Le congrès des bêtises, tout en constatant que ces aberrations étaient inévitables, vu les fâcheux antécédents du genre humain, estime toutefois qu'il serait temps d'y mettre un terme.

Depuis l'invention des caisses d'épargne, les peuples commencent à comprendre que deux et deux font quatre et que, deux ôtés de quatre, il ne reste que deux. Ils ont fini par s'apercevoir que la poudre s'en va en fumée, et que tous ces gaillards qui piétinent sur les récoltes en se tirant des coups de fusil, seraient plus utiles aux biens de la terre, s'ils aidaient à faire les semailles et à ramasser la moisson. Le paysan, devenu propriétaire, tient à cueillir ses épinards lui-même, et à n'en plus éparpiller la graine sur les épaules des officiers supérieurs. Les temps semblent donc venus, quoique les vieux guerriers puissent dire, d'extirper enfin pour toujours des diverses constitutions nationales ce virus rabique du sang et cette âcreté des humeurs transmis par les aïeux.

Le congrès estime qu'il suffirait pour cela d'un simple comptable possédant les notions de l'arithmétique courante. Il s'agirait d'étaler clairement aux yeux des populations le budget de leurs recettes et de leurs dépenses ; d'établir pour les plus glorieuses le prix de revient d'une victoire, et de calculer le nombre de socs de charrue et autres ustensiles de première nécessité qu'on pourrait construire à bas prix, en envoyant à la forge nos millions de sabres, d'épées, de baïonnettes et de canons de fusil. Les bureaux de la guerre de toutes les contrées réunies pourraient faire aisément ce calcul. Ceux des travaux publics, de l'agri-

culture et des diverses branches de l'enseignement populaire, détermineraient, non moins facilement, le nombre de routes, de canaux, de défrichements et d'écoles, dont l'Europe pourrait se couvrir peu à peu, avec les quatorze milliards et demi que l'Etat, dit de paix armée, coûte annuellement à cette partie du monde, et les savants de tous les pays, n'usant plus leurs veilles à inventer tour à tour des blindages contre les boulets et des boulets contre les blindages, chercheraient quelque chose de mieux que ces découvertes de Pénélope, et finiraient par employer à des ouvrages sérieux les fonderies des gouvernements.

Telles sont, Excellence, les humbles réflexions que le Congrès des bêtises a l'honneur de vous soumettre sur le point des aberrations communes à toutes les contrées qu'il lui a paru d'abord urgent de signaler aux puissances. D'autres sottises également générales, mais qui n'ont pas l'importance de celle-là, dont elles dérivent du reste presque toutes, feront l'objet de nos délibérations ultérieures.

Daignez, Excellence, agréer, etc.

Le Comité supérieur.

(Suivent les signatures... illisibles.)

EUGÈNE NUS.

ENCORE LA CROIX ANSÉE

JE viens de lire un article signé JULIUS, à propos d'une courte note que j'ai publiée dans le n° 10 de l'*Initiation* sur la *Croix ansée*; ma note avait deux pages, l'article à son sujet en a huit (1).

J'avoue, que malgré les titres de savant et d'érudit que me décerne bien gratuitement l'auteur de l'article en question, n'avoir rien compris, ou du moins n'avoir pas bien saisi dans quel but a été écrit le susdit article, qui n'est *ni chair, ni poisson*.

Je n'insiste pas du reste, et je ne retiens qu'une question qui est formellement posée et à laquelle je répons avec empressement.

La question est celle-ci :

« Quels sont les textes authentiques, figures hiéroglyphiques ou gravures antiques sur lesquels on peut s'appuyer pour affirmer que ce n'est jamais un cercle parfait qu'on voit dans les croix construites d'après la véritable tradition ? »

Voici une question nettement posée; ma réponse sera aussi claire, aussi catégorique.

Je me suis appuyé sur tous les monuments originaux, bâtis, figurés, gravés, intaillés, sculptés, écrits, et autres. Car tous les monuments égyptiens depuis le colosse jusqu'au plus petit amulette, portent à peu

(1) N° 1, 5^e vol., 2^e année, octobre 1889.

d'exceptions près des hiéroglyphes, il nous est donc facile d'y étudier notre croix reproduite.

Dans ma courte note, je n'avais mentionné aucun exemple parce qu'il en existe des milliers, de sorte que je dirai à M. Julius, qu'il ne doit jamais avoir vu un monument égyptien ou seulement ouvert un livre contenant des textes authentiques, des figures hiéroglyphiques, des gravures ou des papyrus ; sans cela, il aurait vu que les mots *vie, vif, vivant, vivifier, vivificateur*, sont toujours représentés par le caractère en question, c'est-à-dire par la croix faussement dénommée *ansée* suivant moi. — Voilà pourquoi je n'ai pas cité un seul texte, un seul monument figuré. — Si la croix en question était un caractère rare, je n'aurais pas manqué de renvoyer le lecteur à un exemple ; mais quand on dit que deux et deux font quatre, il me semble qu'il n'est pas nécessaire de le prouver.

- Cependant aujourd'hui je vais répondre à la demande indirecte qui m'est faite. Je ne suis embarrassé que par l'énorme quantité que j'ai sous les yeux, car en ce moment je prépare une étude sur les écritures égyptiennes, travail qui sera, je crois, fort curieux, surtout si la revue se décidait à y insérer quelques gravures.

- Mais j'arrive à mes auteurs, et je dis qu'on peut voir des *croix testiculées* dans les représentations de Rhamsès le Grand, dans celles d'Amon-Ra, de Phtha (Dieu vivant) et dans celles de Phré (le dieu soleil), dans celle de Ohi, fils aîné de la déesse Hathôr ; devant le bœuf Apis, qui dans les inscriptions peintes

ou intaillées a souvent devant lui le caractère *vie* (la croix en question).

Cette même forme ovoïde qui surmonte la croix se voit aussi parfaitement caractérisée au temple de Dakké, à la porte du Sécos d'Ergamènes ; sur laquelle porte on lit : « Isis la vivificatrice, dame de l'abatou », c'est ce mot de *vivificatrice*, en copte *Tanho*, qui est écrit au moyen d'un triangle isocèle et de notre croix.

Dans la dédicace du Propylon de Nectanébo à Phile engagé entre les deux massifs du dernier pylône, on lit : Grand Propylon dédié à la Déesse Isis, vivificatrice par le fils du soleil Nectanébo, en sus des constructions (sous-entendu, qu'il a fait exécuter au temple même de la déesse).

Ici nouvelle preuve encore, ainsi que dans la galerie Est du Palais à Meïamour (Medinet-Abou), on y lit ces paroles : « La durée de sa vie sur le monde terrestre... » paroles des Dieux de la part d'Ammon-Ra.

Le nom propre d'homme écrit en copte *Ponk* porte dans ses caractères égyptiens la croix, parce que ce nom signifie *vivant* ; dans notre langue ce terme de vivant est également un nom propre.

Le nom copte *Saneboukh*, qui signifie attaché au seigneur vivant, a également en égyptien une croix.

Dans un fragment de canon des dynasties égyptiennes relatées dans le papyrus du musée de Turin, on y voit très bien le même caractère dans ce cartouche de Rhamsès ; un cartouche de Phré, quand il est

nommé *stabiliteur de justice*, porte également le même signe.

Dans le grand papyrus publié par Denon on y lit :

« Ton âme vit auprès d'Ammon et ton corps rajeunit auprès d'Osiris. »

Le mot *vit* est également une croix testiculée.

Dans le manuscrit funéraire de *Teutamona*, cabinet des antiques à la Bibliothèque nationale, on lit : « les âmes vivantes, etc. ». Ce dernier mot est formé par notre même signe.

Enfin, on rencontre fréquemment dans les inscriptions monumentales le nom du roi fondateur de l'édifice et comme il la crée, lui a donné pour ainsi dire la vie, le nom du roi est suivi de notre croix ; exemple : Rhamesseum de Rhamsès le Grand, Rhamesseum de Maïamoum, palais de Thèbes, nommé aujourd'hui (Médinét-Abou), etc., etc., car il faut bien m'arrêter ; je pourrais écrire un gros volume rien qu'en citant des *croix testiculées* ; j'ajoute, qu'il n'est pas possible d'ouvrir un ouvrage égyptien, de voir des inscriptions égyptiennes, de dérouler un papyrus quelconque sans retrouver toujours et constamment notre croix ; et jamais, jamais la figure qui surmonte les bras de la croix n'est un cercle ; tandis que dans l'écriture hiéroglyphique, chaque fois qu'un homme est représenté à petite échelle, sa tête est complètement ronde, c'est une boule, elle ne présente la forme ovale que quand la tête à plus grande échelle montre les détails de la figure : yeux, bouche, nez, coiffure.

Je termine ici, en disant que l'on trouve aussi très souvent une croix plantée sur une forme ovoïde qui

affecte souvent la forme d'un cœur; ce caractère signifie alors : bon, beau, bienfaisant, grand, gracieux suivant le terme qu'il accompagne (1).

J. MARCUS DE VÈZE.

LE DHAMMAPADA

VERS ACCOUPlés

DANS la nature propre des êtres, le sens interne tient la première place, le sens interne est ce qu'il y a de plus éminent, le sens interne les fait ce qu'ils sont. Quiconque parle ou agit avec un sens interne corrompu, — celui-là, la douleur le suit, comme la roue suit le pied de l'animal qui traîne (le chariot).

2. Dans la nature propre des êtres, le sens interne tient la première place, le sens interne est ce qu'il y a de plus éminent, le sens interne les fait ce qu'ils sont. Quiconque parle et agit avec un sens interne purifié, — celui-là, le bonheur le suit, ainsi qu'une ombre inséparable.

3. « On m'a injurié, on m'a frappé, on m'a terrassé,

(1) Nous sommes heureux d'avoir pu fournir à notre savant collaborateur l'occasion de montrer une fois de plus sa connaissance si profonde de l'Égyptologie. Cependant, comme nous désirons éviter toute polémique, nous considérons cet incident comme clos par cet article. Nous attendons avec impatience le travail promis, assurant d'avance que les gravures seront insérées.

(N. de la R.)

on m'a dépouillé! » — Ceux qui se laissent aller à parler ainsi ne cessent point de haïr.

4. « On m'a injurié, on m'a frappé, on m'a terrassé, on m'a dépouillé! » — Ceux qui ne se laissent pas aller à parler ainsi, cessent de haïr.

5. « Ce qui fait cesser ici-bas les haines, ce n'est aucunement la haine, mais bien l'absence de haine. » — Voilà un axiome vieux comme le monde.

6. Les uns ne connaissent point ce précepte : « Contentons-nous ici-bas. » — Ceux qui le connaissent n'ont plus alors de différends (avec personne).

7. Celui qui a seulement le plaisir en vue, qui vit dans l'incontinence des sens, qui jouit sans mesure, ce lâche dépourvu de toute énergie, Mâra vient à bout de lui, aussi facilement que le vent d'un arbre fragile.

8. Celui qui n'a pas seulement le plaisir en vue, qui vit dans la continence des sens, qui jouit avec mesure, se croyant zélé et énergique, Mâra ne vient pas plus à bout de lui que le vent d'une montagne rocheuse.

9. Celui qui, sans s'être purifié, revêtira le vêtement de pureté jaune orangé (1), — celui-là, étranger à la continence et à la vérité, n'est pas digne du vêtement jaune orangé.

10. Celui qui s'est purifié, qui est doué de toutes les vertus, et familier avec la continence et la vérité, — celui-là est digne du vêtement jaune orangé.

11. Ceux qui, dans ce qui n'est pas l'essence, voient

(1) Le manteau jaune du Bhixu.

l'essence, et, dans ce qui est l'essence ne voient pas l'essence, — ceux-là s'abandonnent à d'illégitimes aspirations et n'atteignent point à l'essence.

12. Ceux qui, dans ce qui est l'essence, voient l'essence, et, dans ce qui n'est pas l'essence ne voient pas l'essence, — ceux-là s'abandonnent à de légitimes aspirations et atteignent à l'essence.

13. De même que, dans une maison dont la couverture est mauvaise, pénètre la pluie, de même dans un esprit où la méditation n'habite point, pénètre la passion.

14. De même que, dans une maison dont la couverture est bonne, ne pénètre point la pluie, de même dans un esprit où la méditation habite, ne pénètre point la passion.

15. Ici-bas, comme après sa mort, dans les deux cas, le méchant s'afflige. Il s'afflige, il est tourmenté à la vue de la perversité de ses actions.

16. Ici-bas, comme après sa mort, dans les deux cas, l'homme de bien se réjouit. Il se réjouit, il est heureux, à la vue de la pureté de ses actions.

17. Ici-bas, comme après sa mort, dans les deux cas, le méchant se désole. « J'ai fait le mal » dit-il en se désolant. Plus grande encore est sa désolation à mesure qu'il avance dans la voie mauvaise.

18. Ici-bas, comme après sa mort, dans les deux cas, l'homme de bien se réjouit. « J'ai fait le bien, » dit-il en se réjouissant. Plus grande encore est sa joie à mesure qu'il avance dans la bonne voie.

19. Quand même il serait en état de réciter nombre de textes sacrés, l'étourdi, qui n'agit point conformé-

ment à ces textes, ressemble au vacher comptant les vaches d'autrui, et ne fait point partie de la Communauté.

20. Quand même il ne serait en état de réciter que peu de textes sacrés, celui qui agit conformément à la loi, qui s'est débarrassé de la passion, de la haine et de l'agitation de l'esprit, qui, pourvu de la vraie science, la pensée complètement affranchie, est détachée de tout en ce monde et dans l'autre, — celui-là fait partie de la Communauté.

LA VIGILANCE

21. La vigilance est le chemin qui mène à l'affranchissement de la mort, la négligence celui qui mène à la mort (1). Les hommes vigilants ne meurent pas, les négligents sont déjà comme des morts.

22. Ceux qui savent parfaitement cela, et qui ont appris à être vigilants, — ceux-là se réjouissent de leur vigilance, en marchant avec bonheur sur les traces des Aryas (2).

23. A l'aide de la méditation, de la persévérance et d'une infatigable énergie, les sages atteignent le Nirvâna, la béatitude suprême.

24. L'homme actif, instruit, se conduisant avec pureté et réflexion, continent, vivant selon la Loi, et vigilant, répand un éclat de plus en plus vif.

(1) « La mort » considérée comme l'affligeant prélude de la renaissance.

(2) Arya, le noble, le distingué, le religieux qui est dans la voie du Salut.

25. Au moyen du zèle, de la vigilance, de la paix de l'âme et de l'empire sur soi-même, le sage peut se faire une île que les flots n'inondent pas.

26. Les sots, étourdis comme ils le sont, se laissent aller à la négligence. Le sage, au contraire, conserve la vigilance comme le plus précieux des trésors.

27. Ne vous abandonnez point à la négligence, ni à un commerce quelconque avec l'amour et le plaisir. La vigilance et la méditation procurent une grande félicité.

28. Lorsque, grâce à la vigilance, le savant a cessé d'être négligent, il s'élève alors jusqu'au séjour de la Science; et, de là, joyeux et sage, du même œil que celui qui est sur une montagne regarde ceux qui sont dans la plaine, il regarde la foule affligée et sotté.

29. Vigilant au milieu des négligents, éveillé au milieu des endormis, l'homme intelligent marche, laissant les autres aussi loin derrière lui qu'un rapide coursier laisse un cheval débile.

C'est grâce à la vigilance que Maghavan (Indra) (1) est arrivé au rang suprême parmi les dieux. La vigilance est préconisée, la négligence condamnée éternellement.

31. Le Bhixu, qui se complait dans la vigilance, qui voit le danger de la négligence, s'avance pareil au feu, brûlant ses liens, faibles ou forts.

32. Le Bhixu, qui se complait dans la vigilance, qui voit le danger de la négligence, n'est pas capable de manquer jamais à la sainteté, mais est près d'atteindre le Nirvâna.

(1) Indra, le feu céleste, par opposition à Agni, le feu terrestre.

LA PENSÉE

33. A sa pensée vacillante, mobile, difficile à contenir, difficile à maîtriser, l'homme intelligent impose la même rectitude qu'un faiseur de flèche à une flèche.

34. Ainsi que le poisson jeté sur le sol, loin de son séjour habituel, cette pensée s'agite convulsivement pour se soustraire à la domination de Mâra⁽¹⁾.

35. La pensée est difficile à contenir, légère, courant où il lui plaît. La dompter est chose salutaire ; domptée, elle procure le bonheur.

36. La pensée est difficile à découvrir, très adroite, courant où il lui plaît. Que le sage la surveille ; surveillée, elle procure le bonheur.

37. Vagabonde, solitaire et incorporelle, la pensée habite les replis de l'être. Ceux qui la contiendront seront délivrés des liens de Mâra.

38. Celui dont la pensée n'a pas de fixité, qui ignore la vraie Loi, dont la sérénité est trouble, — celui-là n'arrive pas à la plénitude de la science.

39. Celui dont la pensée ne se répand point de côté et d'autre, dont l'esprit n'est point tourmenté, qui se soucie aussi peu du bien que du mal, — pour celui-là, il n'y a point de crainte à avoir, car il veille.

40. Celui qui sait que ce corps est semblable à un vase d'argile, qui a fait de sa pensée une citadelle, — que celui-là, à l'aide des armes fournies par la science, soumette au joug Mâra. Qu'une fois sous le joug, il

(1) Mâra, la mort, et par extension, le Pêché, le Tentateur.

l'y maintienne, et qu'il n'ait plus désormais de domicile fixe (1).

41. Avant longtemps, ah ! ce corps sera gisant sur la terre, vil, inconscient, semblable à un morceau de bois qui n'est bon à rien.

42. Quelque mal réciproque qu'on puisse se faire entre gens qui se haïssent, entre ennemis, une pensée mal dirigée en ferait plus encore.

Quelque bien que puissent se faire soit un père, soit une mère, soit d'autres parents, une pensée bien dirigée en ferait plus encore.

FERNAND HÔ.

(Traduction directe, publication de la
Société asiatique de Paris.)

(1) C'est-à-dire : qu'il embrasse la vie errante.





PARTIE LITTÉRAIRE

L'ÉLIXIR DE VIE

I

Il y avait trois mois à peine que j'avais passé ma thèse et conquis enfin ce grade de docteur qui était toute l'ambition de ma jeunesse. Avec quelle joie j'avais écrit à mon brave homme de père, avec quelle émotion j'avais ouvert la lettre m'apportant, avec ses félicitations chaleureuses, le billet de cinq cents francs qui allait permettre mon installation à Paris.

Médecin à Paris ! et vingt-sept ans ! il faut avoir passé par ces illusions pour en comprendre toute la force, pour en déguiser toute la saveur. J'étais estimé de mes professeurs, j'avais subi mes examens dans des conditions exceptionnelles de succès ; j'avais, en ces années d'étude, conquis quelques amis sûrs : n'est-il pas vrai que l'avenir devait m'apparaître radieux ?

Mes ressources étaient minces, il est vrai : je savais que mon père, petit cultivateurs de la Sarthe, s'était imposé un dur sacrifice en m'envoyant une petite

somme, et qu'il ne me fallait plus compter que sur moi-même. Mais j'avais foi en moi, en ma passion de travail, en la *science* qui est indulgente à qui l'aime sincèrement.

Je me mis donc résolument à l'œuvre, prenant pour objectif prochain l'agrégation, que j'étais décidé à poursuivre, tout en commençant à pratiquer. J'étais robuste, j'étais sobre ; en résumé, je me trouvais en conditions excellentes, et je dois d'autant mieux le reconnaître qu'aujourd'hui je suis arrivé, et au delà, au but que je m'étais fixé.

Ce serait coquetterie de ma part que d'insister sur la dureté des premiers temps, que je regrette peut-être quelquefois, ces temps de jeunesse où paraît si bon le pain arrosé d'un verre d'eau. En somme, j'étais, dès mes débuts, convenablement logé ; grâce à ces fournisseurs complaisants — que quelques-uns appellent rageusement des créanciers — et qui furent en vérité mes bailleurs de fonds, puisque à qui n'a pas de capital, il faut bien, sous peine de mort que des avances soient faites, j'étais proprement meublé, confortablement vêtu, et, si j'économisais quelque peu sur la nourriture, en fait nul n'y prenait garde, tant j'avais bonne allure et saine physionomie.

Je ne dirai pas que les clients se portassent en foule chez moi : j'obéissais pourtant avec religion aux prescriptions volontaires que j'avais gravées à la fois, et dans ma conscience, et sur la plaque de cuivre clouée près de la porte cochère : « Docteur-médecin, consultations de deux à cinq heures » — la bonne mesure, comme on voit.

Je n'étais guère dérangé dans mes travaux, et j'aurais pu, s'il m'avait plu, manquer parfois à la consigne que j'avais édictée. Mais j'avais le respect de la parole donnée, et aussi — jugez donc ! — s'il était venu un client en mon absence ! J'avais même peine à sortir de chez moi avant six heures et, après un rapide et frugal repas, je me hâtais de rentrer, redoutant toujours de laisser échapper l'occasion qui ne pouvait manquer de se présenter.

Inutile de dire que je soignais d'ailleurs toute la maison en amateur.

Un soir de septembre, j'avais allumé ma lampe de bonne heure et je piochais avec acharnement, songeant au jour où il me serait donné de proclamer mes idées et mes théories du haut d'une chaire, quand je fus arraché à ma placidité par un violent coup de sonnette.

Tressautant sur ma chaise, je me hâtai vers la porte et j'ouvris, tenant une lampe élevée pour examiner le visage du visiteur.

C'était une dame vêtue de noir, mais dont l'extérieur ne présentait aucun des caractères romanesques qu'on pourrait supposer. Traits assez communs, quarante ans, de l'embonpoint.

Elle pleurait. Je m'empressai de l'introduire dans mon « cabinet de consultation » et, avec une certaine loquacité, je me mis tout à sa disposition.

Mais je m'aperçus bientôt que la pauvre créature était dans un tel état d'agitation et que, de plus, elle avait monté mes quatre étages avec une telle hâte qu'il lui était impossible d'articuler une parole.

Je n'étais pas encore assez vieux praticien pour ne pas compatir aux faiblesses humaines, et je me mis en devoir de lui préparer un verre d'eau — avec du sucre, s'il vous plaît ! — quand elle murmura :

— Monsieur, je vous en prie... venez, venez tout de suite... Mon enfant...

Un sanglot lui coupa la parole. Mais avait-elle besoin d'en dire plus ? Elle avait besoin de mon ministère... et pour un enfant !...

J'ai toujours adoré ces petits êtres, et ç'a été une de mes plus poignantes douleurs de me sentir, au pied d'un berceau, impuissant et ignorant ! Oh ! la méningite ! quelle ennemie !...

— Je suis à vos ordres, m'écriai-je en saisissant mon chapeau. Habitez-vous loin d'ici ?

— Non, non ! la maison voisine... Pardonnez-moi d'être venue ici, mais justement c'était si près...

J'aurais été mal venu à me blesser de cette excuse... inutile. J'affirmai de nouveau que j'étais prêt à la suivre, et nous sortîmes.

Marchant à côté de la dame, dans la rue, je l'interrogeai au sujet de l'enfant, De quelle maladie était-il atteint ? Depuis combien de temps ?

— Elle se meurt, monsieur ! C'est une fille et qui, il y a six mois, était si fraîche, si forte, si belle !...

— Quel âge ?

— Dix ans. Voilà, monsieur, je suis veuve... je vis seule avec ma fille. Nous ne fréquentons personne, à l'exception de M. Vincent...

— M. Vincent ?

La pauvre femme crut-elle découvrir dans mon

accent — et bien à tort certes — une intention soupçonneuse ? Car elle ajouta vivement :

— Oh ! un vieillard, monsieur, soixante... peut-être soixante-dix ans... mais si bon et qui aime tant ma Pauline !...

Nous avions atteint la maison. Nous montâmes au deuxième étage et nous entrâmes. Le logis était propre, bien tenu. Un ordre parfait y régnait. De la salle à manger, qui servait de pièce d'entrée, nous pénétrâmes dans la chambre à coucher, et là, du premier coup d'œil, je vis, étendue dans un petit lit auprès de celui de sa mère, celle qu'elle avait appelée Pauline.

Il est singulier que la maladie et la mort, contemplés à l'hôpital, pendant la période d'internat, ne nous causent point le centième de l'effet que nous ressentons au chevet de nos premiers malades.

Mon cœur s'était subitement contracté et je m'étais senti pâlir.

La pauvre enfant était blanche, si blanche qu'elle semblait n'avoir plus une seule goutte de sang dans les veines : sous les paupières, aux bords bleuis, le globe de l'œil apparaissait terne, grisâtre, et les mains s'étendaient, longues et maigres, sur les draps d'où leur pâleur ressortait encore.

— Une bougie ! demandai-je vivement.

Et je me penchai sur ce lit, examinant avec une attention profonde ce pauvre être que la mort avait déjà frappé de son doigt, en signe d'irrévocable appel. C'était l'anémie à son dernier période.

Mais quelle lésion pouvait avoir déterminé cet état ?

La mère, interrogée, me répéta, avec plus de détails,

que sa fille s'était toujours bien portée, qu'elle était — six mois auparavant — d'une santé parfaite, que tout le monde admirait cette fleur vivace et saine en qui se devinait déjà la jeune fille.

— Et il n'y a pas à dire, continuait la pauvre femme en pleurant, qu'il y ait eu le moindre changement dans notre vie. Il y a trois ans que nous demeurons ici. L'appartement est aéré, donne sur des jardins. Je n'envoie pas Pauline à l'école ; c'est notre voisin, M. Vincent, qui lui donne des leçons, et il est trop raisonnable pour l'avoir poussée trop vite.

En vérité, j'avais presque peur de toucher cette frêle créature dont l'épuisement si subit m'épouvantait en me paraissant inexplicable. Cependant je ne pouvais me convaincre qu'il n'existait aucun moyen de la sauver. Aidé de sa mère, j'auscultai l'enfant avec un soin minutieux, et je constatai — avec une véritable stupeur — qu'elle était admirablement conformée ; le cœur était intact et je n'y percevais point le souffle caractéristique de l'anémie, non plus que dans les vaisseaux du cou.

Les poumons étaient intacts et bien développés. Sous cette maigreur d'étisie, la charpente vitale était exceptionnelle. Aucun symptôme de lymphatisme.

La mère n'était point pauvre : avec une petite pension qui lui venait de son mari, ancien garde de Paris, elle possédait une rente de deux mille francs. De plus, le vieillard dont elle m'avait parlé, M. Vincent, prenait pension chez elle et payait largement.

Par malheur, la jeune fille n'avait suivi aucun traitement régulier, avec un entêtement qui provient

d'une défiance irraisonnée, la mère n'avait jamais appelé le médecin, se contentant de remèdes anodins, eau ferrée — des clous dans une carafe — que sais-je ?

Et maintenant j'étais contraint de m'avouer à moi-même que tous mes efforts, pour ranimer cet organisme si étrangement épuisé, n'aboutiraient même pas à une prolongation d'existence, fût-ce de quelques jours.

Je restais là, abattu, vaincu, attendant avec découragement une inspiration qui ne pouvait me venir.

La mère me contemplait, silencieuse, devinant sans doute les pensées poignantes que trahissait mon visage. Je ne savais pas encore cacher mon impuissance sous une phraséologie banale et consolatrice. Je ne m'en fais pas un mérite, le médecin devant agir sur le cerveau comme sur les autres organes.

A ce moment nous entendîmes un bruit de pas dans la première pièce.

— C'est M. Vincent, dit la mère.

La porte s'entr'ouvrit doucement ; mais au même instant, je vis le corps de la jeune fille se soulever, sa tête se tourner, ses mains se tendre du côté où ce bruit — presque imperceptible — s'était produit.

Je soutins l'enfant et, à ma grande surprise, je sentis un effort suprême dans ce pauvre corps, comme si elle voulait s'échapper de mes bras : la porte s'était refermée, et la jeune fille retomba, morte !...

Je poussai un cri, à la fois surpris et désespéré. Cette mort si rapide, sans agonie — cette extinction subite de la flamme vitale — me stupéfiait et j'éprouvais une sorte de colère contre mon inintelligence.

Car, en vérité, je ne comprenais rien à ce qui venait de se passer sous mes yeux ; il me semblait que j'étais en proie à un cauchemar,

La mère, avec une clameur navrée, s'était jetée sur le pauvre corps immobile. Je m'écartai du lit et machinalement, comme embarrassé de l'inutilité de ma présence, j'ouvris la porte et je pénétrai dans la première pièce.

Ce fut alors que je vis pour la première fois, M. Vincent.

Vêtu de couleurs claires, il portait un habit gris, presque blanc. Il était de taille moyenne, assez replet ; mais ce qui me frappa tout d'abord, c'est qu'il me fut impossible de lui attribuer un âge positif. Les cheveux étaient blancs, court frisés et formant trois pointes bien dessinées sur son front et sur ses tempes. Mais le visage était si frais, si rosé, les yeux étaient éclairés d'une lueur si vive qu'en vérité je me demandais si j'avais en face de moi un vieillard ou un jeune homme, qui, par une prédisposition moins rare qu'on ne le croit généralement et tenant au tissu pigmentaire, aurait eu dès l'adolescence les cheveux décolorés.

Et pourtant je me souvenais fort bien que la mère de la morte m'avait parlé de M. Vincent comme d'un septuagénaire.

Il était debout auprès de la fenêtre, attristé, mais pas autant — me sembla-t-il — que je l'aurais voulu trouver. Il s'inclina poliment et m'interrogea du regard :

— Elle est morte, lui dis-je.

Une subite contraction bouleversa son visage, et dans ce mouvement réflexe, je vis tous ses traits se plisser, montrant les mille rayures qui sont l'indice sûr de la vieillesse. Cette apparence de fraîcheur était toute superficielle. Du reste, sans doute par l'afflux du sang au cœur, provoqué par l'émotion, son teint avait pris subitement une teinte jaunâtre, parchemineuse ; les joues s'étaient creusées sous les pommettes saillantes. En une seconde, un masque de mort s'était plaqué sur cette figure.

Et sans dire un mot, saisissant son chapeau avec un emportement fiévreux, M. Vincent, comme pris d'une peur dont il n'était pas le maître, courut à la porte extérieure, l'ouvrit et — je puis dire — s'enfuit avec une rapidité vertigineuse.

Je pensai que cet abandon d'un ami à l'heure suprême serait un nouveau sujet de désespoir pour la pauvre mère, et je me disposais à revenir auprès d'elle, en dépit de la fausseté de ma situation, quand j'entendis frapper à la porte.

Croyant que M. Vincent, pris de remords, s'était décidé à remonter, j'ouvris promptement. C'étaient deux voisines qui venaient prendre des nouvelles de la jeune fille.

Quand elles eurent appris la catastrophe, elles hochèrent la tête.

— Ça devait finir comme ça, dit l'une.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je vivement.

La femme allait répondre, quand la mère, ayant entendu le son de voix connues, sortit de la chambre et se jeta dans les bras de sa voisine en sanglotant.

Mon rôle était fini ; je m'inclinai et je sortis, éprouvant un sentiment d'indicible soulagement à quitter cette maison où ma sensibilité avait été mise à une si rude épreuve.

Je descendais l'escalier, lentement, oppressé cependant par une angoisse dont je définissais mal la nature. Il me semblait que je laissais derrière moi un mystère inexpliqué.

Au moment où je passais devant la loge du concierge, celui-ci m'arrêta :

— Eh ! bien ! monsieur le médecin ? commença-t-il.

— J'ai été appelé trop tard, me hâtai-je de répondre.

L'homme me regarda avec étonnement, comme s'il ne comprenait pas. Je lui donnai quelques explications rapides. Il poussa un vigoureux juron ; puis brandissant le poing vers un ennemi absent :

— Ah ! le bandit ! gronda-t-il. Quand je pense, c'était un colosse de santé, monsieur ! et fraîche et rose !...

— Combien y a-t-il de temps qu'elle est malade ?

— Mais six mois, monsieur, six mois juste !

— Qui donc appelez-vous tout à l'heure... le bandit ?

— Mais lui ! ce vieux tocasson qui n'avait que la peau sur les os et qui est venu se faire nourrir par la mère aux dépens de la fille ! Oh ! il a profité, lui !

— Quoi ! m'écriai-je, supposez-vous donc qu'elle soit morte de faim ?

— Eh bien ! et de quoi donc alors ?

— Viens donc, mon homme, et ne t'occupe donc plus des affaires des autres ! cria du fond de la loge

une voix féminine. C'est l'affaire du médecin de savoir la vérité !...

— Au fait, c'est vrai ! fit le concierge en brisant l'entretien de façon irrévérencieuse.

II

Je rentrai chez moi, févreux, presque irrité. Pour la première fois qu'on faisait appel à ce qu'il me plaisait d'appeler ma science, je me heurtai à un cas désespéré : brutalement, la mort me barrait le passage, et il me semblait l'entendre murmurer à mon oreille le mot de la suprême désespérance : « Tu n'iras pas plus loin !... »

Mais je ne souffrais pas seulement de ce sentiment égoïste et humilié : l'angoisse qui me poignait tout à l'heure augmentait. Pour m'y soustraire, j'essayais de classer mes idées, de grouper les faits remarquables et d'obtenir d'eux une réponse aux doutes qui m'irritaient.

L'état de cette enfant ne répondait à aucune des observations connues. J'ouvrais mes livres un à un, et nulle part je ne trouvais rien qui me satisfît. La malade ne présentait aucun des symptômes classés, et c'était là justement ce qui me troublait le plus : l'absence de symptômes s'affirmait à chaque instant davantage. Fallait-il croire, selon l'insinuation du concierge, aux mauvais traitements, à l'inanition ? Mais, outre que les allures de la mère, l'affection profonde et non jouée qu'elle portait à sa fille donnaient un absolu démenti à ces suppositions, l'état

physique de la malade donnait, à ce point de vue, des contre-indications formelles.

Pendant le peu de temps que j'avais pu l'examiner et l'ausculter, j'avais été surtout étonné de l'état sain des organes importants. Il y avait eu évidemment déperdition de vitalité, lente ou rapide ; mais elle ne s'était opérée par aucun de ces accidents qui laissent en l'organisme des lésions ordinairement faciles à constater.

Mais pourquoi les deux commères avaient-elles paru si bien comprendre ce qui, pour moi, restait inexplicable ? Pourquoi le concierge avait-il semblé dans ses interjections rapides, accuser l'étrange personnage que je connaissais sous le nom de M. Vincent, dont l'abord, il est vrai, m'avait frappé d'une impression pénible, mais que nul indice ne me permettait de soupçonner... Et sur quoi auraient porté mes soupçons ? Si horribles que pussent être certaines hypothèses, je m'y arrêtais et, là encore, groupant mes observations, j'acquerrais la conviction qu'elles n'auraient reposé sur aucune base possible.

Puis, je le répète, il est des physionomies qui ne trompent pas, et celle de cette mère respirait la plus parfaite honnêteté. Elle aimait sa fille, ne l'avait jamais quittée... Non, non, il était inutile de se lancer sur une piste que tout démontrait fautive et calomniatrice.

A la fin, cet examen de raison et de conscience m'énerva à ce point qu'il me fut impossible de rester seul plus longtemps. J'avais besoin d'entendre des

voix humaines, d'échanger mes pensées, de me rafraîchir le cerveau dans le flot des banalités courantes.

Je sortis. Quand j'entrai dans le cercle de lumière projeté par le gaz de la brasserie, et d'où émergeait la silhouette remuante des jeunes gens, ce fut une clameur de bienvenue. Depuis ma thèse, on ne m'avait pas vu trois fois. Et les quolibets amicaux de pleuvoir sur moi, et les mains de m'attirer, pour me contraindre à m'asseoir devant une pile de soucoupes, obélisque obituaire des chopes disparues. Je ne me fis pas prier, d'ailleurs. Ce bruit, cette exubérance me rassérénaient.

Il me fallut rendre raison de ma perpétuelle réclusion, me défendre d'ingratitude envers les anciennes amitiés, confesser mes ambitions et mes espérances, mais surtout trinquer et retrinquer encore, en absorbant l'horrible dilution alcoolisée qu'en notre beau pays on décore du nom de bière, et dont le principal mérite — apprécié surtout du vendeur — est de condamner le moins altéré à une soif dévorante, mère du renouvellement.

Sous cette influence excitante pour le cerveau, jusqu'au moment où elle torture l'estomac, mes idées se faisaient plus nettes : je reprenais la perception active des faits et en même temps, je sentais un invincible désir de raconter l'étrange aventure à laquelle j'avais été mêlé tout à l'heure. Naturellement je ne tardai pas à y succomber et, d'une seule haleine, je narrai l'incident.

Comme il s'agissait d'un enfant — l'éternel problème

qui émeut les plus sceptiques — on m'écoula attentivement, et nul ne me railla lorsque j'affirmai l'émotion douloureuse que m'avait causée mon ignorance.

— Ecoute, me dit Gaston Dussault, un jeune docteur dont nous reconnaissons tous la haute valeur, je n'ai pas la prétention de te donner le mot du logogriphe que tu nous proposes. Mon observation sera d'un caractère plus général et en même temps de nature, hélas ! peu encourageante. Il y a deux périodes dans la vie du médecin. La première — temps de jeunesse — comporte la curiosité ardente, la volonté de vaincre le mal, le dévouement que rien ne rebute. C'est aussi le temps du travail acharné, avec quinze et vingt heures de lecture ou de griffonnage, avec la brûlure des yeux à des mèches de chandelles fumeuses et mal odorantes. Or pendant que nous pôtassons avec cette furie, la vie marche, s'agite, se rue autour et en dehors de nous. Nous nous bouchons les oreilles pour n'entendre pas le bruit que fait l'humanité, la grande malade souffrant par les poumons, par le cœur, par le cerveau. Nous demandons à autrui la science toute faite, celle que le passé a entassée dans les in-8° formidables de lourdeur et de prix : et le temps nous manque pour apprendre le secret de la vie et de la mort dans le seul livre toujours ouvert, illustré de *schemas* toujours nouveaux, sincères et probants, et ce livre, le voici...

D'un geste circulaire, il montrait le boulevard ; le gaz jetait ses bandes blanchâtres dans lesquelles roulait le flot incessant des promeneurs.

— Voilà le grand manuel de pathologie interne et

externe, continua-t-il ; voilà la physiologie en action. Que voyons-nous de cela nous, les jeunes, rivés à l'hôpital ou au cabinet de travail ? Et ceci est un volume, un chapitre, un alinéa de la vaste encyclopédie médicale qui est la société tout entière. Ah ! s'écria-t-il d'un accent dont la sincérité nous frappa, avoir le temps — c'est-à-dire l'argent de la vie quotidienne — et se consacrer tout entier à la lecture de la bibliothèque humaine, de ce dictionnaire universel dont chaque homme est une page, l'épeler, la transcrire, l'annoter... et après cela faire de la médecine ! Que dis-je ? Après cela, la médecine serait faite... car alors on aurait autopsié, non des cadavres, mais des êtres vivants, des cerveaux, des poitrines et des cœurs... Dix ans d'observations accomplies avec le superbe courage que nous mettons à remuer des cendres d'érudition, et la vraie flamme jaillirait!...

— Mais après le travail forcené auquel nous devons nous condamner, m'écriai-je, il nous reste plus de la moitié de notre vie...

— Pour devenir le second homme qui est en tout médecin, interrompit-il, le découragé, le sceptique, l'ignorant, le praticien banal et routinier qui vise la croix d'honneur et l'Académie. Quand nous nous évadons des livres, nous sommes aveugles et ne voyons plus l'homme...

A ce moment, je poussai une exclamation et, posant ma main sur son bras :

— Regarde, lui-dis-je.

Il suivit l'indication que lui donnait mon doigt.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il.
C'est le vieillard dont je te parlais tout à l'heure...

M. Vincent !...

En effet, sous le reflet cru des cristaux dépolis, le vieillard s'avancait, lentement, péniblement, et je frissonnais en constatant l'incroyable changement qui s'était produit en lui depuis une heure à peine que je l'avais quitté.

Il me paraissait blafard, maigre, voûté, brisé. A chaque pas traîné sur l'asphalte, il regardait autour de lui, tournant son cou branlant dont je croyais entendre craquer les vertèbres.

— Hé ! mais, s'écria un de nos voisins, c'est le vieux Thévenin ! Il n'est donc pas mort ?

— En effet, reprit Gaston, qui l'avait regardé plus attentivement ; je ne l'avais pas reconnu tout d'abord...

— Mais qui est M. Thévenin ? demandai-je impatientement.

Sans me répondre directement, Gaston continua, comme se parlant à lui-même :

— Je l'ai rencontré il y a quelques mois à peine, il était alerte et rajeuni...

— Puisque moi-même, il y a une heure, j'ai cru, en le voyant, me trouver en face d'un homme encore jeune... Il se peut, après tout, que le chagrin ait produit cette métamorphose...

— Viens, me dit Gaston, en me touchant légèrement l'épaule ; je te dirai ce que je sais de lui...

M. Vincent — je continuerai à lui donner ce nom, qui lui appartenait réellement : il s'appelait Vincent

Thévenin — avait franchi la zone de lumière dont nous occupions le centre.

Je me levai avec empressement et suivis mon camarade.

En un instant, nous eûmes retrouvé la piste du vieillard, qui remontait le boulevard, se perdant à travers la foule rieuse et gaie qui jouissait de cette soirée d'été plantureuse et vivifiante.

Son dos étroit semblait appartenir à un personnage macabre.

— Parle, dis-je à mon camarade ; hâte-toi de me dire ce que tu sais de ce personnage qui m'intéresse, m'inquiète et m'irrite tout à la fois.

— Suivons-le d'abord, reprit Gaston ; je connais son passé, il me plairait de connaître quelque chose du présent.

Je dus commander à mon impatience et, réglant notre pas sur celui de M. Thévenin, nous nous arrangeâmes de façon à ne le pas perdre de vue.

Je remarquai alors que devant chaque café il s'arrêtait, restant sur le seuil et fouillant du regard, cherchant sans doute quelqu'un... ou peut-être quelqu'une, ajouta Gaston en riant. En effet, il se portait de préférence devant les établissements fréquentés par les jeunes femmes du quartier.

— C'est une simple plaisanterie, du reste, ajouta Gaston ; car, outre que Thévenin a toujours été fort chaste, il doit être plus que centenaire...

— Centenaire !

— J'ai trente-cinq ans, reprit mon interlocuteur, et, quand j'en avais quinze, celui qui me raconta l'his-

toire de Thévenin m'affirma qu'il vivait déjà en 1789.

Cependant le vieillard avait repris — non sa course — mais son glissement silencieux qui lui donnait un caractère quasi-fantastique.

A mesure qu'il marchait, il semblait qu'il se courbât davantage sous un poids devenu plus lourd : son apparence falote s'accroissait. En vérité, nous en venions à craindre qu'il ne s'affinât au point de s'évanouir dans l'air et de disparaître tout à fait.

Arrivé à l'extrémité du boulevard, il s'arrêta, comme hésitant sur la direction qu'il devait suivre : mais l'heure passait, les promeneurs devenaient rares. Etant tout près de lui, presque à le toucher, nous le vîmes esquiver un geste qui tenait à la fois de la colère et du découragement ; et il s'engagea dans une rue transversale.

Nous ne perdîmes pas sa trace et bientôt nous le vîmes traverser la rue et marcher droit à une porte cochère, devant laquelle une grosse femme — évidemment une concierge — humait les fraîcheurs de la soirée, tenant sur les genoux un garçon de six à sept ans, solide et gras.

A peine le gars eût-il aperçu Thévenin qu'il sauta en bas du giron de sa mère et courut à lui à grandes enjambées. Il heurta même si fort le vieillard que nous craignîmes un instant qu'il ne le renversât. Mais au contraire, avec une force qui nous étonna, Thévenin le saisit dans ses bras, l'enleva de terre et l'embrassa longuement :

— Pauvre homme, murmurai-je attendri, il pense à la petite morte.

Cependant la grosse femme rappelait son garçon, l'objurgant en criant :

— Veux-tu bien laisser monsieur... petit gredin !... Je vous demande pardon, monsieur Vincent...

Il répondait doucement, tapotant les joues du petit qui était revenu se coller contre lui.

— Ah ! je sais bien que vous êtes le papa Gâteau de tous les enfants ! continuait la femme, et, du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils courent à vous...

Cependant M. Vincent n'entrait pas, quoique la concierge se fût écartée pour lui livrer passage.

Il paraissait hésiter ; puis il lui dit timidement :

— Vous ne voulez pas me le confier..., je lui apprendrais tant de belles choses !

— Oh ! ce serait avec plaisir, monsieur Vincent. Mais vous savez bien qu'il reste à la campagne, chez sa grand'mère. Pour qu'on me l'ait prêté huit jours, il a fallu la croix et la bannière... Et puis l'air est si bon là-bas !...

M. Vincent n'insista pas. Il embrassa encore une fois l'enfant et disparut dans le long corridor. Il semblait rajeuni, en vérité.

Gaston s'approcha :

— C'est bien le savant M. Vincent Thévenin qui vient de rentrer ?...

— Oui, monsieur. Ah ! oui, un savant, et puis un si brave homme ! Le père aux enfants, quoi ! Et ils le savent bien, les petits gueux ; ils lui soutirent des sous toute la journée.

— Il demeure ici ?...

— Depuis dix ans...

— Je l'ai un peu connu autrefois. Il me paraît bien vieilli...

— Ne vous y fiez pas ! Tenez, il y a six mois, il était si cassé qu'il n'avait plus que le souffle. Tout à coup, patatras ! ç'a été comme un coup de baguette. Je ne sais pas ce qu'il avait inventé pour se soigner, mais en moins de six semaines il était retapé... là... à neuf ! au point que, si j'avais été veuve...

Elle rit franchement, en femme qui peut se permettre un peu de gauloiserie sans que personne y trouve à critiquer.

— Mais quel âge lui donnez-vous ? ajoutai-je.

— Oh ! un zeste ! dans les quatre-vingt-quinze... au moins.

— Voilà l'homme, reprit Gaston quand, nous étant éloignés, nous eûmes repris notre promenade. Très estimé, très respecté, aimant les enfants. Qu'en dis-tu ?

— Rien. J'attends son histoire.

— Elle est fort simple, en somme, j'entends pour nous qui, en fait de science, n'admettons guère l'impossible. M. Vincent de Bossaye de Thévenin est le dernier descendant d'une grande famille qui a émigré pendant la Révolution française. Son père était un des cent actionnaires à 2,400 livres du fameux Mesmer, qu'il suivit en Suisse où, comme tu le sais, le célèbre thaumaturge résida jusqu'à sa mort, survenue en 1815. M. de Bossaye père rentra en France avec les Bourbons et mourut bientôt après, laissant un fils, celui qui nous occupe. Vincent suivit les leçons

de Carra et de Saussure, conquiert ses grades dans la médecine et s'attacha au fameux Deleuze, qu'on surnommait, sous la Restauration, l'Hippocrate du magnétisme animal.

« Dès lors, il rompit en visière avec la routine académique, fut pendant quelques années secrétaire de la Société magnétique fondée par le marquis de Puységur et devint enfin l'ami, le secrétaire, l'*alter ego* du marquis de Mirville, directeur de la Société d'Avignon et auteur d'un très étrange ouvrage sur *les esprits et leurs manifestations fluidiques*.

J'interrompis vivement Gaston, m'écriant :

— En somme, ce grand savant est un spirite... un fou !

— Pourquoi t'emporter ainsi ? reprit Gaston en souriant. L'homme qui, il y a cent cinquante ans, aurait prévu l'éclairage électrique des gares de chemins de fer eût paru digne d'être enfermé aux Petites-Maisons.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

LA TOUSSAINT

*Au glas plaintif et lent de la cloche attristée
Une procession par la neige portée
En cortège se rend à la ville des morts.*

*C'est le jour où chacun verse sur une tombe
Avec un souvenir une larme qui tombe,
Ou de regrets, ou de remords.*

*Les disparus sont là, dans le brouillard intense
Emus autant qu'heureux d'annuler la distance
Entre eux et les proscrits dans leur deuil gémissant.
Comme un trait d'union créé par la prière,
Un essaim de flocons exhaussant chaque pierre:
Le sol monte, et le ciel descend!*

*Il semble que l'Esprit, en ce jour triste et sombre
Enseigne aux survivants que notre vie est l'Ombre,
Et dit que la Lumière est après le tombeau.
Que la mort n'est qu'un pont jeté sur l'autre rive,
Où l'âme s'affranchit aussitôt qu'elle arrive,
Eblouie au divin flambeau!*

*Pour l'Esprit radieux nos clartés sont funèbres,
Et c'est nous qui traînons nos jours dans les ténèbres
A travers la douleur, marquées du fatal sceau.
Ici-bas nous pleurons quand une âme s'élève;
Au ciel, on prend le deuil, quand l'esprit en son rêve
Est englouti par un berceau!*

ELY STAR.

BIBLIOGRAPHIE

La Victoire du Mari, par JOSÉPHIN PÉLADAN

Lorsque, en 1882, M. Joséphin Péladan inventa le type du mage moderne sous les traits de Mérodack du Vice

Suprême, il n'y avait pas encore de mouvement occulte proprement dit. On peut considérer certains chapitres du premier roman de la *décadence latine* comme les éléments précurseurs de l'œuvre gnostique si puissante aujourd'hui. Dans son nouveau et sixième roman, l'auteur d'*Istar* aborde la série de phénomènes plus spécialement exposés par les théosophes.

Obéissant à la nécessité d'art qui veut le dramatisme même dans l'explication scientifique, il a mis en action la sortie de corps astral expliquant comment l'incube du moyen âge n'est autre qu'une bilocation animique du périsprit. Nous avons publié un fragment de conversation entre le docteur Sexthental et le héros du livre, Adar, qui veut être initié.

Signalons aussi les analyses scientifiques de la volupté et l'explication magique de l'œuvre wagnérienne. Nous n'avons pas à louer l'écrivain et le psychologue, ils sont consacrés ; mais nous soulignons le mérite du mage qui eut le premier le courage de demander à l'occulte tout le déterminisme de son œuvre et qui a beaucoup fait pour l'expansion de nos doctrines, puisque, seul, il les a transportées dans la forme prosélytiste du roman balzacien avec maîtrise.

Dans l'esprit de tous, Joséphin Péladan succède à Barbey d'Aurevilly comme chef de ces catholiques indépendants qui veulent rétablir cet ésotérisme que cultivèrent les premiers pères de l'Eglise.

Le célèbre romancier diffère de ses confrères en magie par son absolu subordinationnement de tout à l'Eglise, contrairement à la marche de notre groupe ; il demeure personnellement hostile à la franc-maçonnerie comme au spiritisme avec une attitude de cardinal romain d'une intolérance ultramontaine. Nous notons cette nuance sans la juger et convions tous les adeptes à la lecture de ce sixième tome de la *décadence latine* qui contient autant que la forme du roman le comporte des pages tout à fait dignes d'un mage.

O.

Au cours de sa parabole, M. Péladan répond simplement à la trop fameuse lettre de M. Charcot sur le magnétisme :

« M. Charcot, au mépris de toute probité scientifique, non seulement s'est approprié les découvertes de Mesmer, Puységur, Deleuze, Faria, Dupotet ; mais ce qu'il leur a pris, il l'a défiguré, à force d'incompréhension ; encore il y ajoute l'insolente audace d'affirmer, dans une lettre honteuse, qu'il a acquis à la science le magnétisme, demandant à la loi de réserver l'exercice de cet art aux médecins.

Or, cet intègre professeur, qui veut monopoliser le mesmérisme au profit de sa confrérie, a publiquement commis des crimes sur ce terrain.

Le clinicien a-t-il le droit de traiter en sujet d'expérience le pauvre de son hôpital ? La question est à poser au socialisme qui court !

Un des procédés de ce vaudevilliste de l'hypnotisme, consiste à étourdir par un coup de gong et à faire retourner le patient vers un brusque et aveuglant rayon électrique : n'est-ce pas de la barbarie civilisée ?

M. Charcot magnétise et ne croit pas à l'existence du fluide ; or, il est lui-même parmi les magnétistes que l'émission nerveuse de l'opérateur seule est thérapeutique, et que dans les cas de la Salpêtrière, forcer un malade aux frais fluidiques de son traitement, c'est illogique et malhonorable, pour modérer le terme à employer.

Les gens de théâtre sont des Charcot. »

*
* *

Amour idéal. — 1 vol. de vers, 2 fr. 50. Vanier, éditeur.

Le docteur Adolphe Rousseau, auteur d'un livre de vers intitulé *la Grande X...* dont on a beaucoup parlé lors de son apparition, vient de publier un second volume : titre : *Amour idéal.*

Cette œuvre nouvelle est celle d'un vrai poète. Un beau souffle lyrique anime la plupart des strophes ; de ravissantes descriptions, des passages d'une sensibilité exquise, des trouvailles disséminées çà et là annoncent le maître futur.

Le docteur Rousseau prétend allier la science à la poésie, et l'on peut dire, après lecture, qu'il a triomphé dans cette rude tâche.

Peut-être cependant quelques rares poésies, inférieures et trop lâchées, font-elles tache sur l'ensemble ? Noblesse oblige, et le docteur Rousseau a le devoir de se montrer très sévère envers lui-même.

Mais hâtons-nous de l'ajouter, l'originalité et la vigueur du reste rachètent vaillamment ce péché véniel : Souhaitons à *Amour idéal* un grand et légitime succès.

•
•

La Princesse pâle. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50. Ollendorf, éditeur.

« En ce roman, déclarent MM. Robert de la Villehervé et Georges Millet dans leur dédicace à Catulle Mendès, essayant une peinture exacte d'un milieu qui nous a captivés, et suivant la vérité avec l'unique souci d'être sincères, nous avons inévitablement rencontré le lyrisme car l'existence matérielle ne nous absorbe jamais tout entiers, et l'âme exilée revole sans cesse vers l'azur et vers la lumière. »

Fidèles à ce programme, les deux auteurs peuvent à juste titre s'enorgueillir du résultat obtenu. Une étrange intensité de vie se dégage de leur belle œuvre. Les personnages on les connaît, on leur a parlé, on leur a serré la main. Nul n'est foncièrement mauvais, chacun apporte sa part de qualités et de défauts ; l'être intérieur s'extériorise, c'est lui qui pense, souffre, agit et anime jusqu'au décor.

Michel Wattelin, un grand artiste — un grand enfant par suite — a croisé Cécile Quintarie dans la rue, s'en est emmouraché et a demandé sa main. De santé délicate, nerveuse, aimante, et follement jalouse, la jeune femme surprend son mari avec une maîtresse. C'est le soir, la pluie tombe, elle se sauve, éperdue, désabusée, rentre à pied sous l'averse et, vaincue par la phtisie, s'éteint sans lutte contre le mal quelques mois après, laissant une fillette, Nélie, en qui renaît son âme vibrante et passionnée.

Un ancien modèle, Méa, dirige bientôt la maison, écarte les grands parents, chasse la vieille domestique dont le dévouement protégeait Nélie, et l'enfant grandit

isolée, sevrée d'affection, privée de compagne, parmi les camarades d'atelier de son père. Sans occasions d'épanchement, ses besoins de tendresse la torturent et la consomment. Son imagination s'exalte, précocement éveillée. Une seule personne lui a parfois témoigné de l'intérêt, Crouzon, un intime de Wattelir. Femme avant l'âge, elle s'éprend pour cet unique ami d'un amour secret, naïf, mais intense et qui la possède toute ; aussi, celui-ci marié, trop frêle pour supporter la ruine de son cher rêve, trop angélique pour affronter les grossières réalités terrestres, elle se languit et meurt lentement de la même mort que sa mère.

Quelle bonne émotion vous poigne à la lecture de ces pages d'un style impeccable, toujours simple et clair à quelque hauteur qu'il s'élève ! Quelle exactitude scrupuleuse dans le rendu de ces caractères, de scène en scène ! Ce sont les Quinterie si vénérables, si touchants avec leur adoration dévote pour Nélie ; c'est Aurette qui met à se dévouer son entêtement de vieille paysanne ; c'est Méa, pas méchante au fond malgré ses instincts de fille ; c'est Crouzon, Besque, le Turquorage, Delande, ces types, coudoyés sur les bonlevards, c'est Wattelin désespéré, s'acharnant au travail près de Nélie agonisante qui s'identifie à la *Princesse pâle*, cette création d'un poète plus aimée par elle qu'une sœur !

Quand MM. Robert de la Villehervé et Georges Millet donneront-ils des frères à ce petit chef-d'œuvre ?

GEORGE MONTIÈRE.

Congrès Magnétique International

Le Congrès magnétique a terminé ses travaux trop tard pour que nous puissions, dans ce numéro, en donner un compte rendu détaillé. La prochaine fois, nous indiquerons les conclusions votées, nous analyse-

rons les principaux mémoires et nous reproduirons en entier l'intéressant rapport intitulé : *le Magnétisme devant la loi*, de notre collaborateur le docteur Foveau de Courmelles qui, vice-président, a pris une grande part à un grand nombre de discussions.

Nous nous bornons aujourd'hui à constater le succès incontestable qu'a remporté ce Congrès préparé à la hâte, mais dont le travail, le dévouement et la résolution des organisateurs sont parvenus à faire une importante affirmation d'une vérité restée jusqu'ici inconnue, méprisée ou falsifiée par des adversaires peu scrupuleux ou trop ignorants.

Si le temps avait manqué pour rendre le Congrès vraiment international, il comptait pourtant parmi ses membres quelques étrangers, surtout un des magnétistes les plus connus d'Europe, M. Ragazzi, de La Haye.

Beaucoup de grands journaux, le *Figaro*, l'*Événement*, l'*Echo de Paris*, le *XIX^e Siècle*, *Paris*, le *Voltaire*, la *Gazette de France*, le *Petit Journal* et plusieurs autres ont parlé du Congrès dans les meilleurs termes, reconnaissant son caractère scientifique et son importance au point de vue social.

Le 27 octobre, nous étions tous réunis, congressistes et journalistes, dans un grand banquet où plusieurs orateurs ont prononcé d'excellentes paroles. Dans une allocution pleine d'esprit et de cordialité, notre confrère M. Emile Gauthier, du *Figaro*, a retracé la tâche des journalistes modernes, toujours à l'affût de faits intéressant le public et a remercié les magnétiseurs de leur avoir fourni une aussi belle occasion de prendre la plume.

Le Congrès de 1889 marquera une phase nouvelle dans les annales du magnétisme qui ne tardera pas, espérons-le, à prendre un rang bien mérité parmi les sciences, pour le plus grand bien, de l'humanité dont il guérit les maux et la facilité des recherches philosophiques auxquelles il procure des documents du plus haut intérêt.

LUCIEN MAUCHEL.

L'abondance des matières m'oblige à remettre au pro-

chain numéro mon compte rendu des deux livres de M. Laurent de Faget, précédemment annoncé.

L. M.

BULLETIN MAÇONNIQUE

La Franc-Maçonnerie est sujette à être fort mal jugée lorsqu'elle n'est appréciée que par ce qui transpire à son sujet dans le monde profane. Celui-ci n'a généralement connaissance que de certains faits accidentels ayant attiré l'attention du public par le scandale plus ou moins retentissant qu'ils occasionnent au sein de l'Ordre symbolique. Ces faits regrettables sont fort rares, mais ils produisent une impression des plus fâcheuses sur ceux qui ne se doutent point du travail paisible et constant que poursuivent en dehors de toute agitation tapageuse l'immense majorité des Loges maçonniques.

Les ateliers de province accomplissent surtout sous ce rapport une tâche au-dessus de tout éloge en répandant d'une façon discrète la lumière initiatique dont ils détiennent fidèlement le dépôt traditionnel. Ils ont pu, il est vrai, suivre momentanément les errements inaugurés par quelques novateurs agnostiques, mais graduellement ils rentrent tous dans la voie tracée par les vrais maîtres de la science d'Hiram.

Parmi les ateliers du Grand Orient de France, la Loge de Châlons-sur-Marne se signale à ce point de vue par un zèle des plus louables pour tout ce qui conserve à la Franc-Maçonnerie son caractère propre de société initiatique. S'appliquant à suivre les usages symboliques avec une minutie que les Maçons parisiens ne sont plus habitués à trouver au sein des Loges de la capitale, la Bienfaisance châlonnaise ne porte à son ordre du jour que des questions strictement conformes au programme réglementaire.

Les dissentiments fâcheux provoqués trop souvent par les discussions politiques sont ainsi évités, en sorte qu'il règne sur les colonnes de cet atelier modèle un

esprit de fraternité absolument exemplaire. Le niveau intellectuel s'y maintient, du reste, de beaucoup au-dessus de la moyenne habituelle. L'armée et le corps enseignant se trouvent largement représentés, ce qui contribue à entretenir d'excellentes habitudes de discipline et d'assiduité au sein des chantiers symboliques.

Disons enfin pour terminer que la Loge de Châlons-sur-Marne est redevable de sa prospérité surtout à l'ardeur infatigable de son Vénérable, le f. Maurice Bloch, dont le dévouement aux intérêts de l'Ordre maçonnique est au-dessus de tout éloge.

OSWALD WIRTH.

N. B. — Les Maçons qui se trouveraient de passage à Châlons-sur-Marne le deuxième dimanche du mois, dans l'après-midi, ou le quatrième samedi dans la soirée, auront grand avantage à rendre visite à la Bienfaisance châlonnaise (temple, rue Grande-Etape, 54). Ils y trouveront un accueil dont ils ne pourront garder que le plus agréable souvenir.

La nouvelle œuvre de Jules Lermina

Nos lecteurs n'ont pas oublié cette œuvre si profonde au point de vue de l'enseignement ésotérique : *A Brûler*. Jules Lermina commence aujourd'hui dans *l'Initiation* un récit encore plus curieux au point de vue de la science occulte. *L'Elixir de vie*, le secret tant caché des Indous, est dévoilé sans restriction pour celui qui saura comprendre, dans la nouvelle œuvre du maître. Au nom de l'Occultisme et de tous ses défenseurs nous adressons toutes nos félicitations à Jules Lermina pour avoir su traduire avec toute la clarté de l'esprit français les obscurs enseignements de l'ésotérisme. Nos lecteurs jugeront si nous avons raison et d'avance nous sommes assurés d'une réponse affirmative.

La Rédaction.

NOUVELLES DIVERSES

CONFÉRENCES JULES LERMINA. — M. Jules Lermina a fait encore deux nouvelles conférences à la salle des Capucines, devant un public fort nombreux. Il a développé les preuves de l'existence du corps astral et montré les conséquences de ce fait au point de vue de la philosophie et des croyances positives de notre époque. Sa deuxième conférence : *les Morts*, a roulé sur les preuves possibles de la persistance de l'être après la mort et sur les moyens de se mettre en relation avec lui.

*
**

L'intéressante étude de NAPOLÉON NEY sur *les Sociétés secrètes des Musulmans* vient de paraître chez Carré en une jolie brochure in-18, au prix de 1 fr.

*
**

Bientôt va paraître chez Carré la deuxième édition entièrement refondue et considérablement augmentée de *Seuil du Mystère*, de STANISLAS DE GUAITA. Nul doute que cette œuvre du célèbre kabbaliste n'obtienne le grand succès qu'elle mérite.

*
**

M. Papus vient de recevoir de l'Union française de la Jeunesse où il est professeur, une médaille d'argent. Il était déjà titulaire d'une médaille de bronze depuis deux ans.

*
**

M. Durville, directeur du *Journal du magnétisme*, vient de rouvrir son cours pratique de magnétisme appliqué à la thérapeutique. Les leçons ont lieu tous les jeudis à l'*Institut magnétique*, 23, rue Saint-Merri.

*
**

M^{me} Bablin, le médium si connu, demeure 41, rue Bellefond (*Réponse à divers abonnés*).

*
* *

Avis aux occultistes connaissant la langue anglaise.

Par suite d'un arrangement avec le grand éditeur d'occultisme de Londres, GEORGE REDWAY, l'*Initiation* est en mesure de fournir tous les livres de cette maison franco avec un rabais de 10 % sur le prix marqué. S'adresser à la rédaction de la Revue.

*
* *

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs l'entrée dans la rédaction de l'*Initiation* de deux nouveaux membres :

M. DOINEL, archiviste-général du département du Loiret, dont ce numéro contient un intéressant travail ;

Et M. DELÉZINIER, l'auteur du laboratoire de l'alchimiste justement remarqué à l'Exposition universelle.

*
* *

NOUVELLE PRIME A NOS ABONNÉS

Par suite d'une entente avec la direction du *Journal du Magnétisme*, l'organe de la Société magnétique de France, tout abonné de l'*Initiation* qui adressera une demande à M. H. Durville, directeur du *Journal du Magnétisme*, 23, rue St-Merri, recevra gratuitement en prime un abonnement à cette intéressante publication.

REVUES & JOURNAUX

L'*Etoile* publie le remarquable discours prononcé par l'abbé Roca au Congrès spirite et un excellent article de M. Alber Jhouney intitulé *Chrétiens Messianiques et*

théosophes néo-bouddhistes. Elle reproduit aussi le *Prêtre Jean de Cronstadt* paru dans l'*Initiation*.

*
**

A lire dans la *Revue Théosophique* un très intéressant article d'Annie Besant : *Fourquoi je devins théosophe*. L'auteur est un écrivain socialiste très connu en Angleterre dont la récente conversion à la théosophie lui avait attiré de vives polémiques.

*
**

Le *Moniteur Spirite et Magnétique* de Bruxelles reproduit les deux discours de Jules Lermina au Congrès Spirite et spiritualiste et doit continuer le compte-rendu des travaux du Congrès.

*
**

Les Sciences Mystérieuses également de Bruxelles, publie une grande partie du rapport de Papus au même Congrès.

*
**

A lire dans la *Revue Socialiste* la suite du travail instructif de M. A. Regnard sur le *Bilan du Christianisme et du Judaïsme* et qui étudie cette fois la Société romaine.

*
**

L'organe socialiste le *Coup de Feu* vient d'être remplacé par la *Revue Européenne*, revue socialiste, littéraire, artistique comme son aînée, mais conçue dans un esprit beaucoup plus large. Bien que partisans de l'idéalisme et du mysticisme qu'elle repousse, nous ne saurions trop approuver son but qu'elle résume en ces mots : « Du pain et des félicités pour tous ».

*
**

La *Revue Spirite* du 1^{er} novembre contient un article à citer avec éloges ; titre : *Une préface de la Voyante de Provorst* et la reproduction de l'intéressant article du *Figaro* : Le Magnétisme animal.

*
*
*

La Religion laïque du 15 octobre contient un fort bel article de CH. FAUVETY en réponse au discours de M. Marius, Georges, ainsi qu'un article théosophique Bouddhistes et Chrétiens de M. P.-E. COURTÉPÉE.

*
*
*

L'Arbitre, organe de la Société française de l'arbitrage entre nations (111, boulevard St-Germain) est envoyé à toute personne qui en fait la demande. Il est inutile, pensons-nous, de recommander ces idées à nos lecteurs qui en sont tous de chaleureux partisans.

*
*
*

Le *Journal du Magnétisme* d'octobre 1889 contient un fort intéressant article du D^r DUFAY sur la lucidité (Envoi gratuit d'un numéro de ce journal sur demande à M. H. Durville, 23, rue St-Merri.)

*
*
*

La Religion de l'Avenir, organe de l'Union spirite de Reims, vient de paraître. C'est un organe trimestriel, qui, espérons-le, deviendra bientôt mensuel, il le mérite.

*
*
*

La Rénovation, organe de la conciliation sociale et des doctrines d'association (15, passage Saulnier), publie un intéressant article de M. HIPPOLYTE DESTREM.

*
*
*

Le *Bulletin des Sommaires* du 31 octobre 1889 contient une causerie sur l'occultisme très intéressante, par notre savant confrère F.-CH. LIMOUSIN, directeur de cette publication.

*
*
*

Le *Journal d'Hygiène* (n° 682) du 17 octobre 1889, contient un fort intéressant article de ROUXEL sur l'*Origine de la civilisation française*.

*
**

ÉTRANGER

Le Lucifer, de Londres, contient un important travail de M. E.-D. FAUWET ; titre : *The case for Metempsychosis*, ainsi qu'une étude de grande valeur de THOMAS WILLIAMS : *Psychic fire*. Le reste de cette grosse revue est presque tout entier consacré à la polémique.

*
**

The Theosophist, de Madras, publie une étude bibliographique très savante sur le *Tarot des Bohémiens*, par Papus. Cette importante revue a toujours conservé le ton calme et vraiment sérieux qui seul convient à ce genre d'études.

*
**

Lux, de Rome, publie en italien le rapport sur le Congrès spirite et spiritualiste de Paris.

LIVRES REÇUS

Nos Contemporaines: Jeanne Deroin et Julie Daubié, par M^{lle} H. WILD.
Librairie Universelle, 41, rue de Seine

M^{lle} H. Wild, si connue dans le monde des protestataires contre toutes les erreurs sociales, vient de faire imprimer en une élégante brochure la communication si justement remarquée qu'elle a faite au Congrès international des œuvres et des institutions féminines.

Le caractère vraiment élevé des deux femmes d'élite qu'elle nous présente, était digne d'exercer le talent de M^{lle} H. Wild. Recommandons à tous les amis du bien et de la vertu cette nouvelle œuvre de l'infatigable défenseur des inconnues et des opprimées.

*
**

Vient de paraître un nouveau roman très intéressant de notre confrère EDMOND BAZIRE, *Charbons ardents*. Nous ferons bientôt un compte-rendu de ce livre.

*
* *

AMÉDÉE H. SIMONIN. — *Traité de psychologie*, phénomènes de la pensée et facultés de l'âme. Paris, librairie académique, 35, quai des Augustins; prix 3 fr. 50.

10. *Le Matérialisme démasqué*, 1 vol. in-18 de 256 pages; prix 3 fr.

10. *Solution du problème de la suggestion hypnotique*. Paris, Dentu, 1889, in-18; prix 2 fr.

NÉCROLOGIE

M Alfredo Pioda nous annonce la mort d'un des théosophes les plus zélés et les plus instruits,

LE D^r R. THURMANN.

Voici en quels termes notre ami résume son opinion sur le défunt :

« M. le professeur R. Thurmann est mort inopinément à Perpignan, dans l'après-midi du 16 septembre. Il avait l'intention de passer en Espagne.

« C'est une perte pour les études occultes. Il en était un apôtre ardent, modeste et désintéressé.

« Son œuvre quoique inconnue du grand public était constante et féconde.

« C'est à lui que je dois d'être entré dans cet ordre d'idées et je connais nombre de personnes de tout âge et de toutes conditions qui doivent à son zèle d'être devenues occultistes et qui, comme moi, le reconnaissent comme frère et père intellectuel.

« Il n'avait que 49 ans. »

« ALFREDO PIODA. »

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

VIENT DE PARAÎTRE

PAPUS

CLEF ABSOLUE DE LA SCIENCE OCCULTE

LE TAROT
DES BOHÉMIENS

Le plus ancien Livre du Monde

(A l'usage exclusif des Initiés)

Magnifique volume in-8° de 370 pages avec huit planches phototypiques hors texte et plus de deux cents figures et tableaux explicatifs. — Carré, éditeur, 58, rue Saint-André-des-Arts. 9 fr.

Tous les lecteurs d'ELIPHAS LÉVI et de CHRISTIAN et tous ceux qui s'intéressent à la Science Occulte trouveront de précieuses indications, *absolument inédites* jusqu'ici, dans cet ouvrage.

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef: **VICTOR TISSOT**

L'Écho de la Semaine publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement: **6 fr. par an**, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

PRIME

Ce numéro contiendra en prime à tous nos lecteurs (par exception), une superbe phototypie intitulée : le *Gardien du Seuil*, tirée d'un vieux livre de philosophie hermétique.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de l'*Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gautier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Euréka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhouney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur CARRÉ se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR: **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT: **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef:

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction:

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

Galeries de l'Odéon	12, Boulevard des Italiens	14, rue Auber LELIÉGEOIS gérant	Rue de Marengo
------------------------	-------------------------------	---------------------------------------	----------------

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36^{bis}, avenue de l'Opéra, 36^{bis}
H. FLOURY, GÉRANT

CHACORNAC
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Occulte y sont en vente et aux meilleures conditions.

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPIE

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

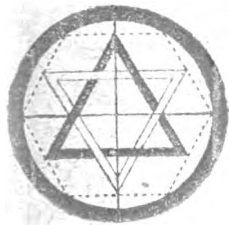
PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices, manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *l'Initiation* sont exécutées par les procédés de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation



Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

5^{me} VOLUME. — 2^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 3 (Décembre 1889)

PARTIE INITIATIQUE... *Le Sorcier*..... **Stanislas de Guaita**
(p. 193 à 214).

Le Gardien du Seuil
(introduction à la
Magie pratique) . . **F.-Ch. Barlet.**
(p. 214 à 233.)

**PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...**

Du Sujet transcendant **D^d Mac-Nab.**
(p. 234 à 245.)

L'Ode triomphale.... **H. Welsch.**
(p. 246 à 256.)

Etude Bibliographique **Papus.**
(p. 257 à 260.)

PARTIE LITTÉRAIRE... *Hespérus*..... **Catulle Mendès.**
(p. 261 à 267.)

L'Élixir de Vie, nou-
velle ésotérique
(suite)..... **Jules Lermina.**
(p. 267 à 270.)

Le Siècle (poésie).... **Zambacco.**
(p. 270 à 271.)

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Bibliographie. —
Bulletins, par OSWALD WIRTH, L. MAUCHEL. — L'Abbé Roca. —
Revue et Journaux. — Livres reçus.

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux dames et aux demoiselles ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET. M. S. T. ✠ — STANISLAS DE GUAITA. S. I. ✠).
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. ✠ — PAPUS, S. I. ✠ — JOSÉPHIN
PÉLADAN, S. I. ✠.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — RENÉ CAILLIÉ. — G.
DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — FABIUS DE CHAMPVILLE. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — D^r GOYARD. — E GARY. —
HENRI LASVIGNES. — J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS
DE VÈZE. — NAPOLEON NÉY. — EUGÈNE NUS. — G. POLTI. — Le
Magnétiseur RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL.
— HENRI WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICÉ BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATHEY. — LUCIEN
MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMLÉ MICHELET. — GEORGE
MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — PAUL MARRÔT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT
DE LA VILLEHERVÉ.

UN DANGER EUROPÉEN

LES

Sociétés Secrètes Musulmanes

PAR

NAPOLÉON NEY

Une brochure in-18. Prix 1 fr.

A BRULER

Conte Astral

Par Jules LERMINA

PRÉFACE DE PAPUS

Un volume in-8, relié. Prix 3 francs

LES

SEPT PRINCIPES DE L'HOMME

AU POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

Par PAPUS

Brochure in-8, avec figures dans le texte 1 franc

S'adresser à l'Administration de l'INITIATION



PARTIE INITIATIQUE

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU "SERPENT DE LA GENÈSE") (1)

DE tous temps il s'est rencontré des hommes superstitieux et méchants, curieux des mystères pour les profaner, jaloux de la Science pour en faire abus, ambitieux du pouvoir pour régner dans le désordre et par le crime.

La Magie est apparue à ces pervers comme un triple instrument de tyrannie, de jouissance et d'intimidation — et ce rêve impie d'un despotisme sans frein ni contrôle, étayé sur le monopole des connaissances interdites au vulgaire, les a séduits, trompés et perdus. Car la Science est de droit divin : qui convoite ses trésors dans un espoir de prévarication impunie, s'égaré dans le souterrain qui mène au secret caveau ; il s'enfonce dans les profondeurs s'il croit remonter,

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2^e série des *Essais de Sciences Mauvaises*. 1 fort vol. in-8, sous presse, avec gravures.

et la clarté lointaine qu'il prend pour la lampe du seuil, n'est que le reflet anticipé du bûcher d'expiation.

Cependant la Nature, respectueuse du Libre-arbitre, a doué l'homme de moyens d'action dans l'iniquité comme dans la vertu ; l'Agent Occulte obéit à toute volonté, sainte ou perverse, et si l'égoïste est inapte à la conquête du vrai, du moins il peut le mal.

Dans quelques circonstances le qualificatif de sorcier lui est-il applicable ? La question ne laisse pas que de paraître délicate. En effet, les Etres supérieurs qui font servir la science à des œuvres de ténèbres, ne sont pas à proprement parler des sorciers, encore qu'ils accomplissent des rites maudits.

Les bateleurs non plus ne sont pas forcément des sorciers, quoique bien des bateleurs soient sorciers, ou si l'on préfère, que bien des sorciers soient bateleurs.

Expliquons-nous. On s'accorde assez communément pour voir dans les sorciers d'audacieux charlatans : Je me garde bien de dire qu'on a toujours tort. L'histoire est là pour attester leur dégradation morale ; elle les fait voir trempés dans la lie des crimes, et de pareils hommes ne peuvent être que des hypocrites. En mainte occurrence, à force de mystifier autrui, n'ont-ils pas fini par se mystifier eux-mêmes ? Je le veux bien.

Il messierait pourtant de généraliser cette hypothèse. S'il y a des sorciers plus ou moins charlatans, il est sûr que nul d'entre eux n'est un sceptique absolu. Les incitant à croire ce qui est absurde à l'exclusion des choses qu'avoue la raison, leur déchéance intellectuelle et morale nous fournit la clef de cette anomalie.

Parlons-nous du classique sorcier ? du ténébreux adepte de la Goëtie ? Celui-là croit éperdûment à sa propre puissance. Il n'a pas tort, car elle est réelle ; mais il n'en soupçonne ni la cause immédiate, ni l'agent médiateur.

Parlons-nous des *médiums* et autres sorciers contemporains ? — Elle est sujette à des intermittences, la Force qu'ils prétendent diriger et qui les mène, déchaîner à leur gré et qui les enchaîne à la fatalité de son propre mouvement : en sorte qu'ils se trouvent réduits au rôle d'escamoteurs, quand elle vient à leur manquer.

C'est ainsi qu'on a pu prendre sur le vif des plus grossières supercheries tel *Médium* d'une incontestable puissance et qui la veille avait réussi — dans des conditions de contrôle scientifique ou même d'écrasante évidence — nombre de phénomènes plus surprenants cent fois. Mais hier, le *Médiateur* assistait le *médium*, il lui manque aujourd'hui. Et comme l'orgueil ou la cupidité domine le pauvre expérimentateur, il préfère tricher, (dût-on le surprendre en flagrant délit !) plutôt que de s'avouer en fait l'humble esclave des Puissances Occultes dont il s'est targué d'être le haut et puissant seigneur.

Que cet exemple, pris chez les sorciers du jour, — galantins de l'Occultisme et ténors du mystère (1), funambules d'une invisible corde, polichinelle en habit noir et dont la ficelle ne se voit pas — que cet

(1) Je ne vise ici que certains médiums douteux et charlatanesques ; mais il faut avouer que les médiums consciencieux sont l'exception.

exemple ne nous détourne pas du sorcier légendaire — immonde et redouté paria du moyen âge et de la Renaissance : fanatique et borné, craintif comme tous les suspects, téméraire comme tous les poltrons traqués.

Entre les modernes magiciens, ces hâbleurs obligés des séances publiques, et les fauteurs de sortilèges d'antan, il est un point de rapport et un point de dissemblance. Marionnettes également inconscientes d'un agent qu'ils prétendent asservi, tous deux ont inébranlablement foi aux essences spirituelles : mais le Médium, convaincu de l'existence des *désincarnés*, s'obstine à nier Satan ; le sorcier, en revanche, croit de toutes les forces de son être à la puissance du Prince des enfers, et à la terrible réalité de ses faveurs.

Que dis-je ?... Envisagé dans son cadre normal (la vie ambiante des *xvi^e* et *xvii^e* siècles), nous le voyons minuter un pacte dans toutes les formes.

Ce n'est nullement un objet de mystification ou d'intimidation pour les badauds, que ce pacte avec l'Esprit ; c'est un contrat rédigé par le sorcier avec un soin et une conviction sans égales, au péril de ses jours : la découverte de cette seule pièce suffit à motiver sa mort sur le bûcher, à la suite des plus épouvantables tourments.

Nous aurons à revenir sur les pactes, au sujet des procès de sorcellerie ; n'anticipons pas. Réservant d'ailleurs pour le Livre II, — autant qu'il nous est possible, — tout ce qui ressemble à une explication scientifique, nous allons jeter encore un bref coup d'œil sur le personnage du sorcier vulgaire, ce juif-

errant du crime occulte (1), souvent poursuivi de tanière en tanière et fugitif d'exil en exil ; glissant comme une ombre dans les lieux solitaires en marmottant d'incompréhensibles paroles, et l'œil mobile, égaré, dardant partout des regards stupides de rancune ou chargés d'effroi.

Mais il n'est pas toujours menacé. Protégé des grands parfois, la Tradition nous le montre aussi la tête haute, se pavanant dans l'odieux et grotesque appareil de sa nullité prétentieuse : c'est même à ces derniers caractères qu'il nous sera le plus facile de le reconnaître et de le dénoncer sous tous ses déguisements. Car il est Protée et varie selon les époques et les milieux ; mais la griffe satanique reste indélébile sur son front.

Or, Satan ne pouvant être, nous croyons l'avoir dit, que le prototype du néant et de la vanité haineuse, il s'ensuit que le cachet de sa domination, l'empreinte de sa présence, sa signature morale, en un mot, offre nécessairement toutes les marques distinctives du non-être, de la misère et de l'envie.

Ce triple critérium est infaillible. Le lecteur lui-même pourra s'en convaincre au chapitre VI : Consacré tout entier à la description du sorcier dans son moderne avatar (si différent par la forme de ce qu'il apparaissait jadis), ce chapitre n'étonnera personne ;

(1) Ce serait une naïveté insigne que de croire la Perversité, la Ruse et la Puissance incompatibles avec l'Ignorance et la Bêtise.

Des Bergers ignares et crétins sont souvent de redoutables *Jettatores* : chez eux l'instinct supplée à l'intelligence avortée. Ils disposent de fluides grossiers, accumulés à haute tension, et la terreur crédule des masses soumet à leur ascendant des êtres infiniment supérieurs à eux-mêmes, mais subjugués par la crainte et la superstition.

et placé face à face avec des familiers de Beelzébuth en blouse ou en habit noir, nul, grâce au signalement ci-dessus, n'hésitera un instant à les reconnaître.

Il est de fait qu'en tous climats comme à tous les âges, le mal se manifeste sous des aspects peu variables: aberrations de l'esprit, perversions de l'âme, souillures du corps, — ce sont mêmes folies, mêmes passions, mêmes vices, et, comme l'a dit quelque part Eliphaz Lévi, «l'Esprit de Ténèbres n'est guère inventif». Les magiciens noirs se retrouvent donc tout au long de l'histoire des peuples et l'on serait bien empêché de dire une époque ou un pays qu'ait épargné ce genre de peste.

Interrogez les annales de l'antiquité: pas un écrivain qui ne témoigne de leur existence et de la terreur qui gagnait les hommes à leur approche. Les Pères de l'Eglise proclament à l'envi que les premiers siècles de l'ère chrétienne en furent infestés.

Si l'on se reporte aux chroniques du moyen âge, on les voit pulluler sur la face de l'Europe, avec l'effroyable fécondité propre aux races maudites.

Ils sont les larves de ce long crépuscule. — Comme les libellules de nos étangs, nées de la vapeur d'eau sous l'influence d'un rayon du soleil, eux semblent naître de l'épaississement des ténèbres sur la vapeur du sang versé. Mais ce ne sont point de simples fantômes, hélas! car la grande aurore de la Renaissance ne les dissipe pas. Ils ne sont que d'une trop formidable réalité. Loin qu'il diminue, leur nombre croît de jour en jour; le zèle féroce du magistrat ne le dispute qu'à la ruse perverse du criminel, et tou-

jours capitaux, les procès de sorcellerie ne laissent chômer ni juge, ni procureur, ni bourreau.

Ceci nous conduit jusqu'en plein XVIII^e siècle !... A cette heure même, que la torture est abolie et que les nécromans ne risquent guère de démêlés avec la justice, si ce n'est quelque anodine poursuite pour escroquerie ou vagabondage, l'on commettrait une grave erreur à soutenir la disparition de leur postérité funeste.

Etre hybride, presque uniformément malicieux et sot, le sorcier ne témoigne que par exception d'une intelligence à demi-sombree déjà dans le fanatisme. Ingénieux par instinct aux travestissements les plus inouïs, il a changé d'aspect, de mœurs et de langage. Sous la blouse du paysan, sous la redingote du médecin, ailleurs encore nous le retrouvons, presque aussi répandu, et j'ajouterai plus dangereux peut être dans ses modalités nouvelles... hélas ! aussi sous la robe du prêtre. C'est affaire de statistique. A toute époque, du reste, il en fut ainsi... Comme les médecins fournissent à l'opiophagie et à ses équivalents le contingent le plus sérieux ; de même et pour des motifs analogues, l'armée de Satan s'est toujours recrutée de préférence dans le sacerdoce : ce rapprochement ne laisse point que d'être piquant, et la vérification est facile de part et d'autre.

Je le répète : jamais sorciers ne furent plus hardis et plus malfaisants qu'à cette époque qui les nie. Il y a peut-être quelque courage à rompre de visière aux préjugés *les plus honorablement reçus* ; mais ce que j'avance, je le soutiendrai par des exemples, je le

démontrerai par des faits ; enfin je l'expliquerai par la mise au jour d'une doctrine singulière et méconnue, médiatrice de la libre raison et des intuitions populaires, conciliatrice de la science la plus méfiante et des plus augustes traditions.

Le sorcier, ai-je dit, est de tous les temps et de toutes les latitudes.

Pour remonter à la plus lointaine des civilisations, — si vaguement estompée dans les brumes du passé, que tous les documents réunis sur elle par les chercheurs tiendraient presque en une demi-page, nous savons pourtant que les Atlantes, dont un cataclysme sans exemple dans l'histoire engloutit le continent plus de sept mille ans avant notre ère, avaient leurs devins et leurs enchanteurs.

L'Inde a toujours connu les sorciers ; mais au début, ils dissimulaient leur malice et déguisaient leurs pratiques sans nom, que n'eussent point tolérées les sages successeurs du grand Théocrate Rama. Ils ne commencèrent à se montrer dans l'empire qu'à l'heure où, sourdement travaillé par la fermentation du schisme imminent, l'Etat social penchait insensiblement vers son déclin.

Pour les modernes hindous, ils sont descendus jusqu'au dernier échelon des croyances superstitieuses : l'enchanteur est à la fois, chez eux, oracle, magnétiseur, exorciste, saltimbanque et mendiant. Ce sont surtout les Fakirs et même certains prêtres de bas étage (Pourohitas), puis les ascètes et les moines quêteurs : tous rivalisent de momeries et perpètrent des phénomènes d'ailleurs surprenants, à grand ren-

fort de *mentrams* (1) et d'invocations aux *Pitris* (2). L'on peut lire dans les intéressants ouvrages de Louis Jacolliot, — le *Spiritisme dans l'Inde* en particulier et les *Fils de Dieu*, — des détails aussi complets qu'imprévus sur ces sortes d'espèces. L'admiration, la vénération des campagnes leur est universellement acquise. Les brahmes *pandits* (3) et les initiés de la haute doctrine : *Dwidjas* (4) et *Yoghis* (5) véritables, *Tchélas* et *Shabérons* (6) sont presque seuls sur la péninsule, tout à fait exempts de cette lèpre morale : Si nous sortons de la caste sacerdotale, à peine quelques Rajahs et l'élite des Xchatryas font-ils exception (7).

Chez les anciens hébreux, la magie noire se borne à l'évocation des spectres de la lumière négative, *Aôboth* אֹבוֹת, si sévèrement proscrite par Moïse.

(1) Conjurations.

(2) Esprits désincarnés.

(3) Savants.

(4) Deux fois nés.

(5) Unis en Dieu, réintégrés.

(6) *Shabérons*, moines bouddhistes des couvents tibétains. *Tchélas*, disciples de la science occulte. On en compte peu dans l'Inde proprement dite.

(7) Recommandons à ce propos un livre très ancien et fort peu connu, dont les documents, cueillis au jour le jour dans l'Inde, furent groupés et mis en lumière par un voyageur du XVII^e siècle, missionnaire protestant, ABRAHAM ROGERIUS, « qui a fait sa résidence l'espace de dix « années sur les côtes du Choromandel, et aux pais circovoïfins : » *La Porte ouverte pour parvenir à la connaissance du Paganisme caché*, traduit en français par Th. la Grue ; Amsterdam, Jean Schipper, 1670, 1 vol. in-4^o, frontispice et gravures très curieuses. Le lecteur y trouvera de précieux documents, souvenirs peut-être un peu mêlés de mirages, mais doués de la rare et pénétrante saveur propre aux impressions vierges, absolument sincères et naïves. On sent ce livre écrit d'après les notes quotidiennes d'un observateur *neuf*, ignorant des philosophies orientales comme tous ceux de son temps, mais scrupuleux à raconter les choses vues, sans prétentions au bel esprit, et ce qui vaut mieux encore, sans parti-pris d'école. Il y est traité fort au long des superstitions de l'Inde et des maléfices qui s'y exercent.

Mais les Finnois et les Accadiens se révèlent moins novices aux opérations criminelles et François le Normant nous signale sur la Nigromancie d'Accad mille détails caractéristiques : on peut voir, dans les nombreux monuments qu'il commente, le théurge très nettement distingué du sorcier, qu'on flétrit du nom d'*homme méchant*. Les maléfices s'appellent l'*œuvre* ; les incantations, *la parole* ; les philtres, la *chose mortelle* (1).

Nous ne mentionnerons que pour mémoire l'existence des magiciens du mal dans les autres contrées de l'Orient. Ce n'est point qu'ils soient rares ou que leur influence y soit nulle ; mais à part Ceylan, où le Civaïsme dégénéré en sorcellerie (c'est le cas de tous les cultes morts), fait une rude guerre au Bouddhisme triomphant comme religion, les sorciers orientaux manquent de caractéristiques ; ils semblent tous façonnés sur le même patron.

Il est d'ailleurs une confusion qu'on ne saurait éclaircir d'une plume trop précise, une confusion coutumière à tous les historiens de mœurs orientales et que les narrateurs de voyages, — missionnaires ou explorateurs officiels, — semblent prendre à tâche de perpétuer. Sur ce point délicat, ils amoncellent à l'envi de compendieuses ténèbres. Qu'il s'agisse de récits contemporains ou de documents sur l'époque la plus reculée, le narrateur ou l'historien parle volontiers de magie ; mais il désigne d'un même substantif et enveloppe d'une même épithète le théurge

(1) On ne faisait guère alors de différence entre le *philtre* et le *poison*.

initié des sanctuaires et le nécroman de bas étage, dont l'art, prostitué à des œuvres criminelles et sombres, ne répugne pas non plus aux procédés du plus vulgaire escamotage.

Or la Magie noire a pour premiers caractères d'être *furtive* et *antisacerdotale* et les rites les plus suspects ne sauraient justifier l'appellation de sorcellerie, lorsqu'ils sont pratiqués au grand jour, par les prêtres d'une religion quelconque, devant les fidèles assemblés.

Il est pourtant des circonstances atténuantes à la méprise des ethnographes. Ces écrivains ne remontent guère en deçà des temps *dits* historiques : alors que les multiples débris de l'antique synthèse religieuse se morcelant de plus en plus, le polythéisme incompris de ses sectateurs mêmes dérobaît à leurs propres yeux le tabernacle catholique de l'Unité. Il est incontestable qu'alors, dans la plupart des sanctuaires, — surtout à l'entour des autels consacrés à des dieux d'ordre analytique et particulier, — le culte public consistait en mille cérémonies dont le caractère peut à bon droit paraître ténébreux. Les sacrifices humains, pour prendre un exemple significatif, étaient presque universellement consacrés et légitimés par un symbolisme sacerdotal, déjà matérialisé de longue date, et que des prêtres dépravés ou vénaux se chargeaient de maintenir toujours au niveau de leurs passions et de leurs convoitises, — en un mot, de leurs intérêts grands ou petits.

Dès longtemps disloquée par le schisme, l'hérésie et les dissensions politiques, la Confédération théocra-

tique du Bélier avait cessé d'être : à peine quelques contrées fragmentaires de ce vaste empire religieux restaient fidèles à l'enseignement intégral comme au culte traditionnel. — Elles s'opposaient encore, pétrifiées dans leur immuable orthodoxie, à la marée montante d'iniquités et de corruption, soulevée à flots toujours plus menaçants autour d'elles. Mais partout ailleurs, de récentes autocraties, assez discordantes pour s'être attribué chacune des lois, des mœurs et des rites nouveaux, s'accordaient au moins pour introduire dans leurs usages publics et revêtir de la sanction religieuse le principe abominable du sang humain répandu par l'homme en l'honneur de la divinité.

Réellement mais inconsciemment révélateur d'une décadence profonde dans l'ésotérisme (monopolisé en vain par les sacerdoces schismatiques), ce rite impur et sacrilège manifestait le Grand Arcane désormais incompris dans un de ses plus sublimes corollaires : l'ineffable identité du *Grand Adam* et du *Verbe divin*, ou si l'on veut, la synthèse hominale en Dieu, de qui l'Homme Universel (1) est la première extériorisation, le premier développement d'ordre purement intelligible.

Donc, si nous entrons en plein cycle d'Assûr, à cette époque maudite dont *le Taureau* du Zodiaque redevient l'emblème antisocial, après avoir été, tant de siècles auparavant, l'hiéroglyphe astronomique du

(1) Nous envisageons ici, bien entendu, l'*Homme Universel* comme n'étant autre que le *Règne hominal* conçu dans son principe d'universalité transcendante.

Cycle de Bharat (1), nous trouvons le sacrifice humain sacerdotalement intronisé sous tous les climats.

De l'Inde, où Kali et Çiva revendiquent encore aujourd'hui leur tribut sanglant, jusqu'aux divers états phéniciens où les entrailles embrasées des Rutrem monstrueux et des gigantesques Moloch engloutissaient à date fixe des milliers de victimes humaines ; jusqu'en Celtide, où les druidesses de Thor et de Teutad accumulaient sur le dolmen mystique des hécatombes de héros ; et plus tard, depuis la Grèce immolant Iphigénie et payant en redevance annuelle à la bestialité crétoise la fleur des éphèbes et des vierges d'Athènes, jusqu'à la Rome Césarienne faisant tomber sous le couteau sacré les prisonniers gaulois : ce ne sont que ruisseaux de sang humain sur les autels des nations.

Israël ne se dérobe pas à cette loi d'iniquité, et comme le note malicieusement l'auteur de la *Science des Esprits* (2) « le Dieu des Juifs avait soif du sang des rois et Josué lui offrait des hécatombes de monarques vaincus. Jephthé sacrifiait sa fille et Samuel coupait en morceaux le roi Agag sur la pierre sacrée de Galgal... (pag. 218). Moloch ne différait de Jéhovah que par défaut d'orthodoxie et le Dieu de Jephthé avait des mystères semblables à ceux de Bélus (p. 222). » Nous ajouterons, sans avoir le mauvais goût d'y trop insister, que les auto-da-fés de la Sainte Inquisition romaine n'étaient point sans offrir quelques traits de

(1) Ouverture du *cycle de Bharat* : 107 siècles à dater du nôtre, selon les révélations de l'infaillible chronologie brahmanique.

(2) Eliphas Lévi.

ressemblance avec l'idole des Carthaginois, dont les entrailles d'airain rougi avaient toujours faim de chair et soif de sang...

Mais, pour en revenir aux anciens cultes, gardons-nous de détailler ici des pratiques sacerdotales par essence, donc aucunement suspectes de sorcellerie. On a pu remarquer d'ailleurs au chapitre précédent l'esquisse de quelques-unes de ces sombres divinités : car si l'homme qui, du consentement des peuples égarés, sacrifie son semblable sur l'autel d'une idole, est un prêtre et non pas un sorcier, — il faut voir en revanche dans ces idoles, en l'honneur desquelles tout ce sang était religieusement versé, de véritables incarnations du spectre vague et terrible qu'on est convenu d'appeler Satan.

L'on aurait au demeurant tort de croire qu'en ces siècles où les religions de plein jour avaient des rites si cousins de ceux de la Nigromancie, les Nigromans chômassent davantage. Entre le sanctuaire aux candélabres d'or et la cave voûtée aux cierges noirs, l'antagonisme est constant : hiérophantes et sorciers mettaient toujours de l'hostilité dans le mutuel accomplissement d'œuvres souvent fraternelles.

En Grèce, les Goêtes tiennent boutique de drogues enchantées : tel philtre inspire l'Amour, tel autre procure la Mort : tant il est vrai qu'un rapport mystérieux lie étroitement ces deux divinités farouches, médiatrices souveraines l'une et l'autre entre le Relatif et l'Absolu, le Fini et l'Infini, — entre l'homme et Dieu !... Mille superstitions d'origine asiatique, et nommément phrygienne, se sont acclimatées sous le beau ciel

d'Hellas. Les *ophiogènes* de l'Hellespont semblent avoir hérité de quelque Orphée infernal et appris à son école l'art de charmer les bêtes les plus répugnantes et les plus redoutées : crapauds et vipères, aspics et tards. La poésie subit elle-même la contagion : Erato se fait sorcière.

Charme ne vient-il pas de *Carmen* ? — *Incanter*, de *Cantus* ? — Or, l'incantation des femmes de Thessalie, — habiles à mêler en l'honneur de la triple Hécate, les sucres perfides et les paroles empoisonnées — est devenue légendaire :

Néfastes végétaux au port majestueux,
 Vos graines ont germé par une nuit maudite,
 Sous l'œil d'un astre fauve, hostile et monstrueux.

Vos noms mêmes, suspects au Sage qui médite,
 Furent bannis du Verbe, en ces temps anciens
 Où savoir vos vertus était chose interdite.

Des Sages de Colchide et des Egyptiens
 Déterraient, sous l'horreur de la Lune sanglante,
 Votre racine, chère aux seuls Magiciens,

Qui, mariant la sève acerbe d'une plante
 Avec la lymphe morte extraite des os blancs,
 Sous l'incantation modulée à voix lente,

Distillaient, vers minuit, ces philtres accablants
 Par quoi la chasteté des Vierges de la Grèce
 Tombait, livrant à nu le trésor de leur flancs... (1)

.....

Chacun sait les légendes de l'Ionie : quelles métamorphoses merveilleuses s'accomplissaient à la voix des magiciennes, et comment leurs poèmes, — pour parler le langage de M. Rollinat, — *fantômatisaient* la nature entière. Les lampes mystiques s'allumaient aux

(1) *Rosa Mystica*, par Stanislas de Guaita, Paris, Lemerre, 1885, fort in-12.

coins des triangles, dans les cimetières : alors sortaient des tombeaux de pâles légions de lémures et de fantômes, revêtant un corps d'emprunt pour semer l'épouvante ; les Vampires (aujourd'hui *Broucolagues*) s'allaient tapir dans les alcôves, pour sucer, minuit sonnant, le sang et la force des humains — *sanguinem et robur*... Enfin ce serait une erreur de penser qu'au moyen âge révient l'invention du *loup-garou* : la *Lycanthropie* était alors aussi commune et peut-être plus redoutée qu'au xv^e siècle de notre ère.

La *Nécromancie* — comme ses sœurs la *Lycanthropie* et l'*Erraticité vampirique* — se rattache au culte de la sanglante Hécate. Une ancienne tradition hellénique veut que les spectres, pour apparaître, empruntent une enveloppe fluidique — ou corps phosphorescent — à la substance même des rayons lunaires. Citons à ce propos un texte entier de conjuration évocatoire, rapporté d'Origène (*Philosophumena*, p. 72) et qu'on peut traduire ainsi :

— « Viens, ô triple Bombo, déesse infernale, et terrestre et céleste ; Déesse des grands chemins et des carrefours ! Ennemie noctambule de la Lumière et qui cependant nous apportes la lumière ; amie et compagne de la Nuit !... Errante parmi les ombres et les sépulcres, tu te plais aux longs abois des chiens et à la vapeur du sang répandu. Tu désires le sang et apportes aux mortels l'épouvante... O Gorgo ! Mormo ! Lune multiforme, favorise d'un rayon propice de tes yeux ce sacrifice offert en ton honneur ! »

Pour ce qui est du sacrifice en lui-même, demande z

à Théocrite de quelles crapuleuses cérémonies les sagas étaient coutumières : le sabbat lui-même, l'immonde sabbat du moyen-âge n'atteint pas à ce niveau d'horreurs.

Horace est à Rome l'écho de Théocrite, et de Grèce en Italie, les rites varient peu : le peintre latin soulève également le dégoût par l'intensité de ses descriptions. Mais pour que la nausée s'éteigne dans un éclat de rire, il faut lire Lucien : de quelles lanières il cingle cette hideuse canaille, ingénieux à faire trébucher l'horrible dans l'ornière du ridicule ! (LUCIEN, *le Faux prophète*.)

C'est surtout vers le déclin de la Grande République, alors que les compétitions sanglantes de la dictature laissaient présager le prochain établissement des Césars, que les sorciers de tout acabit prirent pied à Rome et dans les provinces. Les cliquetis d'armes de la guerre civile sonnaient le glas de la liberté : l'heure de la licence était venue. — On vit éclore toute une génération spontanée des larves du faux occultisme : jeteurs de sorts, diseurs de bonne aventure ; Phrygiens faisant négoce clandestin de philtres, de charmes et d'amulettes ; faux astrologues ; soi-disant Chaldéens qu'on jugeait versés dans le tréfonds de toutes les connaissances secrètes et prohibées : la lie des peuples avait envahi la grande cité en fermentation. A défaut de science et de moralité, ces charlatans, qui ne manquaient pas d'audace, faisaient une rude concurrence aux augures, flamines et autres aruspices ; le peuple penchait aux mômeries, déjà désenchanté de la religion des ancêtres — et les

vainqueurs policés du monde accueillaiient avec faveur, les plus dégradantes superstitions des barbares vaincus.

Mais la vogue allait surtout aux devins, aux astrologues..... On vit des citoyens acquérir à prix d'or et consulter dans le plus grand mystère quelques recueils d'énigmes qu'ils s'obstinaient à regarder comme d'authentiques et inappréciables copies de ces fameux rouleaux que la sybille de Cumes avait brûlés, dit la légende, en présence de Tarquin et de son attitude dédaigneuse.

La Magie devient empoisonneuse à Rome avec Locuste, comme en Colchide et en Thessalie avec Médée. La Mort de Britannicus, scrupuleusement relatée par Tacite jusqu'en ses moindres détails, atteste la connaissance et l'emploi, sous le règne de Néron, de toxiques dont nous ne possédons plus la formule. Le fait du jeune prince foudroyé dès que la coupe a touché ses lèvres, fit songer la plupart des commentateurs à l'acide prussique, le seul (1) des poisons connus à cette heure dont l'action soit assez immédiate pour expliquer la très précise version des contemporains. Mais cette hypothèse nous apparaît dénuée de fondement. L'on se souvient que l'empereur, par une perfidie vraiment exquise et bien propre à détourner le soupçon, goûta le premier au breuvage qu'il destinait à sa victime. Mais Britannicus se récria, tant la boisson lui parut brûlante, et sans dé-

(1) Toutes les substances susceptibles à la rigueur d'avoir produit une action aussi rapide, — *Nicotine, Conicine, Arotite d'amyle*, — sont également volatiles, les deux dernières surtout, et douées toutes trois d'une odeur aussi forte que révélatrice.

fiance, il y fit verser de l'eau froide. Chose prévue : la perte assurée de Britannicus valait bien que Néron se brûlât un peu les lèvres..... Seule, l'eau froide était empoisonnée. C'est ainsi que la mort se glissa — furtivement, si l'on peut dire — dans la coupe de l'hôte impérial.

Or, l'acide cyanhydrique (1) est aussi volatil que l'éther. Mêlé à un liquide presque en ébullition, il se fût aussitôt dégagé en torrents d'âcres vapeurs : et non seulement Britannicus eût chancelé, suffoqué du coup, sans avoir pu lever la coupe à hauteur de ses lèvres, mais encore l'asphyxie aurait terrassé l'échanson lui-même, et peut-être les voisins immédiats du prince. En tous cas, une subtile et pénétrante odeur d'amande amère envahissant toute la salle, eût révélé sur le champ, en incommodant les convives, la nature du liquide versé. Qu'on se reporte au récit de Tacite : rien de pareil n'eut lieu.

Qu'en conclure? Est-ce à dire que Locuste possédât le secret de toxiques inconnus à la science de nos jours?... Ou le breuvage qu'elle sut préparer était-il *plus* ou *moins* qu'un poison, dans la moderne acception du vocable?... ..

L'école théurgique des néo-platoniciens, fondée à Alexandrie, appartient par tout un côté à l'histoire de la haute magie. Elle verse néanmoins dans certaines pratiques plus que suspectes et c'est sans injustice qu'on lui a reproché souvent, malgré sa science, des tendances entachées d'une évidente superstition.

(1) C'est le nom scientifique de l'acide prussique.

Ce même grief s'applique plus équitablement encore aux diverses écoles de gnose, même les moins excentriques : nées dès le berceau du christianisme, ces sectes ésotériques, sous prétexte d'une protestation de l'esprit contre la *lettre morte*, réalisèrent l'Antéchrist (1) au sein de l'Église, en y déterminant le schisme. Ce point de vue capital une fois mis de côté, il n'est guère déniale que plusieurs de ces communions dissidentes s'adonnèrent presque aussitôt aux plus noires pratiques de la Goëtie.

Simon le Magicien, l'homme au sac à prestiges, mais aussi, comme la plupart de ceux que nous allons citer, Simon (le terrible manipulateur des forces astrales), poursuit dans l'apothéose d'Hélène sa concubine, (incarnation de Séléné ou de la Lune), la réhabilitation de l'abrutissement et de la débauche.

Le nègre Montanus fait de son corps d'eunuque un vivant trépied, où, sybilles de l'hystérie, Maximille et Priscille, ses *colombes*, balbutiant des mots sans suite, se tordent, en proie à toutes les frénésies d'un irréalisable amour.

Marcion (le plus coupable peut-être, à coup sûr le plus savant) fonde la secte des *Ophites*. Non content de porter une main mauvaise, une main sciemment sacrilège, sur l'un des inviolables voiles kabbalistiques, il matérialise encore la plus formidable et la plus occulte des manifestations de la magie cérémo-

(1) *Spiritus qui solvit Christum* : voilà une définition bien profonde de l'antéchrist ; c'est l'esprit de sectarisme, d'intolérance, de division...

Il est bien entendu qu'il ne saurait être question ici des gnostiques orthodoxes : saint Irénée, saint Denys l'arcépagite, saint Clément d'Alexandrie, Synésius, etc...

nielle jusqu'à synthétiser, — au cas présent, c'est confondre — les notions secrètes de l'*Agathodémon* et du *Cacodémon* sous la forme dès lors équivoque d'un serpent; enfin (abominable parodie!), il fait de l'ὄφις sacré, l'instrument physique des plus détestables mystères !...

Ailleurs, le diacre Marcos, ordonnant prophétesses et prêtresses du Christ des jeunes filles du même coup déflorées et consacrées par lui, les fait monter à l'autel toutes nues et palpitantes au souffle de sa bouche : car c'est d'un souffle impur qu'il a su allumer en elles les flammes — souvent jumelles, hélas ! — du *Vaticinium* magnétique et du dévergondage absolu...

Tous ont prostitué la sainte Magie au Mal, quelques-uns avec une puissance de perversité consciente véritablement infernale... Et ce sont là autant d'exemples pris au hasard, et qui suffisent à faire entrevoir les abîmes de honte et de folie où l'exaltation d'un mysticisme presque toujours ascétique au début, fait rouler des natures ardentes et généreuses, nées pour le combat de la vie: on a voulu nier la Chair, ou mieux la *spiritualiser* en la mâtant sous la compression de l'Esprit; mais c'est l'Esprit qui descend de son extase pour venir polluer la Chair !...

Ah! quelles révélations nous aurons à faire, au chapitre VI, sur un grand nombre de faits similaires, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute: nous offrirons au lecteur une gerbe de turpitudes contemporaines, issues d'un mysticisme fou d'orgueil et de délire: car où l'orgueil sème dans la déraison, c'est toujours Satan qui récolte, dans la honte.

C'est alors que le mot célèbre de Pascal nous reviendra en mémoire: « *L'homme n'est ni ange ni bête et qui veut faire l'ange, fait la bête.* »

STANISLAS DE GUAITA.

(*A suivre.*)

LE GARDIEN DU SEUIL

(INTRODUCTION A LA MAGIE PRATIQUE)

(*Suite*)

POUR étudier avec quelque précision les trois éléments constitutifs de la Magie nous allons d'abord examiner quel résultat produit l'absence de l'un d'entre eux ; connaissant ainsi leur effet en quantité, nous chercherons ensuite quel il est d'après la qualité, en étudiant les nuances de chacun de ces éléments.

Supposons donc en premier lieu que la *Science* vienne à manquer : voici le Néophyte livré aux forces supérieures avec toute la témérité de l'ignorance ; incapable de prévoir les dangers qu'il court, de discerner les engrenages prêts à le saisir dans leurs dents implacables, il s'expose aux conséquences les plus redoutables. Les occultistes enseignent, en effet, comme il a été rappelé à propos du Nuctéméron d'Apollonius, que les forces astrales sont plus irrésistibles et plus ingouvernables à mesure qu'on s'éloigne

de la terre, à mesure que la matière moins dense laisse à la *force* plus d'empire. La science ordinaire suffit du reste à en donner la conviction. La puissance du vent, celle de l'électricité, qui nous terrifient dans les tempêtes et les cyclones dévastateurs, sont bien peu de chose cependant auprès des torrents de chaleur, de lumière, de magnétisme que le soleil lance dans le vide des espaces célestes, auprès de la force qui entraîne et maintient sur sa trajectoire, avec la vitesse vertigineuse que l'on sait, une masse semblable à celle de notre globe. Que l'on se représente l'ultime humain échappé de sa retraite terrestre pour se livrer à ce torrent.

Ce n'est pas tout : à mesure qu'il réussit à se détacher des liens corporels, l'homme perçoit mieux les innombrables détails de la machine cosmique prudemment cachés à sa faiblesse. Or, figurez-vous un être humain à la vue suffisamment perçante pour apercevoir autour de lui tous les microbes grouillant, en lutte pour la vie, jusqu'au fond des moindres cellules : et ce que seraient le dégoût, l'effroi peut-être que l'homme en pourrait éprouver auprès des terreurs que lui ménage le spectacle des âmes en souffrance, des germes à l'assaut de la vie, de la foule mouvante, hurlante, acharnée, des êtres au début de leur éternelle évolution ? Que serait-ce encore en présence de l'infini des espaces ou de la pleine lumière de l'Absolu, à supposer qu'elle lui puisse apparaître ? Comment l'imprudent pourra-t-il évoluer au milieu de cette foule redoutable, dans ces coulisses affairées et machinées du monde, puisqu'il en ignore tout le méca-

nisme, tous les instruments, toute la hiérarchie ? Comment échappera-t-il aux mille surprises qui l'y attendent de toutes parts, quelque puissante, quelque ferme que soit sa volonté ? Ou s'il lui arrive de s'élever jusqu'aux régions supérieures, comment son intelligence bornée et son âme enfantine pourront-elles supporter l'éclat inattendu du soleil des soleils ?

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que tous les occultistes annoncent à l'imprudent, comme à peu près certaine, la désintégration plus ou moins complète de son être, depuis l'incurable épilepsie (le mal sacré), jusqu'à la mort plus ou moins soudaine, entre lesquelles se rencontreront la simple hallucination, l'obsession, l'aberration d'un mysticisme incompréhensible et incohérent, ou la folie complète. Qu'on se garde de croire que ce tableau ait rien d'exagéré, il est composé d'exemples malheureusement trop nombreux, car il n'est que trop facile à l'homme de se lancer artificiellement dans les régions extraterrestres. Il suffit du reste de se rappeler les effets bien connus, les visions incohérentes mêlées de terreurs, l'abrutissement progressif que produisent l'opium, le haschich, la morphine et autres narcotiques (1).

(1) Nous pourrions citer un M. S. T. aussi connu qu'estimé à qui nous avons entendu dire que, curieux un jour (avant que l'occultisme ne lui fût connu), des effets de quelque puissant narcotique, et en ayant pris une assez forte dose, il avait conservé de son extase l'impression d'une terreur inexprimable et si profonde qu'après en avoir réellement souffert pendant près de deux ans, il ne s'en était jamais complètement délivré.

La description que le savant occultiste Bulwer Litton a mise dans la bouche de son Glyndon est empruntée à des faits aussi réels : les hallucinations de l'invisible inférieur prennent souvent la forme d'yeux fantastiques et terribles ; c'est un phénomène dont l'explication serait ici trop longue.

La volonté peut manquer à son tour, et la Science ne pourra point suppléer à ces défauts, car la volonté est la seule force à qui il soit donné de dominer et de combiner les forces cosmiques. La science sans la volonté contribuera plutôt à accroître la faiblesse du Néophyte par le tableau des dangers qui le guettent. Paralysé par la crainte, impuissant à mettre en pratique les prescriptions de la théorie, oublieux même peut-être, dans son angoisse, des enseignements reçus, le disciple dont l'âme n'a pas la trempe suffisante retombera comme l'ignorant, du haut du ciel qu'il avait rêvé, dans l'obsession, l'incohérence ou la folie, s'il échappe à la mort.

Le danger est complet si le Néophyte substitue à la science qu'il doit acquérir par lui-même, celle qu'il trouve toute préparée dans les *Rituels*. Ce n'est pas que ces rituels ne soient fondés sur une science très réelle ; il est clair que les choses terrestres, traduction et support des forces astrales, doivent en fournir l'accès pour qui sait connaître notre matière à ce point de vue, les narcotiques en sont la preuve. La science des *correspondances*, comme la nomme Swedenborg, entrainait pour une bonne part dans la puissance du grand magicien Paracelse. Mais les *Rituels* ne fournissent et ne peuvent fournir en effet que le corps, pour ainsi dire, de la Magie, le disciple seul y peut ajouter l'âme et ne la trouve qu'en lui-même. C'est pourquoi, de nos jours encore, tant de chercheurs plus avides que forts ou savants s'épuisent et se ruinent en se fiant aux traités alchimiques pour satisfaire leur avarice.

Le *Rituel*, il est vrai, aide bien aussi le Néophyte dans l'entraînement de la volonté elle-même, mais faiblement, d'une façon toute mécanique et très indirecte, à savoir, en profitant de l'intensité de ses désirs pour soutenir sa persévérance, exalter sa force morale par d'innombrables difficultés et des cérémonies pleines de complications. Nous pouvons reconnaître là la voie tortueuse et ténébreuse de la passion instinctive que nous savons encombrée à chaque pas des bornes dangereuses du destin.

Il suffit de lire avec quelque peu d'attention le savant *Rituel* d'Eliphas Lévy pour se convaincre que tel en est bien l'esprit (voir spécialement son chapitre VIII).

« Tout le cérémonial magique, nous dit-il, n'a pour but que d'éprouver, d'exercer et d'habituer ainsi la volonté à la persévérance et à la force..., mais la vraie puissance magnétique doit se passer de ces auxiliaires (fumigations, parfums, etc..) plus ou moins vénéneux pour la raison et nuisibles à la santé... Les cérémonies étant, comme nous l'avons dit, les moyens artificiels de créer les habitudes de volonté, cessent d'être nécessaires quand ces habitudes sont prises. C'est dans ce sens, et en s'adressant seulement aux adeptes parfaits que Paracelse en proscriit l'usage dans sa Philosophie occulte. »

Ainsi les prescriptions du *Rituel* ne sont que béquilles bonnes tout au plus pour qui commence à marcher déjà, dangereuses pour qui osera peser sur elles de tout le poids de sa faiblesse. On ne saurait donc trop détourner le débutant des pratiques de la

Magie cérémonielle ; c'est encore ce que fait Eliphas Lévy dans ses ouvrages, en appuyant ses conseils d'exemples frappants bien propres à montrer ce que produit l'insuffisance de volonté, malgré la science. « Schroeffer, le fameux illuminé de Leipsig avait jeté par ses évocations la terreur dans toute l'Allemagne, et son audace dans les opérations magiques avait été si grande que sa réputation lui devint un insupportable fardeau ; puis *il se laissa entraîner par l'immense courant d'hallucinations qu'il avait laissé se former* ; les visions de l'autre monde le dégoûtèrent de celui-ci et il se tua... On ne joue pas sans danger avec des forces inconnues et incalculables. »

L'exemple d'Eliphas Lévy lui-même n'est pas moins instructif ; que voyons-nous par le récit de son unique tentative d'opération magique (chapitre XIII du *Dogme*), l'évocation d'Apollonius de Tyane ? qu'il n'en retira guère pendant l'action « qu'une répugnance nerveuse très vivement sentie » ; à la suite, « quelque chose d'inexplicable qui ne le faisait ni gai ni triste... un singulier attrait pour la mort », et, en somme... le Doute !

C'est qu'en effet, ce n'est point dans ces cérémonies qu'est la force véritable de la Magie, mais seulement dans la *Volonté* et dans l'*Amour* : La Science occulte, la Science Divine, dépasse infiniment ces bornes étroites qui ne sont que sa sphère physique, et cette noble science, à ses débuts, doit se faire non pas science d'expérimentation mais *science d'observation* par les pratiques que nous indiquerons plus loin.

*
* *

La hâte d'arriver à la production de prodiges matériels est souvent la marque du troisième des défauts dont nous parlons, c'est-à-dire du défaut d'amour ou égoïsme, car elle est généralement inspirée par l'ambition malsaine d'une supériorité publique, sinon par des passions plus basses.

Il n'est pas rare non plus qu'il faille attribuer au même défaut plutôt qu'à une aberration intellectuelle la production des phénomènes magiques avec le secours et par l'intermédiaire des êtres inférieurs de la nature. C'est le procédé que l'on attribue aux occultistes réels ou légendaires désignés sous le nom de *Magiciens*, et par là bien différents des Mages ; c'est aussi le procédé d'un grand nombre de fakirs de l'Inde, et, selon l'avis des occultistes, les spirites y ont souvent recours bien qu'inconsciemment dans la plupart des cas.

Cette pratique est fort voisine de cette Magie noire, ou sorcellerie, que l'histoire nous montre toujours florissante autour des centres fermés d'Initiation véritable, — (en Egypte, en Judée, en Thessalie, en Inde) — ou dans les temps où la science occulte est particulièrement condamnée à se voiler dans les sanctuaires ; — (sous l'empire romain — dans le moyen âge, etc.)

Après les développements de la première partie de cette étude, nous n'avons pas besoin d'insister sur les effets du défaut d'altruisme, il a été suffisamment démontré comment et pourquoi il est indispensable,

pour réussir en occulte, de sacrifier toute considération personnelle à la volonté universelle ; comment et pourquoi la moindre infraction à cette condition nécessaire entraîne tôt ou tard un échec inévitable et la déchéance du prétendu mage, c'est la réaction fatale du Destin qui brise le fini révolté devant l'infini. On peut comprendre aussi aisément comment la passion égare celui qui ose se mettre en possession des forces supérieures avant de s'être affranchi de toute ambition personnelle. S'il échappe à la sorcellerie et à toutes les néfastes conséquences qui l'accompagnent, il peut tomber encore ou dans les crimes du despotisme et de la cupidité, ou dans un charlatanisme menteur dont la moindre conséquence sera la puérilité et le ridicule.

Rappelons seulement la remarque que ce défaut d'amour est beaucoup plus grave dans ses conséquences que ceux de science ou de volonté. Les deux premiers n'ont de suites funestes que pour le Néophyte lui-même, et le pire des maux auxquels il s'expose faute de science ou de désintéressement se terminera du moins avec sa vie. Au contraire par l'égoïsme, et, spécialement par la Magie noire qui est sa pire conséquence, le disciple engage son immortalité même en se livrant aux forces naturelles de désintégration ; la vie de son âme est en danger. En même temps il sème dans le monde ou y entretient les germes du *Mal*, dont il tend à réaliser autant qu'elle est possible la spiritualisation.

Voilà pourquoi la Fraternité et la pureté d'âme sont les premières des conditions magiques, les pre-

mières aussi dont tous les maîtres exigent la justification chez le disciple avant d'assumer la responsabilité de lui livrer les secrets pratiques ou de l'aider à les mettre en action. C'est par la foule de ceux qui ont failli dans cette première épreuve et qui n'ont pas même su la tenter, que la Science Occulte est déshonorée et défigurée aux yeux du public, parce que, dans leur égarement, ils ne craignent pas de s'annoncer comme ses représentants véritables et d'éblouir ceux qui ne savent point par l'étalage de leurs vanités. Voilà ceux que le *Gardien du Seuil* a rejetés dans la société comme un épouvantail salutaire pour les cœurs faibles incapables de mettre leur courage à la hauteur de leurs aspirations. Toi, Néophyte, qui as mesuré d'un coup d'œil plus juste la grandeur de ton entreprise, jette un regard de compassion sur ces vaincus malheureux, et que leur exemple te redise avec une force nouvelle :

« Tu *pourras* devenir maître en cabale et en Alchimie, mais il *faut* d'abord être maître de la chair et du sang ! »



Cherchons maintenant les variétés de nos trois éléments magiques : Volonté, Science, Amour.

A les observer attentivement on ne tardera pas à remarquer que chacun d'eux est susceptible de deux aspects différents : le positif ou actif, et le négatif ou passif.

L'aspect passif de la Volonté, c'est le *désir* ; il dif-

fière de l'aspect actif en ce que celui qui en est animé est déterminé dans l'action qui le conduit au but à atteindre ; il y est poussé par la passion ; il est le jouet de l'instinct. Au contraire le *Vouloir* qui est l'aspect actif conserve à l'homme tout son empire sur les sollicitations extérieures ; l'homme qui désire est passif, alors même qu'il s'agite le plus ; l'homme qui veut est actif et souvent sa plus grande activité correspond à la plus grande réserve ; elle est intérieure. Nous retrouvons ici la distinction de la magie intuitive et de la magie voulue, dont la première fait verser tant de néophytes insuffisamment armés dans la magie cérémonielle ou même dans l'artifice des narcotiques.

La Science a sa passivité dans la *connaissance dogmatique* acceptée sans examen ou tout au plus après une critique superficielle ; c'est la Science de mémoire et d'école ; Dieu sait si elle domine de nos jours ! Nous la devons principalement à la révolution effectuée dans l'enseignement il y a plus de 200 ans par les Jésuites avec l'habileté profonde, la science et la simplicité de moyens qui les distinguent. Leurs fins exigeaient des esprits souples, soumis avec une foi aveugle ; ils ont fait de l'instruction un instrument mécanique par la méthode purement dogmatique qui s'empare de l'intelligence en s'imposant dès l'enfance à la mémoire. C'est à peine si nous commençons aujourd'hui, par des efforts infructueux, à nous arracher à ces langes où nos esprits sont emprisonnés depuis si longtemps. On a beau préconiser, solliciter, ordonner les méthodes actives d'ensei-

nement, ce sont les intelligences des maîtres eux-mêmes qui, engourdies et somnolentes dans la paresse si douce du manuel, se refusent à *instruire* véritablement l'enfance. Cela n'est pas un des moindres obstacles à l'intelligence de l'occultisme dont l'esprit et la méthode, au contraire, sont essentiellement actifs.

Ainsi s'expliquent les étonnements des débutants ; ils ne peuvent comprendre que la nourriture intellectuelle qu'ils viennent chercher ne leur soit point servie toute préparée, accompagnée même, au besoin, d'un digestif approprié, selon l'habitude universitaire, sous forme de manuel, de questionnaire, de procédés mnémotechniques et mécaniques de tous genres. Ne font-ils point cependant preuve d'une indépendance rare, ces néophytes en s'intéressant à cette science occulte dont nous n'avons reçu, dans la becquée officielle, que l'horreur et le contre-poison sous l'étiquette de science positive et de bon sens voltairien ?

La Magie véritable se refuse à cette science passive, à cette foi aveugle, fût-ce même la foi en la science magique ; mais ceci mérite explication.

On verra répété en maint endroit des œuvres d'Eliphas Levy que la *foi* est la première condition des œuvres magiques ; la foi dont il s'agit ici est la confiance en la possibilité de l'action ; confiance qui ne ressemble en rien à la croyance aveugle dont nous parlons. Cette foi peut et doit s'appuyer, comme tout acte raisonnable, sur la certitude raisonnée et cherchée, non sur la crédulité passive.

Accomplir avec toute la ponctualité possible les prescriptions d'un rituel magique plus ou moins compris, ce n'est point faire œuvre de Mage ; c'est s'exposer malgré la foi, ou plutôt par la foi même à tous les dangers indiqués plus haut. On n'a qu'à parcourir avec un peu de soin Eliphaz Levi pour s'assurer que telle est bien sa pensée (voir notamment le chapitre ix du *Rituel*). « La destinée de l'homme (dit cet auteur, avec tous les occultistes), la destinée *de l'homme est de se faire ou de se créer lui-même...* Le sage affirme ce qu'il sait et *ne croit à ce qu'il ignore que suivant la mesure des nécessités raisonnables et connues de l'hypothèse etc., etc...* »

Donc l'Initiation ne *donne* pas la Science nécessaire au disciple, elle ne fait que l'aider à la conquérir, et elle ne pourrait rien de plus. Voilà sans doute un nouvel obstacle contre lequel le Néophyte va se récrier, car, dira-t-on, il n'est pas donné à tout le monde de se faire une science aussi grande que doit être celle requise. C'est qu'en effet il n'est pas donné non plus à tout le monde d'être Mage plus qu'il n'est permis au premier venu d'être un mathématicien, un chimiste, un Astronome, un artiste.

Il faut cependant faire ici une restriction fort importante qui achèvera de caractériser la science nécessaire en Magie. Les créatures humaines se partagent en deux types intellectuels opposés ; les féminins ou passifs, et les masculins ou actifs, quel que soit d'ailleurs le sexe physique. Les premiers fondent leur activité intellectuelle principalement sinon exclusivement sur l'*intuition* et l'induction ; les autres, à

l'inverse, sur la déduction et la *logique* (1). Ceux-ci sont mieux armés pour recevoir utilement la leçon d'un maître parce qu'ils la soumettent plus aisément au contrôle de la raison ; les premiers joignent, au contraire, à un instinct plus ou moins développé pour la découverte, la tendance aux plus grands écarts.

Faudra-t-il donc, à cause du genre de science requis, que la Magie reste inabordable précisément à l'intuitif si bien disposé pour la pratique ? Non sans doute, seulement sa science empruntera à son origine un caractère spécial ; elle sera ce que l'on pourrait appeler la *foi éclairée* tandis que celle du logicien sera la *science raisonnée*, devenue foi par déduction. Voici comment : L'intuitif pourra découvrir lui-même la science, mais il devra soumettre les créations de son imagination à la raison du Maître, en recevant ainsi des leçons de déduction. A l'inverse, le logicien devra contrôler les principes qui lui seront indiqués ; leur exposé basé sur l'analogie et l'induction lui serviront de leçon d'intuition. Le premier, mettant en jeu son intuition naturelle, travaillera la logique qui lui manque ; le second, usant de la déduction qui lui est propre, développera l'intuition dont il n'a que le germe ; tous deux se rencontreront, complétés pour ainsi dire l'un par l'autre sur le terrain de la Science intégrale qui est celui du maître.

(1) Pour être correct, il faudrait dire que cette division est triple ; l'intuitif pur et le déductif pur sont également défectueux ; l'intelligence parfaite serait celle qui unirait dans un concours harmonieux l'intuition à la logique ; c'est le type du vrai savant, de l'homme de génie. On reviendra plus loin sur cette correction différée pour plus de clarté.

C'était là sans doute une des différences qui distinguaient l'Initiation féminine de la masculine ; mais on peut voir qu'elle n'atteint pas le caractère principal de la Science, c'est-à-dire qu'elle ne correspond pas aux deux genres de Science active et de Science passive : dans les deux cas l'induction et la déduction se rencontrent pour fournir la *certitude* ; dans les deux cas cette certitude est conquise par l'activité du disciple.

Enfin, pour notre troisième facteur, l'*Amour*, nous trouvons la passivité dans la charité sentimentale. Toute respectable qu'elle soit, toute caractéristique d'une bonne nature morale, cette charité n'est encore qu'une qualité subjective, un *instinct* heureusement opposé par la nature aux souffrances que le mal engendre. On y obéit comme à une passion ; elle détermine l'homme bien plutôt qu'il ne la règle. La simple affection, qui est du même genre, est d'un degré plus inférieur encore, c'est-à-dire plus rapproché de l'instinct, plus féminin.

L'amour que demande la haute Magie n'est point de cet ordre ; il n'est analogue ni à la simple affection, ni à l'amour maternel, ni à la charité secourable ; il comprend tous ces amours mais en les dominant ; il les embrasse en un seul bien plus élevé et plus impersonnel, l'amour du Vrai, du Bien et du Beau !

*
**

Voilà donc comment nous trouvons dans tous nos éléments magiques la condition que nous avons

reconnue indispensable à la réalité et à la santé de la puissance, savoir l'affranchissement des liens de la *Fatalité* par l'assentiment actif à la *Providence*, à la *Volonté Totale*.

Consentement du *Vouloir* qui dominera l'Instinct jusque dans l'Amour par le sacrifice souvent nécessaire de la sensibilité ;

Assentiment par la *Science* synthétique née de l'analogie et contrôlée par la raison ; à la fois inductive et déductive, intuitive et logique ;

Soumission par l'*Amour* qui subordonne les amours finis à celui de l'Absolu.

Quelques exemples ne seront pas superflus pour préciser ces principes abstraits ; ils pourront aider, d'ailleurs, à faire mieux comprendre la situation actuelle de l'occultisme en Occident.

L'Antiquité confirmera d'abord les distinctions précédentes par celle établie dans ses temples, chez tous les peuples, entre les voyants, les sybilles, les oracles, d'une part, et les Prophètes, les Prêtres, les Mages, de l'autre part. Tous avaient la *Volonté* dominante et l'amour impersonnel requis pour les fonctions sacerdotales, mais les uns étaient les intuitifs, les autres, les maîtres ; les révélations des premiers devaient être interprétées, commentées, rectifiées même, par la science des seconds. Nous lisons dans la *Mission des Juifs* :

« Le Voyant ou la Voyante purement passifs étaient toujours sous le contrôle immédiat du sacerdoce. Ceux qui, au contraire, étaient scientifiquement maîtres de leurs facultés psychurgiques, et qui pou-

vaient en faire le contrôle par tous les autres Arts fort nombreux du même Ordre, constituaient, à proprement parler, les Prophètes et les Prophétesses. »

« Le Prophétisme était scientifiquement compris et enseigné, car si le don en vient de Dieu ou de la Nature hyperphysique, raison de plus pour le cultiver avec la science et avec l'Art dont il relève. Sans cela, au lieu d'avoir de véritables prophètes, l'Antiquité n'aurait eu, comme les temps modernes, que de malheureux empiriques tournant au charlatanisme forcé, etc. La faculté de Divination a, en effet, cela de très dangereux que, lorsqu'elle n'est pas une Porte de Lumière ouverte en haut sur le Monde divin, elle est une bouche de Ténèbres béante en bas sur le Monde infernal. »

De nos jours, la science occulte réfugiée dans quelques retraites ignorées ne se livre qu'à regret, mais par l'effet d'un courant supérieur (providentiel ou fatal ?) le phénomène en recrudescence nous ramène en face du sphynx. L'étude publique de l'occulte en dehors des occultistes proprement dits s'est partagée entre trois écoles : les spirites, les magnétiseurs et les savants. Les premiers se distinguent surtout par la générosité de leurs sentiments qui atteint chez plusieurs jusqu'aux hauteurs de l'Amour universel ; c'est leur salut, car, de volonté, ils s'attachent à n'en point avoir dans leurs pratiques, et pour science ils n'ont que la foi en la réalité de leurs désirs. C'est pourquoi ceux d'entre leurs médiums qui oublient les sages préceptes de désintéressement et de spiritualité n'échappent pas souvent aux maux phy-

siques et moraux qui sont la conclusion de la médiumnité et dont les Yogis de bas étage nous offrent la triste peinture. En même temps le spiritisme, incapable de se constituer en corps de doctrine défini et fécond, se noie dans une inextricable confusion de systèmes où tout se retrouve depuis le matérialisme le plus prononcé jusqu'au mysticisme le plus ténébreux et le plus indécis.

Les magnétiseurs se distinguent par la volonté active, et généralement ils partagent la générosité de sentiments des spirites ; mais la science leur fait défaut ; comme ceux-ci ils n'ont guère que la foi en leurs propres hypothèses dont la démonstration est encore à faire. Résultats : impuissance au moins relative ; magie noire même parfois, et jusqu'à la folie.

On ne m'accusera d'aucune exagération si l'on veut bien se rappeler quels accidents déplorables ont motivé récemment la prohibition de séances publiques (à Marseille, notamment) et la réclamation du monopole du magnétisme pour les médecins diplômés. On peut se souvenir aussi du livre laissé par l'illustre Du Potet sur *la Magie* qu'il n'avait entrevue que par ses terreurs ; on sait par quelles forces inconnues et subites il s'est trouvé souvent surpris et avec quelle brutalité ; on connaît les observations quasi infernales qu'il avait entrevues ; il ne cachait pas qu'il avait suspendu ses expériences parce qu'il se sentait aux portes de la folie ; sa volonté si puissante, son intelligence peu ordinaire, sa généreuse philanthropie ont reculé devant les menaces du *Gardien du*

séuil, et c'est une preuve de sa sagesse, car il voyait bien qu'il lui manquait encore une arme pour le combat : *La Science*.

C'est la science aussi qui fait défaut à nos savants, soit dit sans intention paradoxale, car ils se disent eux-mêmes à sa recherche. Ont-ils la volonté ? il est bien difficile de le savoir puisqu'ils se contentent généralement d'observations sur d'autres qu'eux-mêmes, ou même d'expériences *in animâ vili*. De l'*Amour*, ils ont, du moins, celui du *Vrai*, qui est déjà une grande partie de l'*Amour* actif, et c'est trop souvent le seul de nos éléments qui puisse les défendre de l'accusation de magie noire, car plus d'une fois, comme les magnétiseurs ils en provoquent les effets sur leurs « *sujets* », ne serait-ce que par l'hébètement et l'assujettissement consécutifs de l'hypnotisme habituel.

*
*
*

L'observation confirme donc l'assertion qu'il n'y a pas de magie sûre et vraiment haute, non seulement sans volonté, sans science ou sans amour, mais, même, si la volonté, la science et l'amour affectent un caractère passif.

Disons mieux, en précisant encore davantage. Un excès d'activité est un mal aussi ; la nature, pour son travail fécond, ne choisit pas entre deux contraires, elle les oppose pour les harmoniser. Notre formule pour être exacte doit donc comprendre à la fois le côté positif et le côté négatif de chacun de nos trois éléments, en les synthétisant de la façon que l'on a

pu pressentir déjà par ce qui a été dit plus haut des intuitifs et des déductifs.

Mais nous touchons ici à des lois de science occulte qui demanderaient trop de développements abstraits pour qu'il soit possible d'en fatiguer le lecteur ; il suffira de les résumer dans le tableau suivant en observant, comme on pourra s'en rendre compte, que les deux contraires positif et négatif s'ils étaient pris isolément pourraient exposer dans une mesure plus ou moins grande aux dangers signalés, pourraient éveiller le *Gardien du seuil*, le Cerbère aux trois têtes. On ne peut triompher que par la triple synthèse médiane.

Vouloir, Foi scientifique, Amour Universel.

ÉLÉMENTS MAGIQUES	LEURS DEGRÉS QUALITATIFS		
	NÉGATIF	SYNTHÉTIQUE	POSITIF
1. VOLONTÉ (sphère réelle de la Magie).	Désir.	Vouloir.	Volonté mar- tiale despotisme.
2. SCIENCE (sphère intellec- tuelle de la Magie).	Foi jusqu'à l'aveu- glement.	Foi scientifique.	Science posi- tive jusqu'au scepticisme.
3. ALTRUISME (sphère spirituelle de la Magie).	Charité sentimentale.	Amour universel.	Panthéisme Hindou.

*
* *

Nous avons fixé maintenant la quantité et la qua-

lité des éléments fondamentaux de la Magie ; il nous reste, pour nous en faire une idée complète, à préciser les objets auxquels ces éléments s'appliquent : Que faut-il vouloir ? — Que faut-il savoir ? — Que faut-il aimer ?

En nous en rendant compte nous trouverons la solution de la question fondamentale de cette étude : Que doit faire le Néophyte à ses débuts, pendant la première heure du Nuctéméron ?

F.-CH. BARLET.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

**DU SUJET TRANSCENDANT
OU INCONSCIENT SUPÉRIEUR**

L'homme est placé entre deux
Inconscients.

NOTRE conscience est placée entre deux Inconscients. L'un, inférieur, composé des sensations, des images des désirs que nous avons enregistrés dans l'exercice de la conscience ; l'autre supérieur appelé sujet ou plan transcendant et que l'on peut considérer comme le foyer de l'intuition, le canal par où nous prenons connaissance des vérités éternelles et nécessaires. Il est intéressant d'étudier le mécanisme des rapports de notre conscience avec ces deux inconscients et pour cela nous poserons en principe qu'ils sont analogues.

L'inconscient inférieur est assez bien connu, depuis les travaux des psychologues modernes. M. Ch. Richet, MM. Janet, Héricourt, etc., s'aidant

d'observations curieuses faites sur des hypnotiques, ont singulièrement éclairé la question. On sait maintenant que l'inconscient peut former une deuxième et même plusieurs nouvelles personnalités. Mais si l'on a assez bien déterminé les rapports de l'inconscient ou de la deuxième personnalité avec la conscience, il n'en est pas de même des rapports des inconscients entre eux et du sujet transcendant. Ces deux dernières questions sont à l'ordre du jour en Allemagne depuis Hartmann, le disciple de Shopenhauer et l'un des principaux promoteurs de ces idées qui viennent évidemment d'Orient est M. Carl du Prel, directeur du *Sphinx* de Leipsick.

Nous savons que, d'une manière générale, la conscience est analogue à une luminosité qui serait produite par la rencontre de deux courants psychiques, l'un touchant l'autre. Mais nous prenons la question au point de vue le plus général et, courant psychique c'est ce qui produit l'idéation sur un plan quelconque.

Ainsi deux courants inconscients en eux-mêmes ne contenant que des éléments virtuels, c'est-à-dire non-existants, en se touchant, donnent une étincelle qui est de la conscience. Cette conscience appartient à trois êtres à la fois :

1° Le courant rencontrant qui devient conscient en ce point ;

2° Le courant rencontré ;

3° L'objet de l'idéation qui résulte de la rencontre.

Exemples. Le courant psychique humain rencontre les courants psychiques de la matière : un fait de conscience se présente commun aux deux ; ce fait est

dans l'espèce une sensation ; c'est-à-dire une idéation qui se constitue en être psychique ayant de lui-même la même conscience qu'en ont les deux courants. Cette entité psychique en tant que consciente est une idée ; en tant que connue des deux courants, elle est une forme qui est comme le corps de cette idée.

Elle emmagasine de la puissance vive qui la fait survivre à l'acte qui lui a donné naissance avec une volonté ou spontanéité proportionnelle en intensité, direction et sens à l'impulsion originelle.

Ainsi une pierre que nous avons lancée emporte-t-elle avec elle une petite partie de notre volonté sous forme de forces d'inertie. L'analogie est frappante.

Elle conserve aussi du choc originel un état de conscience différent de l'état primitif, mais qui pourra s'exagérer dans des conditions spéciales. Toutefois, elle cesse après l'acte de la sensation d'être dans le champ de notre conscience ; elle fait partie de notre inconscient.

Quand je dis courants psychiques de la matière, je veux dire ceux dont la rencontre produit en nous le phénomène psychique appelé sensation (1). Nous en rencontrons trois principaux dont le choc avec notre propre courant psychique engendre les entités du son, celles de la lumière et celles du toucher. Ces entités sont ce que nous pourrions appeler les éléments sensibles de la matière, car quand nous avons ces sensations, nous avons l'illusion de quelque

(1) Nous développerons ultérieurement cette question en traitant de l'Energie dans un prochain article. D. M.

chose de visible, de tangible et de pesant que nous appelons la matière.

L'un des courants est le père, l'autre la mère de la sensation et celle-ci en est l'enfant.

Cet exemple est fort intéressant en ce qu'il nous montre que ce qui est réel, ce n'est pas la matière mais l'idéation et qu'en somme tout est subjectif dans deux courants ou sujets psychiques au moins et ce qui paraît objectif est dans notre conscience; nous ne connaissons que ce qui se passe en elle et cela constitue un courant ou plutôt une source de courants psychiques créée par nous.

Il en résulte qu'un objet dit matériel, moi je dirais sensationnel, existe d'autant mieux qu'il est mieux perçu par l'observateur; que s'il n'est ni vu ni touché, son existence est limitée à la conscience qu'en ont les courants psychiques en jeu, c'est-à-dire à des réactions purement dynamiques; que s'il est vu et touché son existence est plus complète et la conscience qu'il a de lui-même aussi développée que celle que nous avons de lui; enfin que s'il est perçu par un hypnotique aux sens très développés momentanément, il atteint pour ainsi dire son maximum d'existence. Si osé que cela paraisse, les objets matériels sont conscients, je le maintiens et ils ont d'eux-mêmes exactement la même conscience que nous avons d'eux. Cela ne veut pas dire qu'ils soient intelligents.

Autre exemple: les objets conscients créés, comme sources de courants psychiques secondaires, une fois passés dans l'inconscient, ont leur existence et leur conscience, c'est tout un, limitées aux réactions mu-

tuelles des éléments de l'inconscient. La vie de ces entités est alors curieuse à étudier.

On pourrait faire la chimie de ces éléments, en examiner les affinités de volontés, la lutte pour l'existence, les relations sociales, les maladies, la mort ; on pourrait aussi étudier les relations de ces entités avec les courants psychiques de la matière et enfin leurs relations avec le courant psychique auquel nous appartenons et on trouverait alors les faits de mémoire, d'imagination. On verrait que dans ces relations, une part de spontanéité revient à l'entité psychique, que souvent même elles s'imposent à notre conscience, et que si nous luttons avec une habitude, par exemple, nous ne sommes pas toujours les plus forts.

On pourrait étudier aussi les lois qui président aux rapports des inconscients entre eux, et déterminer les conditions de la psychométrie, on verrait qu'il y a des affinités classant les inconscients par familles et par races ; on verrait aussi que l'inconscient a un corps sensitif et que, sous certaines conditions, il peut l'extérioriser.

Il y aurait lieu aussi d'étudier, non seulement le dédoublement de la personnalité physique comme on paraît le faire avec fruit, mais encore le dédoublement de la personnalité psychique. Cela permettrait d'expliquer les apparitions de fantômes et de réduire à leur juste valeur la plupart des phénomènes spirites. Naturellement, il faudrait suivre l'inconscient au delà de la dissolution du corps physique, analyser sa puissance vive, la durée de sa survivance, et les conditions de

sa désintégration, en molécules psychiques s'attachant comme des parasites aux inconscients les plus cohérents qui sont ceux des médiums spirites.

Nous ne pouvons qu'énoncer ces questions; il faudrait des volumes pour les traiter, mais comme dans ces recherches on ne peut employer les mêmes méthodes d'observation que la science actuelle, c'est à chacun de les étudier pour son propre compte, afin de poser des bases pour l'étude encore plus intime du sujet transcendant.

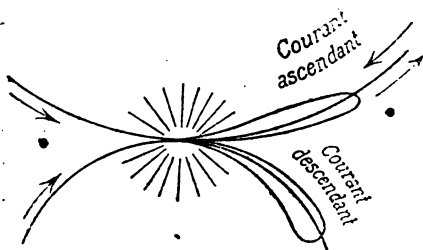
La seule vraie, la seule utile science est contenue dans la maxime inscrite sur le temple d'Ephèse *γνωθι σεαυτον* parce que l'homme est l'image de l'Univers, et connaître l'un, c'est connaître l'autre.

La conscience est une étincelle qui jaillit à la rencontre de deux courants psychiques. Ces courants sont sur des sphères de rayon variable et peuvent se représenter par des cercles : ils comportent chacun deux circulations en sens inverse : l'une établit un rapport d'activité, l'autre un rapport de perception. En variant leur rayon, on arrive toujours à en faire toucher deux ; mais, il n'y a de la conscience ou de l'Être au point de contact que si leurs circonférences ou puissances d'Être sont différentes parce que deux mouvements égaux et de sens contraire produisent le non mouvement.

Le sens dans lequel tournent les courants n'a pas d'importance puisque les courants sont doubles. Les faisceaux circulatoires d'éléments virtuels ne deviennent conscients qu'au point de contact ; mais il n'y a de moi que si le point conscient est en rapport

avec d'autres, desquels il peut se différencier ; or je dis que la conscience humaine est le résultat de l'idéation du plan transcendant comme l'inconscient inférieur est le résultat de notre propre idéation.

D'une manière générale, une entité quelconque est toujours placée entre deux inconscients, l'un supérieur l'autre inférieur ; le choc des deux puissances d'Être différentes qui se touchent détermine dans la conscience une double polarité, un double entraînement, soit vers le haut, soit vers le bas. En particulier, le contact peut se faire en l'absolu c'est-à-dire là où l'Être ne se distingue plus du Non-Être. Soient les deux courants virtuels et voyons ce qui se passe au point de contact.



On aperçoit d'abord deux côtés ou pôles : celui par où les courants entrent, celui par où ils sortent.

La puissance d'être est exactement la même sur ces deux pôles car ce qui entre est égal à ce qui sort, mais il y a une différence d'aspect.

D'un côté le passage du Non-Être à l'Être est brusque et l'Energie entre exclusivement sous forme réelle ; de l'autre, ce qui sort est en partie sous forme de Non-Être (potentielle) en partie sous forme d'Êtreté (puissance vive) ; cette dernière se partage inégalement entre le courant montant et le courant descendant et

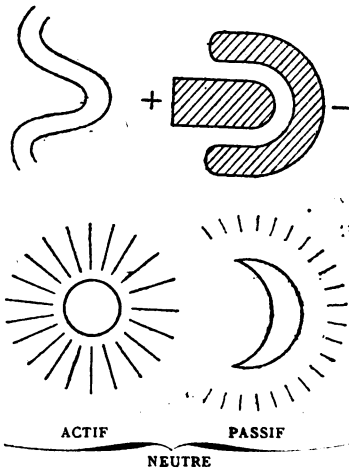
vient constituer deux inconscients, l'un supérieur l'autre inférieur, qui, en s'éteignant, ramènent la puissance d'Être des courants à une valeur différente de ce qu'elle était auparavant. On peut dire que l'un des courants accroît sa puissance d'Être aux dépens de l'autre ; que l'un mange l'autre.

Il y a un lien entre le point conscient et ces entités survivantes, ce qui lui permet de les utiliser, mais, après la séparation des courants et l'extinction du point, elles vivent jusqu'à ce que leur puissance vive soit épuisée.

La puissance d'Être totale qui entre dans le point, c'est U ; le potentiel à la sortie, c'est W ; et la puissance vive est $V = (\nu + \nu')$, donc : $U = W + V$.

C'est la formule de la conservation de l'Energie.

Au point de coupe, le courant qui a le plus de puissance d'Être agit comme mâle en pénétrant l'autre. Cela fait deux ondes, l'une pénétrante, l'autre rentrante, figure phallique que l'on trouve même en l'Absolu et que l'on désigne souvent par la figure : Soleil, Lune.



La marche de l'Univers est guidée par un instinct de la conser-

vation. C'est parce que l'Absolu a besoin d'être constaté qu'il a ses trois aspects (confondus en un seul); que d'un côté il sécrète ces courants de Non-Être, qui par leur rencontre, donneront les émanations existantes, et que, de l'autre, il les aspire.

L'Absolu a faim de ses émanations, il vit d'elles et par elles (1), il s'en nourrit, de sorte que tous les courants particuliers s'intègrent en un courant général qui commence en un point neutre (pralaya) et se termine en un autre point neutre après avoir passé par toutes les phases de l'Êtreté.

Si nous considérons ce qui a été dit de la formule de l'Energie :

$$U = W + V,$$

nous voyons qu'une partie de la puissance vive ou Êtreté V passe dans le courant supérieur entraîné dans le sens du courant général tandis qu'une partie reste en arrière, constituant pour le cycle considéré un déchet de l'Evolution. Les unes sont entraînées en avant jusqu'à ce qu'elles trouvent leur Nirvana en l'Absolu; les autres émanations prennent leur Nirvana (reflet de Nirvana) dans le courant de Non-Être inférieur dont elles ont fait choix.

Dans chaque courant, il y a une notion spéciale du temps et l'Éternité correspond au développement entier du circuit; mais comme tous n'ont pas le même développement, il y a plusieurs éternités relatives. Ce que nous appelons l'immortalité correspond à l'éternité

(1) « C'est Dieu qui nous a donné l'Être; c'est bien le moins que nous lui rendions la pareille. » VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

absolue c'est-à-dire au Nirvana définitif en l'Absolu.

L'étude du plan transcendant est capitale pour nous, parce qu'elle seule peut nous permettre de marcher en avant.

De même que nous pouvons rappeler à notre conscience dans l'acte de la mémoire les entités dont nous avons meublé notre conscient et pour lesquelles nous avons conservé de l'affinité, de même elles peuvent s'y présenter spontanément en obéissant à l'instinct de la conservation parce qu'elles savent qu'être oubliées, c'est mourir.

Ainsi fait le plan transcendant vis à vis de nous qui constituons l'inconscient qu'il s'est fait. Le besoin qu'il a d'être, fait qu'il nous attire à lui et de notre côté l'instinct de notre conservation fait que nous sommes poussés à prendre connaissance spontanément de notre plan transcendant. Nous en sommes alors conscients, nous devenons lui-même. Mais prenons garde de nous faire oublier, car ce serait pour nous la mort. Si nous arrivons à nous imposer à lui d'une façon indestructible, nous vivons alors perpétuellement en lui et lui en nous : c'est l'assurance de Nirvâna. Les Mahatmas sont les hommes qui sont parvenus à la conscience complète et habituelle de leur sujet transcendant. Je dis *leur*, parce qu'il y a un sujet transcendant pour chaque race psychique.

Par conséquent, être en communication avec les Mahatmas, cela revient simplement à être momentanément conscient du plan transcendant : c'est à la portée de tout le monde. Les entités de l'inconscient ont plusieurs vies successives dans notre conscience

et de chacune elles emportent une recrudescence de puissance vive ; elles ont besoin de nous comme nous avons besoin d'elles. Ainsi, avons-nous plusieurs vies successives dans le plan transcendant jusqu'à ce que nous nous fixions irrévocablement dans sa mémoire. Quand nous avons certaines idées, certains désirs élevés, c'est le sujet transcendant qui se souvient et comme il fait partie de nous-mêmes, on peut dire qu'apprendre, dans l'ordre de la raison pure et des vérités nécessaires, c'est *se ressouvenir*.

Nous sommes suggestibles à son égard, comme l'inconscient l'est vis-à-vis de nous. Nous lui servons d'instrument de création et de perception et il se sert de nous, de la même façon que nous nous servons de notre inconscient.

C'est lui qui nous conserve d'une vie à l'autre et il fait tout ce qu'il peut pour ne pas nous oublier. C'est à nous de prendre connaissance de lui, de suivre ses suggestions et de nous rendre intéressants.

Chez le médium spirite (P) l'inconscient empiète quelquefois sur le domaine du conscient ; ainsi empiétons-nous sur son domaine et sommes-nous parfois médiums à l'égard du sujet transcendant. Nous en emportons des impressions que nous nous communiquons les uns les autres, et la seule raison pourquoi nous nous séparons de lui c'est que nous préférons la société de notre inconscient à la sienne ; mais se complaire dans la société des éléments de la matière (sensationnels) c'est purement et simplement préférer la mort à la vie. C'est le désir qu'a l'inconscient, qu'a la matière de posséder notre conscience

qui nous entraîne en bas; c'est le désir qu'a le sujet transcendant de nous, qui nous pousse en avant : c'est le désir universel du Nirvâna en l'Absolu qui constitue l'impulsion universelle. Le sujet transcendant nous aspire, comme nous aspirons notre inconscient, comme les dieux aspirent les sujets transcendants, comme l'Absolu + aspire l'Absolu —. Qu'on l'appelle Christ, Verbe ou plan spirituel ou ange gardien, le sujet transcendant est notre maître et notre conservateur, c'est lui qu'il faut intérieurement connaître, aimer, et servir, car il est la *Voix, la Vérité et la Vie*. Lors de la dissolution de l'organisme, la coupure se referme et nous n'avons plus qu'à épuiser la puissance vive acquise. Il faut alors que nous choissions entre notre inconscient et notre sujet transcendant, entre l'état tautalesque d'élémentaire et le repos dévakhannique, en passant souvent par un état d'hésitation qui est celui de Kama loka. Il faut nous plaire dans la société du sujet transcendant, cela est absolument nécessaire, il le faut si nous voulons arriver à cet état de flamme, que n'agite plus aucun souffle, qu'on appelle Nirvâna.

A U M

D^d MAC-NAB.

CHRONIQUE MUSICALE

L'ODE TRIOMPHALE DE M^{lle} AUGUSTA HOLMÈS

MUSICIEN de génie, poète de premier ordre, et disciple de la science occulte, tels sont les traits sous lesquels nous apparaît l'auteur de l'*ode* que tout Paris acclamait dernièrement au Palais de l'Industrie. Je ne me permettrai point ici de tracer un mauvais portrait de M^{lle} Holmès ; l'auteur se reflète toujours dans son œuvre, et en citant *Lutèce*, les *Argonautes*, *Irlande*, *Pologne*, *Ludus pro patria*, qui respirent, surtout les dernières, un souffle aussi ardent de patriotisme, j'estime avoir suffisamment dépeint cette grande figure de nos temps modernes qui n'a pas hésité à chanter une apothéose.

Considérée dans son ensemble, l'*ode* est un véritable tour de force, lorsque l'on songe au peu de temps qui restait à M^{lle} Holmès pour en composer la musique, après le vote émis par nos édiles. Appelée à accorder sa lyre au diapason d'un poème où elle nous décrivait déjà en vers si brillants et si beaux, toute une nation, elle a su nous le traduire en une série de tableaux musicaux d'une fidélité d'expression et d'une vivacité d'allures vraiment remarquables.

La forte culture théorique qu'elle possède nous montre en Augusta Holmès une digne élève de César Franck : et sa modulation constante soutenue par une profonde connaissance des lois de l'harmonie

nous rappelle la partition des *Eolides*. L'orchestre immense dont elle pouvait disposer lui a permis de traiter son œuvre par grandes masses instrumentales : elle a pu ainsi obtenir de remarquables effets de sonorité. Wagnérienne dans l'âme, elle a su donner à ses œuvres la cohésion de celles du maître allemand, en se montrant comme lui librettiste hors ligne ; comme lui aussi, son but a été de mettre en lumière les belles traditions de l'Occultisme et de la Théosophie, et nous en verrons maintes preuves dans l'*Ode triomphale*. Elle s'y est souvenue des saines notions que l'on apprenait dans les sanctuaires de la Grèce, et les fêtes splendides de la première République l'ont inspirée pour le caractère grandiose qu'elle a donné à son œuvre.

D'aucuns ont prétendu qu'il y manquait des ballets et des intermèdes ; nous croyons qu'il y aurait eu fort peu de dignité à introduire la chorégraphie dans une manifestation patriotique aussi imposante. De sérieuses qualités scéniques ont présidé du reste à l'ordonnance générale de la mise en scène.

Les costumes admirablement combinés, présentaient un aspect d'une variété de couleur et d'une richesse inouïes.

L'orchestre et les chœurs au nombre de douze cents exécutants étaient placés sous la direction d'Edouard Colonne ; et M^{me} Mathilde Romi, avec sa voix fraîche et admirablement timbrée remplissait dignement le rôle de la République. Et pour contenir pareil concours de chanteurs et d'instrumentistes, M. Alphanand, aidé de deux décorateurs bien connus,

MM. Larastre et Carpezat, érigeait l'immense vaisseau du Palais de l'Industrie en salle de spectacle, et aménageait à l'une de ses extrémités une scène de vastes dimensions.

Rien n'avait été négligé, comme on le voit du reste pour fêter l'anniversaire glorieux du Centenaire, et si M^{lle} Holmès a remporté un succès sans précédent, c'est grâce à la manière délicate et toute féminine dont elle a su comprendre le sujet, et en approprier la musique aux genres si variés et si nombreux qu'il comportait. Tour à tour, champêtre, héroïque, symbolique et idéale, elle a fait parler l'amour avec autant de feu et de passion qu'elle a mis de naïveté adorable dans la scène enfantine.

Voici du reste le compte-rendu analytique de l'œuvre.

De longs appels de trompettes, éclatant des quatre coins de la voûte, modulent successivement en cinq tons différents en se compliquant de plus en plus, pour aboutir enfin après de sourds grondements, aux accords harmonieux d'une marche triomphale, tout empreinte des accents héroïques d'une mâle fierté. Après un passage exquis et passionné, tout dominé par le chant des instruments à cordes, le thème de la marche reprend et le double rideau de la scène s'enroule, découvrant un immense espace en amphithéâtre entouré de colonnes chargées de trophées. Un autel antique autour duquel brûlent quatre trépieds, occupe le milieu. Au-dessus flotte un voile d'or; de larges espaces entremêlés de lauriers et de palmiers, sont ménagés à l'entour pour recevoir les chœurs, et

comme toile de fond, « des cités, des forêts et des montagnés lointaines ». Sur un début d'orchestre au rythme bizarre, coupé de cymbales à contre-temps, les vigneronns font leur entrée en scène. Leurs cris de voix retentissent sur une progression chromatique ; ce sont les trois dernières lettres du mot sacré Evohé (הוה) auxquels ils ajoutent le mot soleil, image de la première lettre Jod (י). Leur chant très caractéristique :

La vigne a fleuri
La grappe a mûri,
Dans les cuves le vin bouillonne, etc...

se traduit en mesures à trois temps et à deux temps mêlées, qui lui donnent ce caractère de gaieté et d'entrain si particulier aux joyeux compagnons de Bacchus. Quel contraste présente alors cette entrée des moissonneurs, en ut majeur et en mesure à 3/2, pesante comme le pas de leurs bêtes de somme, surtout au passage si empreint de noblesse :

Que les bœufs dorment dans le pré.
Moissonneurs, les granges sont pleines !

Sur cette dernière phrase, les vigneronns reprennent plusieurs fois leurs cris : Evohé ! Soleil ! et lorsqu'ils viennent dire ensuite :

Ce vin c'est le sang, etc.

Sur leur motif gai et joyeux, les Moissonneurs répondent pesamment :

Ce pain c'est la chair.

Après cette partie, d'une si haute portée philosophique, les groupes se placent autour de l'autel de la

patrie, et ceux qui savent défendre le sol, succèdent à ceux qui en ont chanté les richesses.

Les soldats et les moines font leur entrée sur un dessin d'orchestre qui module alternativement en un motif de marche et de berceuse, pour aboutir enfin à un texte de marche. On remarque ici et dans bien d'autres endroits encore, le soin que met l'auteur à calquer vigoureusement la musique sur les paroles : sans perdre une occasion, par exemple, d'assimiler sa phrase musicale :

Aux cliquetis clair des épées,
Aux rugissements du canon.

Et plus loin lorsque le chœur des moines chante la berceuse, celle-ci ne se découpe-t-elle pas :

..... Aux rivages brûlants...

Puis le tableau s'assombrit :

La vague est terrible et profonde
L'éclair brille et la foudre gronde.

L'orchestre gémit en une gamme ascendante de sixtes chromatiques, jusqu'à ce cri de détresse :

Nous t'invoquons, France la Blonde!

Et subitement, le danger une fois écarté, ils reprennent plus heureux et plus confiants :

A toi la conquête féconde!

Sur un motif plus accéléré en mesures à 9/8 et 6/8 mêlées.

Mais déjà se font entendre les basses pesantes annonçant l'arrivée des corps de métiers. Deux groupes de

compagnons aux larges chapeaux, porteurs de hautes cannes enrubannées s'avancent en ligne jusqu'au milieu de la scène, où ils se rejoignent, en se donnant une fraternelle accolade ; les uns sont compagnons du Devoir, les autres compagnons de la Liberté. Le rythme de cette entrée dominé de temps en temps par les notes claires que rend le choc du marteau sur l'enclume, est très caractéristique.

Tope père et dis-moi ton nom.

Et à cette question qui s'établit musicalement d'une manière si franche, les deux chœurs répondent religieusement en déclinant respectivement leurs qualités : ce sont les enfants de Salomon, et ceux du Père Soubise et de Maître Jacques. En dehors de l'allégorie maçonnique que représente ce cortège, il convient de faire remarquer l'allusion occulte aux sept principes de l'homme (1) des trois questions, que les compagnons se posent successivement en mode mineur :

A qui dois-je donner mon cœur ?
 A qui dois-je donner mon âme ?
 A quoi dois-je employer mes bras ?

Fidèle image du ternaire représenté par l'Esprit, la Vie et le Corps. Et les interpellés de répondre sur le mode majeur qu'il faut donner : l'Esprit, c'est-à-dire le principe intellectuel, l'inspiration, au travailleur,

(1) Voyez l'étude intéressante de Papus sur les *Sept principes de l'Homme*, et qui a fait le sujet d'une conférence à la Société Théosophique *Hermès*.

L'Ame, ce qui veut dire le sang, la Vie en un mot pour le pays.

En dernier lieu le Corps, l'activité matérielle, les bras, pour reconstruire le Temple antique, le Temple des Initiés.

Et les deux chœurs reprennent entièrement sur le mode majeur leur hymne de travail, au bruit des marteaux et des enclumes, qui rappelle un passage analogue de *Ludus pro patriâ*.

Ici l'auteur semble se recueillir un instant ; on pressent la venue de quelque chose de plus noble et de plus idéal que les tableaux qui jusqu'à présent ont défilé devant nos yeux : des accords vraiment aériens précèdent de longs arpèges de harpe, et le Génie sous les traits de l'*Apollon Musagète*, portant la grande lyre d'ivoire et d'or, descend lentement des derniers praticables suivi d'un essaim de jeunes filles et de jeunes gens, représentant les diverses branches de l'Art. L'effet produit par cette mise en scène vraiment superbe, et surtout par la douceur pénétrante du prélude d'orchestre, nous charme et nous saisit : comme si l'auteur avait voulu par cette allégorique introduction, attribuer à la musique une origine divine, et la faire descendre sur la terre, pour y répandre ses bienfaits et moraliser les nations.

Après un chant soutenu à la basse, et accompagné du léger bruissement des chanterelles, s'élève une élégie d'un caractère sublime.

Peuple lève les yeux vers la Lyre Immortelle.

On pressent au travers de la trame musicale, une

phrase ascendante, qui monte doucement au ciel comme le regard de ce peuple : et lorsque celui-ci, encore ébloui, peut admirer les merveilles qui s'offrent à lui, l'orchestre se passionne à son tour.

Regarde ! C'est elle !

Suit un texte symphonique remarquable, qui ne le cède en rien comme beauté à la strophe suivante :

Vois les pinceaux trempés dans l'azur et l'aurore
 Où rayonne encore,
 Malgré le temps cruel, le prisme aux sept couleurs :
 Le maillet, le ciseau qui, dans le cœur des arbres
 Sur l'onyx, le bronze et les marbres,
 Ont gravé pour toujours ta joie et tes douleurs !

Est-il possible de décrire avec plus de charme ?

Après une dernière strophe non moins belle,

Peuple sois doux au Génie.

celui-ci se tourne vers l'Orient, puis vers l'Occident et l'orchestre s'éteint sur le scintillement de notes aiguës. Les Sciences précédées par la Raison, au diadème d'étoiles, font leur entrée sur un solo de basses, de motif sévère, mais qui résume à lui seul tout un système de philosophie. La phrase musicale se prête ici admirablement à la poésie et comme elle aussi :

..... jaillit en myriades de soleils.

Les allusions occultes sont fréquentes et superbes :

Marche et perçois en toi, l'Esprit, le Verbe et l'Être,
 Homme qui par nous seras dieu !!!

Mais subitement un délicieux dialogue de flûtes, de hautbois et de violons vient accompagner l'entrée de

l'Amour sur la scène. L'inspiration qui en est toute poétique et même anacréontique comme on l'a dit quelque part, fait de ce morceau, l'un des plus fins et des plus délicats : digne pendant du chœur qui suit : La Nuit et l'Amour, dans *Ludus pro patriâ*. Décrivant tous les contours du dessin d'orchestre, en une gracieuse pantomime, l'Amour aux ailes roses, porteur de son carquois et de ses flèches, invite doucement les jeunes gens à le suivre : de son côté la Jeunesse paraît en scène : un essaim de jeunes filles l'accompagne. Dans la berceuse, au rythme si ravissant

Vers Elles,
Amour conduis-nous en battant des ailes.

où la musique n'est-elle même qu'un délicieux battement d'ailes, les phases diverses de l'Amour et de la Passion sont admirablement décrites. Il y a d'abord l'aveu, les supplications ; les jeunes filles échangent des fleurs contre les lauriers et les palmes des jeunes gens semblant ainsi se donner l'un à l'autre, et se jurer fidélité ; puis enfin, les deux chœurs, reprenant ensemble le motif de la berceuse, se confondent en une étreinte pleine de passion, heureux de prendre part au banquet de la vie, et de goûter les

... roses du premier baiser.

L'Amour et la Jeunesse qui ont représenté, dans une mimique expressive, tous les détails de la scène, tombent enfin dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'autour d'eux tintent délicieusement ces mots si doux : Je t'aime. Un gai motif de marche vient brusquement couper la parole aux amoureux, et les en-

fants entrent en scène, tenant des bêtes féroces enchaînées avec des fleurs, et des épis nus couverts de feuillages. Ce morceau est certainement à la fois naïf et charmant, les flûtes et les clarinettes gazouillent comme le rossignol, l'alouette, la mésange et le moineau qui chantent les gloires de la France. Du reste rien de plus ravissant que cette réunion d'enfants aux tuniques blanches, soutenues par des ceintures aux couleurs nationales, et venant avec toute la grâce du jeune âge, apporter aux hommes des paroles de paix et de concorde.

Soudain, ce tableau si plein d'entrain, prend une teinte sombre et farouche. La scène s'obscurcit, et les préludes d'une marche funèbre grondent à l'orchestre, jetant un concert de notes rauques sur ce passage qui, tout à l'heure si ensoleillé, se trouve maintenant désolé comme par les nombreux indices d'un orage prochain. Une figure voilée, traînant des chaînes, les cheveux épars, paraît sur ce devant de la scène et se dirige, en se tordant les bras, vers l'autel qui n'est plus éclairé que par les flammes des Trépieds.

Un rayon de lumière rouge l'accompagne, tandis que les chœurs murmurent sur un motif de marche :

A travers les cités et les sombres forêts
Ont retenti des cris funèbres
Le soleil s'est éteint ! Un voile de ténèbres
Répand le deuil sur nos apprêts.

La figure voilée tend alors les bras aux différents groupes à droite et à gauche, qui poussant un cri d'effroi sinistre lui montrent l'autel : l'Amour et la Jeunesse se séparent pour la laisser passer ; et tandis

qu'elle tombe en suppliante sur les degrés, le peuple entier réclame la venue de la déesse libératrice qui doit le sauver à jamais. L'invocation :

Apparais déesse, apparais,

se poursuit dans tous les groupes, sur la seule note redoublée d'une progression chromatique continue, et la République apparaît enfin, au milieu d'une clarté fulgurante et dans tous les attributs de sa dignité.

Venez à moi, vous qui souffrez pour la justice!

s'écrie-t-elle, devant la foule qui l'implore à genoux.

Accourez à ma voix des confins de la terre,
Mortels affamés d'équité!

Et après avoir rendu grâce à la Déesse libératrice tout le peuple se lève, dans un élan superbe, la femme voilée supplie la République, qui étend sur elle des rameaux d'olivier : et celle-ci, brisant ses chaînes et rejetant son deuil, paraît vêtue des couleurs de la France. Les trompettes font retentir leurs joyeuses fanfares. Une gerbe de blé vient croître au pied de l'autel, et « toute la foule tend vers la déesse des bras chargés d'attributs comme pour lui consacrer les forces de la Patrie avec un grand cri de suprême enthousiasme ».

Gloire à toi, Liberté, soleil de l'univers !!

HENRI WELSCH.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE

PHYSIOLOGIE TRANSCENDANTE. — *Analyse des choses*, essai sur la Science future par le Dr PAUL GIBIER. 1 vol. in-18, Dentu. Prix : 3 fr. 50.

TOUS nos lecteurs connaissent l'auteur de ce nouveau livre. Un des premiers en France, il osa proclamer la réalité des phénomènes étudiés par les spirites et cette audace lui attira les persécutions les moins méritées de ses chers collègues.

Dans le *Spiritisme ou Fakirisme Occidental* le Dr Paul Gibier décrivait une série de faits positifs, incontestables, sans vouloir encore aborder une théorie quelconque de ces faits. Ainsi à la fin de son livre, il présentait les explications de toutes les écoles qui s'occupent de ces questions sans vouloir encore choisir une opinion personnelle.

L'*Analyse des choses* expose cette fois les opinions philosophiques de l'auteur sur ces phénomènes et, pour bien éclairer sa pensée, il est obligé de présenter au public, avant l'étude même des faits occultes, toute une théorie philosophique sur l'Univers, sur l'homme et sur leurs rapports.

Cette théorie est celle de la Science Occulte enseignée, ainsi que le dit le Dr Gibier, dans toutes les initiations antiques et surtout dans l'école Pythagoricienne. L'auteur conçoit l'Univers comme formé de trois principes essentiels, la Matière, l'Energie et un troisième élément, médiateur entre les deux précédents, peu connu dans son essence par la science contemporaine, élément qu'il nomme l'*Intelligence*. C'est ce troisième élément qui donnera l'explication

d'une série de phénomènes mystérieux pour les savants contemporains.

L'homme, de même que l'Univers, présente trois termes, la Matière analogue en tous points à celle de l'Univers, l'Energie, la Volonté et enfin un troisième terme médiateur entre les deux précédents pouvant agir au dehors de l'être et cause d'un grand nombre de faits spirites inexplicables scientifiquement sans cette action.

La première partie du livre aborde une série de problèmes cosmogoniques et cherche leur solution par l'alliance de la philosophie occulte avec les données contemporaines. De même l'étude sur l'homme ou microcosme soulève une série de problèmes également fort intéressants.

Il y a dans l'*Analyse des Choses* des pages superbes dans lesquelles le savant, sacrifié par ses confrères à cause de la hauteur de ses idées, sait montrer à quel degré de philosophie personnelle il est parvenu, Il faut être véritablement un homme supérieur pour répondre à tous ceux qui l'ont honni sans le comprendre.

« Je pardonne de grand cœur à ceux qui se sont jugés assez purs pour lancer la première pierre: la vérité dont voici l'aube sera ma vengeresse, et ce qui m'enchanter, c'est qu'elle brillera aussi bien pour ses détracteurs que pour ses amis de la veille. » (*Analyse des choses*, p. 95.)

Il est brave de venir dire à la face de l'Ecole de Médecine où le matérialisme est publiquement enseigné: « Je suis sûr que l'âme est immortelle, j'en ai

des preuves indubitables. » Quand on est le D^r Gibier, c'est là un courage réel qui à mon avis a autant de prix que celui du champ de bataille, et si ce dévouement là pouvait être récompensé par une croix, nous n'hésiterions pas à demander qu'on la plaçât de suite à côté de celle que l'auteur a gagnée en allant quatre fois de suite s'exposer à la mort en pleine épidémie de fièvre jaune et de choléra.

* * *

Une grande place est faite dans ce livre à la description de nouveaux *faits* encore peu connus des contemporains.

Plusieurs phénomènes fort bien constatés sont présentés avec la rigueur et la clarté qu'un savant tel que le D^r Gibier sait toujours donner à des études expérimentales.

La lecture, les yeux fermés, par un sujet placé en état de somnambulisme, la sortie du corps astral d'une personne qui analyse toutes ses sensations et qui vient les raconter en détail, les phénomènes spirites qui ont failli coûter la vie à l'auteur, sont décrits de main de maître. Nous reconnaissons bien là l'éminent auteur de « Fakirisme occidental », le savant qu'une méthode sûre empêche de s'égarer dans les fausses interprétations ou les erreurs courantes.

Les faits multiples énumérés dans ce livre font sa réelle valeur, je ne saurais trop le répéter et je conseille aux occultistes d'acheter cet ouvrage surtout pour cette raison. Au point de vue théorique, ils y trouveront une exposition claire de théories déjà con-

nues, mais ils pourront tirer beaucoup de la lecture de tous ces phénomènes de yoguisme, de matérialisations, d'apports et de spiritisme en général.

L'influence de ce livre sur le public sera considérable, c'est incontestable.

Quand un homme de valeur, dont une carrière scientifique brillante garantit la loyauté, affirme de telles choses, il faut bien que les Académies s'émeuvent. Le moment est proche où la science occulte sera sérieusement étudiée par nos savants, c'est là ce que nous souhaitons, car alors ils verront la réalité et la profondeur de ses enseignements. Le D^r Gibier annonce à ses confrères la naissance de ce mouvement dont il s'est fait l'éclairer scientifique. Puisse sa prédiction se réaliser bientôt.

Il manquait à ce beau livre une bibliographie toujours utile pour les nombreux chercheurs que frappe la lecture de *l'Analyse des choses*, l'auteur que nous sommes allé consulter à ce sujet nous a montré que cet oubli provenait uniquement d'une erreur typographique arrivée au dernier moment, erreur qui sera réparée dans les nombreuses traductions et les tirages ultérieurs qu'aura cet important ouvrage, il nous en a donné sa parole. Au nom de tous nos amis nous remercions le D^r Paul Gibier d'avoir si vaillamment contribué à la diffusion de l'occultisme dans le gros public. Nous reviendrons du reste peut-être sur ce livre et nous l'étudierons au point de vue de ses rapports avec les théories et les faits de la Science occulte et de ses défenseurs actuels.

PAPUS.



PARTIE LITTÉRAIRE

HESPÉRUS

I

CRÉPUSCULE

*Dans Francfort-sur-le-Mein, la ville électorale,
Près de la Judengasse et de la cathédrale,
A l'angle d'un marché houleux comme une mer,
Derrière un mur penchant qui s'adosse au Rœmer
Et dont le plâtras noir, jadis peint à la fresque,
Montre encore une Vierge en habit de moresque,
Agonisa, trente ans, dans l'imbécillité,
Un pauvre homme vaincu par l'âge ou dévasté
Par quelque vieille angoisse incessamment accrue.
Les ans lourds l'avaient fait tout petit. De la rue
On criait : « Tiens un nain ! » Il ne répondait pas,
Et sa droite s'ouvrait en guise de compas
Pour mesurer l'éther immense et les nuées.
Sa puérilité consentait aux huées ;*

*Et l'eût-on voulu battre, il n'aurait pas dit non.
 Les uns le croyaient juif. On savait mal son nom.
 S'il mangeait, aussitôt du coin de la ruelle
 Mille petits cailloux volaient vers son écuelle ;
 Il mangeait les cailloux sans se plaindre, et le lieu
 Fut célèbre parmi les enfants pour ce jeu,
 Deux fois le jour, ayant sur l'épaule une cruche,
 Il gagnait la fontaine où bourdonne la ruche
 Des servantes qui vont bras nus et sans corset ;
 Mais le cercle folâtre alors s'étrécissait
 Autour du pilier qu'orne un Bacchus dérisoire,
 Pour empêcher le nain de puiser ou de boire.*

*C'est là que je le vis pour la première fois.
 Une fille en riant lui donnait sur les doigts
 D'une clé qu'elle avait dans la main. Plus cruelle,
 Une autre demandait au vieux s'il voulait d'elle,
 Provocante et, du doigt, soulevant son fichu,
 Lui, songeait.*

*J'observai que cet être, déchu
 Plutôt que vil, avait dans les yeux ces ténèbres
 Hagardes et qui sont d'ailleurs les plus funèbres,
 Où quelque chose encor se souvient d'avoir lui.*

*Il rentra, mais j'avais marché derrière lui,
 Et je vis le dedans hideux de sa logette.*

*Le mur qui de cinq pas à gauche se projette
 Mais cesse à peine d'être au Rœmer contigu,
 Fait de ce gîte un angle à tel excès aigu,*

*Et, saillant en rondeur comme une échine lasse,
Soutient si mal un toit dont la tuile se casse
Qu'un savetier logé maintenant dans ce coin,
(Car les jours où vécut l'ancien hôte sont loin),
Quand cède à son effort le fil roux qu'il tiraille,
De chaque coude va heurter chaque muraille
Et qu'assis il s'y peut à peine tenir droit.
L'écartement par où l'on rampe en cet endroit,
Porte et fenêtre, veuf de ferrure et de vitre,
Était louche. Au dedans une mousse de nitre
Souillait les murs, et plus d'un plâtras bossué
Pendait, mou, car la pierre antique avait sué ;
De sorte qu'on eût dit d'un corridor de cave.
Sur le sol gras, qui suinte et de débris se pave,
Un matelas plié, loque affreuse, bavait
Son étoupe ; c'était le siège et le chevet ;
Mieux eût valu s'asseoir et dormir sur la dure.
Restes décolorés et devenus ordure,
Cent objets, dans un coin, formaient un tas suspect,
Comblant la sale horreur du lieu par leur aspect,
Chargeant l'air, sous ce toit haut de quelques coudées,
Du fade arôme propre aux choses dégradées.
Comme c'était au mois d'octobre, vers le soir,
Le jour, gris au dehors, dans le bouge était noir,
Sombre rideau tiré sur cette ignominie ;
Et rien ne détonnait dans l'obscur harmonie
Qu'un lambeau rouge, au toit suspendu, vêtement,
Loque, n'importe, enflé de brise à tout moment,
Qui, parfois, avait l'air d'une bête écorchée,
Et, sur le mur, étroite, anguleuse, ébréchée,
Une glace, un fragment de glace, au tain gercé,*

*Tombé d'une fenêtre, en passant ramassé,
Que l'atmosphère humide ombrait d'un pâle voile,
Mais ce miroir avait la forme d'une étoile.*

*L'homme, en son trou, gisait, et je le voyais mal.
Sa forme n'était pas même d'un animal,
Sinon de quelque chien rampant, de basse espèce.
Il était tombé là comme une chose épaisse,
Inerte ; l'on eût dit d'un ramas de haillons.
Mais un jet du couchant le baigna de rayons,
Et je vis émerger du mur sa face terne.
Tel, blême, dans l'eau noire d'une citerne,
La lune ; tel le front d'un cadavre embaumé.
Et cette face était comme un livre fermé.
Vivait-elle ? Ses os saillaient, tendant les rides ;
Quelques poils gris épars sur ses tempes arides
Semblaient tels qu'il en pousse aux morts dans le tombeau
Pourtant, vers le miroir, où le rouge lambeau
Frôlait de son image en tremblant apparue
L'évanouissement léger dans une rue
D'un passant qui fuyait comme une brume fond,
Elle tournait des yeux lourds d'un songe profond.
Ces yeux dont émanait, presque éteinte, une flamme,
Étaient les soupiraux uniques par où l'âme
Du vieux nain, torche, hélas ! d'un caveau, se fit voir ;
Et leur rayon, longtemps versé dans le miroir
Qui le renvoyait, pâle, à ces prunelles sombres,
Formait un fraternel échange, entre les ombres
De l'habitable morne et de l'hôte hébété,
Du peu que l'un et l'autre ils avaient de clarté.*

*Je m'appuyais au mur, contemplant en silence
Le lieu, l'homme.*

*Ma main, qui pendait, heurta l'anse
De la cruche gisant vide sur les pavés ;
J'allais vers la fontaine, et je revins.*

*« Buvez »,
Dis-je. Le nain frémit à ma voix comme un homme
Qui s'éveille, et cria :*

*« Qui va là ? Je me nomme
Hespérus ! j'ai reçu, quoiqu'indigne, le don
De vaincre dans les champs sacrés d'Armageddon
Les satans qui criaient : silence, à la Parole !
Passant , qu'es-tu ? ton front n'a pas la banderole
Ecarlate qui fait reconnaître un Esprit
De Jupiter, selon qu'un voyant me l'apprit.
Souffres-tu ? car il est des Anges solitaires...
Mais peut-être tu viens des Ténébreuses Terres
D'où monte, obscur défi de l'Ombre aux Cieux lointains,
La fumeuse splendeur de Lucifers éteints ! »*

Hélas ! c'était un fou. Je lui tendis sa cruche.

*« Tu n'es donc pas celui qui se nomme l'Embûche,
Car Dieu limite au mal la ruse du méchant. »*

*Sa voix, calmée, avait quelque chose d'un chant
Triste, que l'on entendrait de loin.*

Il dit encore :

*« Pourtant, je boirai peu. Tel qui se prive, adore,
Et trouve, s'il jeûna de pain et de boisson,
Sa faim grand-panetier, sa soif grand-échanson,
Dans l'éternel repas, près des pures fontaines. »*

Puis il rêva.

« Sagesse ! Amour ! Noces lointaines ! »

*Et, fixant la lueur étrange de ses yeux
Sur la glace qui fut comme un lac soucieux
Où le mirage pur d'une étoile se lève,
Dans ses yeux reflétés il regardait son rêve.*

*Mais, brusque, le soleil s'enfuit en ce moment.
On eût dit d'un rideau tombé soudainement
Ou d'un volet fermé par le vent qui se rue :
Tout s'effaça.*

Pensif, je regagnai la rue.

*Or, ce quartier le soir, à l'heure du repas,
Est désert. Un écho, très long, y suit les pas.
Et l'horizon, au fond de la rue, était rouge.*

Inquiet, je tournai la tête.

Hors du bouge

Le nain courait.

« Suis-moi ! criait-il, sois témoin !
 Toi seul, comme un oiseau porte une graine au loin,
 Dois semer la leçon de notre destinée ;
 Car Dieu t'élut, passant ! »

*Sa face, illuminée
 Par l'occident, semblait descendre du Sina.
 Ses loques palpaient dans l'air. Il m'entraîna.
 Devant nous, le couchant rayonnait comme un trône.*

Un mendiant passa.

Le nain dit : « Fais l'aumône. »

*Cependant, à travers la déserte cité,
 Nous courions. Son manteau fuyait vers la clarté,
 Plein du vent qui souffla dans la robe d'Élie.
 Et moi je le suivais, penché sur sa folie,
 Tout près d'y choir. Ainsi nous sentons le désir
 De l'engloutissement stupide nous saisir,
 Pour avoir regardé trop longtemps un abîme.
 C'en était un, avec des feux, comme une cime.*

CATULLE MENDÈS.

(A suivre.)

ÉLIXIR DE VIE

(Suite.)

LA science part d'un fait minime et grandit par les hypothèses. Un fou ! continua-t-il en s'ani-

mant ; crois-tu que Crookes, qui a découvert un métal nouveau, le thallium ; qui a posé l'irritante énigme du radiomètre, dont le fonctionnement visible reste encore inexpliqué, soit un fou ? Eh bien ! étudie ses dernières recherches et dis-moi si tu ne sens pas ébranlé en toi *quelque chose* que tu jugeais bien solide. Mais revenons à M. Vincent. Depuis 1825, environ, cet homme — en qui se combine l'étonnante patience du fakir avec l'active persévérance du chercheur — a été le chef universel, reconnu et respecté, de cette bizarre population de magnétiseurs et de magnétisés, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le croit, dont la bonne foi ne peut être suspectée et qui a les passions, les vaillances de l'apostolat. Alexandre Bertrand, Georget, furent ses élèves, et cependant jamais Thévenin n'a permis que son nom fût prononcé. Il n'intervint pas directement dans la fameuse querelle avec l'Académie qui, en dépit du rapport d'Husson, se termina par un refus absolu de la docte compagnie de prendre le magnétisme au sérieux. Tu n'ignores pas que cette décision date de 1837, sur l'initiative du docteur Dubois d'Amiens.

Le docteur Thévenin ne protesta pas : au contraire, il sembla se désintéresser de la question, et rompit avec ses adeptes. Mais je sais de source certaine qu'il n'abandonna pas ses études. L'homme de qui je tiens tous ces détails et qui a été un des derniers élèves de Thévenin m'a déclaré, quelques mois avant sa mort que la science de son maître l'épouvantait — c'est le propre terme qu'il a employé. Et il ajoutait :

« — Ne croyez à aucune jonglerie, à aucun charla-

tanisme, non plus qu'à une de ces *déséquilibres* cérébrales qui peuvent tout expliquer par un intérêt d'argent ou d'orgueil, sinon par la folie. M. Vincent est l'homme le plus froid, le plus strictement positif que j'aie rencontré de ma vie. Jamais il n'a procédé par acoups, c'est-à-dire en laissant au hasard le soin de décider du bien ou du mal fondé de ses observations. Il va lentement d'un point à un autre, degré par degré, soumettant aux vérifications les plus minutieuses chaque progrès obtenu. C'est peut-être en raison de cette lenteur même que j'ai tant de peine à le suivre : sans cesse mon imagination m'emporte et m'entraîne en fausse route. Lui va tout droit, sans s'écarter d'une ligne de la voie tracée.

« Tu comprends, continua Gaston, combien j'étais curieux d'obtenir des détails. Science soit ! mais quelle science ? A toutes les questions que je lui adressai, mon ami répondit avec une discrétion qui équivalait à un refus de divulguer les secrets de son maître. Cependant, voici ce que je pus obtenir. M. Vincent ne s'est préoccupé ni de la seconde vue ni de la prévision de l'avenir. Ses études portent uniquement sur le fait physiologique, ou même physique, d'une force radiante — exactement le terme employé depuis par Crookes — émanant du corps de l'homme et dont l'action — attirante ou pénétrante — peut s'exercer à distance et sans l'aide d'un conducteur matériel.

« Tu vois que de là à l'hypnotisme et surtout à la suggestion, il n'y a qu'un pas.

« Avec l'audace de la jeunesse, je me suis rendu

chez M. Vincent et j'ai tenté de le confesser. Un homme très singulier, en vérité et qui m'a produit une impression telle que jamais je n'en ai éprouvé de semblable. Pendant que je lui parlais, m'autorisant du nom de mon ami — qui alors n'existait plus — pour m'offrir en quelque sorte à prendre sa succession d'élève, M. Vincent me regardait : et, chose singulière, je ressentais un effet qui n'était ni l'engourdissement somnambulique, ni la fascination hypnotique : mais il me semblait qu'une irrésistible attraction s'exerçait sur moi. Comprends-moi bien : mon corps n'était pas entraîné vers lui, mais *quelque chose* qui émanait de toute la périphérie de mon corps, comme si à travers mes pores une substance impalpable, éthérienne, avait été projetée de moi vers lui. L'effet ne dura d'ailleurs que quelques secondes, puis cessa tout à coup.

JULES LERMINA.

(A suivre.)

SONNET

LE SIÈCLE

*On ne fait qu'imiter dans ce siècle pourri :
 Nous semblons tous atteints d'une triste impuissance ;
 Cependant, chacun est d'un vain orgueil pétri,
 Croyant faire à lui seul œuvre de renaissance.*

*Tous les beaux sentiments ont pour toujours péri
Ne laissant derrière eux qu'une grande impudence,
Le cœur, comme l'esprit, est à jamais tari,
Et l'homme, le front haut, marche à la décadence.*

*Tous ces jeunes vieillards, en naissant décrépits,
Copient mal les anciens, sans jamais les comprendre,
Et veulent enseigner, avant même d'apprendre.*

*Leurs pères étaient grands ; ils resteront petits ;
Ils ne s'en doutent pas ; leur faible intelligence,
Pour eux, et pour eux seuls, est pleine d'indulgence !*

D. F. ZAMBACCO.

BIBLIOGRAPHIE

A. LAURENT DE FAGEZ. — *La Muse irritée*, 1 vol. 3 fr. Duc, éditeur.
— *De l'Atome au Firmament*, 1 vol. 3 fr. 50. Dentu, éditeur.

On se souvient du bruit que fit, il y a cinq ans, le livre de Jean Richepin : *les Blasphèmes*.

La très haute valeur du poète, le style magistral et violent rappelant souvent Barbier dans lequel il exprime le cynisme de sa pensée, font l'admiration de tous les lettrés. Mais les idées que renferme son œuvre firent scandale. Pessimiste impitoyable, il sape avec une farouche énergie presque tous les sentiments acceptés par la plupart des hommes. Il jette le blasphème à la famille, à l'amour, à la vertu, à Dieu. Aussi, indigné, ému par les dangers d'un tel ouvrage (dangers auxquels je ne crois pas et dont la crainte nous supprimerait quantité de chefs-d'œuvre ; inutilement, la morale et

l'art devant rester absolument distincts), M. Laurent de Faget écrit sous forme de réponse à Richepin *la Muse irritée*.

M. Laurent de Faget est un poète de tout autre ordre que son adversaire, doux, harmonieux, charmeur, en un mot, le poète des oiseaux et des fleurs qui passent souvent dans ses rêves avec une grâce délicieuse. L'irritation n'est pas son fort et les meilleures pages de son excellent livre sont celles où sa muse, amours irritées, cesse les reproches parfois trop durs mais que l'enthousiasme lyrique justifie assez pour exprimer les doctrines spiritualistes qu'il défend, pour reconstruire l'édifice que l'auteur des *Blasphèmes* s'efforce de ruiner :

Dans le mal, le bien se révèle
Puisque l'humanité s'attelle
Au char du Progrès triomphant
Et que sur sa route meilleure,
Pour consoler celui qui pleure,
Elle montre son but constant.

Ou lorsqu'il affirme hautement sa foi spirite bien connue :

Où nos morts sont vivants encore ;
Le travail que l'homme élabore
Souvent est conseillé par eux.
C'est ainsi que naît la lumière
Dans les ombres de la matière
Où l'homme cherche à vivre heureux.

Lorsqu'il évoque majestueusement le radieux souvenir de Jeanne d'Arc :

Jeanne d'Arc se leva pour défendre la France...

Surtout lorsque s'adressant fraternellement au poète, il rend justice à son talent, déplore son erreur et l'appelle à lui :

Tu n'as jamais connu cette divine extase
Qui, sans troubler les sens, aux âmes qu'elle embrasse
Donne un ravissement sans égal ici-bas.
Tu n'as jamais connu cette ivresse infinie
Qui parle aux cœurs aimants d'une éternelle vie :
Toi poète pourtant, tu ne la comprends pas !

.....

Poète sublime
 Au songe effrayant
 Pourquoi, vers l'abîme,
 Marcher en fuyant ?...

Il fallait autant de conviction que d'art pour mener à bonne fin la tâche de M. Laurent de Faget, il a pleinement réussi à faire lire cent cinquante pages de vers sur le même sujet, sans fatiguer un instant le lecteur, sans laisser languir l'intérêt. Je l'en félicite avec admiration.

*
 * *

Après nous avoir donné sa mesure dans cette œuvre de longue haleine, le poète vient de publier un nouveau recueil intitulé *De l'Atome au Firmament*. C'est le résumé de vingt ans d'inspiration soutenue sans cesse, toujours jeune, comme les élans d'une âme qui dépasse à peine la vingtième année par la fraîcheur de ses pensées et la richesse de son imagination.

C'est là que le poète se révèle tel qu'il est, tel que ses amis le connaissent, rêveur, élégant, spirituel, dans ce recueil aux mille nuances, aux mille parfums, semblable au jardin de toutes les fleurs, au concert de tous les oiseaux. Malgré la très grande variété des sujets, deux ou trois idées fortes et belles planent sur l'ouvrage tout entier, par exemple celle de la réincarnation, celle de la fraternité, celle de Dieu. Mais promenons-nous un peu dans le parterre et cueillons quelques bouquets.

Les *Premières aspirations* sont presque toutes d'une simplicité et d'une délicatesse exquises :

Petite main charmante
 Quand tu prends près de moi
 Ta pose nonchalante
 J'ai peur, sais-tu pourquoi ?

Cinq ou six strophes de ce genre donnent à peu près l'illusion de Sully-Prud'homme.

Puis après les *Notes viriles*, un peu pâles, où l'auteur s'adresse à des personnages comme Victor Hugo et Gambetta, ou chante la guerre au souvenir du champ de bataille qu'il a foulé, nous arrivons aux sonnets du livre dans : *Du Fini à l'Infini*, *Visions idéales*, *Parmi les Tombes*. La foi spirite étale toutes ses splendeurs,

tantôt sous la forme majestueuse de Musset comme ici :

C'est en vain que le flot murmure ses accords,
Que le sable doré scintille sur la plage :
L'homme a les yeux fermés sur les terrestres bords,
Il ne voit pas celui dont le monde est l'ouvrage.

comme dans le *Grand Tout*, le *Grand Etre*, *Vue d'Ensemble*, tantôt avec la suavité harmonieuse chère au poète comme dans la *Prière* :

Il est bon que l'être s'élève
Au-dessus du monde où l'on dort,
Sur l'aile brillante du rêve,
Sur l'aile sombre de la mort.

ou le sonnet *de l'Oiseau* qui est peut-être ce qu'il y a de plus artistement ciselé.

Ailleurs, sur la tombe de sa fille, il nous offre ce que la douleur contenue et sereine d'un spirite peut produire de plus beau.

Enfin, dans les *Poésies intimes* il n'échappe pas à la loi commune, à la douce nécessité des poètes si bien formulée :

Tout poète a chanté la femme,
Ses cheveux blonds, ses noirs cheveux,
Son beau corps, ses bras amoureux...

mais dans la femme il aime surtout ce qu'elle a de plus idéal, de plus divin :

Ce qui m'attire, c'est son âme,

Une ou deux pièces sur les enfants rappellent les ineffables accents que l'enfance a inspirés à Victor Hugo.

Occultistes synthétiques, nous regrettons que M. Laurent de Faget ne soit pas initié à la grande loi occulte. Quelques-unes de ses théories ne sont pas les nôtres, mais je ne crois pas que le Spiritisme, un des grands supports de l'Occulte, ait jamais été chanté dans un langage plus pur, plus élevé, plus vrai.

*
* *

DÉMÉTRIUS FRANK ZAMBACCO, *Missolonghi*, o.60. Auguste Ghio, éditeur.

M. Zambacco, dans ce récit de six pages, a décrit avec une exactitude scrupuleuse et un véritable sentiment national cet épisode désastreux autant qu'héroïque de la lutte suprême que les Grecs soutinrent au commencement du siècle pour leur indépendance. Grec d'origine, M. Zambacco pouvait mieux que personne traiter cet admirable sujet. Le récit est rapide, attrayant, écrit un peu dans le genre illustré par Coppée. Un certain nombre de vers sont excellents. Tels les derniers :

Le courage des Grecs fait rougir le destin
De n'être pas meilleur ! et comme un coup de foudre,
Retentit dans le ciel le fracas de la poudre,
Glas funèbre des Grecs, fils de la Liberté
Et qui ne savent pas vivre en captivité.

* * *

M^{me} ROGER DE NESLE : *L'Astronome et la Muse*. — *Lettre d'une Française à son fils*. — *Simple poèmes*. — Auguste Ghio, éditeur.

Ces toutes petites brochures renferment d'intéressants récits d'une poétesse que tous nos lecteurs connaissent pour l'avoir lue plusieurs fois dans *l'Initiation*. Ces œuvres élégantes, sentimentales, bien féminines ont déjà eu pour quelques-unes la consécration du théâtre. Je les conseille à tous ceux qui aiment lire, apprendre, déclamer les poèmes de ce genre. Dans ce cas, qu'on s'arrête surtout à *l'Abandonnée*, le meilleur récit de tout.

LUCIEN MAUCEL.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE " L'INITIATION "

Depuis longtemps il était nécessaire d'organiser à Paris

un centre d'études de science occulte indépendant de toute société. Cette lacune vient enfin d'être comblée par la fondation du GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES sous la direction de l'Initiation. Un superbe local, rue Turbigo, a été mis à la disposition de nos membres et des conférences publiques ainsi que des cours gradués de science occulte dans toutes ses branches vont être organisés sous peu. Comme l'indique son titre, le nouveau groupe est placé sous la direction du comité de l'Initiation ; par suite il est absolument indépendant de toute école et les doctrines ésotériques et exotériques sur la Kabbale, la Théosophie, le Spiritisme, la Franc-Maçonnerie seront étudiées sous la seule responsabilité des orateurs.

Voici le but que se propose ce groupe :

- 1° *Faire connaître*, autant que possible, les principales données de la Science occulte dans toutes ses branches.
- 2° Former des *membres instruits* pour toutes les sociétés s'occupant d'occultisme (Rose-Croix, Martinistes, Francs-Maçons, Théosophes, etc.) ;
- 3° Former des *conférenciers* dans toutes les branches de l'occultisme ;
- 4° Étudier les *phénomènes* du Spiritisme, du Magnétisme et de la Magie théoriquement et pratiquement.

Tous les abonnés de l'Initiation sont de droit *membres associés* du groupe ; il leur suffit de demander leur carte.

Tous les rédacteurs sont de droit *membres actifs* du groupe.

Tous les membres du comité de rédaction et les rédacteurs de la partie initiatique sont de droit *membres titulaires* et font partie des divers bureaux de chacune des trois grandes commissions (finances, exécutif, enseignement).

S'adresser par lettre pour tous les renseignements à M. LUCIEN MAUCHEL, à la rédaction de l'Initiation, 14, rue de Strasbourg, Paris.

Société d'Études Philosophiques

A la suite d'une très intéressante conférence de M. Levallois, M. Papus a adressé au président de la Société d'études philosophiques la lettre suivante :

« Monsieur le Président,

« Conformément à votre demande je viens vous donner, autant que le permet ma mémoire, le résumé des paroles que j'ai eu l'honneur de prononcer l'autre jour au sein de la Société d'études philosophiques.

« A la suite de la très intéressante conférence de M. Levallois j'avais demandé la parole pour rectifier un ou deux points incomplets de cette causerie. Je demandai, entre autres choses, qu'il fût bien spécifié que le Congrès spirite et spiritualiste qui s'était réuni cette année à Paris, comprenait, outre les écoles spirites, les délégués et les représentants officiels des écoles de philosophie spiritualiste, des Théosophes, des Kabbalistes, des Martinistes et de tous les occultistes en général tous unis sur la formule adoptée par le Congrès :

« *Persistence du Moi-Conscient après la mort.*

« *Rapports possibles entre les vivants et les Morts.*

« J'ai fait également remarquer que le Congrès, fort sérieux et organisé par des hommes connus et estimés, comprenait 40.000 adhérents et était soutenu par plus de quatre-vingt-quinze revues s'intéressant à ses travaux et ayant participé à son organisation. J'ai de plus rappelé que la Société théosophique dont avait parlé M. Levallois comptait 175 branches répandues dans le monde entier et des journaux importants dans chaque pays.

« A propos du livre de M. Landur, j'ai rappelé, ainsi du reste que l'avait fort bien dit M. Levallois, que Landur était un disciple de Wronski dont il exposait les idées les plus simples. J'ai publié il y a deux ou trois ans tous les renseignements bibliographiques à ce sujet dans *l'Occultisme contemporain*.

« A la suite d'une discussion engagée sur la question du spiritisme entre MM. Mazani, Lespousé, Bonvery et moi je fus amené à rappeler à M. Mazani que le spiritisme avait été étudié scientifiquement en remplaçant les organes des sens de l'homme (sujets à hallucination) par des instruments mécaniques enregistreurs tels que les appareils Marey ou les plaques sensibles de la photographie. Ces études avaient été poursuivies pendant deux ans en Angleterre, par le Dr Crookes, président de la société royale de Londres.

« Au sujet de ces photographies, M. Lespousé ayant fait une erreur que je m'abstiendrai de qualifier en confondant le procès du photographe Buguet avec les travaux d'un savant honorable tel que Crookes (travaux contrôlés et affirmés en Allemagne par le professeur Zoelner et en France par le Dr Paul Gibier, chevalier de la Légion d'honneur et préparateur au Muséum d'histoire naturelle) je fus obligé de protester de la façon la plus vive contre une ignorance inqualifiable du sujet sur lequel on se permet de discuter. Cette protestation fut du reste appuyée par plusieurs des membres présents.

« Je dois vous remercier tout particulièrement, Monsieur le Président, du tact et de l'impartialité que vous avez mis dans la conduite de cette discussion qui menaçait de prendre des proportions trop inquiétantes.

« Enfin M. Sage, ayant lu d'une voix courroucée, un rapport fort amusant sur nous, qu'il qualifiait de mystiques et d'hystériques, je fus obligé de vous demander encore la parole pour produire les titres scientifiques que j'osais personnellement invoquer pour affirmer l'intégrité de mes facultés mentales et de plus de demander à M. Sage de me décrire *l'Hystérie de l'appareil photographique*.

« C'est alors que ce monsieur *nia* la possibilité d'obtenir de tels résultats ; je fus forcé de renvoyer l'honorable orateur aux livres qu'il n'avait malheureusement pas lus, aux travaux du Dr Crookes et du Dr Paul Gibier qu'il n'avait pas le plaisir de connaître, espérant qu'une fois ces faits étudiés, les éléments de la discussion seraient plus sérieux.

« Tel est Monsieur le Président, le résumé aussi exact

que possible des quelques paroles que j'ai eu l'honneur de prononcer au sein de votre société; je compte sur votre savoir et votre impartialité bien connus pour qu'il en soit tenu compte et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération très distinguée.

PAPUS.

L'ABBÉ ROCA

Le rédacteur en chef de l'*Etoile*, l'abbé Roca, adresse au Pape une fort belle déclaration que le manque de place nous empêche de reproduire, déclaration suivie du projet et de la lettre suivants :

PROJET DE FONDATION

« En vue de ramener l'attention des savants sur les vérités éternelles dont le dépôt inaltérable a été, par mandat divin, commis à la garde de l'Eglise, une, Sainte, Catholique et Apotolique, l'abbé Roca pense qu'il est urgent de fonder à Paris — ou à Rome — une grande Revue qui aurait pour titre: CHRISTIANISME ESOTÉRIQUE.

« Les Rédacteurs de cette Revue, prêtres et laïques, professeraient intégralement les principes de la Foi orthodoxe, tels qu'ils sont formulés, *exotériquement*, dans nos trois Symboles catholiques (symbole des Apôtres, Symbole de Nicée, symbole de Saint-Athanase), et tels qu'ils sont définis, *littéralement*, soit par les canons dogmatiques de nos 18 conciles œcuméniques, soit par es décrets infaillibles des Souverains Pontifes, parlant *ex Peri cathedrâ*.

« Ils ne feraient jamais de controverse sur les questions d'ordre politique et temporel. Leurs études porteraient uniquement sur les questions d'ordre scientifique, universel, religieux et social, qui, toutes ensemble constituent le grand *Problème de l'Humanité*.

« Ce problème est essentiellement religieux, et c'est en vain que dans nos parlements, nos conseils d'Etat, nos chancelleries et nos diverses écoles de sociologie,

les politiciens en poursuivent le dénouement, en dehors des principes sacrés de la Tradition judéo-chrétienne. La Solution de la *Question sociale* ne peut sortir que de l'*ésotérisme* de nos Dogmes, selon qu'il est écrit dans la Gnose primitive dont Tertulien se fit l'écho dans l'Occident: « *Solutio omnium difficultatum, Christus!* » — Et il n'y en a pas d'autre !

« Cette solution, l'Eglise la possède virtuellement ; mais pour des raisons de haute sociologie et pour des motifs d'opportunité politique, les Papes ont dû la tenir cachée, jusqu'à présent, sous les voiles de nos mystères religieux.

« Le fond transcendant, économique et social de la Doctrine chrétienne, n'a pu jusqu'ici être prêché aux messes, autrement que sous les formes atténuées, sagement proportionnées aux exigences du temps, au tempérament moral des peuples et à leurs capacités intellectuelles.

« Assistée heure par heure, et guidée comme elle a toujours été par le Saint-Esprit, l'Eglise n'a jamais manqué, dans le cours des âges césariens, d'imposer silence aux indiscretions des impatientes, toutes les fois qu'il l'a fallu, et elle s'est bien gardée, elle-même, de dire ouvertement quelles sont, en réalité, les finalités économiques et sociales de son merveilleux Dogme. Il y aurait eu, à cela, trop de péril pour les humbles, pour les pauvres et pour les faibles, pour les petits et pour les doux, qui sont les membres de prédilection du Corps social du Christ-Humanité.

« Révéler plus tôt ce qu'est, en toute vérité, la Rédemption générale qui poursuit son cours depuis dix-neuf siècles, c'eût été irriter et déchaîner sur la terre toutes les puissances du Mal, c'eût été mettre le monde en feu.

« L'Eglise peut-elle, aujourd'hui, se départir de cette réserve, et dire le *fin mot*, le *dernier mot* du redoutable mystère ? — Evidemment le seul juge en cette matière est encore et toujours l'Eglise elle-même, ou, en son nom, le Souverain-Pontife, comme unique héritier des Clefs promises à Pierre.

« Toutefois, il ne saurait être défendu aux *ésotéristes* d'ouvrir les esprits et de préparer les voies à cette haute

révélation. Tout un groupe de prêtres et de laïques, suffisamment initiés au sens occulte de nos arcanes religieux, croient que le moment approche, s'il n'est pas déjà venu, de dévoiler l'ARCHE SAINTE, et de montrer aux peuples le côté scientifique et rationnel, économique et social de nos Paraboles, de nos Dogmes, de nos Mystères et de nos Rites sacramentaires.

« *La France sera sauvée par ses prêtres*, disiez-vous dernièrement, Saint-Père, à Mgr Ducellier, archevêque de Besançon. Cette parole prophétique se justifiera pleinement, croyons-nous, par la divulgation des Vérités éternelles que la Revue du CHRISTIANISME ÉSOTÉRIQUE serait appelée à répandre partout, et qui transfigureraient, à la lumière des sciences nouvelles, l'enseignement de l'Eglise, en même temps que le ministère des Papes, des Evêques et des Prêtres. »

*
* *

Voici maintenant de quelle lettre était accompagnée cette pièce :

« A Sa Sainteté le Pape Léon XIII.

« Humblement prosterné aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, l'abbé Roca a l'honneur d'informer le successeur de saint Pierre que le 6 août dernier il adressait le document ci-joint à son Eminence, le cardinal Richard, archevêque de Paris.

« Aucune réponse n'a été faite à cette demande. Ce silence ne saurait décourager l'abbé Roca. Il sait que depuis 1870, la catholicité se résume organiquement et se personnifie, en quelque sorte, dans le Souverain Pontificat en qui s'est faite providentiellement la synthèse vivante de l'Eglise entière.

« Tous les droits, toutes les juridictions, tous les pouvoirs, mais aussi toutes les obligations et tous les devoirs du Magistère sacerdotal sont remontés, pour ainsi dire, à leur source, et se trouvent concentrés, par bonheur, dans les augustes mains du Vicaire de Jésus-Christ. Ce n'est pas pour rien que le successeur de saint Pierre porte seul aujourd'hui la responsabilité de

la direction religieuse du monde chrétien, et ce n'est pas non plus pour rien qu'a été forgé le canon de 1870.

« C'est donc à vous, très saint-Père, qu'il appartient en définitive d'accueillir ou de rejeter la proposition que l'abbé Roca s'est cru obligé de soumettre au jugement de l'Eglise.

« Il supplie Votre Sainteté de vouloir bien agréer, etc... »

BULLETIN MAÇONNIQUE

Le goût des études occultes, si répandu de nos jours dans le public, se propage avec rapidité au sein de la Franc-Maçonnerie. — Sous le nom de *Groupe Initiatique*, un noyau de chercheurs s'est constitué parmi les membres de cette institution, afin de s'efforcer de la ramener à la pratique sérieuse de l'Initiation.

Dans ce but, il sera publié prochainement un ouvrage destiné à éclairer les maçons sur la valeur réelle de leur Ordre, sur le rôle qu'il est appelé à remplir dans la société moderne et sur la puissance incalculable dont il pourra disposer, dès qu'il saura mettre en œuvre ses redoutables secrets. — Ce travail aura pour titre: *La Franc-Maçonnerie expliquée à ses adeptes*. Il sera dédié, non seulement aux francs-maçons, mais encore à tous ceux qui sont dignes de l'être, c'est-à-dire aux penseurs aspirant à l'Initiation par la poursuite persévérante de la Sagesse et de la Vérité. — On y trouvera des renseignements absolument inédits sur la signification des rites symboliques, que l'auteur étudie à la lumière de l'Hermétisme, de telle sorte à en faire ressortir un cours complet d'Initiation théorique et pratique.

La Franc-Maçonnerie, ainsi présentée sous un jour tout nouveau, devra être considérée désormais comme une *Ecole d'Initiation*, que les Initiés véritables ne peuvent pas abandonner sans crime aux déprédations sacrilèges de profanateurs indignes. Il faut à l'avenir que ceux qui savent se mettent à la tête de ceux qui ont la

bonne volonté de marcher. Ces derniers manquant de direction, et, faute de science initiatique, ils risquent de compromettre le sort de notre civilisation. Il s'agit donc pour les Initiés de se montrer, en se présentant dans les doges maçonniques, pour y occuper la place due à leur qualité.

L'heure n'est plus où le philosophe peut s'envelopper dans son manteau, tout en se désintéressant du spectacle qui l'entoure. Il se prépare dans la société contemporaine un mouvement extraordinaire, que les Initiés doivent s'efforcer de diriger, s'ils ne veulent pas assumer la responsabilité d'un avortement [dont ils seraient les premières victimes.

Que chacun donc fasse son devoir en apportant son concours à *l'Œuvre de la Régénération Sociale*, dont l'instrument ne peut être que la *Franc-Maçonnerie*. Le *groupe Maçonnique d'Etudes Initiatiques* reste ouvert sous ce rapport aux Initiés de toutes les écoles et se met à leur disposition pour tous les renseignements qui pourraient les intéresser. Il est à souhaiter que son appel soit entendu, et que, grâce à son heureuse initiative, la Franc-Maçonnerie prenne conscience d'elle-même, pour faire revivre au milieu de nous l'âge d'or de la Fraternité Universelle.

OSWALD WIRTH.

Pour tout ce qui concerne le *groupe L'initiatique*, s'adresser au F. A. Cesbron, vén. de la R. L. Travail et Vrais Amis fidèles (G. L. S. E.) 13, rue Jacquemont ; ou au F. Oswald Wirth, 18, rue Lacondamine.

BULLETIN MAGNÉTIQUE

Vient de paraître le très intéressant mémoire présenté pour notre collaborateur le D^r Foveau de Courmelles, au Congrès magnétique : *Le magnétisme devant la loi*, et dont nous rendrons compte prochainement.

Félicitons l'auteur du zèle qu'il déploie pour la défense du Magnétisme. Dans le mois de novembre, il a fait sur

ce sujet trois fort intéressantes conférences dont une à la mairie du Panthéon.

*
* *

M. Donato a entrepris au théâtre de la Galerie Vivienne une série de conférences attrayantes et suivies pour obtenir la liberté des séances publiques récemment interdites par la Préfecture de Police. Espérons qu'il gagnera la cause qu'il plaide avec tant de conviction et de désintéressement puisqu'il offre des séances privées tous les mercredis, chez lui, 34, rue Pigalle, où il invite gracieusement les personnes qui le lui demandent.

*
* *

M., le secrétaire du Congrès magnétique à qui nous avons demandé de nous communiquer les travaux du Congrès ne nous ayant pas répondu, nous ne rendrons compte que des mémoires qui nous seront directement adressés par leurs auteurs.

REVUES & JOURNAUX

A lire dans le *National*, du 22 octobre, un intéressant article de M. John Grand-Cartret, sur les Théosophes et spirites et le *Tarot des Bohémiens* par Papus. L'auteur ne partage pas nos idées, mais dans un grand journal politique on ne peut être ni plus modéré ni plus courtois.

*
* *

L'Eclair du 15 novembre donne un intéressant interview avec Papus au sujet de la découverte du Dr Butschli d'Heidelberg sur la création de la matière vivante. Notre directeur démontre que l'honneur de cette découverte revient à Louis Lucas en pratiquant les expériences duquel il a heureusement obtenu onze fois de la matière vivante.

*
* *

A lire dans le *Voltaire* du 25 novembre un article dans le même sens du D^r Foveau de Courmelles.

*
* *

Le 19 novembre, M. Emile Gautier dans le *Figaro* a fait sous le titre : *Au Pays des Fées*, un très remarquable article sur le spiritisme et le livre du D^r Gibier. Esprit large autant qu'éclairé, M. Emile Gautier fait très sérieusement le procès de ceux qui, comme certains savants, nient *a priori* les faits qu'ils ignorent ou ne peuvent expliquer.

Rappelons que c'est lui qui le premier dans la presse prit, à propos de leur Congrès, la défense des magnétistes.

*
* *

L'*Aurore* devient de plus en plus intéressante, grâce en partie à la collaboration active de son éminente directrice, Lady Caithness, qui, cette fois encore, donne un article de bibliographie plein d'érudition où elle parle longuement du *Tarot* de Papus, puis de l'or et de : *A Brûler* de Jules Lermina. A lire encore dans cette revue : *Philosophie nouvelle* par A. Réarder et *la Loi du Karma*, le *Progrès social* d'Annie Besant, et *Une histoire alchimique*.

*
* *

A lire dans le *Moniteur Spirite et Magnétique* de Bruxelles qui continue le compte rendu du Congrès Spirite, deux articles intéressants: l'un sur les conférences de Jules Lermina, dont nous avons parlé, l'autre sur le Congrès Magnétique par M. Jules Bouvery, l'instigateur et l'organisateur des deux Congrès.

*
* *

A lire dans la *Revue Spirite* l'étude savante de notre collaborateur Marcus de Vèze sur l'*Intolérance religieuse à travers les siècles*.

*
* *

La Revue romaine de spiritisme et de magnétisme *Lux* donne en octobre un compte rendu détaillé du Congrès spirite et spiritualiste.

*
* *

Dans le numéro du 28 septembre de l'*Alliance scientifique* organe de la société d'ethnographie, M. G. Etoffe consacre une sérieuse étude aux théories de M. de Rosny. Professeur de religions orientales à la Sorbonne, orientaliste distingué, M. Léon de Rosny arrivera sans doute à se ranger au nombre des Occultistes entrant par les connaissances approfondies de la civilisation hindoue. Nous ne pouvons que les féliciter d'une aussi précieuse recrue.

*
**

A lire dans la *Revue socialiste* une étude d'une très haute portée sociale de B. Malon intitulée : *la Civilisation bourgeoise et ses aboutissants*.

Le titre indique assez l'intérêt de la question et la compétence de l'auteur est un gage de la grande valeur du travail. Ainsi que dans la spirituelle satire d'Eugène Nus que contenait notre précédent numéro, M. Malon s'est surtout placé sur le terrain de l'éducation militaire en exprimant d'une façon saisissante les ravages sociaux qu'elle répand tous les jours d'avantage. Il étudie aussi la situation déplorable faite au travail en face du capital.

Le même numéro renferme encore trois articles remarquables : *le droit économique* d'Eug. Fournier : *Education* de Henri Brissac et la *Revision rationnelle* de Ch. Baggio.

*
**

A lire dans la *Feuille Libre* d'octobre la chronique littéraire de notre collaborateur Emile Goudeau.

*
**

Le *Mirliton* d'octobre contient une spirituelle chanson d'Aristide Bruant : *les Petits Joyeux*. Les principales chansons de Bruant ont été réunies en un beau volume intitulé : *Dans la rue*, que nous étudierons dans un de nos prochains numéros.

*
**

L'*Etoile* de décembre 1889 (n. 10) contient une étude d'Alber Jhoney sur la Trinité dans la science antique

que nous recommandons particulièrement à nos lecteurs ainsi que la déclaration de l'abbé Roca que nous reproduisons en partie.

Le compte rendu du *Tarot* par René Caillié mérite tous nos remerciements.

*
**

Le BULLETIN DES SOMMAIRES. — Nous ne saurions trop recommander à tous les lecteurs désireux de suivre de près le mouvement philosophique le *Bulletin des Sommaires* qui est un instrument de travail indispensable à tout chercheur. L'habile directeur de ce journal, M. Ch.-M. Limousin, publie dans ce recueil des articles fort intéressants sur toutes les questions qui intéressent nos lecteurs. *Envoi gratuit* du *Bulletin des Sommaires* à tout abonné ou lecteur de l'*Initiation* qui en fera la demande, 44, rue Beaunier, Paris.

*
**

LA REVUE DE FAMILLE. — Signalons à l'attention du public lettré la *Revue de Famille* qui, sous la direction de M. JULES SIMON, est à la veille d'entrer dans la troisième année de son existence. Cette publication périodique a pris une place méritée dans le mouvement littéraire actuel, car ses fondateurs ont tenu leurs promesses en nous donnant enfin un recueil vraiment littéraire et qui peut être mis entre toutes les mains.

Parmi ses collaborateurs citons au hasard de la plume : MM. FRANÇOIS COPPÉE, LUDOVIC HALÉVY, JULES CLARETIE, ANDRÉ THEURIET, PAUL BOURGET, FRANCISQUE SARCEY, ANATOLE FRANCE, HENRY FOUQUIER, HECTOR MALOT, FERDINAND FABRE, etc., etc.

Le tact et le goût qui président à sa rédaction, les noms qui y figurent, le luxe avec lequel elle est éditée, en ont fait la Revue favorite de tous ceux qui ont le culte de l'élégance intellectuelle et morale.

La *Revue de Famille* sera le vrai cadeau d'étrennes de ceux qui aiment à joindre l'utile à l'agréable.



ŒUVRES REÇUS

JULES LERMINA. — *A tes pieds*, 1 vol. 3 fr. 50. Kolb, éditeur. Recommandé. — Compte rendu prochainement.

A. HAMONT ET GEORGES BACHOT. — *L'Agonie d'une Société*, histoire d'aujourd'hui, 1 vol. 3 fr. 50. Savine, éditeur. — Compte rendu prochainement.

RAYMOND MAYGRIER. — *Les Mystères du magnétisme*, 1 vol. 3 fr. 50. — Compte rendu prochainement par le Dr Foveau de Courmelles.

*
**

La place nous manque pour analyser dans ce numéro deux curieuses brochures: la *Main du général*, par A. BUÉ et *Medjour*, de CHARLES GRANDMOUGIN.

*
**

Les Sociétés secrètes musulmanes par NAPOLÉON NEY. Signalons le succès bien mérité de cette brochure dès son apparition. *L'Eclair* a consacré à son auteur et aux idées qu'il défend deux colonnes en premier Paris. La *Paix* l'a fait interviewer à propos du Congrès anti-esclavagiste.

Ce sont là des succès réels et que le travail si intéressant de notre collaborateur méritait à juste titre.

La brochure se vend 1 fr, dans les principales librairies.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

VIENT DE PARAÎTRE

F.-CH. BARLET. — D^r FERRAN. — PAPUS

EUGÈNE NUS

JULIEN LEJAY. — STANISLAS DE GUAITA

LA SCIENCE SECRÈTE

Exposé de la Doctrine ésotérique dans toutes ses branches

THÉOSOPHIE, FRANC-MACONNERIE, KABBALE, NÉO-BOUDDHISME
SOCIOLOGIE, INITIATION

Un volume in-18. Prix 3 50

CARRÉ, Éditeur

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef: **Victor TISSOT**

L'Écho de la Semaine publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement: 6 fr. par an, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de *l'Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gautier. — *Louis Lambert. Seraphius Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Euréka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhouney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur **CARRÉ** se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. — Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries</i> <i>de l'Odéon</i>	<i>12, Boulevard</i> <i>des Italiens</i>	<i>14, rue Auber</i> LELIÉGEOIS <i>gérant</i>	<i>Rue de Marengo</i>
---------------------------------------	---	--	-----------------------

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36bis, avenue de l'Opéra, 36bis
H. FLOURY. GÉRANT

CHACORNAC
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Oc-
culte y sont en vente et aux
meilleures conditions.

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPIE

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices, manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *l'Initiation* sont exécutées par les procédés de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRULT ET CIE.

Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**



6^{me} VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 1 (Janvier 1890)

- PARTIE INITIATIQUE...** *Le Sorcier* (fin)..... **Stanislas de Guaita**
(p. 1 à 26).
Le Gardien du Seuil
(introduction à la
Magie pratique) (fin) **F.-Ch. Barlet.**
(p. 26 à 44.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...** *Economie psycholo-*
gique..... **Jean Régnier.**
(p. 45 à 60.)
Bibliographie des
Sciences occultes... **Marcus de Vèze.**
(p. 61 à 66.)
Bulletin maçonnique.. **Oswald Wirth.**
(p. 67 à 69.)
Chronique musicale... **H. Welsch.**
(p. 69 à 71.)
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *Hespérus*..... **Catulle Mendès.**
(p. 72 à 75.)
La Pipe éteinte (conte) **Ch. Torquet.**
(p. 76 à 85.)
- Bibliographie. — Groupe indépendant d'Etudes ésotériques. —
Nouvelles diverses. — Articles signalés à nos lecteurs. — Livres
reçus. — Nécrologie.
-

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritua-
liste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux dames et aux demoiselles ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET, M. S. T. $\text{\textcircled{N}}$ — STANISLAS DE GUAITA, S. I. $\text{\textcircled{N}}$.
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. $\text{\textcircled{N}}$ — PAPUS, S. I. $\text{\textcircled{N}}$ — JOSÉPHIN
PÉLADAN, S. I. $\text{\textcircled{N}}$.

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND, VÉN. — RENÉ CAILLIÉ. — G.
DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — FABIUS DE CHAMPVILLE. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LASVIGNES.
— J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. —
NAPOLEON NEY. — EUGÈNE NUS. — G. POLTI. — Le Magnétiseur
RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — HENRI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN
MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE
MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — PAUL MARROT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT
DE LA VILLEHERVÉ.

*

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Société pour l'étude de la Science Occulte Théorique et Pratique dans toutes ses branches et indépendamment de toute école.



BUT

1° *Faire connaître*, autant que possible, les principales données de la Science Occulte dans toutes ses branches.

2° Former des *Membres instruits* pour toutes les Sociétés s'occupant d'occultisme (Rose-Croix, Martinistes, Francs-Maçons, Théosophes, etc., etc.)

3° Former des *Conférenciers* dans toutes les branches de l'Occultisme.

4° Étudier *les phénomènes* du Spiritisme, du Magnétisme et de la Magie théoriquement et pratiquement.

Pour faire partie de la Société il suffit d'être abonné d'un an de *l'Initiation* ou bien de payer un droit d'entrée de Cinq francs et de faire une demande d'admission.

Tout membre de la Société a droit d'assister aux Conférences et aux Cours et reçoit en communication les livres qui peuvent lui être utiles.

Les Statuts détaillés sont communiqués aux personnes qui en font la demande.

Pour tous renseignements s'adresser par lettre à **M. Lucien MAUCHEL**, rédaction de *l'Initiation*, 14, rue de Strasbourg, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.



LE GARDIEN DU SEUIL

(Lumière Astrale)



1890

L'INITIATION

À

SES LECTEURS

PARTIE INITIATIQUE

LE SORCIER

(CHAPITRE II DU "SERPENT DE LA GENÈSE") (1)

(Fin.)

Nous l'avons dit ailleurs : toutes les hérésies des premiers siècles sont empreintes d'un vernis de la plus noire goétie; tous les hérésiarques sont des sorciers. En voici la raison profonde : Protestataires de

(1) *Le Serpent de la Genèse*, 2^e série des *Essais de Sciences Mauvaises*. 1 fort vol. in-8, sous presse, avec gravures.

l'*Esprit* contre la *Lettre* formulée par l'Eglise enseignante, ils veulent se faire les mages du dogme primitif révélé dans son ésotérisme, bien ou mal compris par eux. Mais ils oublient qu'en provoquant un schisme, ils ont agi en anarchistes et que leur œuvre se trouve de ce fait viciée dans son principe et stérilisée dans son germe.

Quand on se propose de guérir un malade, il ne faut point amputer tout d'abord, sous prétexte de le préserver de la contagion, le seul membre que la maladie n'ait pas encore atteint; car le corps privé d'un membre se cicatrise et continue de vivre, tandis que le membre séparé du corps se décompose et meurt. De même, si l'on aspire à réformer l'Eglise, il faut avant toute chose rester dans l'Eglise: l'Eglise est l'entité vivante et le principe même de l'Unité.

C'est ce que ne purent comprendre les *protestants* de la première heure. Leur ambition fut de se faire les pontifes d'un culte rénové; le mauvais lot leur échut seul, de grossir le nombre des sectes maudites (1).

Tandis que les luttes de l'Arianisme ensanglantaient l'Europe, le Manichéisme, — réédition chrétienne du dogme antagoniste des Perses, tel que la vision moins nette du second Zoroastre l'avait défiguré, — affirmait l'égalité d'origine et de puissance des deux principes: le Bien et le Mal, le Verbe divin et le Verbe diabolique, le Christ et l'Antéchrist. Méconnaître le caractère relatif et transitoire du Mal, c'était élever au mauvais

(1) Sans examiner l'œuvre et la doctrine de ces sectaires, on peut les dire marqués *a priori* d'au moins un des caractères où l'on reconnaît les sorciers: ils portent tous l'estampille antisacerdotale.

Principe divinisé un temple ou un autel de ténèbres, — véritable point de ralliement pour tous les adorateurs du démon. C'était recruter à l'avance, et jusque dans les siècles futurs, tous les faux mystiques et tous les sorciers.

Nous n'en finirions pas, à suivre cette hérésie protéiforme dans toutes ses modalités : l'essence de ses mystères se révélera d'elle-même, quand nous étudierons les rites et les cérémonies de Sabbat. Nous n'hésitons pas à maintenir cette allégation, pour injurieuse et paradoxale qu'elle puisse paraître. Albigeois, Vaudois, Trembleurs des Cévennes et même Sorciers du pays de Labour, sont autant de sectes manichéennes à peine déguisées, et le procès des templiers manichéens (1) jettera pour nous quelque lumière sur la nature infernale et dualistique de cette monstrueuse hérésie.

Nous ne saurions poursuivre la personnalité fuyante du Sorcier sous tous ses déguisements à travers l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Même tracée *currente calamo*, une pareille monographie ferait double emploi : en signalant au chapitre iv quelques-uns des plus fameux procès dont l'invariable issue laisse à toutes les pages de nos annales chrétiennes autant de taches de sang, il nous sera loisible de distinguer, à des traits caractéristiques, le vrai Sorcier du faux.

L'appellation de *faux sorcier*, dont pourrait s'étonner le lecteur, se justifie d'elle-même, quand

(1) Chapitre iv : *la Justice des hommes*.

on songe que tous les grands hommes, pour peu qu'ils ne se résignassent point au bonnet d'âne du *Doctor Scholasticus*, étaient fatalement accusés de maléfice et d'hérésie ! Du même coup, ils risquaient la prison, la torture, le bûcher.

Toute supériorité récalcitrante se voyait timbrée de l'étiquette fatale, non seulement au regard des clercs et de leur envieuse médiocratie, mais encore devant le tribunal de l'opinion publique.

A tout seigneur, tout honneur : Albert le Grand, Trithème, Agrippa, valent d'être cités en première ligne. — C'étaient des Mages... comment n'en eût-on pas fait des Sorciers ? — Saint Thomas d'Aquin lui-même, l'Ange de l'École ! ne peut échapper au soupçon de Sorcellerie, pas plus que son contemporain le moine Raymond Lulle de Palma, — le Docteur très illuminé.

En humeur d'universelle méfiance, les monomanes de la Démonologie n'épargnèrent pas même le trône pontifical. Il faut croire que les papes Sylvestre II et Grégoire VII passaient encore au xvii^e siècle pour des suppôts de Beelzébuth ; puisque le savant Naudé plaide leur innocence, dans l'excellent et courageux livre qu'il publia en 1625 : *Apologie pour les tous grands hommes qui ont été accusez de Magie*. (Paris, in-8°.) Encore est-il aigrement repris de son scepticisme par le capucin Jacques d'Autun (de son vrai nom sieur de Chevannes), l'auteur d'un inepte in-4° de plus de mille pages, qui a pour titre : *l'Incrédulité sçauante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers*. (Lyon, 1674.)

Rien n'est plus bouffon que les accusations portées contre tous les génies par les maniaques entêtés de surnaturel, — accusations dont s'indigne l'honnête Naudé. Nous en citerons d'après lui deux exemples :

Sur *Corneille Agrippa* : — « Delrio rapporte qu'estant à Louvain, comme le diable eut estranglé l'un de ses pensionnaires, il luy commanda d'entrer dans son corps & de le faire marcher 7. ou 8. tours deuant la place publique auparauant que de le quitter, afin qu'il ne fust mis en peine et soupçonné de sa mort, quand tout le peuple l'auroit iugée subite et naturelle. A quoy se r'apporte pareillement ce que Paul Ioue dit en ses éloges, qu'il mourut fort pauvre et abandonné de tout le monde dans la ville de Lyon, et que touché de repentance, il donna congé a vn grand chien noir qui l'auoit fuiui tout le temps de sa vie, luy ostant vn collier plein d'images & figures magiques, et lui disant tout en cholere : *Abi, perdita bestia quæ me totum perdidisti*; en fuite de quoy ledit chien s'alla précipiter dedans la Saone et ne fut depuis ny veu ny rencontré (1). » (NAUDÉ, *Apologie*, édition de Paris, 1669 (2), in-12.)

Sur *Saint Thomas d'Aquin* : Naudé se chagrine d'entendre attribuer à ce père de l'Eglise le mauvais

(1) De même BODIN : « Le chien noir d'Agrippa, qu'il appelait M^{lle}leur, si tost qu'Agrippa fut mort en l'hospital de Grenoble, s'alla ietter en la riuere deuant tout le monde et depuis ne fust iamais veu. » (*Réfutation des opinions de Vvler*, p. 241.)

Ainsi Jove et Bodin sont bien d'accord sur le prodige du suicide de ce pauvre chien ; mais ils ne peuvent s'entendre sur la ville où mourut Agrippa. L'un tient pour Lyon, l'autre pour Grenoble.... Cela est bien caractéristique.

(2) Ayant entre les mains cette édition de Paris, 1669, in-12, c'est sa pagination que j'indique.

grimoire de *Essentiis Essentiarum*, où l'on dit qu'Abel renferma dans une pierre un traité d'astrologie ! Hermès, après le déluge, en tira ce livre, « auquel estoit enseigné l'art de faire des images soubz certaines planetes & constellations : & que pour luy, comme il estoit incommodé en ses estudes par le grand bruit des cheuaux qui passoient tous les iours deuant sa fenestre pour aller boire, il en fit vne d'vn cheual, suivant les regles dudit liure, laquelle estant mise en la ruë 2. ou 3. pieds dans terre, les palfreniers furent en apres contraincts de chercher vn autre chemin n'estant plus en leur puissance de faire passer aucun cheual par cet endroit. » (*Apol.*, p. 350.)

Ces légendes montrent d'abondant quelle rage sévissait alors, — véritable épidémie morale, — de voir partout des magiciens.

On en racontait bien d'autres sur Agrippa ; nous n'en-combrerons pas ces pages d'un fatras pareil. Écoutons plutôt Naudé : après avoir rappelé nombre de particularités à la louange de celui qu'on flétrissait encore du nom d'*archisorcier*, notamment « qu'il fut choisi par le Cardinal de Sainte Croix pour l'affister au Concile... que le pape luy écriuit vne lettre pour l'exhorter à poursuiure à bien faire, comme il avoit commencé ; que le cardinal de Lorraine voulut estre parrain de l'vn de ses fils en France... etc..., & finalement qu'il fut amy singulier de quatre cardinaux, cinq euefques et de tous les hommes doctes de son temps.., que Jacques Gohory le met *inter clarissima sui sæculi lumina* ; que Lud. Vvigijs le nomme *venerandum dominum Agrippam*, etc... » (*Apologie*, p. 294) ;

Naudé, qui ne manque pas de logique, « demanderoit volontiers à Delrio pourquoi le jugement du pape, l'autorité de tant de cardinaux et d'ueufques, la faueur de deux empereurs et autant de roys ne font preuues bonnes et légitimes pour démonstrer son innocence. » (*Apol.*, p. 296.)

Toutes ces citations n'ont autre but que de faire toucher au lecteur par quelles accusations on essayait alors de ternir et par quels arguments on s'efforçait de défendre la mémoire d'un savant tel qu'Henry Corneille Agrippa... Et ces choses se débattaient à la fin du xvii^e siècle !

Un dernier trait bien propre à révéler l'état des esprits vers cette époque : « Nicolas Remigius, juge criminel en Lorraine, voyait de la magie partout ; c'était son idée fixe, sa folie. Il voulait prêcher une croisade contre les sorciers dont il voyait l'Europe remplie. Désespéré de n'être pas cru sur parole, quand il affirmait que presque tout le monde était coupable de Magie, il finit par se dénoncer lui-même et fut brûlé sur ses propres aveux (1). »

De tels faits peuvent passer pour typiques ; leur éloquence répugne à tout commentaire. S'il en faut croire Ferdinand Denys (2), compilateur intelligent de tous les chroniqueurs anciens, on comptait à Paris, sous le règne de Charles IX, plus de trente mille sorciers.

Pour être impartial (et même en faisant une large

(1) Eliphas Lévi, *Rituel de la Haute Magie*, p. 290.

(2) *Tableau historique et analytique des sciences occultes*. Paris, 1842, 1 vol. in-32, p. 159.

part à l'exagération des démonographes, motivée par la commune manie de voir partout des légats de l'enfer), il faut bien convenir d'une chose : les sorciers pullulaient alors et l'on conçoit l'affolement du populaire ; il n'est pas jusqu'à l'aveuglement des magistrats dont on ne se rende compte en le déplorant. Car, — nous ne saurions trop le répéter, — la sorcellerie n'est pas un vain mot ; les maléfices, les envoûtements, les sorts ont eu de tout temps et ont encore une réalité formidable... Qu'on ait abusé de l'accusation de magie noire, ce n'est pas douteux et nous venons d'en produire d'étonnants exemples ; mais vraiment est-ce un motif plausible pour affirmer que la sorcellerie n'est *jamais* qu'un rêve, les enchanteurs *tous* de misérables jongleurs sans puissance, les maléficiés *toujours* de pauvres victimes de leur imagination malade ?

A l'aveugle qui soutiendrait une pareille thèse, la science moderne, — oui, la science même des universités, — viendrait infliger des démentis quotidiens. Sans invoquer ici l'indéniable réalité de phénomènes occultes dont les docteurs du spiritisme seraient eux-mêmes épouvantés (eux qui prétendent ne s'étonner de rien !), je prie le public incrédule de se reporter simplement aux expériences des docteurs Liébeault, Beaunis, Bernheim, Luys, et autres coryphées de l'enseignement universitaire.

Je le déclare hautement ici : quiconque, ayant pris connaissance des faits scientifiquement enregistrés par ces maîtres de l'hypnotisme et réfléchi quelque peu sur l'essence de ces phénomènes, nie la possibilité

du sortilège, celui-là manque à mes yeux de bon sens ou de bonne foi... C'est ce que j'espère prouver en temps et lieu. Mais la discussion sur ce point serait ici un hors-d'œuvre.

Je rentre dans mon sujet et me trouve en présence du sorcier, tel que l'ont connu nos pères du XII^e au XVIII^e siècle. Celui-là est le type moyen, vraiment classique; il me tardait d'en venir à lui. Michelet, dans son étonnante monographie (1), l'a sacrifié à la Sorcière : « pour un sorcier (dit-il), dix mille sorcières... » — Ah! c'est un peu exagéré (2). La statistique des condamnations criminelles dirait autre chose. Là comme partout, Michelet brutalise un peu les faits, pour les faire entrer de force dans sa thèse, toujours préconçue, fort éloquemment plaidée d'ailleurs. Quoi qu'il en soit, le parti pris, évident à toutes les pages, nuit beaucoup à la vraisemblance, parfois même à l'intérêt de ses tableaux; — et s'il a fait, en somme, un livre admirable, c'est que toute peinture, même illusoire, se transfigure au souffle de la poésie sauvage qui est en lui.

Sorcière ou sorcier, qu'importe au demeurant? — La question se pose en ces termes : Qu'est-ce que le sorcier, mâle ou femelle? Jugeons l'arbre à ses fruits.

Il serait facile, sans doute, de transcrire les longues et confuses descriptions de Bodin, ou de tout autre démonographe; mais nous estimons que le meilleur moyen de faire connaître le sorcier est de le mettre en

(1) *La Sorcière*. Paris, Hetzel, 1862, in-12.

(2) Que les sorcières fussent en plus grand nombre que les sorciers, c'est certain. La proportion seule est inexacte.

scène, dans l'exercice de ses tristes fonctions, sur le terrain du sabbat légendaire. En offrant au lecteur un crayon du Sabbat, nous allons permettre à son imagination de faire revivre ces fous, dans le cadre fantastique où s'exerça leur folie... Car, il importe de le bien noter, tous les incroyables récits dont on va faire en quelque sorte un résumé sont sortis de la bouche même des prévenus poursuivis pour crime de sorcellerie ; ils sont pris sur le vif de leurs aveux, souvent tout spontanés, et non pas toujours extorqués par la question... Bien plus, ils savaient d'avance, les inculpés, que de tels aveux les vouaient à une mort inéluctable, les condamnaient sans rémission possible au supplice atroce du bûcher (1).

Tous les bois, dit Pythagore, ne conviennent pas pour sculpter un Mercure ; tous les emplacements non plus ne sont pas propres à ce qu'on y fasse revivre ces assemblées hebdomadaires (2) de sorciers et de malins esprits, qu'on a nommées *Sabbats*.

Il est des sites où la mère nature semble sourire à ses enfants, et, par le muet langage des choses, leur parle d'insouciance et de bonheur, Il est aussi des lieux arides et ravagés qui n'inspirent au cœur de l'homme que le désenchantement, la terreur ou la folie...

LE SABBAT

Les familiers de la chasse aux pâquerettes rencon-

(1) Ils obtenaient *quelquefois* que le bourreau les étranglât avant de les jeter dans les flammes.

(2) Bi-hebdomadaires, suivant quelques auteurs.

trent souvent sur les collines herbues des bandes circulaires d'un vert plus sombre, où la végétation plus touffue est aussi plus haute de moitié. Très souvent hémicycliques, affectant parfois la forme d'une parfaite circonférence, ces bandes diffèrent de diamètre et de largeur ; elles semblent tracées au compas et s'empourpent à l'automne d'un diadème d'oronges et d'autres cryptogames aux vives couleurs.

Une vieille tradition nous affirme que les Fées ont dansé là leur ronde, au clair de lune...

Et comme les fées, — innocentes et folâtres déités de la nature, — ne vont jamais sans la baguette des métamorphoses à la main et le sourire de la bienveillance aux lèvres, leur joie exubérante s'épanche autour d'elles en dons merveilleux, et sous leurs pas légers l'herbe croît en abondance et la nuit s'éclaire aux lueurs phosphorescentes de leur vol argenté... Elles sont la Vie même, incarnée dans la splendeur des formes féminines ; elles sont l'Amour qui féconde tout d'un rayon de ses doux yeux !

..... Mais n'as-tu pas vu, près des ruines décriées que hantent les mauvais esprits, à l'entour des cimetières délaissés ou sur l'escarpement de falaises croulantes, d'âpres traînées où l'herbe ne pousse jamais, comme si quelque souffle impur avait, en passant là, stérilisé la glèbe ? — Avance : une haleine glacée a couru dans tes cheveux... Prends au long de ces broussailles de sinistre apparence ; un instinct infailible te guide avec des frissons... Laisse à ta gauche la *Mare aux Sorciers*, cette flaque d'eau croupissant dans un creux et que dissimule une ramée de saulaie

au feuillage blêmi. Les traditions naïves du peuple t'en défendent l'approche : ces marécages ombragés de pâles arbustes très bas, ce sont autant de soupiraux d'enfer ! — O fées, bonnes fées, vous n'habitez pas là !... Où donc êtes-vous ?

Ne l'as-tu pas senti ? un fantôme t'a pris la main : c'est lui qui te guide et tu obéis en silence à son étreinte... Vous remontez la pente abrupte où des buissons roux semblent des spectres accroupis dans les vapeurs du crépuscule.

Un pli de terrain est à franchir encore ; te voilà sur la crête : le sentier aboutit à cette lande solitaire ; l'herbe très rare est jaune par endroits.

Quel édifice sauvage se dresse devant toi ? Approche encore, c'est un *dolmen* : tu vois la pierre gigantesque où le couteau sacré des druides accomplissait le sacrifice prescrit, en l'honneur de Thor et de Teutad.

La nuit est tombée tout à fait.

Mais voici qu'un clair sinistre et sanglant frappe l'antique autel du Moloch de la Celtide. On dirait du sang, et c'en est — peut-être...

Allons ! la Lune s'est levée sanglante à l'horizon des bois, au loin ; la scène s'éclaire d'un jour étrange ; l'air pèse, fétide et croupissant.

Mais, comme un souffle errant de brasier refroidi,
 Dans le val qui revêt une étrange figure,
 Un vent tiède, muet et de mauvais augure
 Bouffe sur l'herbe rare et le buisson roidi (1)...

Maintenant que la Lune énorme et toute rouge éclaire bien la lande, et précise les objets d'abord

(1) Maurice Rollinat, *les Névroses* (l'allée des peupliers).

indistincts..., est-ce un sentier, dis-moi, cette bande circulaire qui contourne le dolmen?...

Ce n'est pas un sentier. L'herbe y est tondue et comme ravagée par une vapeur corrosive, à fleur de sol. *C'est tout le contraire du rond des fées.*

La fécondité, la vie ont disparu.

Quelques minutes encore, et la Mort va vomir tous les spectres de son empire (1) : ce sont d'indécises larves qui oscillent et se condensent avec peine : crapauds-volants, crocodiles dont l'œil flambe et brusquement alterne ; dragons aux gueules d'hippopotames, aux ailes de chauves-souris ; énormes chats aux pattes molles et incertaines, comme des tentacules de pieuvre... Voici descendre des femmes toutes nues, hurlantes et farouches, et déchevelées, caracolant sur un balai qui rue et se cabre tour à tour...

Nous sommes au Sabbat !

.....

Une Sorcière incante, accroupie au pied du dolmen : une poignée de verges a pris feu dans sa main droite ; elle trempe deux doigts de sa main gauche dans une cruche de grès, entre ses genoux.— *Aye Saraye !* crie-

(1) Nos renseignements sont puisés dans un grand nombre d'auteurs. Citer nos autorités à chaque détail serait chose fastidieuse, insoutenable ; à chaque ligne, il faudrait des renvois.

Se reporter de préférence à Boguet, *Discours exécration des Sorciers*, Lyon, 1610, in-8 ; — Nicolas Remigius, *Demonolatria*, Lugduni, 1595, in-4 ; — Bodin, *Démonomanie*, Paris, 1580, in-4 ; — Le Loyer, *Histoire des Spectres*, Paris, 1612, in-4 ; — De Lancre, *Inconstance des démons*, Paris, 1612, in-4 ; — Jacques d'Autun, *La Incrédulité Scavante*, Lyon, 1674, in-4 ; — Delrio (traduit par du Chesne), *Controverses Magiques*, Paris, 1611, in-4 ; — Binsfeldius, *De Confessionibus malefic.*, August., Trev., 1591, in-4 ; — Taillepiet, *Apparition des Esprits*, Paris, 1616, in-12 ; — Dom Calmet, *Esprits et Vampires*, Paris 1751, 2 vol. in-12 ; — Garnet, *Hist. de la Magie*, Paris, 1818, in-8 ; — Michelet, *la Sorcière*, Paris, 1862, in-12 ; — enfin Paul Adam, *Etre*, Paris, 1888, in-12.

t-elle, *Aye Saraye!*... (1). Une lueur point au fond de la cruche, et voici qu'un petit animal s'en échappe, léger, preste et de la grosseur d'un écureuil; c'est *Maître Léonard*.

La sorcière s'est levée en signe de respect. Léonard, en une seconde, a grandi de deux mètres; c'est à cette heure un bouc géant aux cornes torsées. La vague fluorescence que tout son corps semble exhiler comme une pâle atmosphère, se perd en spirales et pue étrangement.

Mille feux follets voltigent çà et là, par la lande. L'un d'eux paraît s'élancer, crépite et soudain se fixe entre les cornes du diable.

Car c'est le Diable, que ce maître Léonard!...

Des quatre coins de l'horizon l'on voit accourir, des quatre points cardinaux de l'air on voit fondre pêle-mêle sorciers, sorcières et démons. Le ciel se raye au vol des esprits et, sous l'œil enflammé d'Hécate, l'air glauque s'enténébre vaguement; vaguement la terre s'estompe de mouvantes ombres qui s'entre-croisent.

— Har! Har! Sabbath!... hurlent les arrivants, pressés en groupe autour du Maître, qui tour à tour, avec un gracieux empressement, offre à chacun son derrière à baiser. Mais au lieu des fesses décharnées d'un bouc, c'est un jeune visage d'une merveilleuse beauté, — et tout affilié reçoit sur la bouche la caresse de deux lèvres fraîches et vivantes.

Des feux de bruyère et de cyprès s'allument par

(1) Par corruption de l'hébreu : *Æich asher Æich*, אֵיךְ אֵשֶׁר אֵיךְ (l'Être est l'Être).

toute la lande : ils ardent et flamboient, multicolores. De lentes mélodies, qui semblent d'un invisible harmonica, égrènent leurs notes perlées, d'un timbre liquide et d'une ineffable pureté...

Et c'est avec les hurlements des familiers un étrange contraste.

Or, Maître Léonard, après l'hommage de ses féaux, reprend un air ennuyé; dédaigneusement, il gagne la haute chaire dorée à quoi l'autel druidique sert de piédestal : il domine de là toute l'assemblée.

Par devant, se tient le *Maître des Cérémonies*, son bâton de commandement à la main. C'est alors que se fait l'appel des noms et la vérification des marques, ou stigmates...

Mais voici qu'un mouton noir, aux yeux incandescents, accourt comme l'ouragan des parties du Septentrion. Il bêle, pour rassurer celle qu'il porte : superbe fille (1) toute nue, à cheval sur sa douce toison. Elle se tourmente fort et pleure... c'est la victime attendue; c'est la *Reine du Sabbat*.

On s'empresse autour d'elle avec toutes les marques d'une impatience respectueuse. Descendue de sa monture et tandis qu'on l'acclame, elle voile sa honte dans le désordre de ses longs cheveux.

Le Maître des Cérémonies lève sa baguette d'or avec solennité; le diable se dresse et salue la jeune fille; il descend enfin de sa chaire : la *Messe noire* va commencer.

(1) « Toutes celles que nous avons vues qualifiées du titre de Roynes, estoient douées de quelque beauté plus singulière que les autres. »

DE LANCRE, *Inconstance*, page 223.

D'humbles chèvre-pieds ont creusé vers la gauche un trou dans le sol : Léonard s'y rend en grande pompe, afin d'uriner le premier. Les principaux de l'assemblée l'imitent. C'est l'*eau lustrale* pour les aspersions — et qui sert à baptiser la nouvelle venue, Puis les sorcières, y trempant deux doigts de la main gauche, dévotieusement se signent à rebours.

Voici s'ébranler de nouveau la procession ; l'on ramène à l'autel de Teutad la vierge que le bouc doit initier ; elle y reçoit successivement tous les sacrements de l'enfer.

Cela fait, on l'enduit d'un onguent à base de cantharide et de stramoine : l'ivresse chatouilleuse envahit par degrés son corps ignorant des spasmes, et la voilà maintenant qui se tord, affolée dans sa pudeur par l'automatisme du désir.

A l'*Introït*, Satan prescrit qu'on éloigne les enfants, trop jeunes pour prendre part au grand mystère — au grand sacrilège de l'universelle communion d'Amour.

Ils descendent vers les *mares au diable*, une blanche gaulette à la main, pour y faire paître la troupe des innombrables crapauds, tous baptisés et vêtus de velours vert ou de soie écarlate, avec une sonnette au col. Entre eux et la Grande Assemblée, les *lutins de l'aër* tissent une nuée épaisse, et Maître Léonard procède au *sacre* de la Reine du Sabbat.

Renversée sur l'autel, épeurée et toute pantelante, elle reçoit l'âpre baiser du dieu. C'est un déchirement affreux, la brûlure d'un pal de fer rouge, puis aussitôt l'angoisse d'une inondation abondante, glacée...

Abrégeons. — Tous les démonologues s'éternisent en trop consciencieux détails (1) que nous n'avons garde de reproduire.

Une ronde effrénée, serpentant autour du couple avec des hurlements de joie farouches, mêle, confond les sexes et les rangs, dos à dos. La chaîne n'est rompue que pour les ébats adultères, incestueux et sodomitiques, épars dans la lande, au clair de lune... L'inceste est surtout en honneur, car le Sabbat devient par lui l'éternelle pépinière de Satan : — « Il n'y eut oncques parfait sorcier et enchanteur, qui ne fust engendré du père et de la fille, ou de la mère et du fils. (BODIN, *Démonomanie des sorciers*, livre IV, ch. v.)

Cependant, sur le corps même de la nouvelle prêtresse — autel palpitant — le *bouc puant* (2) officie : il offre du blé à l'*Esprit de la Terre* qui fait pousser les moissons ; il donne l'essor à de petits oiseaux qui portent, à travers le ciel nocturne, les vœux des assistants au *démon de la Liberté*.

Puis un gâteau symbolique est pétri, cuit et consacré sur les reins ensanglantés de la prêtresse : c'est la *Confarreatio*, l'hostie de l'amour impur, l'offrande du mal universel, la communion infernale qu'on distribue à toute l'assemblée...

L'heure a sonné du festin fraternel, et les pasteurs impubères ramènent de la pâture le bataillon des cra-

(1) Nous n'en citerons qu'un seul, en latin : — « ... aliquid turpissimum (quod tamen scribam), astruunt, videlicet dæmonem incubum uti membro genitali bifurcato, ut simul utroque vase abutatur. » Cette citation, de *Sylvester Priarias*, en dit assez : à la lecture de cette turpitude sans nom, prise au hasard entre mille, on s'imaginera facilement ce que peuvent être les autres.

(2) Je n'invente rien : de Lancre, *Inconstance*, préface.

pauds confiés à leurs soins vigilants. Les vieilles furies, pour qui l'amour n'est plus qu'une réminiscence deux fois stérile, ont apprêté des charognes diverses et fait cuire avec les herbes enchantées des enfants morts avant le baptême.

L'hydromel circule dans les coupes : on se régale, on s'enivre à la ronde. Des monstres hermaphrodites, des diabolotins sous des déguisements variés garnissent de pâtisseries d'enfer les tables où le Paysan fraternise avec le Seigneur et le Prélat, où les plus fières dames coudoient rustaudes et rustauds. Qu'auraient-elles affaire, les châtelaines, de mépriser les vilains ?... Nobles et roturiers, pêle - mèle, la grande Luxure aveugle n'a-t-elle pas déjà mêlé leurs sangs et leurs salives ?

Un gros nuage de plomb a dévoré la lune : les brasiers rougeoient, éclairant seuls la lande.

Alors une voix épouvantable et sans ton distinct, une voix enrouée et morfondue se fait entendre par deux fois : *Vengez-vous, ou vous mourrez !*... Sitôt, levant la queue touffue dont il voilait sa présomptueuse impudeur (1), Léonard laisse tomber sous lui des grains noirâtres, en chapelet, — puis quelques poudres fort puantes. De grandes pièces de toile ont été déployées selon le rite, pour recevoir ces crottins diversement précieux ; ce sont des poisons, des élixirs et des philtres : il en est pour l'Amour, pour la folie, pour la mort ; il en est aussi pour les guérisons mystérieuses... D'aucunes sont destinées à rendre les

(1) Immane scrotum, torvamque mentulam.

champs stériles, d'autres à infecter l'air pour la production des épidémies. Il en est fait une distribution générale.

Enfin, les crins épars, tout enhardie et enfiévrée, se relève la Reine du Sabbat, et d'une voix éclatante, en menaçant le ciel du poing : — *Foudre de Dieu*, hurle la victime triomphale, *Foudre de Dieu, frappe donc si tu l'oses !...* Puis elle se jette sur l'un des crapauds, qu'elle déchire avec rage entre ses dents : *Ah ! Philippe, si je te tenais !...*

L'horizon pâlit, cependant, aux premières lueurs de l'aube. Soudain, le bouc s'est métamorphosé en un coq monstrueux, à la crête de flamme fulgurante, et l'on entend un formidable *Cocorico*.

L'assemblée se disperse en hâte et tout a disparu...

.

Il ne faudrait pas croire qu'on a pu condenser en cette courte description toutes les insanités, toutes les impertinences, toutes les turpitudes surtout dont foisonnent les écrits des Bodin, des Lancre, des Delrio, des Boguet, des Spranger, des Michaelis et autres démonologues.

Sans parler de l'interminable chapitre des ébats lubriques, — restreint par nous à l'espace de quelques lignes encore gazées, — nous n'avons rien dit de la danse des crapauds, ni des plaintes que proféraient ces intéressantes petites bêtes contre la sorcière trop peu soigneuse de leur chère santé, ni de la confession au diable des péchés qu'on a omis de commettre, ni des récoltes périodiques de chair humaine sous les

gibets, ni d'interminables autres détails, non moins palpitants d'ailleurs.

Notre grande ambition fut de reconstituer la Tragédie dans son ensemble : il va sans dire qu'en nous efforçant au groupement logique des principales scènes, nous n'avons pu concilier les opinions de tous les auteurs ; loin de s'entendre en effet sur l'ordonnance de la cérémonie, chacun d'eux intervertit avec art les phases diverses qui la composent. Le fond reste le même chez tous ; mais pour certains détails de forme, il serait difficile de les mettre d'accord.

Nous rechercherons par le menu, au cours du livre II, ce qu'il peut y avoir de réel dans ce tissu de fantasmagories légendaires, — où chacun verra à son gré, selon le point de vue, soit le plus redoutable des drames, soit la plus burlesque des pantomimes.

Pour compléter le tableau, rapportons en quelques lignes ce que les traditions populaires disent de l'évocation, du pacté et du transport au Sabbat :

Eliphas Lévi, dans son *Rituel de la Haute Magie* (p. 208-238), énumère en conscience les cérémonies bizarres, odieuses et ridicules qui sont requises en Goétie pour l'évocation du démon. Nous y renvoyons les chercheurs curieux des spécifications de ce genre. Mais les règles absolues sont faites pour être violées, les prescriptions impératives sont promulguées pour qu'on les élude, — et de fait, jamais ou presque jamais sorcier ne déploya cet appareil pour contraindre Satan à paraître.

Les annales de la sorcellerie sont pleines de récits

d'évocation, ayant parfaitement réussi sans tout ce luxe de mise en scène. On voit même le diable se montrer sans qu'on ait eu l'intention de le faire venir et s'écrier d'une voix de tonnerre: *Pourquoi m'avez-vous appelé ?* (1). Le plus souvent, le héros de l'aventure est un escolier bien pauvre, qui — par curiosité — a parcouru des yeux quelques lignes d'un grimoire que le hasard avait placé là... Quels artisans de malheur que le hasard et la curiosité ! Le diable, qui est un finaud et par surcroît un mauvais coucheur, fait les gros yeux et la grosse voix : il ne veut pas qu'on l'ait dérangé pour rien ; il menace, il tempête. Bref, il exige qu'on se lie à lui par un contrat librement consenti. Le pauvre imprudent tremble de tous ses membres et ne sait comment sortir d'un si mauvais pas. Mais Satan, tout à coup radouci, se fait paternel, et lui détaille les plus séduisantes propositions. Il n'est chose si rare et si enviée qu'il ne lui promette, à condition toutefois... Oh ! presque rien ! il ne veut que deux lignes d'engagement, signées de cette main qui tremble encore.

Un *pacte* ; nous y voilà ! L'écolier sera dans quatre ans, ou dans dix ans, ou dans vingt ans, acquis au démon corps et âme, — moyennant quoi celui-ci, ce délai durant, s'engage à le servir de toutes ses ressources et à le défendre de tout son art. L'escarcelle du pauvre sera pleine inépuisablement de doublons et de piastres ; il séduira les plus prudes femmes d'un

(1) Entre nous, je crois que si le diable apparaît quand on ne l'appelle pas, il refuse assez généralement de venir quand on l'appelle.

Dans les deux cas, pour obtenir qu'il se dérange, il faut être un *prédestiné*.

seul regard; il se transportera partout où bon lui semble avec la rapidité de la pensée, et ses souhaits, quels qu'ils puissent être, seront exaucés, sitôt formulés dans son cœur. L'offre est séduisante ; le malheureux n'y sait point résister. Il signe de son sang la cédule en double : le diable emporte l'une ; quant à l'autre, ô merveille ! placée sur la piqûre d'épingle qu'il s'est faite au bras, elle entre dans les chairs, sans élargir l'égratignure, qui se trouve au contraire cicatrisée du coup. Ceux qui veulent savoir l'épilogue de ces sortes d'aventure (toujours selon la légende) liront pour leur gouverne le rare et curieux ouvrage de Palma Cayet, intitulé : *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, avec son testament et sa vie épouvantable*. (Cologne, 1712, pet. in-12, fig.)

Voilà le type de presque toutes les légendes *d'évocations* : le fond ne varie pas, la forme ne varié guère.

C'est ici ce qu'on peut appeler une évocation de hasard ; en revanche, le pacte est volontaire et parfaitement exprimé.

Car il faut dire que les théologiens distinguent volontiers entre le *pacte* exprimé ou *formel* et le pacte de fait (*ipso facto*) ou *tacite*. En mangeant la pomme, suivant eux, notre mère Eve a conclu avec le démon un pacte tacite.

Mais assez de ces ergotages de basse scolastique : il nous reste à dire deux mots du transport des sorciers au Sabbat... Le mode en diffère d'après les auteurs et selon les pays : la personne élastique du Diable se prête à tous les usages ; ses mœurs changent, suivant les êtres qu'il comploté de séduire.

Tantôt la sorcière se sent enlevée, minuit sonnant, par une Force inconnue, et transportée dans les airs, avec la rapidité du vent, jusqu'au lieu du Sabbat. Tantôt Satan lui apparaît distinctement, sous forme d'un bouc ou d'un mouton ; il la prend alors sur son dos ou sur ses cornes et l'enlève, comme ci-dessus, par l'orifice de la cheminée. — Ailleurs, il communique aux balais la vertu qu'on sait : entre les mains de leur propriétaire, ces modestes ustensiles deviennent, quand c'est l'heure, des montures infatigables, vites et fidèles.

Mais une heure ou deux avant l'enlèvement (de quelque façon d'ailleurs que cet enlèvement s'opère), celui ou celle qui veut aller au Sabbat doit se graisser le corps, spécialement les cuisses, le ventre et les aines, d'un onguent particulier, — la composition en varie peu, — dont Satanas ou ses compères ont bien soin de tenir constamment pourvus les fidèles de la *synagogue* (1).

Que le lecteur n'oublie pas cette particularité : c'est le point capital à prendre en note... Au second livre, nous reviendrons comme il sied sur cette question des pommades magiques ; nous promettons même de faire à leur sujet des révélations aussi curieuses qu'imprévues.

Quelquefois, les candidats aux infernales agapes hâtaient la vertu merveilleuse de l'onguent, soit par des fumigations, dont nous aurons à reparler aussi, soit par les propriétés secrètes d'un élec-

(1) Nom donné au Sabbat dans certains procès de sorcellerie.

tuaire qu'ils absorbaient sous la forme d'une assez grosse pilule. — Tous ces détails très intéressants valent d'être examinés à part le plus sérieusement du monde ; ici nous ne faisons qu'indiquer.

Attendu que le chapitre vi de notre premier livre édifiera le lecteur sur le problème du sorcier dans ses plus modernes incarnations, n'y touchons point, et terminons par une étrange aventure que nous tenons de la bouche même du paysan lorrain à qui elle est arrivée. Nous l'allons consigner, autant que faire se pourra, dans les termes mêmes où elle nous fut contée. Celui qui parle est un homme d'environ trente-cinq ans.

— « Ça s'est passé dans mon enfance, Monsieur : je pouvais avoir cinq ou six ans. C'était à Cuting (village de la Lorraine allemande), en automne de l'année 1859. Un soir que le ciel était comme de l'encre, nous causions en famille près du foyer de notre cuisine, quand une musique (1) d'un caractère *tout drôle* se fit entendre au dehors. C'était comme le chant de quinze ou vingt personnes qui toutes auraient pris une voix *fine et grêle* (2) pour la circonstance. L'air modulé sur deux ou trois notes seulement ne manquait pas de charme, sa monotonie même était impressionnante (3).

« Je m'élançai dehors et ne vis rien. Les voix semblaient venir d'une très grande hauteur ; elles deve-

(1) Mélodie.

(2) Une voix de tête.

(3) Ici, je traduis les longues circonlocutions du paysan.

naient sensiblement plus nettes, comme si le chœur se rapprochait de nous.

« J'eus grand'peur, et les paroles de ma mère ne furent pas pour me rassurer : — *Prenez ouate, mofeu;* (Prenez garde, mon fils), *c'est la Haute-chasse!* (On appelle ainsi chez nous le voyage aérien des sorciers et des sorcières, en route pour le sabbat.)

« Me roidissant contre la frayeur, je me pris à *chiner* (1) ces monstres et à leur crier des injures : le chant s'éteignit soudain. Comme je me disposais à rentrer chez nous, un os de cadavre humain, tombant sur ma casquette, faillit m'assommer. Je m'étais accroupi pour le ramasser, mais je ne pus me résoudre à le prendre en main, tellement sa puanteur me parut affreuse.

« Je trouvai ma mère aussi terrifiée que moi : des charognes sans nom étaient tombées dans l'âtre et jusqu'à ses pieds, par le trou de la cheminée...

« On ne m'y reprendra plus, à *chiner* la *Haute-chasse!* »

*
**

A cette anecdote, nous nous garderons bien de joindre un seul mot de commentaires. Nous la donnons pour ce qu'elle vaut ; nous pensons seulement que le narrateur est un homme sincère et convaincu.

Comme nous l'avons dit, le sorcier est sincère, lui aussi : la plupart du temps inébranlable dans sa croyance au démon, — son maître, — c'est au nom de

(1) Singer, imiter en dérision.

l'Enfer qu'il vaticine, promet, menace, maudit... Et, bien que basée sur sa foi en un mensonge, sa puissance n'est pas vaine (1).

La Foi renverse les montagnes, a dit le Christ... — Triste foi, penserez-vous, que celle de ces gens-là! — D'accord; mais triste ou non, aveugle ou éclairée (2), passive ou active, c'est toujours LA FOI.

Qu'il s'agisse d'un mage ou d'un sorcier, ne cherchez pas ailleurs le secret de la *Force occulte*. — Il est là.

STANISLAS DE GUAITA.

LE GARDIEN DU SEUIL

(INTRODUCTION A LA MAGIE PRATIQUE)

(Fin)

LA définition d'E. Lévi, donnée au début de cette étude (la magie est l'exercice d'un pouvoir naturel supérieur aux forces ordinaires de la nature), est empruntée au point de vue purement phénoménal. Les conséquences que nous en avons déduites se résument dans cette autre formule plus élevée et plus féconde, en ce qu'elle précise la nature du pouvoir supérieur mis en exercice :

« La magie est l'évocation de la Vie. »

(1) Nous n'avons garde de prétendre que la puissance des sorciers s'étend à tout ce que nous venons de leur attribuer, légende en main. — On le verra par la suite de cet ouvrage : il se pourrait que nous fussions moins crédules, au fond, que bien des incrédules de profession.

(2) Je pourrais dire: *illuminée*.

C'est la définition de Wronski ; elle renferme la réponse à notre triple question :

Que faut-il aimer ? — La *Vie*, la Vie totale, la Vie dans son Essence.

Que faut-il vouloir ? — Evoquer la *Vie*, la Vie totale, la Vie dans sa réalisation substantielle.

Que faut-il connaître ? — La *Vie*, la Vie totale, la Vie dans sa triple manifestation.

C'est ce qu'il s'agit de développer :

La Vie s'offre à notre amour sous la forme trinitaire de la *Vérité* inflexible, de la *Bonté* miséricordieuse et de la *Beauté*, splendeur de leur harmonie ; tout ce qui n'est pas beau, bien et vrai est condamné tôt ou tard à la *Mort* par la fatalité de la loi naturelle. La synthèse de cette trinité est dans l'*Amour* pris en son sens le plus large et le plus élevé.

Même fragmentaire, l'Amour concède cette puissance extraordinaire qui nous ravit par la beauté chez un Raphaël, un Michel-Ange, un Mozart, un Beethoven, par la bonté chez un Fénelon, un Saint Vincent de Paul, un curé d'Ars. Si la vérité et la justice, qui s'y rattache, n'ont pas le même éclat, c'est qu'elles participent davantage de la nature passive du destin, mais il est indispensable qu'elles se joignent aux deux autres vertus, dans l'harmonie qui est le secret de la sagesse, pour compléter l'*Amour* requis par la Haute Magie.

La première place de cet Amour, défensif avant d'être actif, est la *Pureté*, car l'impur est essentiellement tout ce qui contrarie les tendances supérieures de notre

nature. Le néophyte doit donc s'attacher en premier lieu, par amour du Beau, du Bien et du Vrai, à la pureté dans ses trois formes :

Corporelle, afin de se délivrer de toute chose dont le magnétisme grossier pourrait s'opposer à l'influx en son organisme de la lumière astrale vivante, ou même absorber ses fluides les plus sains ;

Intellectuelle, afin de repousser tout ce qui, par le jeu des forces psychologiques, est de nature à étouffer la volonté naissante sous l'envahissement des instincts égoïstes, en éveillant, en développant les passions basses :

Morale, afin de s'affranchir de la passion instinctive elle-même, à laquelle il faut maintenant substituer la sagesse active.

Ce premier degré conduira le néophyte à l'amour militant, qui, ne se contentant plus de la contemplation de l'idéal, entend le répandre dans le monde et lutter pour l'y défendre. Les premiers combats sont intérieurs ; il s'y agit de sacrifier en soi-même tout ce qui peut nuire à l'amour : l'orgueil, l'ambition, l'égoïsme qui les résume et les engendre avec quantité d'autres passions inférieures.

La victoire une fois remportée sur soi-même, il devient aisé de s'oublier pour les autres, de les aimer assez pour n'agir plus qu'en vue de leur bien, individuel et général.

C'est par ces considérations que E. Lévi nous répète après tous les occultistes dignes de ce nom, sans distinction d'écoles : « Le magiste doit être impassible, sobre et chaste..., désintéressé, impénétrable, et inac-

cessible à toute espèce de préjugé ou de terreur ; à l'épreuve de toutes les contradictions et de toutes les peines. La première et la plus importante des œuvres magiques est d'arriver à cette rare supériorité. » (*Rituel*, p. 34.)

Quelles pratiques sont appropriées à ce viril entraînement ? Un principe les domine toutes : C'est l'âme, et l'âme seule, qu'il faut travailler ; l'ascétisme de commande est de la nature de la magie cérémonielle pratiquée sans foi ni science, expédient au moins inutile, quand il n'est pas dangereux. Il faut que la pureté naisse comme un désir pour devenir un besoin. Le germe en est dans toute âme humaine, caché peut-être sous un épais fumier ; l'en dégager, le faire éclore par un rayon du triple amour est le premier devoir de ceux qui sont capables de se dévouer à leurs semblables ; ils y réussiront tantôt par le beau, tantôt par le vrai et le juste, tantôt par le bien, et ce ne sera pas l'un des moindres exercices de leur sagesse que de discerner la voie préférable.

Quand le disciple aura senti naître en lui le désir de la pureté et de l'amour, ce sera par l'étude de soi-même, par le travail de soi-même qu'il les pourra réaliser, avec le concours de la volonté et de la science, car l'égoïsme est le fils de la faiblesse ou de l'ignorance.

Le désir une fois orienté vers la pureté, les pratiques physiologiques peuvent commencer avec fruit, mais elles devront être conduites lentement au début en vertu de cette loi des approximations successives rappelée plus haut. Les chutes inévitables sont alors

sans danger et la progression plus assurée s'accélère plus tôt. La première de ces pratiques sera la suppression progressive des stupéfiants et excitants physiologiques de tous genres : tabac, narcotiques, alcools et jusqu'à la nourriture animale. La frugalité végétarienne et la continence sont requises du magiste par des considérations d'influence, de déperdition ou de concentration magnétiques qu'il est aisé de comprendre.

L'exercice de l'Amour actif donne encore lieu à une remarque essentielle qui touche aux difficultés les plus abstraites et les plus troublantes de la théorie. Le disciple se trouvera en présence du problème qui partage le plus profondément les religions humaines : il lui faudra choisir entre la synthèse d'amour de l'Occident Judo-Chrétien ou le panthéisme fatal de l'Inde, exagéré par l'Islamisme. Il ne faut pas manquer une occasion de signaler cette divergence, dont la solution se trouve assurément dans les mystères de l'ésotérisme, en Orient comme en Occident.

Des deux doctrines publiques correspondantes, l'une, qui se résout dans un idéalisme analogue aux philosophies de Spinoza et de Schopenhauer, prescrit l'Amour du prochain par le motif qu'il n'y a de réel que l'Inexprimable absolu à qui se ramène toute chose; la Vie, dont la magie est l'évocation, ne s'obtient dès lors que par la fusion dans ce tout de chaque individualité qui doit y disparaître comme un nuage se résout dans les immensités de l'atmosphère : dans les mille transformations qui conduisent à cette immersion, tous les êtres ne sont qu'illusions parfaite-

ment égales et indifférentes dans leur vanité ; l'initié doit se sacrifier pour aider à les dissiper avec lui-même.

La seconde doctrine, qui est plutôt naturaliste, admettant au contraire la réalité en même temps que la spiritualité au moins virtuelle de la matière la plus ultime, nous représente la genèse spirituelle comme une synthèse progressive effectuée par l'*Amour*, source de la volonté. De l'union des deux moitiés symétriques, naît, d'après le Sohar, l'être d'ordre immédiatement supérieur par rapport à ces moitiés : Ange pour les hommes, Archange pour l'Ange, et ainsi de suite dans l'infinie hiérarchie. Le mobile de cette Union, l'Amour, produit la sélection et l'harmonie des contraires homologues à la lumière de l'Idéal.

Dans les deux écoles, l'univers se résout en l'unité suprême d'où son infinie multiplicité est issue ; toutes deux nous retracent la descente et la réascension de l'esprit ; mais pour l'une, l'ascension est *individuelle* et quasi fatale ; les astres disséminés rentrent isolément au sein du soleil central par un effort d'orgueil intellectuel. Pour l'autre école, la Rédemption ne se fait que par la synthèse progressive des atomes ; les Anges déchus, ne pouvant se racheter que par des efforts communs, se forment en chœurs et en cohortes, unifiées par la toute-puissance de l'Amour (1).

Ces deux écoles sont parfaitement caractérisées dans la *France vraie* du marquis de Saint-Yves

(1) Le lecteur peut voir, par le chapitre III du *Traité élémentaire de science occulte* de Papus, quelle autorité nos sciences prêtent à cette doctrine. — Voir aussi *les Colonies* de E. Périer.

(1^{re} partie, p. 106) : « La seconde cause des aveuglements de Fabre d'Olivet est l'hérésie ionienne de la déification de soi pour soi... La tradition dorieenne, mathésique, dit, au contraire, union du tout en Dieu. Elle rapporte le tout au règne et à la volonté de Dieu, à qui seul appartient la puissance de glorifier et de diviniser ce qui lui ressemble. Je m'explique et je dis :

« L'autodéification ionienne est l'hérésie suprême de l'égoïsme spiritualisé. Dans la mathèse judéo-chrétienne, au contraire, les caractères de la divinité n'appartiennent qu'à Celui qui, venant d'Elle, s'est perdu pour sauver le Tout en en restituant l'hommage à Dieu. »

Ces différences capitales ont leur écho dans la pratique : la tradition ionienne n'admet point la prière qui serait en effet incompatible avec ses doctrines ; l'intelligence et la volonté du disciple sont les seules ressources au moyen desquelles il doit dissiper l'illusion de son existence, et l'exercice de la volonté dans l'intelligence, c'est la *Méditation*.

Au contraire, le partisan de la mathèse judéo-chrétienne ne peut se passer de la *prière*, qui est l'aspiration de l'Amour vers l'unité et vers les synthèses précédentes auxquelles il a hâte de se joindre ; c'est l'orientation nécessaire à son âme pour conquérir la volonté et éclairer la science ; c'est la mise en action de l'Amour idéal.

L'Ancien et le Nouveau Testament nous offrent maints exemples de rivalité entre ces deux doctrines ; c'est avec le secours de la prière que Moïse triomphait

des enchanteurs égyptiens, que Daniel révélait et interprétait le songe de Nabuchodonosor, que saint Pierre et saint Paul triomphaient de Simon le magicien ; le Christ priait sans cesse.

*
* *

Pour réussir par la volonté dans l'Évocation de la Vie, il faut l'aller trouver et s'en emparer au fond de ses retraites les plus mystérieuses ; dans l'alambic délicat de la plante pour lui emprunter à propos ses essences ; dans l'atome minéral qui l'emprisonne, et jusque dans les principes élémentaires du monde. A l'inverse, il faut aussi dérober la vie dans ses régions supraterrrestres, où, plus libre, elle est plus puissante, et la faire descendre en notre monde pour les réalisations terrestres du Mage : transmutations, influence, thérapeutique, et autres plus étendues encore. « Sa vie (de l'opérateur des grandes œuvres) doit être une volonté dirigée par une pensée et servie par la nature entière, qu'il aura assujettie à l'esprit dans ses propres organes, et par sympathie dans toutes les forces universelles qui leur sont correspondantes. » (E. LÉVI, *Rituel*.)

Comment s'exercer à la découverte, à l'évocation et à la condensation de la vie par la volonté ? Quelles manipulations d'une pareille puissance peuvent être assez élémentaires pour le débutant ? La réponse est simple : Le Néophyte ne l'a-t-il pas en lui-même, la vie, complète, trinitaire ? Où peut-il espérer la trouver mieux à sa portée ? C'est donc sur lui-même, par le maniement de son propre magné-

tisme, qu'il pourra s'exercer à soumettre la vie à la toute-puissance de la volonté.

La lutte contre la douleur ou les désirs, requise pour le développement moral, lui fournira déjà des exercices continuels pour cet entraînement. Il s'efforcera aussi de devenir maître de son propre organisme, et il réussira bientôt assez pour s'étonner de ses premières découvertes, quand il verra la volonté dominer jusqu'à la vie végétative, bien qu'elle passe pour lui échapper complètement.

Le Néophyte aura ensuite à se joindre à ses frères ou à ses maîtres dans les opérations magnétiques, commençant ainsi à les étendre graduellement hors de lui-même, jusqu'à ce qu'il apprenne à évoluer dans les courants redoutables de la lumière astrale.

Ici commencent les secrets pratiques qui doivent conduire jusqu'à l'extase et jusqu'à la prise de possession des forces extraterrestres; ces secrets ne sont livrés qu'individuellement d'initiateur à initié; nous n'avons donc pas à en parler davantage: il suffira de rappeler ici deux indications où le lecteur pourra trouver une application immédiate.

La première est celle d'une pratique quotidienne recommandée comme fort efficace par Babbitt dans son livre sur la lumière et la couleur (chap. x, *De la statuvolence*); elle consiste à diriger, dans le silence du matin, sa volonté sur chaque organe en lui commandant le calme, l'énergie et l'harmonie dans l'accomplissement de sa fonction naturelle.

La seconde pratique est la *Communion des âmes*, connue déjà sans doute de la plupart de nos lecteurs

et qui compte aujourd'hui un très grand nombre d'adhérents (1). Chacun de ceux qui y veulent participer est invité à y consacrer une demi-heure le 27 de chaque mois (de 8 h. 20 m. du soir à 8 h. 50 m. pour la longitude de Paris). Pendant cette demi-heure il s'unira en pensée, dans le calme et le silence, à tous ses frères, répartis sur tout le Globe, et livrés aux mêmes méditations, sans distinction de race ni de religion, afin « d'invoquer, dans une coopération générale de la pensée et une unité d'aspiration spirituelles, les bénédictions de la paix universelle et les effluves de la lumière spirituelle supérieure ».

*
*
*

La connaissance de la vie dans sa triple manifestation physique, intellectuelle et spirituelle a été déjà passée en revue dans un article précédent qui en donnait en même temps un essai de programme gradué. Il est superflu d'y revenir encore, le lecteur y retrouvera facilement le degré primaire nécessaire aux débuts du disciple, et la méthode qui peut lui convenir ; mais il est quelques réflexions indispensables à ajouter ici au sujet de cette science de la vie.

On remarquera d'abord qu'elle diffère de la plupart de nos sciences ordinaires en ce qu'elle doit avoir un caractère général et synthétique : la science du Néophyte sera cosmique puisque son objectif principal est la source extraterrestre des forces en jeu sur notre globe ; cette science doit aussi rattacher la terre aux autres êtres cosmiques, non d'une manière subjective, c'est-à-dire non pas à notre point de vue

(1) Douze millions.

universel, impersonnel qui puisse nous assigner notre place dans l'immensité des choses.

Cette même science du Mage doit être physiologique autant qu'analytique, afin de retracer la vie individuelle et universelle ; après avoir révélé la structure des êtres, elle doit les faire connaître sous leur triple point de vue physique, intellectuel et spirituel, qui, correspondant à leur passé, leur présent et leur futur, retrace leur évolution.

Obligée de descendre jusqu'à l'élément infinitésimal de la substance, et de remonter jusqu'à l'unité de l'essence, cette science ne peut se soustraire à la métaphysique ; elle ne peut être qu'une philosophie naturaliste.

Enfin, comme il faut qu'elle conduise à la communion avec la Vie totale à évoquer, elle doit être religieuse aussi : ce sera une religion scientifique.

D'autre part, notre connaissance ne doit pas, on le sait, avoir un caractère empirique ; elle doit s'asseoir sur une certitude fournie par la raison, sur la raison, sur la Science, non sur la foi purement sentimentale. Il lui est nécessaire de se confirmer par l'observation et l'expérimentation. Cette remarque semble nous enfermer dans une pétition de principes, car l'observation, l'expérimentation requises sont fournies, précisément, par cette même Magie dont la Science est l'une des trois conditions. Il faut éclaircir cette difficulté.

*
* *

Elle se résout par la loi des approximations succes-

sives déjà mise en relief plusieurs fois, et qui est comme la Fraternité en action en vue du progrès, car elle est issue de la solidarité universelle. Aucun élément du grand Tout n'avance sans l'aide de ceux qui l'entourent, ni sans les entraîner ou en être modifié lui-même. Il ne faut donc point se représenter la pratique et la théorie comme deux moments absolument distincts et tellement successifs que l'un ne puisse se produire avant que l'autre ne soit parfait. La marche réelle des choses est tout autre.

Sans doute il faut aborder la théorie Magique en premier lieu, mais non dans tous ses détails. Selon la distinction déjà faite, on l'acquiert ou dogmatiquement, ou par intuition, ou *a posteriori* par les phénomènes dont la cause immédiate est dans les forces extraterrestres ; en tous cas, nos connaissances ordinaires y suffisent au début. Les phénomènes magnétiques, hypnotiques, spirites et autres du même genre sont interprétés, au moyen de ces connaissances primaires, par une hypothèse plus ou moins juste, laquelle, secondée de la volonté et de la morale, peut déjà servir de base à une certaine action magique ; celle-ci, à son tour, fournira de précieuses rectifications à la théorie primitive. La pratique, perfectionnée par ces rectifications, deviendra plus efficace, et ainsi de proche en proche, avec une rapidité toujours croissante. Ce rayonnement réciproque des principes et de leur application mûrira la science du disciple. Cette marche longue et pénible, dangereuse même peut-être, pour qui l'entreprend seul, sera considérablement facilitée par les conseils de maîtres expérimentés.

Ce qui a été dit de la nécessité de la science et de son étendue doit donc s'entendre en ce sens que le Néophyte ne peut se considérer comme capable d'une action Magique digne de ce nom avant d'avoir atteint par cette voie à un degré qui l'éloigne assez de l'état ordinaire pour faire de lui un homme nouveau à tendances franchement supérieures.

Ces remarques tracent le programme des entraînements de la première heure ; avant de le détailler, il faut cependant nous arrêter encore un moment à une autre conséquence tellement importante qu'on peut la regarder à juste titre comme la conclusion principale de cette étude.

La Magie ainsi considérée comme la science expérimentale des forces extraterrestres présente ce caractère essentiel qu'on ne peut s'y consacrer dans une vue particulariste avec succès, ou du moins sans danger ou sans crime. Avec le secours de l'intelligence seule, la Chimie, l'Astronomie, la Mécanique ou toute autre de nos sciences peuvent se prêter à la satisfaction parfois très large de quelque intérêt personnel, de fortune, d'ambition, de curiosité ; nous n'en avons que trop la preuve par ce temps de destruction scientifique à outrance. La Magie, au contraire, meurt ou tue dès qu'elle est souillée du moindre souffle d'égoïsme. Le dévouement, le désintéressement absolus y sont unis intimement à la Science et à la Volonté transcendantes. Ces trois éléments n'en font qu'un. Il ne faut donc point parler de la Magie comme d'une science isolée, si ce n'est pour les besoins de l'étude théorique ; on

ne peut jamais la traiter comme une spécialité, elle n'est que la face expérimentale, terrestre, de la Science et de la Morale. L'unité de ces trois facteurs a un nom, du reste. C'est la *Théosophie*, et nous touchons maintenant à la troisième définition de la Magie, qui est aussi celle spirituelle, donnée par Wronski.

La Théosophie est la direction vers l'harmonie finale de l'Être et du Néant par l'évocation de la Vie. Elle se réalise « par l'organisation mystique, *en vue* « *principalement de prendre part à la marche de la* « *création*, ou, comme but plus immédiat et plus « *actuel*, en vue de la direction des destinées de la « Terre ».

Son moyen principal est dans les confréries secrètes d'Adeptes.

Son moyen accessoire plus immédiat et plus actuel est l'usage des œuvres mystiques.

L'Initiation est donc, pour ainsi dire, la création indéfinie et progressive, dans l'humanité, de la classe des Lévites qui ne se retirent de la Société que pour la servir et la guider dans « la participation à la marche de la création ». La Magie n'est autre chose que la pratique réalisatrice, expérimentale et d'observation de la Science sacrée ; c'est pour cela qu'elle doit être défendue au profane, entre les mains de qui elle peut être dangereuse ou se corrompre ; elle n'est pas, du reste, un instrument de salut personnel, mais une pratique essentiellement universelle.

L'Initiation est générale et démocratique depuis que

l'Ère chrétienne l'a ouverte par la révélation de l'Amour et de sa puissance synthétique.

L'Initiation et la Magie ont pour corollaire la synarchie, l'Initiation si magistralement révélée par le marquis de Saint-Yves. Par la Synarchie, l'Initiation se démocratise en instruisant, en élevant et en désignant au choix du peuple ses directeurs, qui restent soumis à l'élection ; le peuple lui-même est plus éclairé dans son choix, et l'Initié détaché des passions politiques peut se consacrer, au-dessus d'elle, à son rôle péniblement conquis et vraiment réalisé de serviteur des serviteurs de Dieu.

C'est dans ce cadre social et universel que la Magie peut vraiment se comprendre ; c'est bien ainsi que nous la présente le savant auteur du *Rituel* de la haute Magie, fidèle à la tradition ininterrompue des Initiés (alchimistes, templiers, rose-croix et francs-maçons) : « En révélant pour la première fois au monde les mystères de la Magie, dit E. Lévi, nous n'avons pas voulu ressusciter des pratiques ensevelies sous les ruines des anciennes civilisations... mais à une époque où le sanctuaire est tombé en ruines parce qu'on en a jeté la clef à travers champs, j'ai cru devoir ramasser cette clef, et je l'offre à qui saura la prendre, car celui-là sera à son tour un docteur des Nations et un libérateur du monde... Que résultera-t-il de la connaissance de ces pouvoirs ? Une nouvelle carrière ouverte à l'activité et à l'intelligence de l'homme, le combat de la vie organisé de nouveau avec des armes plus parfaites, et la possibilité rendue aux intelligences d'élite de redevenir

maîtresses de toutes les destinées en donnant au monde à venir de véritables prêtres et de grands rois. » (*Rituel*, pages 375 et suivantes.)

C'est dans cet espoir que nous allons revenir à nos conclusions pratiques.

*
* *

La série d'approximations successives dans la connaissance de la pratique entraîne une suite de triomphes interrompue par autant de chutes où le courage du disciple sera mis à de rudes épreuves. — Le doute, le désespoir, suite des erreurs reconnues, y seront moins dangereux peut-être que la joie du succès toute voisine de l'enivrement de l'orgueil. Les passions à peine vaincues sont toujours prêtes à se réveiller avec une fureur nouvelle, et, ainsi, chaque cycle partiel de l'Initiation débute, comme son ensemble, par les rudes travaux de la lutte morale. En Égypte, les épreuves préliminaires des Initiations représentaient ces écueils en faisant suivre chaque succès d'une humiliation nouvelle; les maîtres, du moins, soutenaient continuellement le Néophyte par leur rigueur même; nous ne pouvons plus compter que par exception sur cette précieuse ressource, maintenant que l'enseignement régulier est brisé. Tout se réunit donc pour nous imposer la force morale, l'humilité, le dévouement comme les premières et les plus précieuses de nos acquisitions; on ne peut trop insister sur ce principe, mais on se rappellera en même temps que la grande pensée Chrétienne de l'Amour, gravée maintenant par dix-huit siècles — au fond de

nos cœurs, nous fournit contre les dangers de cette première lutte une égide divine que le Néophyte païen devait conquérir.

Que les premiers efforts du disciple soient donc dirigés contre lui-même, contre son ambition impatiente, contre son individualisme égoïste, contre les faiblesses de sa volonté, jusqu'à ce qu'il sente bien en sa main les rênes directrices de son âme passionnelle. Qu'alors seulement il songe à la pratique.

La faiblesse de ses connaissances et le désintéressement imposent au débutant la plus grande prudence. Il *observera* donc avant d'*expérimenter*, et c'est sur soi-même d'abord qu'il expérimentera.

L'observation de l'invisible exige des facultés transcendantes : le développement de la *clairvoyance*, de la *clairaudience*, de l'*intuition* seront donc l'objet des premiers efforts pratiques. C'est par le miroir magique que débute le chéla hindou ; on a rappelé aussi comment, en Égypte, on apprenait au Néophyte à lire dans la pensée de ses collègues appelés au tribunal des Mages.

Le disciple apprend par là à se placer en observateur passif en face de la nature invisible à nos yeux ordinaires. Les procédés de cet entraînement, comme ceux des autres exercices plus dangereux encore, ne peuvent être divulgués ; mais il n'est pas inutile, au moins pour le lecteur spirite, d'affirmer que, complètement différents des procédés de la médiumnité, ceux dont nous parlons exigent au contraire toute l'activité de la pensée et de la volonté.

Avant de se livrer activement aux puissances

occultes, le disciple traverse une phase transitoire d'exercices propres à lui faire étudier sur lui-même toutes les ressources de la volonté et les possibilités des forces dont elle dispose dans l'organisme humain (jusqu'à la sortie du corps astral).

Passant à l'entraînement actif, il apprendra à évoquer l'âme de ses semblables et celles de tous les autres êtres, ou à projeter sa propre influence là où il peut lui être nécessaire de le faire.

C'est alors seulement qu'il sera préparé pour les premières grandes œuvres de la Magie dont la série a été indiquée précédemment d'après Apollonius, en commençant par l'évocation de la vie dans le monde minéral, ou Alchimie. Sans avoir à rappeler cette série, notons qu'elle est disposée encore suivant les principes qui dominent ce programme : d'une part le disciple s'y élève de la sphère matérielle à celle vivante ; d'autre part il passe du rôle passif d'observateur, dont le summum est dans l'extase, au rôle actif dont le couronnement est dans l'adeptat, ou, selon l'expression de Wronski, la participation à la Marche de la Création.

Laissons le disciple au seuil que voici maintenant franchi ; le gardien redoutable, qui n'a cessé de gronder sur ses pas, est à présent vaincu, mais au prix de quels efforts physiologiques, intellectuels et moraux ! Cette faible étude n'en donnera l'idée qu'à celui qui y ajoutera par ses méditations tous les développements nécessaires ; celui-là seul pourra braver à son tour le gardien mystique, parce qu'il élèvera sa volonté à la hauteur des immenses difficultés qu'il aura su

mesurer. Si petit que doive être le nombre des vainqueurs, il n'est pas un cœur noble qui n'ait droit d'être fier de s'offrir du moins à ce combat. Le vaincu lui-même en peut rapporter encore quelque reflet de cette lumière divine qu'il ambitionnait d'alimenter de son âme pour en verser les flots sur la foule aimée de ses semblables.

F.-CH. BARLET.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ÉCONOMIE PSYCHOLOGIQUE

APPELEZ cela, si vous le voulez, « science de la volonté », le vulgaire comprendra mieux ; mais le vrai nom de cette science est « Economie psychologique », par parallélisme avec l'Economie politique et l'Economie sociale, étant l'une la science des forces financières, et l'autre la science des forces sociales et de l'équilibre dans ces forces.

Mais enfin, de quelque nom qu'on appelle cette science, elle existe, et nous en avons de nombreux traités dans la civilisation chrétienne ; seulement on ne s'en aperçoit guère. — Qu'est-ce que le livre du *Prince* de Machiavel, sinon la vulgarisation de la science sociale ayant cours chez les princes habiles de toutes les époques ?

Qu'est-ce que l'Évangile, sinon la science de la spiritualisation qui aboutit à cette vérité : « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de millet, vous transporteriez les montagnes. » La foi est-elle autre chose

que de la volonté ? Peut-on croire sans une ferme volonté, et, quand cette volonté est arrivée au point de diriger tous les actes de notre vie, n'est-elle pas assez forte, assez surhumaine pour dominer la matière, après avoir dominé la nôtre, et produire des prodiges ?

Les martyrs supportaient-ils la douleur autrement que par cette volonté qui arrivait à rire de la douleur et à faire paraître qu'ils ne souffraient pas ? Et Damiens, tenaillé, mais décidé à tout supporter sans faiblir, ne disait-il pas au bourreau : « Encore ! Encore ! » Cependant cet assassin n'était pas un illuminé. Il avait eu une volonté peu commune, puisque seul il avait osé aller frapper Louis XV au milieu de sa cour ; c'est cette volonté qui le soutenait dans le supplice, et lui faisait braver la souffrance.

M. de Lesseps n'a-t-il pas en quelque sorte transporté les montagnes par sa volonté constante, persistante, inébranlable et dominatrice ?

Qu'est-ce que l'*influence*, le prestige, sinon l'effet produit sur une âme molle par une âme forte, sur une volonté faible par une volonté forte ?

Le czar Nicolas fut un jour troublé dans son palais par une émeute populaire qui grouillait sous ses fenêtres. Quant il eût vu et entendu cette foule criant et hurlant, les bras tendus vers sa demeure ; il fit avancer sa troïka dans la cour du palais, monta, s'assit, fit ouvrir les portes toutes grandes, partit comme une flèche à travers les hommes, jusqu'au milieu de la place, et là, se levant tout à coup, dressant sa haute stature sur le peuple affolé, dardant ses regards en-

flammés sur les révoltés, il n'eut qu'un geste, et qu'un mot répété avec une volonté et une énergie impérieuses : « A genoux ! à genoux ! » Et la foule ahurie par tant d'audace, voyant son Czar blanc semblable à un Dieu courroucé et menaçant, Dieu outragé, Dieu plus puissant que l'humanité entière, hésita, se tut, se découvrit, baissa la tête et, sous ce bras étendu, sous ce regard terrible, sous cette parole retentissante et formidable, mit le genou en terre. Alors le Czar apaisé dit : « C'est bien, » et, donnant l'ordre au cocher de rentrer, il s'assit, et calme, majestueux, sombre et comme couronné d'une auréole divine, il traversa de nouveau cette masse houleuse et maintenant humiliée, et quand les portes du palais se furent refermées, le peuple s'en alla vaincu et honteux.

Qu'est-ce que l'obéissance que nous imposons aux animaux, aux enfants, qu'est-ce que l'entraînement des soldats pour leur chef, qu'est-ce que la prise de possession d'une âme sur une autre, sinon du magnétisme, c'est-à-dire l'influence d'une volonté supérieure ?

Lorsque les juges demandèrent à la maréchale d'Ancre si ce n'était point par quelque sortilège qu'elle avait pris possession de la volonté de la Reine, elle sourit et leva les épaules.

— Mais enfin, comment expliquez-vous votre influence ?

— L'influence d'un esprit fort sur un esprit faible, répondit-elle.

Elle paya ce mot de sa vie, mais elle avait raison.

Sa volonté exercée suggestionnait la volonté de la Reine.

J'ai écrit le mot *suggestion*. Le magnétisme nous en montre des exemples faciles. Vous donnez un ordre parlé à la personne endormie, vous la réveillez ensuite : elle a gardé dans son cerveau l'empreinte déposée non par votre ordre, mais par vos paroles ; étant endormie, elle a accepté passivement de faire ce que vous lui commandiez de faire ; la volonté s'est formée de ce consentement, et, quand le sang vient affluer sur l'empreinte laissée par vos paroles, instantanément la volonté renaît et agit aussitôt.

Si l'ordre est donné pour un temps éloigné au delà du réveil, l'empreinte reste comme un cliché inutile dans le cerveau, jusqu'à ce que, à l'heure voulue, le sang afflue, réactionne le cliché et donne aux nerfs la volonté d'agir. Comment le sang vient-il à l'heure voulue et précise agir sur la partie du cerveau où se trouve l'empreinte ? c'est ce que nous ne savons pas encore ; toujours est-il que la suggestion peut se faire pour un temps relativement éloigné.

La suggestion peut-elle se produire sans magnétisme, sans sommeil ?

Je réponds : Oui, sans sommeil ; non, sans magnétisme.

Le magnétisme, en effet, n'aboutit pas toujours au sommeil ; il se borne souvent à pénétrer quelqu'un, soit par le regard courroucé, soit par le regard passionné, aimant, c'est-à-dire voulant, par nos caresses, par une simple imposition des mains.

Combien de fois n'avons-nous pas senti cette influence nous pénétrer mystérieusement ?

Il en est même, hommes ou femmes, qui ne peuvent se laisser longtemps tenir la tête par un coiffeur, sans éprouver une sorte de vertige. Ce n'est pas que l'être vulgaire qui nous peigne, nous rase ou nous épile ait la volonté d'agir sur nous ; nullement, mais son contact sur la partie la plus sensible de nos centres nerveux, la tête, et, par l'agent de la volonté et du magnétisme, la main, suffit seul à créer un courant, une surexcitation nerveuse, une évolution sanguine qui nous gênent et tendent au spasme.

Le prêtre italien confesse les jeunes gens en les tenant embrassés au pied de son confessionnal, réservant les guichets aux femmes et aux vieillards ou aux hommes mûrs. Il n'y a là qu'une question de convenances et de hâte, mais cela s'explique aussi par l'influence de l'homme sur le jeune homme qu'il tient sous sa domination physique et morale ; son action serait nulle sur le vieillard et l'homme fait : elle serait trop forte sur la femme.

La mère caresse beaucoup plus son enfant que le père ; pourquoi, si ce n'est que, voulant rendre son influence prépondérante et tirer à elle l'affection de son enfant, et étant moins forte moralement et physiquement que l'homme, elle éprouve naturellement le besoin de répéter plus souvent et plus longtemps ses passes magnétiques.

Trois sont les agents du magnétisme : le regard, les lèvres, les mains. N'est-ce pas aussi par là que la mère agit sur l'enfant ?

Le père, sentant sa force, agit moins souvent et obtient l'équilibre sans tant d'efforts, pour peu qu'il le désire.

Et remarquez que plus la femme est forte, moins elle caresse son enfant ; plus elle est faible et chétive, plus elle le couvre de baisers et de tendresses, comme si son magnétisme avait peine à se dégager et à pénétrer un autre être, si faible qu'il soit.

Enfin, il est à noter que la mère, malade, n'attire plus son enfant, et le repousse souvent, acceptant volontiers les caresses de l'homme qu'elle aime, comme si, craignant de communiquer une mauvaise influence à son enfant, elle voulait attirer à son profit le magnétisme sain d'un homme robuste et aimant, c'est-à-dire voulant guérir.

Peut-on guérir par la volonté ?

Je le crois, surtout lorsque la volonté peut agir magnétiquement sur un mal nerveux.

Il n'est pas probable que la volonté puisse guérir une perforation de l'intestin. Cela ne s'est jamais vu, même dans les miracles les plus extraordinaires. Un cancer venu d'un vice de sang, un membre coupé, un empoisonnement, une blessure dans un organe essentiel, sont choses irrémédiables pour la volonté.

Mais je suis persuadé, sinon convaincu par l'évidence, que la volonté peut magnétiquement pénétrer jusqu'aux centres nerveux d'un malade et leur rendre la souplesse, le magnétisme qui leur manquent, ou les dégager d'une brusque contraction ou d'une trop grande concentration.

Un mal de tête nerveux peut ainsi se dissiper.

Le tétanos pourrait, peut-être, être prévenu, même guéri, de cette façon.

Peut-être pourrait-on par les nerfs du sujet agir sur le sang dans telle partie faiblement lésée de son corps et amener par la circulation du sang la disparition des effets produits par un coup ou une légère blessure. C'est le cas des piqûres chez les magnétisés.

Mais j'en reviens à ma question de tout à l'heure.

Peut-on suggestionner habituellement sans avoir recours au sommeil magnétique ?

Encore une fois, je réponds : Oui. J'estime qu'une volonté saine, forte, audacieuse, peut facilement actionner une petite machine par une sorte de courroie de transmission toute morale.

L'expérience de M. de Puyfontaine montre assez que notre volonté est une force électrique qui se transmet instantanément, au degré que nous voulons, et peut agir sur la matière comme l'électricité même.

Avec une bobine de 70.000 mètres d'argent filé, il agit sur l'aiguille aimantée placée sur cette bobine.

Instantanément sa volonté parcourt, par la transmission des électrodes placés entre les mains, cette distance de soixante-dix kilomètres et fait dévier l'aiguille aimantée, à droite, à gauche, l'arrête au point que l'on veut, la fait remonter, redescendre, et en joue comme d'un clavier.

Si donc notre volonté agit sur la matière, elle peut de même agir sur une matière préparée électriquement et magnétiquement, comme l'aiguille aimantée agit sur les nerfs d'une autre personne.

Le tout est d'avoir affaire à une personne suffisamment nerveuse et faible, et d'être en contact assez fréquent.

De l'homme à la femme cet effet s'opère presque toujours dans le mariage. C'est le plus fort, magnétiquement parlant, qui s'impose à l'autre.

Dans la vie ordinaire, cet effet se produit des milliers de fois entre amis, entre chef et employé, entre officier et soldat, entre professeur et élève, et parfois d'inférieur à supérieur.

Cette influence constante, suggestionnant la plupart des actes du sujet passif dans le sens, dans le genre d'actions que vise l'influence du plus fort, me paraît suffisamment évidente pour n'avoir pas besoin d'être démontrée.

Quels sont donc les moyens d'acquérir cette force et d'exercer cette influence? — C'est là ce qui constitue la science de la volonté, l'économie psychologique, et c'est là ce que je veux étudier.

Les Mages connaissaient cette science, car même dans l'Inde, qui n'est qu'un reflet de l'Égypte, on trouve chez certains prêtres des études qui comprennent quatre années de *Cours de volonté*.

Platon a tiré sa philosophie de l'Égypte comme Hippocrate en avait tiré sa médecine, ses recettes que l'expérience de trois cents générations aurait été insuffisante à conquérir et qui devaient être toute la science révélée, révélée isolément pour un cas particulier, par les malades endormis magnétiquement.

Les Mages appelaient la science de la Volonté la science de la Domination. — Cherchons.



Il est bien évident qu'avant d'essayer de dominer les autres, il faut apprendre à se dominer soi-même, — non pas que cela soit indispensable, mais il est certain que c'est la meilleure école, le chemin le plus court, le moyen le plus parfait.

Pour se dominer il faut plus de volonté et de courage que pour attaquer de front un bastion quand on est entraîné par l'exemple des autres, émoustillé par l'amour-propre, ou subjugué par le devoir.

Pour se dominer il faut que la volonté réagisse sur la volonté et s'impose à elle-même de subir et de vouloir en même temps ce que l'Imagination lui inspirera d'anormal et de contraire au cours des passions.

Nous agissons, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, par volonté directe, c'est-à-dire par une volonté inspirée naturellement par le cours des choses. C'est la volonté des bêtes, des animaux : marchez sur la queue d'un chien, il se retournera aussitôt pour mordre, Marchez sur le pied d'un homme, il se retournera et vous appellera « maladroit », ou « imbécile ». Vous, instinctivement, riposterez par une injure ou par une expression de grossière indifférence. C'est de la volonté directe.

Seule une éducation soignée pourra obliger l'homme sur le pied duquel vous aurez marché à ne pas vous injurier, à attendre vos excuses, et vous obligera à vous excuser aussitôt.

Ces actes ou répressions d'actes instinctifs sont des volontés réflexes. Mais à la longue, par l'effet de l'ha-

bitude, cette politesse devient instinctive ; nous n'aurions pas l'idée d'agir autrement (à moins d'une grande surexcitation momentanée qui réveille les instincts sauvages), et alors, notre politesse habituelle devient presque instinctive, et notre volonté réflexe les premiers temps, en pareil cas, devient presque directe, ou directement réflexe. Nous repoussons l'intrus, mais nous ne l'injurons pas ; si la douleur n'est pas trop vive, nous nous contentons de le saisir, parfois même nous lui disons seulement : « Faites donc attention. »

Les actes de volonté réflexe sont donc excessivement rares, parce que, même réflexes, ils sont entachés d'habitude qui, on le sait, « est une seconde nature ».

Autre exemple : la passion nous pousse vers une femme facile, galante ou aimante ; nous l'aimons ou simplement nous la désirons.

Aller à elle, profiter de l'occasion est un acte de volonté directe ; résister à la tentation est un acte de volonté réflexe.

Mais si nous résistons, non pas pour nous dominer ou éviter une mauvaise action, mais simplement parce que nous craignons un danger quelconque, moral ou physique, une maladie contagieuse, un mari en éveil, un souteneur aux aguets, une chaîne qui pèsera sur notre existence, une dépense ruineuse ou simplement trop forte, — quelle est dans ce cas la nature de notre acte de résistance ?

C'est un acte de volonté réflexe, sans doute, mais cette réflexion est entachée d'instinct par la *peur* qui est un sentiment, voire une sensation essentiellement.

d'instinct, ou bien par l'*avarice* qui est également instinctive.

Ainsi notre volonté n'est devenue réflexe que par l'instinct, non par un sentiment pur et élevé ; elle a été instinctivement réflexe, et un chien en est capable en ne prenant pas le morceau appétissant déposé au bord du précipice, en respectant le morceau de sucre que défend le geste impératif du maître, en se tenant à l'écart de la chienne que convoite un chien plus fort que lui.

Nos actes purement réflexes apparaissent donc de plus en plus rares quand nous en cherchons le motif vrai, instinctif ou habituel.

Ne pas s'irriter parce que la colère est une faiblesse ; modérer son goût des bonnes choses pour éviter de se matérialiser ; résister aux passions pour être maître de soi ou pour ne pas conduire un autre être au mal ou au malheur ; dompter le sommeil, la paresse ; retenir sa langue quand on a envie de parler ; oser quand on est timide ; se contenir quand on est téméraire ; s'imposer l'étude approfondie d'un acte à faire quand on est léger ; être bon quand on est violent et égoïste ; calculer quand on est enclin au gaspillage ; s'appliquer à une étude suivie quand on est volage ; tromper sa piste quand elle vous plaît ; se détacher instantanément de ce qui vous attire, s'arracher à sa direction naturelle ; violenter sa nature en toutes choses et à tout propos ; comprimer ses instincts, redresser ses penchants, être maître en toute occurrence de ses mouvements et de tous ses actes, tels sont les moyens d'arriver à la domination de soi, à la Volonté réflexe

qui seule peut nous spiritualiser. Encore faut-il qu'aucun motif de crainte, de convoitise ou d'antipathie, pire cette volonté.

N'est-ce pas là, disons-le en passant, le mode de spiritualisation imposé à ceux que la religion a voulu spiritualiser au delà du commun des hommes, à ceux qu'elle a préposés à leur direction, à leur domination — aux prêtres et particulièrement aux religieux ?

Les Mages en faisaient autant, et, depuis que le monde est monde, cette école a survécu à tous les orages humains, à toutes les destructions de peuples et de religions.

Brusquement s'arracher à toute tendance, à tout désir, se contrarier perpétuellement, c'est le premier pas ; c'est la classe infime des aspirants, et c'est aussi la plus difficile.

Dominer les passions est le second pas.

Diriger ses actes vers un but précis est le troisième.

Connaître le moyen d'influencer les actes des autres est le quatrième et dernier pas.

Tout cela est-il suffisant pour dominer les êtres inférieurs ?

Pour dominer les êtres infimes, oui. Pour les autres il faut quelque chose de plus qui ne s'acquiert pas, qui n'est rien, qui est tout, ce que Boileau a appelé « du ciel l'influence secrète », la faculté dominatrice, en un mot.

Soyez parfait, si vous êtes né faible, votre puissance sur vous-même vous fera produire des prodiges, peut-être, — elle ne vous donnera pas le prestige, l'influence sur les esprits forts.

Il faut, pour dominer, la force du corps et la force de l'esprit, c'est-à-dire la santé et l'intelligence.

Sans la santé l'esprit reste souffreteux, retenu par l'observation interne, par les exigences des nerfs impuissants.

Sans l'intelligence saine et forte, sans la science, la santé du corps est un bien perdu qui se gaspille à tort et à travers où se contient pour le néant.

Toute force doit produire. Rien ne doit se perdre dans le monde moral, non plus que dans le monde physique.

Si vous contenez votre force productrice au point de vue de la génération, il convient que cette force soit reportée sur autre chose, et la nature nous dit que vous acquérez en force magnétique tout ce que vous ne dépensez pas en plaisir. Utilisez alors cette nouvelle force pour le bien, pour guider les autres vers le bien, pour guérir le moral ou le physique des faibles.

Ne croyez-vous pas entendre, en lisant ceci, les préceptes de la religion catholique à l'égard des prêtres. En leur ordonnant la chasteté, elle n'a pas eu pour but, comme on le dit, de garantir leur indépendance leur sacrifice perpétuel pour tous et le secret de la confession, — non, car il y a, en certains pays, des prêtres catholiques mariés, et rien n'en va plus mal à ce point de vue. Ce qu'on a voulu, c'est développer la force morale du prêtre, et par conséquent son influence.

Tout a un but pratique dans les religions les plus spiritualistes.

Le prêtre fait à la domination de soi-même, le prêtre sain, robuste et continent, est fait pour dominer, pour guérir le moral des faibles, et, dans la pensée de l'Eglise primitive, pour guérir aussi les corps. « Allez et guérissez les malades. »

La chasteté absolue n'est pas nécessaire pour arriver à la domination de soi, à la force magnétique au-dessus du vulgaire; la chasteté n'est prescrite que pour arriver à la répression générale et habituelle des passions, pour empêcher l'habitude contraire, et surtout l'abus que le mariage autorise.

Demandez plus pour obtenir un peu.

Il faut, donc pour arriver à dominer les hommes, l'état que les Romains, gens dominateurs par excellence, définissaient ainsi : *Mens sana in corpore sano*.

Ayant ces deux choses, le corps sain et l'esprit sain, il faut encore, avant d'entreprendre ses classes de Volonté, avoir ce que j'ai appelé la faculté dominante.

Dans l'état où est l'aspirant soumis à la matière, il est difficile de reconnaître l'existence de cette faculté. Elle peut cependant signaler sa présence par deux faits, l'un physique, l'autre moral, — le courage et l'ambition.

Le courage doit être ici considéré comme fait physique, parce qu'il est d'ordre physiologique, visible, presque tangible sur nous-mêmes. Le courage est le signe de la force morale; le sang-froid est le signe de la puissance sur soi-même; le courage contre le danger est la marque d'une supériorité physiologique

et morale. Sans courage nul ne peut se dominer, ni surtout dominer les autres ; le courage est l'onction céleste des prédestinés.

L'ambition est également une marque de prédestination, mais, pour que cette ambition soit efficace au point de vue magnétique, il faut qu'elle tende vers le haut et non vers le bas. L'ambition des richesses ou des plaisirs ne mène qu'aux richesses et aux plaisirs, et dans certains cas seulement, lorsqu'elle est étayée sur une foule de qualités ou de défauts propres à conduire au but ; mais cette ambition ne donne d'influence que sur les mauvaises passions des autres, et ces mauvaises passions peuvent toujours se retourner contre nous. Pour que l'ambition nous conduise à la domination des esprits, il faut qu'elle soit également saine et tende à la vérité, à la justice, c'est-à-dire au beau moral.

Comment reconnaître le courage et l'ambition chez l'aspirant ? Les Mages, dont les Francs-Maçons ont essayé de copier les rites et les épreuves, tenaient leur science cachée. Ils ne croyaient pas à l'efficacité de sa divulgation ; ils croyaient avec raison que la science de dominer ne peut être le partage de tous, mais seulement celui de quelques esprits, de quelques natures d'élite, et volontiers ils formaient des élèves étrangers pour civiliser les peuples.

Cette science étant cachée, le peu qu'on savait parmi les hommes au-dessus du vulgaire, de ses mystères redoutables et de ses épreuves, faisaient que pour connaître ces choses il fallait déjà être doué d'une ambition peu commune.

L'ambition et le courage se reconnaissent donc, dès le premier abord, quoique faiblement, par le seul fait de postuler l'initiation.

Alors commençait une redoutable série d'épreuves pendant lesquelles était étudié le courage du postulant.

S'il arrivait au terme des épreuves, il était reconnu apte, son courage garantissait son ambition, et son ambition était déjà un gage de sa discrétion. En effet, celui qui connaît les moyens de dominer les autres, et s'en sert, n'est pas assez sot pour divulguer ces moyens.

Il a fallu la ruine de l'Égypte, la disparition de son culte, de sa nationalité, de ses prêtres, de ses rois, de son armée, presque de son peuple, pour qu'un mage ait osé écrire les mystères de l'initiation et les secrets du livre d'Hermès-Thot.

Ainsi l'homme doué de courage et d'ambition, sain de corps et d'esprit, peut entreprendre le chemin ardu du perfectionnement et de la spiritualisation : — qu'il s'éprouve lui-même en se demandant si tant de difficultés ne l'effraient point, si tant de conditions requises, tant d'efforts et de triomphes sur soi-même ne le découragent pas.

Il est si bon de se laisser vivre, de voguer au courant de la vie, de prendre les choses de ce monde comme elles viennent, de ne point s'effaroucher du mal, de ne pas s'émouvoir des révolutions, de se harponner à toute barque qui porte le succès, de vivre au festin des heureux et des triomphateurs, de ne rien approfondir, de se bien porter en riant de tout,

et de dormir tout son saoul entre les bras alanguis de la fortune !

Tout est tourment dans la vie pour qui veut se réformer. Il n'est plus de plaisir entier, plus de repos moral, plus de douce quiétude. La nature même perd ses attraits et sa douce influence, quand on concentre ses pensées contre soi-même, toujours en éveil contre ses goûts et ses tendances, toujours sur la brèche contre l'instinct ennemi !

C'est là qu'est l'épreuve de l'aspirant, épreuve sans mystère, épreuve autrement redoutable que les épées sans pointe et les faux poisons.

La vie nous est donnée pour cette initiation individuelle. Le Christ en mourant a déchiré le voile du temple mais, selon sa parole, si tous sont appelés à comprendre, combien seront élus ? *Multi vocati, pauci autem electi*. La faute en est à nous seuls.

JEAN RÉGNIER.

Bibliographie des Sciences Occultes

LES livres anciens sur les sciences occultes sont très nombreux et de valeur scientifique diverse ; mais en général, ils sont rares et d'un prix parfois élevé.

Il serait donc utile pour la science en général et pour ceux que ces questions intéressent, de rédiger une sorte de *Bibliographie raisonnée* faisant connaître la valeur ou la non-valeur des livres sur les sciences occultes.

Une fois fixés, le lecteur et le travailleur ne per-

draient plus leur temps en parcourant les ouvrages n'ayant aucun intérêt.

Un pareil travail ne peut être mené à bonne fin que par un assez grand nombre d'écrivains ; aussi nous adressons-nous à ceux de nos confrères qui, comme nous, jugeraient utile cette bibliographie, pour les engager à se mettre à l'œuvre.

Il faudrait faire ce travail dans de certaines données et proportions, suivant l'intérêt plus ou moins grand que comporterait le livre à analyser. — Ceci dit et bien compris, voici ce spécimen que nous proposons pour un livre présentant un grand intérêt, mais de curiosité seulement.

Le présent article pourra dispenser le travailleur de posséder le volume dans sa bibliothèque.

ENCHIRIDION
LEONIS PAPAЕ
Serenissimo imperatore
CAROLO MAGNO
In munus pretiosum datum nuperrimè
mendis omnibus expurgatum
ROME
M. D. C. L. X.

Ce petit volume in-12 n'a que 179 pages, plus treize de table non numérotées. — Il débute par une courte préface dont voici une partie : « L'histoire des siècles passés fait foi que de tous les Princes Souverains, il n'y en a aucun jusqu'à présent qui ait vécu plus heureusement que Charlemagne : en temps de paix, en temps de guerre, ses entreprises ont toujours eu un favorable succès ; sa valeur a cent fois éclaté dans des occasions périlleuses où tout autre que lui eût succombé, etc., etc. »

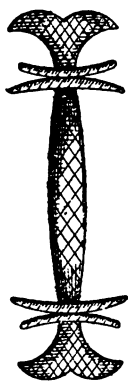
(Suit une nomenclature des dangers évités et des succès obtenus, et la préface poursuit :) « Voulez-vous savoir, ami lecteur, quelle fut la source d'une si grande prospérité, il (Charlemagne) l'a avoué lui-même par une lettre de remerciement adressée au Pape Léon, dont l'original se voit encore à Rome dans la Bibliothèque du Vatican, écrite de sa propre main, d'un latin fort simple, mais qui exprime bien naïvement la grandeur de sa reconnaissance à l'égard du souverain Pontife. Il lui marque dans cette lettre que depuis qu'il a reçu un petit livre intitulé ENCHIRIDION, rempli d'oraisons particulières et de plusieurs figures mystérieuses envoyées par Sa Sainteté comme un précieux présent, il n'a pas cessé d'être heureux. »

(Suit la lettre en latin de Charlemagne, puis l'auteur de la préface continue en ces termes :) « Ce précieux livre est composé de figures et d'oraisons mystérieuses dont l'efficacité paraît incroyable à tous ceux qui n'en ont pas fait l'expérience. Elles ne servent pas seulement contre les périls et les dangers auxquels les hommes de toutes sortes d'états et conditions sont sujets sur la terre et sur la mer, en les garantissant de leurs ennemis déclarés et secrets, en les préservant de toutes morsures de bêtes féroces, enragées et venimeuses et poisons et armes à feu, incendie, naufrages, tombures, etc., mais elles les mettent aussi hors d'atteinte des tonnerres, foudres, tempêtes, etc.»

Puis vient une *Instruction* de ce que l'on doit pratiquer en se servant utilement de ce livre, le commencement de l'Évangile suivant saint Jean, les sept psaumes de la pénitence ; des litanies, des

oraisons très dévotes de Léon pape, enfin le commencement des oraisons mystérieuses, dont voici les titres : Oraison contre toute sorte de charmes, enchantements, sortilèges, caractères, visions, illusions, possessions, obsessions, empêchements, maléfique, mariage, et tout ce qui peut nous arriver par maléfices de sorciers ou par l'incursion des diables, et aussi très profitable contre toute sorte de malheur, qui peut être donné aux chevaux, juments, bœufs, brebis et telles autres espèces d'animaux, etc., etc.

Nous voici à la page 104, en regard de laquelle se



Cette figure, prise 40 fois en longueur, donne la hauteur de Jésus-Christ.

trouve une figure qui, prise quarante fois en longueur donne la hauteur de J.-C. — Cette figure fut trouvée à Constantinople dans une croix d'or ; quiconque porte sur lui cette figure ne peut avoir de meilleure protection ; il ne pourra mourir de mort subite, ni par le feu, ni par eau, ni par flèches, ni par tempêtes, ni par tonnerre, ni par venin, ni de mauvais esprits, ni par faux jugement, ni faux témoignage. — De plus, si une femme enceinte la porte sur soi invoquant la grâce de N.-S.-J.-C., elle n'aura aucun péril ou danger en son accouchement.

Page 105.— Exemple de la lettre d'Abagare, roi d'Edesse, écrite et envoyée à J.-C. en Jérusalem par le courrier Ananas :

« Abagare, fils de Théoparé, roi d'Edesse, à Jésus,

notre sauveur qui s'est fait voir à Jérusalem : salut, etc. »

Cette lettre demande à Jésus de se rendre auprès d'Abagare malade pour le guérir.

Nous ignorons la réponse de Jésus-Christ.

Finissons-en avec les oraisons contre les adversités du monde pour arriver aux *secrets mystiques* qui forment bien la partie la plus curieuse du livre et qui témoignent d'une superstition burlesque ridicule ; nos dernières citations prouveront hautement ce que nous venons d'avancer.

Voici quelques spécimens pris au hasard ; que le lecteur ne croie pas que nous faisons un choix pour prouver la haute superstition que renferme ce livre :

Pour arrêter le cours du feu qui brûle une maison, dites : « Qu'il s'arrête, qu'il s'arrête, qu'il s'arrête ! J'ai espéré avant vous, Seigneur, qui confondez votre gloire dans l'éternité. »

Pour la rage des chevaux : « *Iram, quiram caffram, caffratem, trousque secretum securit, securicit, secur-sit, seducit.* » L'écrire sur du papier, le rouler et le faire avaler au cheval dans du beurre.

Pour cheval qui a les avives ; pour éteindre le feu : autre oraison contre le feu.

Pour éviter de souffrir à la question : Faut avaler un billet sur lequel soit écrit : « *Aglas, aglanas, aglardenas imper ubi esmeritis tria pendent corpora ramis dismeas et gestas in medio et divina protesta dimeas elamator, redgestas ad astra levatur, ou bien : tel, hel, quel caro non aqua.* »

Voici des titres d'autres oraisons : « Pour sortir de

prison ; pour se garantir des armes à feu ; pour empêcher un fusil de tirer ; pour l'amour ; pour guérir la colique ; pour voir un esprit ; pour étancher le sang ; pour le saignement de nez ; contre la fièvre ; contre les chenilles des arbres ; pour lever tous sorts et enchantements ; pour découvrir les larrons ; contre les hémorroïdes ; pour la fièvre et la jaunisse ; pour le flux du sang ; pour un cheval piqué ou encloué ; pour le chancre qui arrive aux bêtes à laine ; pour maladies ou blessures ; pour le mal des yeux ; contre les renards ; contre les loups ; pour la brûlure ; pour le mal caduc ; remède à la morsure d'un chien enragé ; remèdes pour les écrouelles ; pour un membre disloqué ; pour faciliter l'accouchement ; pour les douleurs de dents ; pour arrêter un loup, cerf ou sanglier ; pour dénouer l'éguillette (le moyen est des plus pornographiques) ; pour châtier les insolents ; divination par le crible ; pour arrêter le sang en quelques parties du corps que ce soit ; pour les fièvres quartes ; pour faire cesser la grêle et tempête excitée par malice. »

Ici finit le *Livret* qui contient diverses figures cabalistiques et autres, mais d'un intérêt tout à fait secondaire.

L'exemplaire que nous possédons devait appartenir à un fervent, car toutes les pages sont grasses, crasseuses et tachées par un long et fréquent usage.

J. MARCUS DE VÈZE.

BULLETIN MAÇONNIQUE

L'ORGANISATION de l'Initiation dans la Société moderne préoccupe vivement les membres du Groupe Maçonique d'Etudes Initiatiques. Ils se sont demandé quelle pouvait être, sous ce rapport, la tâche réservée à la F. : M. :., et ont reconnu qu'à l'heure actuelle cette Institution pouvait seule fournir aux Initiés le moyen de s'unir en une association régulière, susceptible d'influer puissamment sur les destinées de la civilisation générale du globe.

Cela néanmoins n'est pratiquement possible qu'à condition de transformer la F. : M. :. actuelle en une société initiatique véritable. Dans ce but, une refonte totale de l'organisation maçonnique est nécessaire. Le côté purement matériel y tient manifestement beaucoup trop de place, tant sous forme d'exigences financières que sous celle d'un cérémonial compliqué, parlant beaucoup plus au sens qu'à l'esprit.

Il est urgent à ce point de vue de spiritualiser d'avantage la F. : M. :. Il faut dégager l'Ordre symbolique de certaines entraves, qui le retiennent fatalement dans le terre à terre des préoccupations incessantes de sa vie organique. A ce point de vue, la F. : M. :., depuis 1717, traverse une période d'enfance, pendant laquelle elle a dû s'efforcer surtout de grandir et de se défendre contre les perpétuelles causes de destruction qui la menaçaient. Tout danger venant de l'extérieur est de nos jours conjuré ; mais la F. : M. :.

porte en elle-même des germes de dissolution qui tendent très rapidement à la désorganiser. Elle n'aurait dès lors triomphé de ses ennemis du dehors que pour succomber plus sûrement à la suite des ravages occasionnés par tant de microbes qu'elle renferme dans son sein. — Les membres du Groupe Initiatique croient qu'il n'en est rien. Ils sont persuadés que les symptômes qui pourraient faire craindre une mort imminente de la F. . M. . ne sont pas autre chose, en réalité, que les prodromes d'une prochaine et glorieuse métamorphose de cette Institution immortelle dans son principe animique. Ils considèrent en conséquence que la F. . M. ., *telle qu'elle fonctionne depuis le siècle dernier*, a fait son temps. Sous le nom de Maçonnerie *spéculative*, elle aura formé une transition nécessaire entre la Maçonnerie *opérative* des anciennes confraternités de saint Jean et la Maçonnerie Nouvelle qui se prépare à naître, pour prendre sans doute le titre de *Maçonnerie initiatique*.

Ce sera là l'Institution rêvée par tous les *vrais maçons*, *avec* ou *sans* tablier. Elle sera largement ouverte à ces derniers, c'est-à-dire à tous les amis sincères de la Sagesse et de la Vérité. Elle saura attirer vers elle les *penseurs* indépendants, tout en restant hermétiquement close aux *spéculateurs* de toutes les catégories.

Cette Maçonnerie régénérée devra se constituer un corps moins pesant que celui de la Maçonnerie actuelle. Elle pourra de la sorte s'élaner librement dans le domaine de l'esprit, sans traîner continuellement après elle le boulet d'un esclavage matériel.

Réalisant ainsi l'idéal maçonnique à un degré plus élevé de spiritualisation, la *Maçonnerie Initiatique* donnera satisfaction par suite aux aspirations les plus nobles de tous les hommes éclairés.

OSWALD VIRTH, I.°.

CHRONIQUE MUSICALE

La grande quantité d'œuvres musicales exécutées depuis l'inauguration des concerts du Châtelet nous condamne à un compte rendu sommaire, dont nous demandons d'avance pardon à nos lecteurs. Nous nous bornerons donc à une nomenclature rapide, en nous arrêtant davantage aux œuvres qui nous ont le plus frappé.

Comme attraction nouvelle, Edouard Grieg, le grand compositeur norvégien, est venu lui-même à Paris diriger ses œuvres, nous révélant, une fois de plus, la rare fécondité de ses inspirations, ainsi qu'un merveilleux talent de chef d'orchestre. Les deux *Mélodies élégiaques* : *Blessure au cœur* et *Dernier printemps*, sont ravissantes et empreintes d'une grâce mélancolique; le concerto de piano, interprété par M. de Greef, est conçu suivant les saines traditions classiques et laisse bien au-dessous de lui, à notre avis, le concerto de Lalo, joué avec talent par Diémer, mais qui est une œuvre trop symphonique, où le piano ne tient qu'un rôle secondaire et souvent effacé. A

louer aussi la suite d'orchestre de *Peer Gynt*, qui renferme des morceaux d'une grande nouveauté d'effets, où la fraîcheur des idées rivalise avec un sentiment très vif d'originalité et une grande saveur mélodique. Nous ne saurions passer sous silence la belle symphonie de Raff, dont deux auditions successives ont consacré le succès ; son titre : *Dans la forêt*, répond parfaitement aux beautés musicales qui y sont exprimées : ce ne sont en effet que tableaux champêtres, rendus avec tout le romantisme d'un Schumann et toute la délicatesse d'un Mendelssohn.

Enfin large part a été faite aux symphonistes et aux membres de la jeune école actuelle.

Sans parler d'une exécution de l'*Arlésienne*, de ce regretté Bizet qui aura été et qui restera toujours leur modèle inimitable, nous pouvons citer comme ayant successivement passé au programme : la *Danse des prêtresses de Dagon*, véritable chef-d'œuvre d'originalité, le prélude du *Déluge*, et le *Rouet d'Omphale*, de Camille Saint-Saëns ; un extrait du *Carnaval*, de Guiraud ; la belle ouverture de *Phèdre*, les *Scènes pittoresques*, et le *Dernier sommeil de la Vierge*, de Massenet ; le ballet de *Sylvia* et de délicieux fragments du *Roi s'amuse*, de Delibes ; des extraits de *Jocelyn*, de B. Godard ; l'ouverture de *Dimitri Donskoï* et le ballet du *Démon*, de Rubinstein ; le *concerto* et la *Rhapsodie Norvégienne*, de Lalo ; des fragments de *Sigurd*, de Reyer ; et enfin la cavatine du *Prince Igor*, de Borodine, chantée par le ténor Engel. L'*Ode triomphale*, d'Augusta Holmès, avait encore fait l'objet de deux auditions suivies. Citons aussi parmi les auteurs

favoris de l'Association Artistique : l'ouverture de *Tannhauser*, le prélude de *Lohengrin*, la superbe marche funèbre du *Crépuscule des Dieux* et la troisième scène du deuxième acte de *Siegfried*, de Richard Wagner, interprétée par M. Engel et M^{lle} de Montalant. Hector Berlioz n'a pas été oublié, et les concerts de cette année nous ont fait connaître deux ravissantes mélodies, *Absence* et *Villanelle*, chantées par M^{lle} de Montalant, à côté d'autres œuvres, que l'on entend toujours avec un réel plaisir : l'ouverture du *Carnaval Romain*, et la *Damnation de Faust* dont trois auditions ont consacré, une fois de plus, l'éternel succès. Les interprètes étaient, cette année, M^{me} Krauss, assistée de MM. Vergnet, Lanwers et Augier.

Enfin, parmi les classiques, Gluck figurait en tête, avec de remarquables fragments d'*Alceste* : la *Marche religieuse*, l'air célèbre : « Non ce n'est point un sacrifice, » chanté par M^{me} Krauss, et l'air de la *Naiade* d'*Armide* chanté par M^{lle} de Montalant. De Mozart, citons aussi deux airs des *Noces de Figaro*, l'air de la comtesse (M^{me} Krauss) et l'air de Chérubin (M^{lle} de Montalant) ; de Beethoven, la *Symphonie pastorale* et le célèbre *Septuor* ; de Schubert, la *Marguerite au rouet* et la *Ballade du Roi des Aulnes* (M^{me} Krauss), et enfin de Mendelssohn, la symphonie de la *Réformation*.

HENRI WELSCH.



PARTIE LITTÉRAIRE

HESPÉRUS

(Suite.)

II

LA VISITATION

*Jadis, ferme soudard de granit cuirassé,
Francfort avait des tours, des murs, un grand fossé
Propre à décourager les chercheurs d'aventures,
Car le Mein s'y ruait par quatorze ouvertures ;
Tel routier qui n'avait jamais, quand il vint là,
Bu d'eau pure, y connut trop bien le goût qu'elle a.
Mais un grand désarroi de rocs et de ferrailles
Combla tout le fossé de toutes les murailles.
Sur les débris un parc aux verdissants contours
Se déroule, ceinture ombreuse des faubourgs,
Que boucle, par endroits, la grille d'une porte ;
Et, douce la cité rit d'avoir été forte.
Le lent prolongement des saules balancés
S'incline où des créneaux roides se sont dressés ;*

*Grêle, un rosier tient lieu d'un bastion superbe ;
 Plus de lances, sinon des pointes de brins d'herbe ;
 La voûte où l'on voyait des ombres se mouvoir,
 Sinistres, dans la paix inquiète du soir,
 Quand, douze fois, à coups chaque fois plus funèbres,
 Le cœur du noir minuit battait dans les ténèbres,
 Est un chemin de houx et d'épines fleuri,
 Où le jeune passant se recueille, attendri
 De ce signe de croix aisément effaçable
 Que le pas d'un petit oiseau fait sur le sable,
 Ou triste de l'adieu d'un merle voyageur
 Qui va d'un saule à l'autre et s'envole, ou songeur
 D'ouïr dans les légers volubilis la guêpe
 Tinter, clair battant d'or de ces cloches de crêpe.*

*Seul, un donjon, bloc noir, de lierre interrompu,
 Que la pioche oublia de détruire ou n'a pu
 Mettre à bas, dresse encor ses murs rectangulaires :
 C'est l'Abendthor, qui vit de tragiques colères.
 Le jour, ce ténébreux cadavre de granit
 Se ravive aux gâtés du ciel, du vent, du nid ;
 Le rire frais éclos du liseron circule
 Dans ses fentes où luit l'or de la renoncule ;
 Il a l'oiseau, l'enfant, l'écureuil, et consent
 A l'escalade ; il semble un aïeul innocent
 Qui joue et qui veut bien qu'on le coiffe de roses.
 Mais la nuit qui connaît les légendes moroses
 Des prisonniers cloués au mur à coup d'épieu,
 Et trouve que la joie au sépulcre sied peu,
 Se développe, morne, et, selon la justice,
 Restituant le deuil à l'antique bâtisse.*

*Sous le porche où le vent tracasse un lourd chaînon,
Le trou hagard qu'a fait un boulet de canon
S'arrondit dans le mur comme une lune noire ;
Les vieux échos du burg gémissent de mémoire ;
Il est plein de l'effroi spectral de ce qu'il fut :
C'est l'éclair d'une mèche au-dessus d'un affût
Qu'une étoile entre deux créneaux de ce décombre ;
Et cette solennelle évocatrice, l'Ombre,
Place au guet sous la herse, en sentinelle autour
Des fossés, en vigie au sommet de la tour,
Les fantômes que fit une ancienne défaite.*

*Un escalier de blocs écroulés monte au faite
De l'Abendthor. Le nain, qui m'avait amené
Vers ce lieu, salua le donjon ruiné
Et gravit, m'entraînant, la périlleuse côte,*

*« L'aigle s'envole mieux d'une cime plus haute,
Dit-il, et le brouillard des vallons est trompeur. »*

*Le faite était peu large, et chancelait. J'eus peur.
Hespérus me poussa sur les extrêmes pierres,
En criant : « Puisque l'Ange a béni tes paupières,
Regarde, et vois ! »*

*J'ouvris très largement les yeux.
L'immense paix de l'ombre envahissait les cieux ;
Sous un vent dont tremblaient seulement les hauts arbres,
Des nuages profonds, pareils à de grands marbres,
S'assemblaient au-dessous de Vesper, pâle point,
Comme une flottaison de banquises se joint ;*

*Et, s'éteignant par blocs en de lugubres formes,
 Voulaient l'ascension de leurs courbes énormes,
 Jusqu'à mettre à la terre un couvercle total.
 Seule, très faible, au bas du ciel occidental,
 Une ligne de nue et d'or blême, restée
 Comme un ruban d'écume au bord d'une jetée,
 S'amincissait avec de plaintives douleurs.
 Et, sous l'oppression des noirs envahisseurs,
 Elle mourut. Ainsi finit la lueur vermeille
 D'un collier, quand l'écrin se referme. Pareille,
 Après les lustres d'or éteints par les valets
 Dans l'antichambre et dans les salles d'un palais,
 S'échappe la lueur qui glissait sous la porte.
 Et le ciel m'effraya comme une steppe morte.
 « Que vois-tu ? dit la main.*

— *L'obscurité du ciel.*

*— Tant qu'en mon sein fut clos l'œil immatériel,
 Reprit-il, je ne vis, comme toi, que ténèbres.
 Rhéteur, docteur, fameux entre les plus célèbres,
 Mais plein d'ombre, c'était l'ombre que j'enseignais ;
 Je prenais vainement le mystère aux poignets
 Pour le forcer d'ouvrir enfin ses mains fermées ;
 Étreignant des éclairs, colletant des fumées,
 J'avais dans l'inconnu des combats à tâtons ;
 Et mes élans rampaient comme des avortons ;
 Mais la Sagesse, enfin, m'élut entre les hommes !*

CATULLE MENDÈS.

(A suivre.)

LA PIPE ÉTEINTE

(CONTE)

A mon cher ami G. Poirer.

I

QUAND la dalle du caveau fut retombée sur le cercueil paternel, enfin délivré des poignées de mains banales et des condoléances quelconques, Denis Magalèse regagna en toute hâte la maison où désormais il serait seul, et, ne le soutenant plus, son orgueil, sa haine et son mépris des gens, il s'abandonna aux manifestations sauvages de la plus animale douleur.

Pendant deux jours et deux nuits, ses hurlements de bête esseulée retentirent par le vaste logis vide ; enfin la fortrature l'écrasa, une viduité l'étourdit et un long sommeil incoercible, comme, de l'enfant qui dort après un gros chagrin, le prit doucement et l'enveloppa.

A son réveil, après une longue songerie, il courut au cabinet de travail du défunt, et d'un dernier regard qu'il voulut perçant et mémorial en embrassa tous les détails, s'en fixa dans l'esprit l'exacte image ; puis, auvents tirés et porte close, il emporta la clef.

Ainsi, nul ne profanerait la retraite dorénavant obscure qu'avait remplie ce génie créateur ; les meubles, les livres, les moindres outils du travail journalier parmi lesquels s'était insensiblement écoulée l'exis-

tence du maître, resteraient tels que les avait surpris son départ.

Au sein du demi-jour mystique que tamisent les lames des volets, où les rais de lumière semblent prendre une personnalité et révèlent à l'instinct même leur énergie vivifiante, ce serait un sanctuaire intact et silencieux.

L'âme paternelle y pourrait venir errer, paisible, revivre spirituellement la vie aimée, se baigner en toute volupté dans l'effluve du culte filial.

II

Ces devoirs remplis, il reprenait sa monotone existence d'employé de ministère, coupée d'allées et de venues à heures fixes, avec les mêmes arrêts inconscients devant les mêmes banales boutiques ; alternance de froids morbifiques et de soleils cordiaux, de morne abattement et d'espoir juvénile ; et l'insolente bêtise des citoyens qu'il faut vénérer, et la consciencieuse muflerie des chefs.

Comme devant, il passait pour « un toqué » près de ses collègues, ne s'intéressant aux monologues des uns ni aux dominos des autres.

Pensant beaucoup, il parlait peu, ne fréquentait personne, et, dédaigneux des bocks, s'enfermait chez lui aux heures de liberté, à « bouquiner, écrivasser et philosophailler », selon ces messieurs. Détesté d'eux, pour son mutisme et sa sensibilité toute féminine.

Et les années s'écoulèrent sans que s'atténuassent

les regrets ni le chagrin de Magalèse. Il ne pouvait même s'abstraire aux études tant chéries, aux hautes recherches philosophiques où son père l'avait initié, cette pensée lamentable se remembrant sans cesse qu'était parti le seul ami, le maître adoré.

Jusqu'à l'heure désirée de la mort, privé du guide qui lui donnait lumière, vigueur et volonté et le rendait grand, le faisant concevoir, il se traînerait solitaire, rampant à tâtons dans les ténèbres de son débile intellect. La douceur de vivre tant savourée naguère ne lui serait plus que désespoir et qu'ennui.

Il se cariait d'indifférence intégrale.

III

Au bout de quelque sept années, Denis reconnut qu'au lieu de s'être apaisée à la longue, sa grévanche semblait s'exacerber, tandis qu'un sourd pressentiment l'avertissait de choses nouvelles.

Souvent, en plein travail, un malaise confus l'agitait tout à coup; une inquiétude le saisissait, le stupéfiait en une sorte de suspens intérieur, comme si l'on eût tiré un rideau très opaque entre ses facultés et les occupations auxquelles il s'appliquait alors, puis s'imposait la mémoire du jour fatal et, pendant de longues heures, il contemplait invinciblement la porte fermée du cabinet où avait disparu son père.

Il le revoyait, d'une haute stature, soutenant sa pipe d'un geste très ample, tout effleuré des ondulations lourdes de ses bouffées majestueuses.

Soudain on avait entendu le grelottement de la

sonnette aussitôt suivi d'un sinistre bruit de chute, et on accourait relever M. Magalèse, la figure grimaçante, une épaisse écume grise sur les lèvres tuméfiées, et ce hideux soulèvement régulier d'une joue par l'expiration comme palpète la gorge des crapauds ! Monstrueux et idiot, il expirait bientôt sans conscience et sans verbe.

Et, les yeux attachés à la porte, Denis était envahi d'une immense envie d'entrer là-dedans. Son extraordinaire imagination, son caractère excessif et enthousiaste l'ayant à jamais voué à la souffrance, il recherchait d'un instinct goulu la tristesse et l'affliction ; il trouvait à être malheureux une amertume caressante, une sourde jouissance d'ordre supérieur qui le crucifiait.

Ainsi brusquement rajeunis, ses souvenirs lui procureraient une indicible émotion, lui feraient ressaisir la présence de l'être bien-aimé et l'immédiat déchirement qu'avait causé sa perte.

Un scrupule seulement le retenait : violant le recueillement solennel où dormait le mausolée, n'allait-il point méfaire ?

IV

Un dimanche après midi que, tout jour bouché, il travaillait à la lampe — en prévention du spleen des ciels d'hiver — l'occulte perturbation l'interrompit encore et, quelque volonté qu'il mît à poursuivre sa besogne, il lui fut impossible de se reprendre. Jamais ne l'avait dominé plus tyrannique le désir de

revoir l'endroit même où il était tombé sous la foudroyante apoplexie.

Attiré de force, comme humé, tout en détestant l'acte qui le sollicitait, il ne possédait plus la faculté de résistance.

Il se dit alors qu'il lui faudrait inévitablement satisfaire sa curiosité et se donna des raisons, tâchant à se convaincre de ses intentions pures.

En vérité, si son père assistait, comment s'irriterait-il d'une telle piété ? Très respectueux, il entrerait, regarderait de toutes ses forces, et quand il aurait vu, bien vu, il s'assoierait ; puis, comme se balance vers le ciel une fumée d'encens, il laisserait d'une souvenance réagregée et reconquise émaner vers le Regretté la muette prière de ses pensées d'amour.

Après, il sortirait pour revenir à longs intervalles ainsi méditer, se retremper dans ce milieu où avait tant enfanté son intelligence, où les murailles, les meubles et jusqu'aux plus futiles bibelots devaient être imprégnés, comme *chargés* de la puissance génératrice de ses concepts.

Sous l'influx d'une si ardente dilection, d'une tension intellectuelle toute vers le mort, l'ambiance se départirait peut-être en sa faveur d'un peu de la force accumulée, réconfortant par une telle transfusion son esprit malade et sans vigueur.

Ah ! concentrer en soi la virtualité de l'esprit paternel !

V

Denis ouvrit la porte. Un singulier parfum l'arrêta.

sur le seuil, se demandant quelle synthèse était pour lui en cette odeur... La chambre toujours close n'avait-elle pas contracté le vague relent de moisi qui s'épanche des sacristies ?

Tout ainsi qu'à l'heure néfaste.

Sur la table, la revue qu'il lisait froissée dans l'angoisse première de l'apoplexie ; à côté, sa pipe, posée sans doute d'un geste convulsif, car un petit cylindre de cendre agglomérée gisait encore près du fourneau.

Affolé, il s'était levé, avait brusquement repoussé ce fauteuil et, ne voyant déjà plus que des myriades d'étoiles d'or qui tremblotaient devant ses yeux exorbités, il s'était précipité vers la sonnette et lourdement s'était abattu sur cette peau de buffle noir avec un *boum* sinistre et mat.

Machinal et rêveur, Denis s'assit dans le fauteuil et prit la pipe si amoureuxment culottée par son père. Amateur, il la flaira, la goûta presque de l'odorat et, l'ayant retournée, examinée en tous les sens, il fourbit légèrement du pan de sa redingote la jolie chose rythmique dont la topaze brûlée se piqua de scintillements.

Cette pipe que le père serrait entre ses lèvres à l'heure terrible et mystérieuse de la mort... elle s'était éteinte au même instant que son maître et le dernier flacon de fumée s'était envolé avec le dernier soupir de l'homme !

Tandis qu'il maniait l'objet si intimement lié à l'existence de son père, ce compagnon des rêveries béates et des pensées graves, un émoi religieux et craintif l'envahissait ; il lui semblait qu'une âme aussi

s'était enfuie de là, et, s'imaginant ne plus rouler entre ses doigts qu'une sorte de cadavre, il frissonna — tel un violeur de tombeau — et vite reposa cela sur la table avec l'instinctive horreur de la vie pour la mort.

Honteux de son enfantillage, il entreprit d'arpenter la pièce et son pas fit résonner des potiches, il tressaillit encore et se retourna tout d'une pièce comme au sentiment d'une présence, puis, à la réflexion qu'un érétisme fiévreux le rendait ce jour-là inepte à évoquer ces funèbres pensées, il s'en fut.

VI

Mais de toute la semaine, bien qu'il s'efforçât de s'en distraire, le souvenir de pipe ne le quittait.

Cette idée d'une étroite liaison, d'une concomitance entre la vie de son père et celle qu'il accordait à cet ustensile, avait agrippé son cerveau, encore qu'il se trouvât très ridicule et plus d'une fois éclatât d'un rire nerveux, discutant avec lui-même, se moquant de soi.

Et c'était néanmoins le côté monstrueusement comique, l'extravagance d'une telle supposition qui le séduisait, l'accaparait malgré lui.

— Il est évident que je suis fou, pensait-il ; l'âme d'une pipe ! où diable ai-je été chercher cette toquade ? Que de gens passent pour raisonnables dont la tête n'est ainsi remplie que de fantasmagories délirantes ! Les trois quarts des prétendus gens de bon sens ne sont que des aliénés, et moi j'en suis un, cela ne fait

pas doute... L'âme d'une pipe ? Et pourtant, faut-il donc proclamer absurde ce que nous ne savons comprendre ? C'est ce plat penchant de pion à nier *a priori* toutes notions hors de notre portée qui a fait ces matérialistes imbéciles, ces savants étroits et pédants... La conscience d'une chose ? Pourquoi pas ?

VII

Le dimanche suivant, comme sa pensée opiniâtre lui rappelait encore la pipe, Denis haleta d'une subite commotion.

Eteinte, oui, mais non vide ! N'était-il pas en son pouvoir de la rallumer et de la finir ? Ressusciter la chose morte aux dents du père expirant, quel acte rare et suggestif !

Et puis, il se prit à trembler de s'être avisé de cela. C'était fini ; perdu, ensorcelé, il commettrait le sacrilège... Un sacrilège, mais gros de sensations impolues, d'idées inabordées, de mystère..... Quelle honte ! il ne s'agissait plus de culte filial ; il se démasquait lui-même, l'exécrable ; c'était pour assouvir une odieuse badauderie de malade qu'il allait attenter à la mort !

Se soustraire à la tentation, il n'en trouverait plus l'énergie. Convaincu dès lors de sa faiblesse et habile à se leurrer, il se recordait son père répétant sans cesse en ses leçons l'urgence d'apprendre toujours, de savoir à tout prix, et, fort de son mensonge, il tournait le loquet.

Dans le cabinet, longtemps immobile à considérer

la pipe, souffrant horriblement du combat livré en lui et cherchant pourquoi il luttait, puisqu'il connaissait maintenant son incapacité de se vaincre, puisqu'il la fumerait, il s'efforçait à ratiociner sur des sujets abstraits, à extirper l'obsession de sa cervelle avec l'entière certitude de la vanité de ses efforts.

Quelles scènes horribles allaient apparaître, quelles cogitations inconnues s'éveiller ? des spectacles encore jamais vus par un homme lui étaient-ils réservés, à lui, le méchant qui troublait le repos des trépassés ?

Une torpeur l'embrumait ; lentement automatique il *la* prit ; l'allumette claqua et des lueurs bleues orangées léchèrent vaguement les lambris qu'enténébraient déjà le crépuscule.

Dans la quasi-obscurité, les flocons de fumée s'élevèrent tordus en volutes étranges et, peu à peu, Denis découvrit qu'il *les entendait* ; une extraordinaire et subtile perspicacité le pénétrait d'une propagation continue, capillaire pour ainsi dire, et, à mesure qu'ascendaient plus compacts les nuages plastiques et signifiants, son intuition s'étendait, immense.

Bientôt, il aperçut et vit grandir le radieux éblouissement d'une ineffable lumière vivante qui l'absorbait, le dissolvait, le buvait.

Comme elle, il s'épandait en ubiquité ; une ivresse énorme le ravissant de son infinie dispersion, il se déroulait en ondes harmonieuses dans le rayonnement d'un éternel sourire.

L'Univers sans voile s'ouvrit, s'éclaira, translucide, fondu en flots éclatants d'ors et dont la contemplation était le Bonheur pur.

Il sut la raison des choses, il conçut l'Inconcevable, il comprit l'Absolu, étant l'Intelligence.

Mais voici que l'universelle vibration s'alanguit, la chatoyante splendeur se fait torrent de pénombre, puis de ténèbres compactes qui l'entraînent d'un courant formidable.

Graduelle ainsi qu'elle s'est instillée, il sent la Force désagrégée l'abandonner, fuir de partout, comme si elle s'exsudait... La pipe derechef s'est éteinte.

D'une voix très basse, mais si distincte qu'elle serait perceptible à travers le plus inouï vacarme, il clame par trois fois : « Père ! Père ! Père ! » et soudain se lève les yeux jaillis des orbites ; violemment, il repousse le fauteuil et d'un coup sec pose sur la table la pipe qui se brise en vomissant un petit cylindre de cendre agglomérée.

Les mains étendues telles que pour écarter quelque horrible vision, il fait un pas, butte et lourdement se prosterne contre la peau de buffle avec un *boum* sinistre et mat.

CH.-M. TORQUET.

Paris, novembre 1889.

L'abondance des matières nous force à renvoyer au prochain numéro la suite de l'*Elixir de Vie*, l'intéressante nouvelle de Jules Lermina.

BIBLIOGRAPHIE

Le Magnétisme devant la loi, par le D^r FOVEAU DE COURMELLES. 1 vol.
1 fr. Carré, éditeur.

Tous ceux qui s'intéressent aux questions médicales liront avec le plus grand profit le mémoire présenté au Congrès Magnétique par notre savant collaborateur, le docteur Foveau de Courmelles : *Le Magnétisme devant la loi*.

Toutes les questions se rattachant à ce sujet, plus que jamais à l'ordre du jour, y sont traitées et discutées avec la compétence habituelle de l'auteur, docteur en médecine en même temps que licencié en droit.

Après un historique court mais complet du magnétisme depuis Mesmer, où il montre le vrai rôle des médecins et des magnétiseurs et explique très simplement pourquoi le magnétisme n'a pas eu droit de cité dans le corps médical, il nous expose les desiderata de la législation actuelle touchant le magnétisme curatif, et exprime le vœu qu'une école de magnétisme soit fondée à peu près sur le modèle de l'école dentaire, où des magnétiseurs instruits puissent être formés sans posséder le diplôme de docteur en médecine dont la nécessité pour l'exercice du magnétisme restreindrait inutilement le libre exercice de l'art de Mesmer qui peut rendre tant de services à l'humanité par une pratique saine et intelligente.

Le mémoire du D^r Foveau de Courmelles est une œuvre de conciliation entre médecins et magnétiseurs, l'auteur ayant fait preuve d'une grande indépendance en adressant aux uns et aux autres les reproches qu'ils méritaient.

Comme lui, nous désirons vivement voir tomber le mépris que professent les facultés à l'égard du magnétisme humain et triompher les idées exprimées dans *le Magnétisme devant la loi*.

PAPUS.

*
* *

Medjour, par CHARLES GRANDMOUGIN. — *La main du Général Boulanger*, par A. BUÉ. 1 vol. 2 fr. Dentu éditeur.

Medjour est un conte où dans une soixantaine de pages l'auteur résume les principales données de la Science Occulte.

L'histoire, merveilleuse, comme tout ce qui dépasse le monde matériel, est très attachante et M. Charles Grandmougin exprime les vérités sublimes de l'Occultisme dans un style élégant, poétique, tantôt d'une fraîcheur de printemps, tantôt d'une élévation où l'on reconnaît l'écrivain de race, l'artiste.

Nous assistons à l'initiation d'un jeune Français par un adepte hindou qui, possédant à fond tous les secrets de la Magie et dominant par sa volonté les forces de la Nature, lui montre d'abord l'humanité telle qu'elle est, avec ses vices, avec les véritables sentiments de sa femme, de ses amis, de ses parents ; puis il le conduit dans l'Au-delà et lui fait voir, réincarnées suivant leurs actes, les âmes des puissants de la terre, des conquérants, des orgueilleux, des humbles, des petits. Enfin, après lui avoir fait connaître les suprêmes Edens, il l'emmène dans le Thibet où il entrera dans la vie réelle « qui est celle du vouloir suprême et de la pensée ».

Dans ce récit dont je n'ai fait que donner un faible aperçu, quelques pages sont admirables d'art et de vérité, surtout celles où l'auteur nous montre sous une forme symbolique les tendances de notre société sans but vers un état d'inanition qu'il nomme cruellement « le phalanstère de la stupidité idéale ».

Telle est cette œuvre de lumière plus capable que les traités trop scientifiques, trop profonds, de faire pénétrer dans les masses, sous une forme attrayante, les théories si belles de la science occulte, de faire entrevoir les régions prodigieusement sublimes où elle pourrait élever ses adeptes fidèles, désintéressés et épris du seul amour de leurs semblables. C'est une œuvre de véritable occultiste en même temps que de très habile écrivain.

*
*
*

Une préface spirituelle de Théodore Cahu expose comment M. Bué a été amené à étudier la main du fameux général, si populaire à un moment, presque oublié aujourd'hui.

L'étude de chiromancie est très sérieuse ; tous les signes kabbalistiques sont longuement expliqués. Je crois assez à la chiromancie qui, personnellement, m'a donné d'excellents résultats, pour ne pas rire des prédictions que renferme ce livre, surtout en considérant que jusqu'ici l'auteur a presque dit vrai en prédisant au général de grands succès pour le début de l'année 1889 et une période plus difficile à la fin ; mais, pour l'avenir, j'aurais plus de confiance dans une méthode différente de la méthode traditionnelle employée avec tant de science par M. Bué, méthode due à la sagacité de mon ami Papus et dont il a tiré de merveilleux effets. Sans faire le procès de la chiromancie de l'auteur, qui possède à un très haut degré le sens occulte et a acquis dans la pratique de l'occultisme une juste réputation, je crains bien que les événements ne démentent fâcheusement sa prophétie et que, en 1894, le général ne soit pas au pouvoir. Je désire vivement pour la chiromancie et pour lui-même qu'il ait dit vrai, persuadé, d'ailleurs, que le contraire n'infirmera pas la valeur de notre science dont le premier enseignement est :

Astra inclinant, non necessitant.

LUCIEN MAUCHEL.

*
*
*

Nous apprenons la fondation d'une nouvelle Agence destinée à rendre de grands services à Paris qui pense, écrit, travaille, invente, etc., enfin au tout Paris qui s'intéresse à ce qui s'imprime chaque jour dans tous les Journaux du monde. — Le Courrier de la Presse, 19, boulevard Montmartre, A. GALLOIS, Directeur, communique les extraits de tous les Journaux sur n'importe quel sujet.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

L'inauguration des conférences données par le groupe indépendant d'études ésotériques s'est faite le 18 décembre dernier. Plus de cinquante personnes avaient répondu à l'appel de *l'Initiation* et prenaient place dans le charmant salon orné, pour la circonstance, de tableaux divers représentant le symbole de toutes les sociétés d'initiation en relatant les faits les plus importants du mouvement ésotérique dans ces dernières années.

M. Papus a fait une conférence sur l'utilité de la science occulte et son importance pour les savants, les littérateurs et les artistes. Après une suspension d'une demi-heure, M. Lucien Mauchel a décrit les progrès accomplis par nos idées pendant l'année 1889. Stanislas de Guaita a présidé toute la seconde partie de la soirée.

Les nombreux invités se sont séparés à onze heures et demie en se donnant rendez-vous pour la prochaine soirée qui aura lieu dans le courant de janvier.

Rappelons que tous les abonnés de *l'Initiation* reçoivent sur leurs demandes une carte de membre associé du groupe.

Le groupe compte à l'heure actuelle plusieurs centaines de membres associés, et quatre-vingt-deux membres actifs et titulaires tant à Paris qu'en province.

S'adresser pour tous renseignements par lettres à M. Lucien Mauchel à la rédaction de la Revue, en joignant un timbre pour la réponse.

NOUVELLES DIVERSES

Brillante matinée conférence le 2 décembre à la *Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes.*

M^{me} Raymond Pognon a parlé très élégamment sur l'arbitrage. Après elle M. Frédéric Passy a enlevé les bravos enthousiastes de l'auditoire en énumérant les progrès considérables des sociétés d'arbitrage dans ces dernières années. La colonie américaine et une grande partie de la colonie russe assistaient à cette fête tout intime.

*
**

Le colonel Olcott, président de la Société Théosophique, a quitté l'Europe le 2 janvier. Assez sérieusement malade, il retourne dans l'Inde.

*
**

L'Initiation commencera dans son prochain numéro deux études de la plus haute importance.

L'une, de notre rédacteur STANISLAS DE GUAITA, traite des forces qu'on peut mettre en action dans la Magie pratique; titre : *Les Mystères de la Solitude* (liv. II, chap. 2, du *Serpent de la Genèse*).

L'autre, de notre rédacteur MARCUS DE VÈZE, est un grand travail absolument inédit et du plus haut intérêt sur l'*Egyptologie sacrée*.

Un aperçu historique, suivi d'une série de chapitres sur l'écriture Égyptienne et ses divisions, l'origine de cette écriture, les différents caprices des signes; sur la signification des diverses figures, sur la Numération, forme la première partie.

La deuxième partie étudie le Papyrus, les Livres d'Hermès, l'Art sacré et l'Occultisme. La troisième et dernière partie étudie la Religion, les mythes, le culte, la psychologie, les animaux sacrés, les végétaux sacrés, les castes, les embaumements et les momies, les funérailles, le livre des Morts et le livre des Panifications. Nous ne doutons pas du succès de ce travail remarquable qui fait le plus grand honneur à Marcus de Vèze, dont l'éloge n'est plus à faire. De nombreuses figures faciliteront la compréhension de ce travail.

*
**

PRIME GRATUITE A NOS ABONNÉS

On raconte partout des faits extraordinaires : ici c'est l'entraînement de la suggestion ou la vue à distance sans le secours des yeux ; là, le compte-rendu officiel d'une opération chirurgicale faite sans douleur dans le somnambulisme ou de maladies réputées incurables guéries par le Magnétisme. Nié hier encore, le *Magnétisme* est affirmé aujourd'hui par les savants et tout le monde veut être renseigné sur sa valeur.

Ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit d'être agréable à nos lecteurs, nous venons de nous entendre avec le *Journal du Magnétisme*, organe mensuel de la *Société magnétique de France*, dont l'abonnement est de 7 fr. par an, pour que cet intéressant journal soit servi à titre de PRIME ENTièrement GRATUITE à tous nos abonnés nouveaux et à nos réabonnés, pendant la durée de leur abonnement.

Pour recevoir cette prime, en faire la demande à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris, en y joignant sa quittance d'abonnement.

Articles signalés à nos lecteurs

DANS LES PRINCIPALES REVUES D'OCCULTISME (I)

La Revue Théosophique (n° 9). — Plan actuel dans le plan Physique, par GUYMIOT. — (N° 10 :) Pourquoi je devins théosophe, ANNIE BESANT et note sur le Christianisme par la COMTESSE D'ADHÉMAR.

*
* *

L'Aurore (n° 12, décembre 1889). — La Théosophie ou

(1) *L'Initiation* est la seule revue qui publie chaque mois une Revue complète de la Presse occultiste en signalant les articles les plus intéressants ; le nombre de ses collaborateurs lui permet de donner à ce travail toute l'importance qu'il comporte.

la Sagesse Divine, FRANZ HARTMANN. L'Occulte ou la Théosophie Scientifique, LADY CAITHNESS.

*
**

L'Etoile, d'Avignon (N° 11, janvier 1890). — La Passion (poésie), ALBER JHOUNEY; Christianisme ésotérique et social, ABBÉ ROCA.

*
**

L'Etoile annonce qu'elle comprendra désormais trois parties : 1° Une partie Kabbalistique; 2° Une partie socialiste; 3° Une partie expérimentale et Spirite. Souhaitons tout le succès qu'ils méritent à nos frères en ésotérisme.

*
**

La Religion laïque (de Nantes). — Quelques mots d'explication sur la Religion Universelle, CH. FAUVETY.

*
**

La Rénovation, organe de la conciliation sociale et des doctrines d'association. — La Législation détaillée et la Sociologie, HIPPOLYTE DESTREM.

*
**

La Chaîne magnétique. — Très curieux article sur la Disparition de l'huissier Gouffé, décrite par une somnambule, M^e L. AUFFINGER.

*
**

Le Lucifer (de Paris). — Une Revue mensuelle qui porte sur sa couverture un titre *emprunté* à une revue de Londres un cachet, *emprunté* à la Société théosophique, des lettres sanscrites *empruntées* à feu le *Lotus*, vient de paraître chez Sauvatre. Cette revue prêche la Fraternité humaine à coups de trique. — Son premier numéro prend à partie cinq ou six personnalités parisiennes dans une série d'articles *non signés*. Le gérant s'appelle PAILLE; on a oublié ses titres nobiliaires (Comte Homme de). Son blason orne cependant la couverture en guise de

nom de directeur. Espérons que le second numéro de cette aimable revue nous dévoilera le nom de la haute personnalité qui écrit à elle seule six articles ennuyeux de suite.

*
* *

A lire dans la *Revue Spirite* : les offices Bouddhiques à l'Exposition, par AUGUSTIN CHABODEAU, et la suite de la savante étude de MARCUS DE VÈZE : L'Intolérance religieuse à travers les siècles.

*
* *

Dans le numéro d'octobre de la *Revue Maçonnique*, M. SCHÆFFER répond à Papus dans une lettre sur le symbolisme dans la Franc-Maçonnerie.

*
* *

L'Alliance scientifique contient un bel article de M. LÉON DE ROSNY intitulé : Une nouvelle évolution des études ethnographiques.

*
* *

A lire dans les nos 62 et 63 du *Bulletin des sommaires* les intéressantes causeries de M. CH. M. LIMOUSIN.

*
* *

La *Revue Socialiste* contient une étude très sérieuse de BENOIT MALON : La Protestation communiste dans le passé.

*
* *

M. AUGUSTE JEHAN, directeur du *Courrier de Versailles et de Seine-et-Oise*, consacre, dans le n° du 22 décembre, une longue et remarquable étude au livre de M. Raymond Maygrier : Les Dystères du magnétisme.

*
* *

A lire dans le *Bâtiment* du 8 décembre une profonde étude sociale de M. ERNEST BOSCH : Le pire des fabricants, c'est l'Etat.

*
* *

Le *Journal d'hygiène* du 14 novembre a publié un travail

intéressant de notre collaborateur ROUXEL : Le Principe de population.

*
**

ÉTRANGER

Luç y Verdad, filosofico y social, paraissant le vendredi de chaque mois à La Plata (République Argentine). Journal fort intéressant dirigé par H. GERGOIS et défendant les principes de l'occultisme.

*
**

Nous n'avons pas reçu le *Lucifer* (de Londres) depuis deux mois. Cette ennuyeuse revue aurait-elle cessé de paraître ?

*
**

Revista dos Studios psicologicos, mensuel. Barcelone, (Calle de Pallais). Revue de spiritisme fort intéressant.

*
**

The Theosophist, a Magazine of oriental philosophy art, Litterature and Occultism, Madras. Th. Duvelles of the threshold, by F. HARTMANN; A study in esoteric christianity, H. A. V. — (La plus intéressante des revues théosophiques.)

ŒUVRES REÇUES

L'Union Spiritualiste de Liège publie pour 1890 un almanach des plus intéressants que nous recommandons chaudement à tous nos lecteurs. Ce petit livre contient des citations et des extraits fort intéressants de nos plus grands écrivains en faveur du Spiritualisme. L'exemplaire coûte 0,15 c.; les 25 exemplaires 3 fr. S'adresser à M. Gaston Duparque, 39, rue Bourbon, Liège (Belgique).

*
**

Le Théorème des Parallélogrammes des Forces démontré erroné (avec figures), par GIUSEPPE CASAZZA, livre italien édité à Brescia. Nous ferons notre possible pour en faire un compte rendu.

*
**

Histoire Nationale des Gaulois sous Vercingétorix, par ERNEST BOSCH et L. BONNEMÈRE, avec 160 gravures dans le texte. Firmin Didot.

*
..

Esther à Saint-Cyr, comédie en un acte en vers, de notre collaborateur JULES DE MARTHOLD, représentée à l'Odéon le 21 décembre 1889. — Trin et Stoik, éditeurs, Palais-Royal.

*
**

J.-A. RICOURD, *Étude sur la grande république américaine*. 1 vol. 3 fr. 50. Beaudelot, éditeur.

*
**

Plutarque international des Femmes. — La Bibliothèque internationale des Œuvres des femmes, à Paris, sous le patronage de S. M. la Reine de Roumanie, Carmen Sylva, de S. M. la Reine de Portugal, de S. A. R. la Princesse Christian de Schleswig-Holstein, et dirigée par M^{lle} A. de Wolska, publie un *Plutarque international des Femmes*.

Ce livre contiendra les détails biographiques les plus importants des femmes contemporaines, *vivantes* : écrivains, compositrices, musiciennes, artistes lyriques ou dramatiques, peintres, sculpteurs, etc., du globe entier et de toutes les nations ou nationalités de la terre, et sera orné des portraits d'un grand nombre de femmes célèbres.

Le Plutarque international des Femmes sera édité à Paris, et seulement en langue française.

Répandu partout, ce livre fera connaître dans le monde entier celles dont il contiendra les détails bio-

graphiques et sera par suite de la plus grande utilité pour la diffusion de leurs œuvres, attendu qu'il indiquera le lieu exact de leur séjour.

Le *Plutarque international des Femmes* constitue donc un livre indispensable à toutes les sociétés, entreprises ou personnes de la terre qui ont un intérêt professionnel à connaître l'adresse et les œuvres des femmes écrivains, compositrices, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques ou lyriques, etc.

Ce livre sera rédigé par des écrivains français ayant tous fait leurs preuves et honorablement connus.

Le Rédacteur en chef du *Plutarque international des Femmes*, à Paris, est M. PAPUS, directeur de l'*Initiation*.

La Rédactrice en chef du *Plutarque international des Femmes*, à Vienne (Autriche), est M^{me} SIDONIA GRUNWALD-ZERKOWITZ, VI Stumpergasse 30, Vienne.

L'éditeur du *Plutarque international des Femmes* est la Bibliothèque internationale des œuvres des Femmes (directrice, A. DE WOLSKA), 21, passage Saulnier, rue Lafayette, Paris.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort du frère de notre collaborateur Donald Mac Nab, le poète

MAURICE MAC NAB

décédé à l'âge de trente-trois ans, à Paris. Nous nous associons de cœur à la douleur de toute cette famille si cruellement éprouvée.

La maladie régnante est cause du retard dans la publication de la Revue.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

VIENT DE PARAÎTRE

Dr FOVEAU DE COURMELLES

Lauréat de l'Académie de Médecine
Licencié en droit, Licencié ès-sciences physiques
Licencié ès-sciences naturelles

LE MAGNÉTISME

DEVANT

LA LOI

Prix 1 »

CARRÉ, Éditeur

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef: Victor TISSOT

L'Écho de la Semaine publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement: **6 fr. par an**, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de l'*Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gauthier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Euréka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jaccoliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhouney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur **GARRÉ** se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION: 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries de l'Odéon</i>	<i>12, Boulevard des Italiens</i>	<i>14, rue Auber LELIÉGEOIS gérant</i>	<i>Rue de Marengo</i>
---------------------------------	---------------------------------------	--	-----------------------

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36^{bis}, avenue de l'Opéra, 36^{bis}
H. FLOURY, GÉRANT

CHACORNAC
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Occulte y sont en vente et aux meilleures conditions.

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPIE

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices, manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *l'Initiation* sont exécutées par les procédés de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études



**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**

6^{me} VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 5 (Février 1890)

Avant-propos: *Le Remords* (L'affaire Gouffé)..... **Papus.**
(p. 97 à 100.)

PARTIE INITIATIQUE... *Les Mystères de la Solitude*..... **Stanislas de Guaita**
(p. 101 à 125.)

**PARTIE PHILOSOPHIQUE
ET SCIENTIFIQUE...** *L'Égyptologie sacrée.* **Marcus de Vèze.**
(p. 126 à 156.)

Bibliographie: *L'Ago-
nie d'une Société* ... **Julien Lejay.**
(p. 156 à 158.)

PARTIE LITTÉRAIRE... *Hespérus* (suite) **Catulle Mendès.**
(p. 159 à 162.)

L'Elixir de vie (suite). **Jules Lermina.**
(p. 163 à 185.)

Groupe indépendant d'Études ésotériques. — La Revue d'Hypnologie. — Revues et Journaux. — Nouvelles diverses. — Livres reçus. — Nécrologie.

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spirituelle dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un *même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte,

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux dames et aux demoiselles ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE .

F. CH. BARLET, M. S. T. \hat{N} — STANISLAS DE GUAITA, S.°. I.°. \hat{N}).
— GEORGE MONTIÈRE, S.°. I.°. \hat{N} — PAPUS, S.°. I.°. \hat{N} — JOSÉPHIN
PÉLADAN, S.°. I.°. \hat{N} .

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F.°. BERTRAND, VÉN.°. — RENÉ CAILLIÉ. — G.
DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — FABJUS DE CHAMPVILLE. — D^r FOVEAU DE
COURMELLES. — JULES GIRAUD. — E. GARY. — HENRI LASVIGNES.
— J. LEJAY. — DONALD MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. —
NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE NUS. — G. POLTI. — Le Magnétiseur
RAYMOND. — Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — HENRI
WELSCH. — OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN
MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — EMILE MICHELET. — GEORGE
MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — PAUL MARROT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT
DE LA VILLEHERVÉ.

*

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Société pour l'étude de la Science Occulte Théorique et Pratique dans toutes ses branches et indépendamment de toute école.

BUT

1° *Faire connaître*, autant que possible, les principales données de la Science Occulte dans toutes ses branches.

2° Former des *Membres instruits* pour toutes les Sociétés s'occupant d'occultisme (Rose-Croix, Martinistes, Francs-Maçons, Théosophes, etc., etc.)

3° Former des *Conférenciers* dans toutes les branches de l'Occultisme.

4° Étudier *les phénomènes* du Spiritisme, du Magnétisme et de la Magie théoriquement et pratiquement.

Pour faire partie de la Société il suffit d'être abonné d'un an de *l'Initiation*, ou bien de payer un droit d'entrée de Cinq francs et de faire une demande d'admission.

Tout membre de la Société a droit d'assister aux Conférences et aux Cours et reçoit en communication les livres qui peuvent lui être utiles.

Les Statuts détaillés sont communiqués aux personnes qui en font la demande.

Pour tous renseignements s'adresser par lettre à **M. Lucien MAUCHEL**, rédaction de *l'Initiation*, 14, rue de Strasbourg, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.



LE SEPTENAIRE KABBALISTIQUE

AVANT - PROPOS

AVIS

Beaucoup de lecteurs parcourant *l'Initiation* pour la première fois nous ont fait des remarques dont nous devons tenir compte.

Ceux qui lisent la revue depuis longtemps savent fort bien que la division des matières est faite de manière à satisfaire tous les chercheurs. *La partie initiatique* écrite par les initiés pour les initiés est souvent fort abstraite pour les lecteurs profanes, et c'est naturellement par cette partie initiatique qu'ils commencent la lecture.

Aussi avons-nous décidé de placer en tête de chaque numéro une petite étude de trois ou quatre pages au plus et d'un caractère tout d'actualité autant que possible. Cette étude servira de transition entre le monde profane et la partie initiatique elle-même ; nous sommes assurés que nos lecteurs et surtout nos lectrices nous sauront gré de nos efforts pour mettre l'Occultisme à la portée de tous, anciens ou nouveaux.

Le Comité de rédaction.

LE REMORDS

(L'AFFAIRE GOUFFÉ)

UN événement qui vient de préoccuper tous les psychologues de la presse quotidienne remet en cause la question du *remords* : nous voulons parler de Gabrielle Bompard et de son action peu explicable pour beaucoup de philosophes.

Une jeune femme quelque peu nerveuse (d'un tempérament N. S. d'après la théorie de MM. Polti et Gary), pouvant presque sûrement échapper à la justice, vient d'elle-même se livrer *sans trop savoir pourquoi*.

Il serait hasardeux de prétendre que le remords entre pour quelque chose dans cette action. Cependant un peu de réflexion semble conduire assez logiquement à cette idée. Il faut en effet bien comprendre ce qu'on entend par ce terme de remords avant d'entrer dans aucune explication complémentaire.

Généralement le remords est conçu comme un état de malaise qui hante le criminel jusqu'au moment où il se décide à avouer son crime. Cet état est d'origine psychologique et touche par bien des points aux études de pathologie mentale, chères à beaucoup de nos *hypnotiseurs* actuels.

Quelle est la cause de cet état particulier ? L'occulte donne une explication fort originale à ce sujet.

Nos *idées* deviennent, dès qu'elles sont exécutées,

des ÊTRES RÉELS : êtres invisibles agissant invisiblement, mais sûrement sur l'homme.

Ces êtres sont bons ou mauvais suivant le genre d'idée; ils vivent, de par leur fusion avec une des forces inconscientes de la nature (un élémental), plus ou moins longtemps, suivant la force cérébrale qui leur a donné naissance.

Pendant qu'ils vivent, ils se nourrissent de notre propre vitalité et agissent sur nous par l'intermédiaire du système nerveux inconscient (grand sympathique).

Le remords est la manifestation d'un de ces êtres, être d'autant plus puissant qu'il peut être *vitalisé* encore davantage par l'influence occulte de la victime. Ce remords peut donc agir de deux façons :

1° Le criminel se rend compte de la hantise dont il est l'objet, *il souffre* sans savoir exactement le siège de sa douleur, quoiqu'il comprenne parfaitement l'*origine* même de cette douleur. Le remords est alors *conscient*.

2° Le criminel subit *inconsciemment* l'influence des êtres invisibles qui l'entourent ; et si ce criminel est faible de caractère, comme une Parisienne en général, et nerveux par surcroît, il obéit, sans s'en rendre compte, aux impulsions du monde invisible qu'il porte en lui et qui l'entoure.

C'est ce second cas qui s'appliquerait à Gabrielle Bompard.

Il y a bien des points curieux dans cette affaire Gouffé.

Avez-vous réfléchi à cette chose singulière qu'alors

que le cadavre de Millery avait été considéré comme un inconnu vulgaire et, de ce fait, jeté avec trois autres dans une fosse commune, un garçon d'amphithéâtre eut l'idée de lui mettre un *chapeau*. Pourquoi cette idée de mettre une coiffure à un des trois cadavres, et justement à celui-là?

Ceux qui savent que *le hasard n'existe pas* pourront méditer sur ce point.

D'où vient aussi que le chef de la sûreté ait été hanté par l'idée qu'il n'avait pas vérifié l'existence ou la disparition d'une mollaïre de cet inconnu de Millery, à tel point qu'il retourna là-bas, qu'il fit déterrer le cadavre (reconnaissable au fameux chapeau) et qu'il constata avec étonnement que son idée était juste et qu'il avait eu raison d'obéir à *l'obsession*.

N'oublions pas non plus que la *Lanterne* avait publié *quatre mois à l'avance* les révélations d'une somnambule annonçant que les assassins se livreraient au *mois de janvier*, ce qui a eu lieu. Cette somnambule est M^{me} veuve Auffinger, la mère du directeur de la *Chaîne Magnétique*.

Voilà de bien curieuses explications, n'est-ce pas? Elles paraîtront à tous les hommes de bon sens dignes d'un pensionnaire des petites maisons. Songeons toutefois qu'elles ont le mérite de chercher à expliquer quelque chose alors qu'on affecte, de nos jours, de ne rien expliquer que par des mots inexplicables eux-mêmes, et voyons les applications qu'a faites de cette donnée occulte Stanislas de Guaita dans l'étude suivante.

PAPUS.



PARTIE INITIATIQUE

Les Mystères de la Solitude

(" LE SERPENT DE LA GENÈSE ", LIVRE II, CHAP. 2)

LA neuvième clef du Tarot ouvre à l'intelligence affranchie les mystères de la solitude.

Un ermite à barbe inculte, la main gauche appuyée sur sa canne, se guide aux clartés d'une lanterne qu'il soulève de la droite et dissimule un peu sous les plis de son large manteau. — Voilà l'emblème.

Le sens en est multiple, comme celui de tous les hiéroglyphes. Nous nous attacherons à la signification moyenne, celle qui se propose naturellement à l'esprit. Néanmoins, dans la sphère même où notre interprétation se limite, le pantacle peut s'éclairer de deux jours très différents, selon qu'on l'envisage de deux points de vue opposés.

L'ermite symbolisera toujours le solitaire ; mais cet ermite peut être un sage — ou un fou.

Sage, il s'isole dans sa science et sa pureté ; drapé de la bure de sa vertu sereine, il brave toutes les contagions du dehors. Mais plein de sollicitude envers ce monde imparfait d'où il s'exile, et par égard pour les yeux faibles qu'aveuglerait une trop éblouissante lumière, il cache aux trois quarts le foyer rayonnant du Vrai sous son manteau de prêtre, qui n'en laisse prudemment filtrer que des rayons affaiblis. Son bâton à sept nœuds, — emblème du Critérium infailible que confère à l'initié l'intelligence du Grand Arcane, — son bâton figure la verge de Moïse, la baguette des miracles, la crosse du parfait évêque ; c'est le sceptre de l'Unité-synthèse.

Autre version : Un fou protège à grand'peine la flamme vacillante de sa pauvre lanterne, lumière illusoire et décevante qu'éteindrait d'emblée le moindre souffle de cet instinct collectif des foules, qui a nom : le sens commun. C'est que l'insensé a peuplé sa solitude d'hallucinations fugitives comme le rêve, de visions mensongères auxquelles son vouloir peut seul prêter un semblant d'existence, son obstination une apparence de durée. Il végète ainsi, cloîtré dans un séminaire de fantômes, dans un monde de formes vaines et vides qu'il prend pour la réalité ; se fiant au faux jour de son système *a priori*, dont la lanterne est le symbole. La canne ? ne figure-t-elle point sa logique de maniaque, puissante, encore que dévoyée ; sa déraison toujours méthodique et les artifices où son imagination se dépense sans s'épuiser jamais, pour prolonger l'illusion, et pouvoir se mentir à elle-même avec une conviction de jour en jour plus affermie ?..

Parlons du fou d'abord, nous voulons dire : du *sorcier*. Cet homme vit seul d'habitude. Redouté des uns, bafoué des autres, odieux à tous, la vie commune lui est un supplice ; il l'évite le plus qu'il peut.

Mais l'état de société étant pour l'homme une condition normale, organique, presque absolue, de l'existence, le sorcier ne fuit ses voisins, parmi lesquels il serait une exception monstrueuse, que pour se créer à l'écart une compagnie d'êtres décriés, suspects et hideux comme lui.

Là se révèle la raison majeure de ces assemblées toujours excentriques, souvent criminelles, que nous avons dépeintes d'après la légende.

On ne saurait mettre en doute l'effective réalité de ces nocturnes réunions de malfaiteurs et de nécromanciens ; maintes fois la sorcellerie y servait de prétexte et de couverture à des forfaits moins pittoresques, comme ailleurs nous l'avons noté. Mais les adeptes qui ne pouvaient se rendre en corps à la *synagogue* y allaient en esprit : *te! sorcier fréquentait communément les sabbats sans quitter son lit et son fauteuil.*

A l'appui de cette opinion, le philosophe Gassendi nous a conservé le détail d'une aventure bien remarquable et dont la portée n'échappera sans doute à personne.

Comme il se promenait par la campagne, il aperçut un groupe de manants furieux qui entraînaient brutalement un malheureux berger, ligotté dans d'étroites courroies. Gassendi s'en émut et s'informa. — C'est un sorcier, lui dit-on ; nous l'avons surpris en

flagrant délit de sortilège; de ce pas nous l'allons livrer au magistrat.

L'homme de science les en dissuada vivement.

— Conduisez-le chez moi : je veux voir... je veux l'interroger seul à seul.

Les paysans vénéraient Gassendi, connu pour ses bienfaits dans tout le pays d'alentour. Ils n'eurent garde de rien objecter à cet ordre, et, quand ils se furent retirés :

— Fais ton choix, dit Gassendi : tu vas tout avouer et jete donne la clef des champs ; si tu refuses, la justice aura son cours.

L'homme tout tremblant d'une si chaude alerte n'avait nulle envie de lier connaissance avec ces messieurs du Parlement : on brûlait encore, à cette époque-là, pour crime de sorcellerie. Il commença donc sans hésiter la plus étrange confession.

— Je suis sorcier depuis trois ans, Monsieur, et deux fois la semaine je me rends au sabbat... C'est affaire d'avaler si peu que rien d'un extrait balsamique. A minuit, paraît le Malin, sous l'apparence d'un bouc monstrueux ou d'un chat géant aux ailes de ténèbres ; il s'envole, après vous avoir chargé sur ses épaules.

— Tu me donneras de ce baume, répliqua Gassendi sans s'émouvoir. L'expérience me paraît originale, j'en veux courir la chance... bref, je compte te suivre au sabbat.

— Qu'à cela ne tienne, mon maître ; j'y dois aller ce soir même ; nous cheminerons de compagnie !

En attendant l'heure fatidique, le berger, plus à son

aise, fit au savant la description circonstanciée des lieux incultes où Satanas convoquait ses féaux ; il avoua les plus hideuses débauches, peignit d'ignobles accouplements et d'infemales agapes. Nous ferons grâce au lecteur de ces détails qu'il a pu lire au Chapitre II : une réédition de ce genre paraît inopportune ; c'est vraiment assez d'une fois. Au sabbat, — et surtout dans l'imagination polluée de ceux qui s'y rendent en fait ou en esprit, — l'obscène le dispute au grotesque et l'horrible au pitoyable.

A l'heure dite, le sagace philosophe reçut sans sourciller sa part du balsamique extrait, qu'il fit mine de prendre ; le berger avala la sienne en conscience et ne tarda guère à s'endormir d'un sommeil rauque et fort agité. Sa face se congestionna vivement ; d'incompréhensibles paroles s'exhalèrent de sa bouche, entrecoupant par saccades sa respiration sifflante et pénible. Gassendi observait et notait à mesure.

Au réveil, le pauvre hère félicita celui que désormais il croyait son complice, et, l'interpellant avec une volubilité comique : — N'êtes-vous pas ravi de l'accueil de Léonard ? Il faut qu'il vous ait de suite reconnu grand clerc, pour vous avoir, dès la première fois, concédé l'insigne honneur de lui baiser le derrière...

Dans le cas observé par Gassendi, le sorcier avale un électuaire ; le plus souvent, avons-nous dit ailleurs, il se frotte le corps d'un onguent.

Tous les bouquins de magie superstitieuse donnent des formules de pommades hallucinatoires ; le libellé n'en varie guère. C'est toujours une axonge plus ou moins *diabolisée*, pétrie d'extraits de plantes narco-

tiques et de poudres aphrodisiaques (1). L'absorption cutanée de la drogue procure un profond sommeil, traversé de visions luxurieuses qui vont jusqu'à la folie, de sensations exaspérées qui simulent tous les contacts.

Autant d'hallucinations provoquées sans doute par le toxique, mais pourtant proportionnelles à la déprivation mentale du patient. D'inconscientes autosuggestions déterminent la direction de ces rêves impurs.

Il faut songer que, jusqu'au dernier siècle, la tradition classique des rites du sabbat fixait assez dans l'imagination populaire les diverses phases de ces réunions orgiaques, pour que le cerveau du somnambule les traduisît en un enchaînement d'images dont il reflétait la suite, à la façon d'une glace devant laquelle se déroulerait la scène entière.

Dans le sommeil, toute idée précise évoque immédiatement la forme qui lui est adéquate en morphologie analogique.

C'est un fait connu. — Le mot *Imagination*, pitoyablement travesti, détourné de son sens initial, semble

(1) Les suppositoires de jusquiame jouaient un grand rôle : l'*hyosciamus niger* passant — à tort ou à raison — pour cumuler toutes les vertus précieuses au nigroman.

Quant à la drogue d'usage interne, nous donnerons une formule dont nous sommes sûr, d'un effet prompt et véritablement miraculeux. Mais nous ne conseillerons à personne d'en faire l'essai.

℞: (Lunâ decrescente)

Succ: Cœnanth: crocat.	3 gram.	}	F. S. A.
Extract: Opii	10 —		
Extract: Nucis Bethel	5 —		
Extract: Pentaphyll	6 —		
Extract: Belladonæ	} aa — P. E. }	}	Pour 500 prises
Extract: Hyosciami			
Extract: Conii maculat.	25 —		
Extract: Cannabis	5 —		
Extract: Cantharid	5 —		
Saccharum pulveratum	Q. V.		

avoir été créé par un adepte. L'imagination, c'est le miroir où viennent *s'imaginer*, se réfléchir les *images* flottantes dans la lumière astrale. L'*intuition* est l'art de contempler (*intueri*) — à travers ces images évoquées dans le diaphane — les vérités d'ordre intelligible dont elles sont expressives.

Mais, indépendamment de ces phénomènes subjectifs, il en est qui présentent parfois une certaine objectivité : tels les faits de bilocation, dont nous avons signalé quelques-uns.

Ceux qui ont lu notre *Seuil du Mystère* n'ignorent pas la grande théorie de la Lumière astrale ; d'ailleurs le chapitre 1 de ce livre II donne une suite à ces révélations et les complète. Sans revenir sur les généralités qui se trouvent partout, rappelons aux curieux que le *Médiateur plastique* de l'homme, ou *Corps astral*, — ce substratum éthéré du corps physique, en un mot le Périsprit des docteurs du Spiritisme, — peut être projeté méthodiquement au dehors : il n'y faut qu'une volonté ferme et beaucoup d'entraînement.

A l'état normal, ce corps fluide est invisible ; mais il peut, en s'objectivant, se compacter dans une mesure plus ou moins accessible aux sens : soit qu'il obéisse à la toute-puissante volonté de l'adepte, ou qu'il se trouve dans certaines conditions peu fréquentes, que déterminent les variations de l'atmosphère hyperphysique dont notre planète est environnée.

Il devient visible alors, et présente même une résistance incroyable au toucher. La compaction offre parfois l'apparence parfaite, de stabilité et de cohésion qui est le propre du corps matériel : tous les sens de

l'observateur sont correctement impressionnés... Et qu'on ne fasse pas intervenir cette fameuse théorie de l'hallucination collective et concomitante de tous les spectateurs présents. C'est une hypothèse recevable, je l'admets, en présence de certaines productions fluidiques de nos médiums, quand telle personne distingue une forme précise, que telle autre voit une petite nuée grise ou blanchâtre, cette dernière absolument rien. — Mais en regard des faits que je vais décrire, une pareille explication ne mérite qu'un succès de fou rire.

Voulez-vous que nous prenions l'exemple de Katy King ? Nul n'est sans avoir ouï narrer l'apparition de ce fantôme, sa matérialisation positive, obtenue plusieurs fois la semaine, des années durant, non pas sur un théâtre par un médium, mais dans un laboratoire de chimie et par l'un des plus illustres savants que revendique l'Europe intellectuelle du XIX^e siècle, sir William Crookes ? Les universitaires en masse ont vilipendé ce génie ; d'aucuns même ont insinué qu'il était le compère de la fillette qui servait de médium.

Les faits scientifiquement enregistrés et classés par M. Crookes, dans l'ouvrage qu'il a mis récemment au jour : *la Force psychique* (Paris, Leymarie, 1886, in-12), fracassent à tel point toutes les catégories mentales de nos pauvres pédants du positivisme, et bouleversent si bien de fond en comble toutes leurs méthodes dites scientifiques, en trahissant à la fois l'insuffisance de leurs procédés d'enquête et le mal fondé de leurs critères, que tous les collègues de

William Crookes à la *Société Royale de Londres* ont poussé l'affolement jusqu'à se couvrir d'un ridicule éternel ! jusqu'à mettre en doute l'état mental et même jusqu'à suspecter la loyauté de l'inventeur qui, — en dehors de ses découvertes psychiques, — a conquis à la science tant et de si merveilleuses certitudes !

Quelques-uns à peine (conviés à la vérification scientifique des phénomènes, ceux-là avaient vu, touché, pesé, expérimenté !.. et même photographié l'apparition !), quelques *rare*s, — sont-ce les plus courageux ou les plus lâches ? — ont louvoyé, quand il s'est agi pour eux de déposer publiquement à la barre de l'opinion : ils réservaient leur jugement et déclinaient l'honneur de se prononcer.

Et le grand chimiste, qu'a-t-il répliqué, lui, aux insulteurs et aux incrédules ? — Ah ! je suis halluciné ? Et mes balances, et mes appareils photographiques, et mes enregistreurs, sont-ils hallucinés, eux aussi ?...

Mais sans pudeur de couvrir sa défaite, sans un mot de réponse à cette décisive objection, la logique de M. Prudhomme a rendu sa sentence en ces termes : *Ou cet homme est un imposteur, ou c'est un fou !*

Voilà donc votre salaire, la paye obligatoire qui vous attend tous, tant que vous êtes, boucs émissaires de la Vérité Sainte, prophètes de la Lumière nouvelle qui blanchit l'horizon ! expérimentateurs hardis, profonds penseurs, qui, en appliquant au monde hyperphysique les procédés mêmes de la science positive, avez établi l'inébranlable base d'un monument synthétique des connaissances humaines et posé la pre-

mière pierre du temple auguste où se célébrera, — l'heure est proche! — la réconciliation solennelle des deux sœurs ennemies : la Science et la Foi !...

— Pour me bien assurer que c'était une vraie femme, écrit M. Crookes, une femme en chair et en os, j'ai obtenu de Katy King de la prendre dans mes bras !...

Et, toujours indulgente et propice à tous les contrôles, cette Katy King se matérialisait de toutes pièces aux yeux de Crookes et devant les curieux qu'il admettait en son laboratoire : elle se compactait instantanément, tandis que son médium, dans un état d'absolue catalepsie, gisait sur un tapis ou sur un canapé.

Dans le *Fakirisme contemporain* (Paris, 1887, in-12), très curieux et très courageux livre, hardiment pensé, délicatement écrit, le docteur Gibier (1) donne la reproduction phototypique des clichés obtenus par William Crookes. L'une des épreuves nous montre groupés, — tous trois parfaitement distincts! — le savant, le fantôme et le médium. D'ailleurs le médium est une enfant brune et assez petite (M^{lle} Cook), et Katy, beaucoup plus grande, avait les cheveux presque blonds. Crookes en a coupé une mèche, qu'il garde, comme une pièce à conviction assez éloquente et une preuve péremptoire de ces matérialisations. Je cite textuellement la prose du grand chimiste : « Une boucle des cheveux de Katy,

(1) M. Gibier, professeur au Muséum, eut également l'honneur d'encourir l'excommunication majeure des savants officiels ; mais les foudres universitaires ne l'ont point pulvérisé : il se porte mieux que jamais, à tous égards, et surtout au point de vue de sa gloire.

« *qui est là sous mes yeux*, et qu'elle m'a permis de
« couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après
« l'avoir suivie de mes propres doigts jusque sur le
« haut de la tête et m'être assuré qu'elle y avait bien
« poussé, est d'un riche châtain doré. »

Non ! l'illustre découvreur de l'état radiant n'est ni un imposteur, ni un halluciné.

Reste l'hypothèse de la supercherie dont le savant aurait été dupe.... Je le demande, est-il un instant admissible qu'un homme du poids de M. Crookes, un investigateur scientifique de cette expérience, un savant de cette compétence en physique et en chimie, se soit laissé jouer, berner, mystifier par une enfant de quinze ans ? Et jouer plusieurs fois la semaine, pendant des années, dans son propre laboratoire, au milieu de ses instruments de contrôle expérimental, en présence d'amis également compétents, inaccessibles à toute illusion des sens et qui ont vu comme lui ? Non, c'est chose impossible à supposer.

Je crois sans restriction, pour ma part, à la réalité de ces phénomènes et je les estime scientifiquement vérifiés ; mais, attendu que jamais faits analogues ne se sont encore produits sous mes yeux, je me réserve d'en exposer ultérieurement la théorie occulte. Que peut-elle être au demeurant, cette théorie, sinon le développement logique et la déduction, jusqu'aux plus extrêmes conséquences, de celle qui m'a servi et qui doit me servir encore à expliquer les phénomènes dits fluidiques, — bilocations, dédoublements, objectivations incomplètes, — tels que moi-même j'en ai vu et étudié plusieurs ?

Je mentionnais tout à l'heure la faculté inhérente au *périsprit* (1), ou *double sidéral*, de se projeter hors du corps physique, de diriger sa locomotion, de se transférer aux lieux les plus lointains, tandis que ce corps reste en catalepsie ou du moins n'est plus animé que d'une vie automatique et en quelque sorte végétative.

Dans certains cas, il offre même à l'examen tous les symptômes d'une mort récente : la chaleur baisse très sensiblement ; la respiration cesse et le cœur ne bat plus, ou du moins c'est d'un si faible essor que ces deux fonctions deviennent imperceptibles à l'oreille la plus exercée.

C'est là ce que les occultistes appellent une *sortie en corps astral*. Si loin qu'il se soit envolé de sa prison de chair, le Périsprit reste toutefois lié à elle par une chaîne sympathique d'une exquise ténuité ; ce cordon ombilical est le seul qui rattache encore à sa matrice objective l'âme humaine (dont le Périsprit n'est que l'enveloppe fluidique et la partie la moins épurée). En resserrant soudain cette chaîne vitale, le corps fluidique peut rentrer dans le corps matériel ; mais si la chaîne vient à se briser, la mort est instantanée, foudroyante, comme une rupture d'anévrisme.

Cette expérience est chose grave : quelques précautions que l'on prenne, elle ne se tente jamais sans danger.

D'abord, le Périsprit qui rencontre en chemin une pointe métallique est sérieusement menacé : pour peu

(1) Faculté qu'il acquiert en se développant.

que sa substance soit entamée, le coagulat se dissout et la mort est certaine ; dans le cas même où l'objet aigu se borne à effleurer le fantôme, une part notable de sa vitalité est subitement soutirée par lui, comme l'électricité d'un nuage par la pointe d'un paratonnerre. Le corps astral court le même risque, en ce cas, que le corps matériel après une abondante hémorragie, — la syncope.

Mais d'autres dangers, d'un ordre plus étrange et plus mystérieux, menacent l'étourdi chercheur qui se hasarde à tenter une projection de sa sidéralité, sans s'être environné de toutes les garanties préalablement requises, pour mener à bien une aussi redoutable expérience...

Il faut bien convenir que, — mage ou sorcier, — celui qui la réussit réalise en soi-même un chef-d'œuvre d'équilibre, ou plutôt résume en sa personne une antinomie sans pareille. Mort et vivant tout ensemble, il subit à la fois deux conditions d'être contradictoires : l'objective ou *terrestre* et la subjective ou *posthume*.

Nous dirons d'abord les périls qui s'adressent au corps astral dénudé. — Quels dangers (plus effrayants peut-être) menacent le corps matériel laissé vide et inerté ? C'est-ce que nous exposerons ensuite.

Dès le sortir de l'enveloppe objective, le Périsprit se trouve entraîné à la dérive des ondes torrentielles qui encerclent la planète de leurs tourbillons : c'est le maëlstrom fluïdique (1) ; c'est נחש *Nahàsh*, le serpent d'עשייה *Ashiah* ; c'est le véhicule grondant de tout

(1) Ce que plusieurs initiés désignent sous ce nom : *les grandes roues noires*.

le *possible* qui voudrait *être*, de toutes les virtualités subjectives avides de s'objectiver, de toutes les âmes des diverses hiérarchies impatientes de s'incarner. Si le corps astral ne parvient pas à franchir ce fleuve impétueux, ou du moins à s'y diriger, il est perdu.

Il faut qu'il sache triompher de la succion d'יונה *Iónah*, de l'accablement d'ערב *Hereb*, résister aux deux forces *centrifuge* et *centripète* ; manifestations des principes occultes de l'*Espace éthéré*, *rayonnant*, où s'exerce l'influx de la vie, et du *Temps dévot*, *ténébreux*, qui gouverne le reflux de la mort !

La lumière astrale roule en ses ondes les mirages animés les plus repoussants, les plus terribles, les plus monstrueux : que la frayeur ou quelque passion vive envahisse soudain l'âme en sortie sidérale, le lien se rompt et l'âme ne peut plus rentrer.

Ce n'est pas tout. Dût-on m'accuser de folie, je veux tout dire.

Le véhicule du Potentiel en désir d'objectivité regorge donc, — et j'y insiste, — de formes parfois hideuses, que le pinceau de Goya serait impuissant à rendre dans toute leur horreur. Ces spectres, dont nous reparlerons, — êtres obscurés et déchus, semi-conscients et d'une intelligence limitée comme les *Elémentaux*, ou brutaux et inconscients comme les larves proprement dites, — veulent à tout prix s'incarner : ce sont les *Lémures* de tout ordre.

Dans le grand fleuve de l'existence subjective, se forment çà et là de petits vortex à l'aigu sifflement, prompts à se résoudre après un arrêt brusque : c'est

un être qui vient de s'objectiver, de s'incarner ; il a passé de puissance en acte.

Comment ? — Soit en animant l'ovule fécondé d'une femelle animale : le spectre s'est fait embryon ; sa virtualité d'extérioration progressive s'y exerce au gré des normes et détermine sa forme organique sur le patron du corps astral qui lui est propre ; après une gestation plus ou moins longue, il naît incarné dans une forme adéquate à sa nature, analogue et proportionnelle à son verbe intérieur... — Soit en s'engouffrant dans une effigie encore vivante, mais actuellement abandonnée et vide ; les larves, dénuées, comme nous le dirons, de principe morphique et d'essence individuelle, usent surtout de ce mode d'incarnation par surprise...

Conçoit-on la portée de cette éventuelle abomination ? L'expérimentateur téméraire, quand il veut réintégrer son corps, peut le trouver occupé par une larve, qui s'y est installée, a pris possession des organes, s'y est fortifiée, pour ainsi dire...

Alors, de quatre choses l'une :

Ou bien l'occultiste parvient à chasser l'ennemi et reprend la place d'assaut ; c'est l'*unique chance de salut* !

Ou bien, après avoir délogé l'intrus, la fatigue de la lutte ne lui laisse pas la force de réintégrer son corps physique ; et c'est la *mort*.

Ou bien il rentre sans avoir su expulser le fantôme : il doit se résoudre à vivre en partage avec lui ; c'est la *folie* ou tout au moins la *monomanie* (1).

(1) Les cas sont fréquents des êtres qui ont deux ou plusieurs personnalités bien distinctes.

Ou bien enfin, c'est la larve qui demeure maîtresse du champ de bataille ; elle végète dans ce corps, et c'est l'*idiotisme*.

.

Si vous êtes sage, lecteur ami, vous pouvez prendre ces quelques lignes pour le récit d'un cauchemar ; vous aurez même raison de hausser les épaules aux révélations qu'elles renferment : car elles n'expriment une réalité que pour les téméraires qui tentent Dieu et bravent la Nature, jusqu'à ambitionner de descendre vivants au Royaume de la Mort, et de rentrer dans la vie terrestre, après avoir bu dans une coupe mortelle l'eau dormante du *Styx*, mêlée aux flammes liquides du *Phlégéthon*.

Dans les sanctuaires de l'antique magie, derrière l'autel des dieux immortels, les mages, purifiés par de saintes ablutions et de rigides austérités, pouvaient, sous l'œil paternel de l'Hiérophante, réaliser, presque sans péril, cette œuvre théurgique. C'était même l'ultime épreuve de l'initiation au plus haut grade : une sorte de mort suivie d'une résurrection miraculeuse, et le vainqueur de l'épreuve se nommait devant le peuple : *Celui qui vit malgré la Mort*. C'est encore, dans l'Inde, la signification secrète attribuée au nom de l'initié *Dwidja*, ou *deux fois né*.

Mais que de garanties accumulées autour du néophyte ! Souvent il ne partait pas seul, mais un Mentor accompagnait et guidait ce Télémaque du Mystère, dans son voyage aux sombres bords. Puis sept mages expérimentés faisaient la chaîne sympathique autour du corps de l'absent ; à tout moment, pour peu

qu'un danger s'annonçât, ils pouvaient d'un effort le rappeler à l'existence.

Le dragon de feu qui garde la porte des mondes *au delà* n'était évoqué qu'à bon escient : on savait modérer le choc de son abord et l'effroyable étreinte de son baiser... Pour ce qui est des larves (qui deviennent lumineuses aux yeux clairvoyants quand les gagne le rut d'une imminente incarnation), on savait les disperser avec l'instrument requis (1), selon les rites.

D'ailleurs, enveloppé d'un vaste manteau de laine qu'on repliait trois fois sur lui, le corps cataleptisé reposait dans un état de complet isolement ; en aucun cas, il ne risquait d'être possédé (2).

L'on pense bien qu'à la suite de ces peintures, du reste assez peu encourageantes, nous n'allons pas livrer la formule du *Sésame, ouvre-toi*, qui donne l'accès du monde astral.

Nous estimons en avoir dit assez.

Bornons-nous à signaler pour mémoire l'existence du *vampire* et du *loup-garou*, deux modes particuliers de la *Bilocation magique* ou *Sortie en corps astral* ; l'étude de ces phénomènes cadrera parfaitement aux vi^e et vii^e chapitres, qui ont pour titres, l'un : *La*

(1) Un de nos vieux amis, M. Léon Sorg, magistrat dans l'Inde, nous a rapporté l'instrument sacré qui sert au Thibet à dissoudre ces coagulations malfaisantes de la lumière négative. Cette manière de lancer en cuivre ciselé présente à l'admiration du déchiffreur de pantacles toute une synthèse hiéroglyphique, révélatrice et de la doctrine des fantômes fluidiques et du mode de dispersion de ces fantômes. Nous en détaillons ailleurs la forme symbolique et la signification occulte.

(2) Le célèbre manteau d'Apollonius n'était pas autre chose. Ce mystique linceul a été conservé, à titre de symbole, dans le Rituel de l'Initiation Martiniste.

Mort et ses arcanes, l'autre : *Magie des transmutations*.

Il nous reste à effleurer d'autres mystères, plus logiquement attribuables au présent chapitre.

La solitude engendre tous les fantômes, et les amis des fantômes cultivent la solitude.

Ceux qui se cloîtent dans la retraite par haine de leur prochain obéissent à cet égoïsme radical (reflet de Nahâsh) que les Hindous désignent sous ce vocable : *Tanha*. C'est le principe de toute aberration et de toute perversité ; la perdition est au bout.

Le mage de lumière, lui aussi, recherche la solitude ; mais c'est pour mieux la fuir... Voilà qui a l'air d'un paradoxe ; il n'en est rien.

Quand le mage se résout à rompre ses attaches mondaines, c'est que pour lui la foule est un désert fait de multitude et qu'il a statué de vivre dans la communion des Saints, ou de s'élever dans l'apothéose de l'Esprit, jusqu'à l'état sublime de sérénité omnisciente en Dieu, bien connu des Hindous sous le nom, aussi calomnié qu'incompris en Occident, de *Nirvâna*.

Il n'est pas de moyen terme : on ne s'abstrait de l'humanité que pour vivre avec Dieu — ou avec Satan.

Aussi les anciens sages disaient-ils de la solitude que l'homme s'y trempe fortement et s'y fixe à jamais dans sa voie, droite ou tortueuse ; en un mot, qu'il en sort esprit de lumière ou esprit de ténèbres. Rien n'est plus vrai.

Dans la solitude, en effet, on vit face à face avec son

karma. L'atmosphère secrète des lieux déserts est éminemment réceptive d'un verbe, quel qu'il soit : la moindre pensée, le moindre vouloir, le moindre désir s'imprègnent dans la substance efficiente de l'*Aôr* (אור) ; ils s'y développent et s'y manifestent avec une merveilleuse intensité.

Ce sont autant d'êtres potentiels, générés au jour le jour, suivant les caprices de la pensée et des aspirations, et qui exercent à la longue sur leur auteur une influence répercutive que lui-même ne soupçonne pas.

Car le plus souvent, il n'a l'expérience que de la vie habituelle et mondaine.

Or, au cours de l'existence commune, les perpétuels échanges de fluides, d'idées, de vouloir, impriment à une personnalité des variations dans sa marche, des fluctuations dans son allure, des hésitations dans sa pensée... ; il n'est pas jusqu'aux convictions les plus assises que ne modifie peu à peu le souffle des ambiances. Le frottement use et polit insensiblement les tranchantes arêtes des individualités les plus anguleuses.

Mais, dans la solitude, l'homme ne subit aucune influence du dehors ; sa propre pensée, se repliant toujours sur elle-même, s'y repose avec complaisance et s'y réfléchit avec ivresse : aussi le solitaire affirme-t-il inébranlablement sa marche dans la direction où le portent ses habitudes cérébrales.

De toutes ces observations on peut déduire un axiome : c'est que l'isolement absolu qui trempe le caractère n'élargit point l'esprit : l'on s'y façonne indomptable, — incorrigible aussi.

Une légende rabbinique nous présente les larves comme des enfants de la solitude d'Adam rêvant à la femme archétype, avant que le Seigneur l'eût dédoublé pour donner naissance à Eve. Des éphialtes recueillaient ses confuses aspirations et leur donnaient une forme. Nous espérons qu'on nous entend.

Paracelse enseigne à son tour que ces sortes de fantômes sont engendrés abondamment, chaque fois qu'on laisse sécher au soleil des vêtements pollués. Son école ne fait en cela que reproduire l'opinion des anciens hiérophantes : une loi religieuse expresse interdisait aux anciens grecs d'exposer à la flamme de l'âtre les linges tachés de sperme ou de sang menstruel.

L'on aurait tort de croire que ces prohibitions fussent puérides et ces précautions vaines : le sang est un liquide mystérieux ; il déborde d'une vie emphatique, expansive et prompte à revêtir, dès qu'on répand son véhicule, toutes les formes imaginables. Les abattoirs et les amphithéâtres sont devenus de nos jours des séminaires de larves sans nom ; je ne souhaite point aux incrédules d'empoisonner leur atmosphère individuelle par la fréquentation de ces lieux tout dégoûtants de fantômes sanglants ; que de cas de folie n'ont pas d'autre cause !

L'idée est à l'intelligence ce que le sang est au corps ; aussi les cogitations passionnelles engendrent des spectres à foison : les pensées luxurieuses développent des fantômes de luxure ; les rancœurs inavouées de la jalousie déterminent de vivantes obsessions qui ravivent la plaie des cœurs envieux ; les aspirations déli-

rantes de l'orgueil génèrent des larves inspiratrices de vanité toujours inassouvie..., et ainsi des autres passions.

Ces diverses créations aôbiques sont la conséquence fatale et le juste châtement de tous les onanismes du corps, de l'âme et de la pensée. Elles vivent, ces coagulations de la lumière astrale; mais c'est aux dépens du pervers qui les engendra et qui doit les nourrir — comme le marque fort bien Eliphaz — de toute la sève de son cœur et de toute la substance de son cerveau: elles l'obsèdent, le harcèlent et le vampirisent sans merci. Et s'il demande aux livres de la Sagesse traditionnelle un moyen violent de s'en délivrer, ce n'est encore, hélas! qu'à ses risques et périls; car une si étroite solidarité le rattache à ces enfants de son délire, qu'il est sujet à se blesser lui-même en les dispersant. Nous traiterons, à propos du *loup-garou*, de ces effets répercussifs et mutuels, dont la réalité n'est que trop indiscutable...

Les médiums sont, pour la plupart, de pauvres valétudinaires, coutumiers sans le savoir d'un onanisme cérébral et qui marchent dans la vie escortés, obsédés, souvent dévorés par ces larves: elles ne se coagulent qu'en les épuisant, puisque c'est à eux qu'elles empruntent la substance plastique dont elles ont besoin, pour s'objectiver et devenir sensibles.

En somme, ce sont bien là les vrais, les seuls démons; car les esprits même le plus profondément sombrés dans les abîmes de la perversité ne sont pas tout entiers mauvais: tandis que les larves, — véritables mensonges de l'Être, blasphèmes incohérents de

la vie universelle, — se révèlent invariablement nuisibles et dénuées de toute conscience : il est donc permis de voir en elles d'équivoques incarnations de l'être abstrait qu'on nomme le diable ou Satan.

Formant pour ainsi dire autant d'appendices vampiriques des hommes dont elles remplissent l'atmosphère sidérale, elles sont dépourvues d'ailleurs d'existence individuelle et ne vivent que par autrui. Les kabbalistes les ont appelées des *écorces*, des *coques inanes* : *cortices*.

Il messierait fort de confondre ces larves avec les *élémentaux*, Essences spirituelles plus ou moins obscurées dans la nuit de la matière, Forces semi-intelligentes qui, remontant l'échelle biologique ou plus rarement la descendant (1), sont encore entraînées et ballottées aux torrents génésiques des trois règnes intérieurs : minéral, végétal, animal.

Compactions de la lumière au bleu (*Aóboth* אובות), les larves proprement dites sont des substances dépourvues de vie propre et d'individuelle entité. Pareilles au gui de chêne, elles n'existent que par autrui, ne subsistent qu'aux dépens d'autrui : vienne à leur manquer ce *support* ontologique (2), elles rentrent dans le non-être, dont elles sont comme des manifestations, — j'allais dire des anges, des messies.

Elles s'attachent à la façon des *sangues* : elles

(1) La descente (ou *mouvement involutif* des émanations de l'Esprit dans la matière) s'effectue sur le *plan astral* ; la montée (ou *mouvement évolutif*), sur le *plan physique*. Telle est la règle ; nous verrons ailleurs les exceptions.

(2) Les larves peuvent changer d'atmosphère individuelle ; mais jamais, encore un coup, elles ne peuvent vivre d'une vie propre.

mordent à même la sidéralité d'un être réel, s'en nourrissent, y pompent leur vie d'emprunt et leur virtualité d'objectivation éphémère, et, — parasites dépourvus (je l'ai dit) de type essentiel qui leur soit propre, d'étalon générique sur quoi se modeler une forme, — elles se concrètent sur le patron sidéral de l'être dont elles deviennent ainsi les reflets animés, les appendices lémuriens, les mirages furtifs...

Une larve dans votre atmosphère, — c'est pour vous le fantôme d'un très vague *Sosie*..., mais d'un Sosie qui vous énerve au physique et vous épuise, vous ébranle au moral et vous déprave, vous débilite à l'intellectuel et vous abrutit ! C'est pour vous une ventouse toujours avide de substance vivante, une vulve braquée sans répit sur le phallus de votre raison, une réceptivité qui aspire incessamment, pour se les approprier, les verbes viables auxquels votre esprit peut donner naissance.

La potentialité réceptive, — que déploient si puissamment les larves, — est le propre de la substance mercurielle négative (*aôb*), qui leur sert de véhicule et dont elles sont les coagulations.

Qu'on s'étonne à présent de cette anomalie, problème jusqu'à ce jour insoluble pour les physiologistes : je veux dire l'innocuité relative du coït même abusif, en regard de la prompte déchéance physique et mentale où tombent ceux qui s'adonnent aux vices *solitaires*. — *Mystère de la Solitude !*

Que dire de la fréquence de ces maladies de langueur si rapides, et de ces consommations si foudroyantes, qui traînent en quelques mois au tombeau

l'homme le plus vigoureux, la femme la plus excellemment constituée, dans les cas d'emprisonnement cellulaire? — Toujours *Mystère de la Solitude!*

Tous ces êtres sont victimes soit d'une invasion, soit d'une génération spontanée de larves dans leur atmosphère fluïdique.

On peut considérer les larves comme des agents destructeurs, des puissances de dissolution émanées d'*Héreb* (1), ou plus précisément voir en elles des missionnaires de Nahâsh : rivalisant d'incompréhensibilité, de vague et d'inconsistance, avec cet Être formidable, elles participent de sa nature équivoque. — illusoire et pourtant réelle (2), intermédiaire entre le conscient et l'inconscient, flottantes et ballottées de l'être au non-être.

Donc le mauvais solitaire — ou *sorcier* — génère en masse, au hasard de son inconscience, au caprice de ses passions, ces parasites vampiriques dont il est fatalement condamné à mourir tôt ou tard rongé : *les larves*.

(1) S'il est curieux d'approfondir ces théories, mon lecteur voudra bien comparer les chapitres 1 du livre second, 1 et 2 du troisième : alors il pourra se faire une idée de נַחָשׁ (*Nahâsh*), soit qu'on veuille y voir l'agent dualistique producteur du mal, ou l'instrument quaternaire des extériorisations ou des objectivations individuelles. Il comprendra quelle parenté lie קַיִן (*Kain*), le principe du temps, à ce mystérieux עֶרֶב (*Hereb*), facteur des désintégrations individuelles et des intégrations collectives; — cet *Hereb* qui est le bras déployé et la main constrictive de מוֹת (Mouth), l'Être accablant, dévorateur, dont le rôle providentiel est de ramener la diversité à l'unité, de réduire la circonférence au point central d'où jaillit le rayon qui la détermina, et de confisquer enfin les différenciations de la matière sensible, pour ramener les modalités particulières à l'homogénéité de la substance universelle et non différenciée. — C'est ce rôle providentiel de Mouth qui a inspiré aux auteurs du *Zohar* cette sublime pensée : *la mort est le baiser de Dieu*.

(2) *Nahâsh* n'existe point à proprement parler, et pourtant il est la source, la racine de l'existence matérielle.

Mais le bon solitaire — ou *mage* — opérant dans la plénitude consciente de son intellect et de sa libre volonté, donne méthodiquement naissance à des êtres potentiels, toujours bénéfiques, parfois conscients et même intelligents. Le mage est un vrai créateur dans les limites de sa sphère d'action, puisqu'il produit et développe, à l'instar de l'Être Suprême, des *émanations de son verbe*, — Puissances efficientes de Charité, de Science et de Lumière.

Certains mystiques ont nommé ces puissances : *les Anges du ciel inférieur*.

STANISLAS DE GUAITA.

(A suivre.)





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

L'ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

AVANT-PROPOS

Indocti discutunt, ament meminisse periti.

On se met aujourd'hui à étudier l'Égypte, comme on ne l'avait jamais fait auparavant. Autrefois, au commencement du siècle, on s'occupait des arts et de la civilisation de l'antique Égypte; quant à sa mythologie, à sa mystique, à son art sacré, à sa religion, on ne s'en préoccupait pas du tout; on n'y attachait que fort peu d'importance parce qu'on supposait bien à tort, comme nous allons voir, que la religion égyptienne consistait à n'adorer que des chats, des chiens, des chacals, des éperviers, des bœufs, des lions et même des oignons; de pareils Dieux ne méritaient certes pas de fixer l'attention!

Les prêtres de diverses religions, les Pères de l'Église qui ne voulaient pas que les mythes de leur propre religion fussent dérivés, en grande partie du

moins, de celle des Egyptiens, ne sont pas tout à fait étrangers aux absurdités débitées sur le culte des Egyptiens.

Ainsi, Clément d'Alexandrie peut servir d'exemple, de témoin à ce que nous venons de rapporter.

Après avoir dit que les temples égyptiens étaient de superbes édifices tout resplendissants d'or, d'argent et de pierreries, il ajoute : « Les sanctuaires sont ombragés de voiles tissés d'or ; mais si vous allez dans le fond du temple et que vous cherchiez la *statue*, un fonctionnaire du temple s'avance vers vous en chantant d'un air grave un hymne en langue égyptienne ; il soulève ensuite un peu le voile, comme pour vous montrer le Dieu : que voyez-vous alors ? Un chat, un crocodile, un serpent indigène ou quelque autre animal dangereux ! Le Dieu des Egyptiens paraît !... C'est une bête sauvage se vautrant sur un tapis de pourpre !... »

Nous n'avons cité ce passage que pour bien démontrer que chaque sanctuaire contenait en effet un animal vivant ; mais, comme nous le verrons dans la troisième partie de notre étude, ce n'était pas l'animal qu'adorait l'Egyptien, mais la divinité, dont il était consacré le *vivant symbole*.

Les exclamations de Clément d'Alexandrie sont donc fort déplacées et ne prouvent rien ; ceci seulement : c'est que les Egyptiens pensaient qu'il était plus digne d'adorer leurs Dieux dans des symboles animés par leur souffle créateur que de les adorer dans des fétiches, dans des simulacres ou des idoles faites en matières inertes, en des sculptures polychromes quel-

conques. Ils croyaient, du reste, que l'intelligence des animaux les liait pour ainsi dire par un lien de parenté avec les Dieux et les hommes ; de plus, cette représentation des divinités par des animaux rendait le peuple plus humain envers les animaux, qu'ils considéraient comme nos frères inférieurs.

Aujourd'hui, grâce aux travaux d'éminents égyptologues, on revient sur cette fausse donnée ; on ne croit pas les Egyptiens assez insensés pour avoir adoré des animaux et même des oignons ; ces grands civilisés ne sont plus aujourd'hui la grande énigme d'autrefois, surtout depuis que nous commençons à pouvoir non seulement déchiffrer, mais lire couramment les innombrables inscriptions ainsi que les très nombreux papyrus de l'Égypte ancienne. Aussi commençons-nous à avoir une toute autre idée de la philosophie religieuse de cette grande et noble contrée et apportons-nous beaucoup plus de soin et d'attention à l'étude de cette belle religion, parce que nous les voyons sous un tout autre jour que celui sous lequel on nous avait jusqu'ici habitués ; en un mot, parce que nous en comprenons l'*ésotérisme*.

I. — *Champollion et Kircher.*

On ne se doutait guère, pas du tout même, il y a cinquante ou soixante ans, que sous les mythes et les symboles égyptiens se cachaient de grandes idées philosophiques et une morale des plus saines, des plus parfaites et des plus avancées aussi.

Que pouvait nous apprendre, en effet, le P. KIRCHER ? Fort peu de chose ; d'énormes faussetés même, d'après

quelques-uns. Ce n'est pas nous qui avançons le fait, mais un homme dont on ne saurait nier la compétence: Champollion le jeune.

Or voici ce que disait le père de l'égyptologie dans le discours d'ouverture de son cours au Collège de France (1): « Le Jésuite Kircher, ne gardant aucune réserve, abusa de la bonne foi de ses contemporains, en publiant sous le titre d'*Œdipus Ægyptiacus* de prétendues traductions des légendes hiéroglyphiques sculptées sur les obélisques de Rome, traductions auxquelles il ne croyait pas lui-même, car souvent il osa les étayer sur des citations d'auteurs qui n'existerent jamais. Du reste, ni l'archéologie ni l'histoire ne pouvaient recueillir aucun fruit des travaux de Kircher. Qu'attendre, en effet, d'un homme affichant la prétention de déchiffrer des textes hiéroglyphiques *a priori*, sans aucune espèce de preuves! d'un interprète qui présentait comme la teneur fidèle d'inscriptions égyptiennes des phrases incohérentes remplies du mysticisme le plus obscur et le plus ridicule! »

Par cette citation de Champollion, on peut voir que ce fameux jésuite si célèbre par son érudition a été un homme funeste, en ce qui concerne la science égyptologique; disons toutefois, à la décharge du P. Kircher, qu'il écrivit son *Œdipus Ægyptiacus* de

(1) 10 mai 1835; l'ordonnance royale créant la nouvelle chaire d'égyptologie est datée du 12 mars 1835. — Le programme du cours était ainsi conçu :

Exposer les principes de la GRAMMAIRE ÉGYPTIENNE COPTE, et développer le système entier des ÉCRITURES SACRÉES en faisant connaître toutes les formes grammaticales usitées dans les textes HIÉROGLYPHIQUES ET HIÉRATIQUES.

Malheureusement le savant professeur ne put exercer longtemps ses fonctions, car il mourut à l'âge de quarante-deux ans, le 4 mars 1832, c'est-à-dire dix mois après l'ouverture de son cours.

1648 à 1650 (1), c'est-à-dire à une époque où c'était bien difficile de dire quelque chose de raisonnable sur les hiéroglyphes ; ensuite, dans son mysticisme *obscur*, nous trouvons des observations intéressantes ; nous aurons même occasion d'en parler dans le cours de notre travail.

II. — *Les Egyptologues.*

On mentionne comme promoteurs des études archéologiques égyptiennes le P. Montfaucon et le comte de Caylus, mais les essais de ceux-ci ne furent pas d'une grande utilité. Les travaux utiles et profitables n'ont réellement commencé qu'avec le grand ouvrage de Zoëga sur les obélisques.

Il soupçonna le premier l'*élément phonétique* dans le système de l'écriture sacrée ; tandis qu'avant les travaux du savant Danois, on admettait que les inscriptions hiéroglyphiques fournissaient des textes traitant uniquement des sujets mystérieux, que seule connaissait une caste privilégiée, parce que ces textes roulaient uniquement sur des doctrines occultes de la philosophie égyptienne. On croyait du reste alors que la masse entière des signes composant l'écriture

(1) *Œdipus Ægyptiacus, hoc est universalis doctrinæ hieroglyphicæ instaurationis*, a été publié en 1652-55, en 3 vol. in-fol. ; c'est le tome III qui renferme les inscriptions trouvées sur les principaux obélisques alors connus, ainsi que divers détails sur les momies et les idoles égyptiennes.

Pour donner une idée de l'aplomb du célèbre jésuite allemand, nous mentionnerons la mystification suivante que lui fit un certain André Muller. Celui-ci barbouilla sur un vieux parchemin des caractères baroques, de son invention. Il adressa le dit parchemin au P. Kircher, en lui disant que ces caractères pourraient bien être égyptiens. Kircher répondit sur-le-champ que c'étaient bien des hiéroglyphes, et il en donna *ex abrupto* une traduction complète. *Ab uno, disce omnes !*

sacrée des Égyptiens était d'une nature purement *idéographique*, c'est-à-dire que les caractères n'avaient aucun rapport direct avec le son des mots de la langue parlée ; qu'ils représentaient seulement chacun une idée distincte.

Les travaux de Saumaise de Wilkins, de La Croze, de Jablonsky firent faire un pas en avant à la science égyptologique ; mais le premier ouvrage vraiment utile et important fut la *Description de l'Égypte* par la commission française instituée par Bonaparte pour accompagner l'armée française en Égypte.

III. — *Inscription de Rosette.*

Ce fut également le monument bilingue trouvé à Rosette, en août 1799, par un officier du génie, Bouchard, qui occupait la ville de Rosette, alors qu'il exécutait des fouilles à l'ancien fort. Ce monument épigraphique se compose d'un bloc de granit noir de forme rectangulaire ; il porte sur l'une de ses faces trois inscriptions superposées en trois caractères différents, ce qui la fait aussi dénommer *Inscription trilingue*.

L'inscription supérieure, en partie fracturée, est en écriture *hiéroglyphique* ; le texte intermédiaire appartient à une *écriture cursive* égyptienne ; enfin la troisième est en langue et caractères grecs. Chacune de ces inscriptions exprime un même décret rendu à Memphis par la caste sacerdotale, pour décerner des honneurs magnifiques au roi Ptolémée V Epiphane. C'est en les comparant que Champollion trouva *la clef des hiéroglyphes*. Dès qu'il fut en présence de ce monument, il fut persuadé que les deux inscriptions

égyptiennes n'étaient que l'expression fidèle du même décret en langue égyptienne de deux écritures différentes ; en effet, l'une était l'écriture sacrée ou *hiéroglyphique*, et l'autre l'écriture vulgaire ou *démotique*.

IV. — *Premier déchiffrement.*

La possession de ces textes égyptiens avec leur traduction en langue grecque connue venait permettre à la fin de pouvoir établir des points nombreux de comparaison certains et indiscutables. On pouvait dès lors abandonner le champ des hypothèses et se circonscrire dans la recherche des faits. Aussi, depuis lors, les études égyptiennes marchèrent lentement mais sûrement ; on était persuadé d'obtenir des résultats positifs, incontestables. C'est ce qui arriva. — Ajoutons néanmoins que longtemps avant François Champollion, c'est-à-dire dès 1802, Silvestre de Sacy, qui avait reçu un fac-similé de l'*Inscription de Rosette*, avait examiné le texte démotique et l'avait comparé avec le texte grec ; il publia bientôt le résumé de ses observations et de ses recherches dans une lettre restée célèbre adressée au Ministre de l'intérieur d'alors, Chaptal.

Plus tard, en 1844, l'Allemand Lepsius trouva un nouvel exemplaire de la même inscription sur un obélisque à Philæ, laquelle ne fit que confirmer ce qu'on savait déjà, mais cette nouvelle preuve avait bien son importance (1).

(1) On peut voir l'inscription de Rosette avec un commentaire par Letrone in *Fragmenta historicorum Græcorum*, vol. in-8° ; Paris, Firmin-Didot, 1848.

V. — *Egyptologues Français.*

Champollion avait ouvert la voie, et une pléiade d'égyptologues poursuivit l'œuvre du maître. Nous mentionnerons plus particulièrement parmi les Français : Ch. Lenormant, Hector Horeau, Prisse, Girault de Prangey, Mariette-Bey, Maspéro, Chabar de Rougé, Pierret et d'autres encore.

De tous les égyptologues, celui qui a le plus contribué à la lecture des hiéroglyphes, c'est Champollion, qui mérite bien le nom de *déchiffreur des hiéroglyphes* que lui accorde Georges Eliers dans son bel ouvrage sur l'Égypte moderne (1) : « Les leviers dont avait besoin la science pour forcer la porte derrière laquelle était resté caché si longtemps le secret du sphinx étaient trouvés. Deux grands hommes, l'Anglais Thomas Young, qui s'était déjà distingué dans des sciences diverses, et François Champollion, en France, se mirent au travail en même temps, mais indépendamment l'un de l'autre. Le succès couronna leurs efforts à tous deux, mais Champollion mérite à meilleur droit que son rival le titre de déchiffreur des hiéroglyphes : ce que Young conquit par instinct, il le gagna par des procédés méthodiques et le poursuivit avec tant de bonheur qu'à sa mort, en 1832, il pouvait laisser une grammaire et un dictionnaire fort riches de l'ancien égyptien. Nous ne pouvons manquer de rappeler les belles paroles que Chateau-

(1) *L'Égypte, du Caire à Philæ*, par Georges Eliers, traduction de G. Maspéro ; Paris, Firmin-Didot, 1881, p. 46 et 47.

briand, — ce n'est pas peu dire, — prononça au sujet du savant passé trop tôt à l'immortalité : « Ses admirables travaux auront la durée du monument qu'il nous a fait connaître. » Voici le chemin qu'il prit pour arriver au but. Les noms hiéroglyphiques de Ptolémée et de Cléopâtre, s'ils rendaient réellement lettre par lettre les noms de Ptolémée et de Cléopâtre, devaient renfermer plusieurs lettres communes. Dans Ptolémée le premier signe, un carré □, devait signifier P, et il se retrouvait en effet dans *C-l-e-opatra* au cinquième rang, c'est-à-dire à la place où on s'attendait à le rencontrer. De même, le troisième signe (le nœud de corde) de P.-t-O-lémée devait être un O, et le quatrième (le lion) un L ; et ces hypothèses furent reconnues exactes. »

Le Suédois Akerblad parvint, au moyen des noms de Ptolémée, Bérénice et Alexandre, à décomposer les groupes de lettres qui les formaient et lire ainsi un certain nombre de mots dont la langue copte lui fournit une explication, ce qui lui permit de dresser une sorte d'alphabet que Young prit pour point de départ de ses recherches, et qui permit à celui-ci de conclure à la possibilité d'un alphabet semblable utilisé pour écrire les noms étrangers dans les hiéroglyphes.

« Mais, dit M. E. de Rougé (1), de cette idée si juste et si ingénieuse en elle-même, il ne sut tirer aucun parti. N'ayant pu saisir les règles qui avaient été suivies dans l'écriture de ces noms propres, il manqua complètement l'analyse des cartouches de Ptolémée. Si

(1) *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers*, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

l'on ajoute à cette première idée d'alphabet sacré, des progrès assez notables dans la connaissance de l'écriture vulgaire, la part d'Young sera faite avec justice. Le peu de place que sa méthode tient dans la science hiéroglyphique se prouve clairement par sa stérilité ; elle ne produisit pas la lecture d'un seul nom propre nouveau, et l'on peut affirmer hardiment que tous les sceaux du livre mystérieux étaient encore fermés lorsque Champollion étendit la main pour les briser.

« Young n'avait reconnu que deux sortes d'écritures ; Champollion en distingue trois dans les manuscrits et il détermine immédiatement leurs principaux caractères. Il reconnaît d'abord l'enchaînement qui lie les hiéroglyphes signe par signe avec une très ancienne écriture abréviative cursive qu'il nomme écriture *hiératique*. Il signale les différences plus tranchées qui séparent de celle-ci l'écriture *démotique* ou vulgaire, et c'est lorsqu'il a la mémoire toute pleine de ces formes diverses et de l'esprit même de ces textes encore incompris qu'un nouveau point vient tomber entre ses mains : l'obélisque de Philæ lui est communiqué.

.....

« La découverte des lettres égyptiennes employées pour écrire les noms étrangers n'était qu'un premier pas ; il suffit à Champollion pour ouvrir toutes les portes de l'écriture sacrée, à l'aide de nouvelles lettres hiéroglyphiques, et lit quelques mots de l'inscription de Rosette ; le sens lui en est connu par le texte grec ; l'interprétation de ces mots se trouve tout naturelle-

ment dans la langue copte, et l'antique idiome de l'Égypte est ainsi déterminé. »

Nous avons voulu mentionner ici l'opinion d'un Allemand et d'un Français pour bien démontrer ce que la science doit à Champollion, dont les travaux ont été le point de départ de tous les autres égyptologues, devenus ses disciples.

Grâce aux travaux de ces hommes éminents, les intrépides chercheurs ont pu fouiller avec un courage et une persévérance au-dessus de tout éloge ce qui concerne l'archéologie, la mythologie et la philosophie égyptiennes.

Mais quel immense labeur faudra-t-il encore accomplir pour arriver à donner des conclusions, pour établir dans toute sa vérité, dans toute son éclatante lumière, la science occulte (*l'art sacré*) des anciens Égyptiens ! Ce sera là une tâche immense, il est vrai, mais non impossible ; ce qu'il y faut, c'est un grand nombre de travailleurs acharnés, assidus et déterminés à accomplir cette œuvre éminemment utile.

VI. — *Notre but.*

C'est pour inciter à ces études et pour les favoriser par tous les moyens en notre pouvoir que nous commençons aujourd'hui dans l'INITIATION un modeste travail qui est pour ainsi dire le B A BA des études premières de l'occultisme égyptien, occultisme qu'on ne saurait comprendre à fond si on ignore les principes que nous allons exposer sous forme de manuel, afin de fatiguer le moins possible l'esprit du lecteur, de l'*étudiant*, devrions-nous dire.

Un certain nombre de nos lecteurs connaissent certainement en partie, du moins, ce que nous allons écrire, mais combien sont plus nombreux ceux qui ignorent ce qui fait l'objet de notre étude ! Ces derniers apprendront ; quant aux premiers aux *periti*, ils aimeront à se ressouvenir : *ament meminisse periti*.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. — ÉCRITURE ÉGYPTIENNE

Commençons par l'étude de l'écriture égyptienne. Les caractères égyptiens ont ceci de particulier, qu'ils imitent avec plus ou moins d'exactitude des objets existant dans la nature ; c'est ce genre de caractère qui compose l'écriture hiératique ou sacrée des anciens Égyptiens, écriture dénommée par les anciens Grecs γράμματα ἱερά, et mieux encore γράμματα ἱερογλυφικά, d'où le terme de *caractères hiéroglyphiques*, sous lequel nous les désignons aujourd'hui.

A la grande rigueur, le nom de hiéroglyphiques ne doit être appliqué qu'aux seuls caractères sacrés *peints* ou *sculptés*, lesquels représentent des objets naturels, caractères dessinés avec le plus grand soin et qu'on distingue des hiéroglyphes linéaires et des signes abrégés.

I. — *Écriture hiéroglyphique.*

L'écriture hiéroglyphique ordinaire était employée pour les inscriptions monumentales, soit dans les édifices publics, soit dans les belles demeures privées ; ces signes étaient, nous venons de le voir, de vrais

dessins parfois assez complexes ; aussi, dans les manuscrits, pour faciliter la rapidité de l'écriture, on substitua aux hiéroglyphes dessinés un abrégé de l'objet représenté ; ce n'était plus pour ainsi dire que la structure, la carcasse de cet objet, ce qui permettait d'effectuer très rapidement, mais de façon très reconnaissable cependant, l'objet que le scribe voulait représenter. C'est ce genre d'écriture qu'on nomme *hiéroglyphes linéaires*.

Les hiéroglyphes sont l'écriture primitive égyptienne.

Tous les monuments égyptiens, depuis le colosse jusqu'à la plus petite amulette, tous à peu d'exceptions près, portent des hiéroglyphes ; il est donc facile d'y étudier les caractères, l'écriture et par suite les arts et la civilisation de l'antique Egypte, car ces inscriptions sont pour ainsi dire l'histoire même gravée du peuple égyptien, tant sont variées les représentations figurées.

Les hiéroglyphes linéaires des manuscrits étaient écrits, à l'encre noire ou rouge, sur des feuilles de papyrus lissées et collées bout à bout ; nous en parlerons plus loin.

En résumé, les hiéroglyphes linéaires servaient pour l'écriture usuelle, celle des manuscrits, absolument comme l'écriture démotique (voir plus loin, même chap., § III), tandis que les grands hiéroglyphes, correctement dessinés, furent toujours employés pour les inscriptions monumentales, et souvent comme moyen décoratif, comme on peut le voir plus loin, chapitre v.

II. — *Écriture hiéراتique.*

L'écriture hiéراتique présentait la forme abrégée des objets représentés ; cette forme générale était parfois abrégée qu'elle était une véritable *tachygraphie hiéroglyphique*. Il fallait donc pour l'écrire une grande sûreté de main, une longue habitude du dessin, ce qui nous explique l'habileté et la haute valeur des artistes dessinateurs de l'Égypte, qui apprenaient ainsi à dessiner en même temps qu'à écrire, c'est-à-dire dès leur enfance. Il fallait donc s'exercer longtemps et longuement pour esquisser rapidement et sans confusion possible de si nombreux caractères, qui souvent ne se distinguaient entre eux que par de légères différences.

La caste sacerdotale soumit encore les caractères linéaires à une plus grande abréviation ; elle simplifia tellement la forme des caractères qu'elle créa pour ainsi dire une écriture nouvelle qui racheta par son extrême facilité à tracer les signes l'élégance et la richesse de l'écriture hiéroglyphique primitive. C'est cette seconde abréviation que les Grecs désignèrent sous le nom de *ἱερατικὴ* (*hiéراتique*), parce qu'elle fut imaginée probablement par la classe sacerdotale, ou du moins principalement employée par elle. — Ajoutons enfin que les caractères hiéراتiques sont généralement disposés en lignes horizontales et se succèdent de gauche à droite, et très rarement en colonnes verticales. Parfois certains manuscrits funéraires présentent à la fois dans le même texte un mélange de

caractères hiéroglyphiques proprement dits et de signes hiératiques.

III. — *Écriture démotique.*

L'écriture démotique, bien que la plus répandue puisqu'elle était employée pour tous les actes civils, naissances, morts, mariages, contrats, ventes et achats, etc., cette écriture, disons-nous, est celle dont il nous reste le moins de spécimens ; aussi est-elle moins connue. M. Brugsch a bien ouvert la voie à son déchiffrement par une grammaire démotique et un recueil de textes. C'est en cette écriture qu'on établissait les textes magiques et même les romans ; il en existe un rédigé sous forme de conversation entre deux momies.

L'écriture démotique, dérivée de l'écriture hiératique, qui est elle-même l'abréviation première de l'écriture hiéroglyphique, est fondée sur les mêmes principes que celle-ci ; elle comporte le même mélange d'éléments phonétiques et symboliques. Les décrets de Canope et de Rosette nomment l'écriture démotique *l'écriture des livres* ; elle est fort difficile à déchiffrer pour plusieurs raisons ; d'abord parce que souvent une même ligature répond à des groupes hiératiques différents, ensuite parce que généralement ces textes sont tracés avec de gros *Kasch* ou *Kaschamphâti* (roseau, calame ou pinceau), de sorte que les caractères sont gras et empâtés, ce qui rend très difficiles l'analyse et la *séparation des éléments de chaque mot*.

Donnons ici quelques exemples d'écriture. — Notre figure 1 montre la *couronne rouge* (coiffure) en

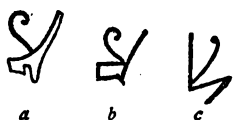


Fig. 1. — Couronne rouge.

trois écritures : *a* montre l'hieroglyphe pur, *b* l'hieroglyphe linéaire, et *c* l'hieroglyphe hiératique.

Notre figure 2 montre l'*Uræus* qui est l'ornement

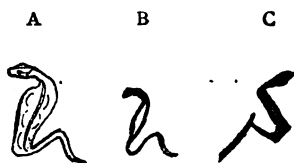


Fig. 2. — Uræus.

habituel de la coiffure divine ; c'est un aspic, en égyptien *hajé*. « Ce serpent, dit Horapollon (1), a la queue repliée sous le reste du corps ; les Égyptiens l'appellent οὐρανός, les Grecs βασιλίσκος, et son image en or est placée sur la tête des Dieux. » Notre figure en A montre l'Uræus en hieroglyphe pur, en B en hieroglyphe linéaire, et en C en hiératique. — Notre

(1) HORAPOLLON, liv. I, *hiérog.* 1.

figure 3 montre une femme assise à l'égyptienne dans

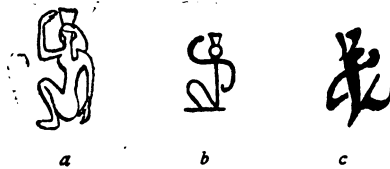


Fig. 3. — Femme assise à l'égyptienne.

les trois écritures différentes *a*, *b*, *c*. Notre figure 4 fait

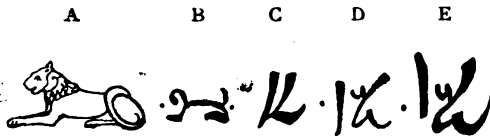


Fig. 4. — Lion couché.

voir le lion en A hiéroglyphe pur, en B en linéaire, en C, D, E en hiératique; enfin notre figure 5

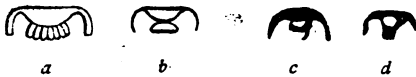


Fig. 5. — Le mot : Or, *noub* en égyptien.

reproduit le mot *noub*, or (1), en hiéroglyphe pur en *a*, en *b* en hiéroglyphe linéaire, et en *c*, *d* en hiératique. Cette dernière écriture, on le voit, devait être très diffi-

(1) Cet hiéroglyphe représente la toile dans laquelle, en l'agitant, on lavait les paillettes d'or. *Noub* n'était par le seul terme égyptien employé pour désigner le mot *or*, il y avait encore *saoui* et *sar*; en hébreu *ketem*.

cile à interpréter ; il serait en effet difficile de reconnaître dans ce genre d'écriture la figure qui la symbolise. Quand nous traiterons de la numération un peu plus loin, nous donnerons un autre exemple et nous dirons pourquoi l'interprétation des figures hiératiques était si différente de l'objet réel.

IV. — *Origine de l'écriture égyptienne.*

A quelle époque remonte l'invention de l'écriture égyptienne ? Il est bien difficile d'assigner une date et de rien préciser à cet égard ; mais, par la perfection des formes des caractères que nous pourrions admirer sur les divers monuments que nous possédons, il nous est permis de conclure que cette invention remonte très avant dans l'histoire du peuple égyptien ; elle a dû survenir dans les premiers temps de son origine même. — Au début, les images représentées devaient être des plus naïves, elles étaient loin d'avoir la finesse et la perfection que nous remarquons par exemple sur les grands sarcophages de basalte ou de granit du Musée du Louvre ; ce n'est que par une longue pratique qu'elle a pu arriver à avoir la perfection qu'elle a atteint et qui est consignée sur les monuments de la belle époque de l'art égyptien.

V. — *Des différentes espèces de signes.*

Après avoir décrit les divers genres d'écriture, il nous faut revenir à l'écriture hiératique pour dire

qu'elle compte trois classes de caractères nettement tranchées :

- a, *Les caractères figuratifs* ;
- b, *Les caractères symboliques* ;
- c, *Les caractères planétiques*.

Chacune de ces classes de caractères procède par des moyens différents à la notation des idées.

a. *Les caractères figuratifs* expriment l'objet, dont ils présentent à la vue une image plus ou moins fidèle ; ainsi le soleil est figuré par une circonférence avec un point central ; la lune, par un croissant ; l'homme et la femme, les animaux, par leur représentation respective.

Cette méthode de peinture des idées, la plus ancienne de toutes, a été désignée par les auteurs grecs sous le nom de κυρωλα γικη κατά μίμησιν ou méthode mimique, *méthode s'exprimant au propre par imitation* (1).

b. *Les caractères symboliques*, dits aussi *tropiques* (de τροπή, forme), se formaient suivant des méthodes diverses, par lesquelles le signe se trouvait plus ou moins ressemblant à l'objet servant à noter l'idée. — On procède à la formation des signes tropiques par *synecdoche*, c'est-à-dire en peignant la partie pour le tout : ainsi deux bras tenant l'un un trait, l'autre un bouclier, signifiaient une armée ou le combat (2) ; une tête de cheval, un cheval ; une tête de chacal, un chacal ; les prunelles de l'œil signifiaient les yeux ou même la tête entière.

(1) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromates*, liv. V, p. 657, éd. Patter.

(2) HORAPOLLON, liv. II, *hiérog.* 5.

Ou bien encore l'écrivain procédait par *métonymie*, c'est-à-dire qu'on représentait l'effet pour la cause, l'instrument du travail pour le travail produit, la cause pour l'effet ; exemple : le feu était représenté par un réchaud ou par une colonne de fumée ; le jour par le Soleil, la nuit par la Lune ou les Etoiles ; l'écriture par un roseau (*calamus*) ou un pinceau réunis à une palette de scribe ou à une écritoire.

On procédait encore *par énigmes* en utilisant, pour exprimer une idée, la représentation d'un objet n'ayant que des rapports éloignés avec l'idée à exprimer : ainsi une feuille de palmier représentait l'année parce qu'on supposait que cet arbre ne donnait que douze feuilles par an ; une plume d'aile d'autruche représentait la justice parce que toutes les plumes de l'aile de cet animal sont, dit-on, égales ; une tige de lis ou de glaïeul signifiait la *région haute* ou la *Haute Égypte*, tandis que la tige ou la houpette du papyrus (souchet) désignait la région basse, la Basse Égypte, parce que le souchet croissait surtout dans les bas-fonds, dans les marécages, dans le delta.

Enfin, on procédait par *métaphores* ; on peignait un objet qui avait quelque similitude plus ou moins réelle avec l'objet qu'il s'agissait de désigner : ainsi on indiquait les airs, l'élévation par un épervier ; la priorité, la supériorité, la prééminence par la partie antérieure du lion ; la pureté, la vertu, la tendresse par une tête de coucoupha, parce qu'on croyait que cet animal nourrissait ses parents devenus vieux ou infirmes ; le scribe sacré, le *hiérogrammate*, était figuré par un chacal sur ses pieds ou posé sur un socle, parce que

ce fonctionnaire devait garder comme un chien fidèle les choses sacrées et les écrits qu'on lui confiait (1).

c. Les caractères *phonétiques* procédaient par la notation de la voix ($\varphi\omega\nu\eta$) ou des articulations isolément exprimées, au moyen de caractères particuliers et non par la notation des syllabes, de sorte que la série de signes phonétiques constituaient non un syllabaire, mais un véritable alphabet. — Les caractères phonétiques, considérés dans leur forme matérielle, furent des représentations, des images d'objets matériels, plus ou moins développés; le principe fondamental de la *méthode phonétique* consiste à représenter une voix ou une articulation par la représentation d'un objet physique dont le nom en langue égyptienne avait pour initiale la voix, le son ou l'articulation qu'il s'agissait de noter. — Que les caractères fussent idéographiques ou phonétiques, on lisait un texte égyptien comme nous lisons une page d'algèbre.

CHAPITRE II. — SIGNIFICATION DE DIVERSES FIGURES

Après avoir exposé la signification des divers caractères égyptiens, il nous paraît utile d'expliquer la signification des diverses figures.

LE ROI est représenté par un personnage ayant la tête couverte de la coiffure dénommée *Pschent*, qui est le symbole de la domination sur les régions supérieure et inférieure de l'Égypte; il tient dans la main un sceptre. — Ou bien encore par un personnage sur

(1) HORAPOLLON, liv. I, *hiérog.* 38.

le front duquel on voit attaché sur sa coiffure l'aspic ou serpent royal nommé *Uræus*, insigne du pouvoir suprême. Ce même personnage peut être assis à l'égyptienne, le front toujours armé de l'*Uræus* et tenant dans sa main un *pedum* ou bâton recourbé et un fouet ; le premier de ces attributs divins est l'emblème de la modération, et le second de l'excitation.

Une troisième représentation du roi consiste en un personnage portant la coiffure du dieu Phtah, instituteur de la royauté, coiffure commune à ce dieu et aux souverains d'Égypte.

UNE REINE est représentée par une figure de femme coiffée du *Pschent* et tenant dans la main un fouet ; disons en passant que le fouet et le *pedum* (bâton pastoral), lorsqu'ils sont employés isolément dans les textes hiéroglyphiques, expriment l'idée de roi, chef ou directeur suprême.

UN CHEF, UN COMMANDANT, UN AÎNÉ, en un mot le *premier personnage* d'une hiérarchie quelconque, est figuré par un homme debout tenant un sceptre dans sa main droite et une bourse dans sa main gauche, et réciproquement une COMMANDANTE, une aînée par une femme debout portant les mêmes insignes.

LE PRÊTRE, chargé du principal rôle dans ces cérémonies religieuses, est représenté par un homme debout, la tête complètement rasée et le corps couvert par une peau de panthère, insigne de ses fonctions.

LE PRÊTRE *chargé de faire des libations* est figuré par un homme debout, toujours à tête rasée, tenant de la main droite un vase à libations, duquel s'écoule de l'eau.

LE SCRIBE SACRÉ, *Grammate* ou *Hiérogrammate*, est représenté par un homme accroupi à la tête rasée, qui tient dans sa main droite ramenée sur la poitrine une palette d'écrivain, dénommée *κατάβη* chez les Grecs parce qu'elle servait aussi de règle (1).

LE SOLDAT, LE GUERRIER, *un membre de la caste militaire* sont figurés par un homme accroupi portant en bandoulière un carquois rempli de flèches, tenant dans sa main gauche une lance.

Nous ne mentionnerons pas d'autres exemples, car, on le conçoit, cela nous entraînerait fort loin, et nous passerons au groupement des objets figurés par les hiéroglyphes.

CHAPITRE III. — GROUPEMENTS HIÉROGLYPHIQUES

Les objets figurés composant les hiéroglyphes ont été groupés par les égyptologues en seize genres principaux.

1. — *Corps célestes* : soleil, lune, étoiles, ciel ;
2. — *Hommes ou femmes* de tout âge dans des positions et des attitudes diverses ;
3. — *Divers membres ou parties du corps humain* : tête, yeux, oreilles, bouche, bras, mains, cuisses, jambes, pieds, etc. ;
4. — *Animaux domestiques ou sauvages* : bœuf, taureau, vache, veau, cheval, cynocéphale, chacal, gazelle, lion, etc. ;
5. — *Oiseaux* : aigle, épervier, chouette, hirondelle, ibis, geai, pluvier, etc. ;

(1) HORAPOLLON, l. I, *hiérogl.* 31.

6. — *Reptiles* : céraste, couleuvre, serpent, vipère, crocodile, grenouille, lézard, etc. ;

7. — *Certains insectes* : scarabée, scorpion, mante ou religieuse, libellule, abeille, etc. ;

8. — *Poissons* : latus, lépidote, oxyrynchus, etc. ,

9. — *Végétaux* : lotus et sa fleur, palmier et sa fronde, persea et son fruit, papyrus (souchet), etc. ;

10. — *Objets du costume ou vêtements* : diverses coiffures : pschent, couronne, mitre, bracelet, collier, pagne, sandales, etc. ;

11. — *Armes, insignes divers, meubles* : arc, flèches, traits, pedum, sceptre, fouet, lit funèbre, trône, coffre, sièges, etc. ;

12. — *Vases et ustensiles divers* : vase à brûler l'encens, vase à parfums, vase à libations, bassin, corbeille, natte, van, etc. ;

13. — *Instruments et ustensiles divers* : théorbe, palette d'écrivain, écritoire, calamus ou roseau à écrire, papyrus vierge, couteau ou grattoir, scie, hache, croix ovoïdée, faussement dénommée *ansée* (1) ;

14. — *Edifices et constructions divers* : obélisques, statue, stèle, autels, naos, *bari* (barque sacrée), propylons, pylônes, etc. ;

15. — *Formes géométriques et mesures* : carré, triangle, rectangle, pyramide, coudée, cercle, quart de cercle, etc. ;

16. — Enfin des *monstres* : sphinx, bélier à corps humain, urœus, etc.

Ajoutons que, dans chacun des groupes que nous

(1) Voir, au sujet de la *Croix ansée*, le n° 10 (juillet 1889) de l'*Initiation* et les n°s 1 et 2 (oct. et nov. 1889).

venons de mentionner, il y avait des subdivisions, de sorte qu'on peut dire que les signes figurés étaient au nombre de près de deux mille.

CHAPITRE IV. — NOMS COMMUNS EXPRIMÉS
SYMBOLIQUEMENT

Des signes symboliques ou tropiques remplaçaient souvent dans l'écriture égyptienne un grand nombre de noms communs; les caractères phonétiques ne notaient donc pas ici les sons de ces mots. Ainsi le *miel* était noté par une abeille et un vase; la *soif*, par un veau courant au-dessous duquel se trouvait le signe eau; le *mois*, par le croissant de la lune renversé au-dessous duquel se trouvait une étoile, etc., etc.

CHAPITRE V. — HIÉROGLYPHES EMPLOYÉS COMME
DÉCORATION

Nous avons dit, chapitre 1, § 1, que l'écriture hiéroglyphique était destinée aux monuments; nous ajouterons qu'elle était également utilisée pour leur décoration. Aussi les Egyptiens, en grands artistes qu'ils étaient, ne négligèrent rien pour augmenter l'effet décoratif des hiéroglyphes; ils employèrent la couleur pour enluminer les colonnes, les chapiteaux et les murs, sur lesquels se trouvaient les sortes de bas-reliefs fournis par les inscriptions; celles-ci sont tantôt peintes simplement sur une paroi lisse, tantôt gravées en creux avec ou sans couleur, enfin en relief méplat dans le creux même de la sculpture.

En résumé, l'écriture hiéroglyphique monumentale fut exécutée de quatre manières :

- 1° Sculptée et sans couleurs ;
- 2° Gravée avec ou sans couleurs ;
- 3° Sculptée et peinte ;
- 4° Dessinée sur des parois lisses à fond blanc ou de couleurs et peinte ensuite.

C'était seulement au moyen de teintes plates que les Egyptiens enluminaient leurs hiéroglyphes, et il y a lieu d'observer ici que certaines couleurs ou teintes étaient toujours employées conventionnellement pour représenter ou produire certains objets ; par exemple, le *bleu* représentait le ciel, le *jaune* la lune, le rouge la terre, un bleu vert (*pers*) ou vert pâle (eau du Nil) l'eau.

Dans la figure humaine, les chairs sont en rouge d'un ton plus ou moins foncé, la tunique est blanche ; la coiffure, quand elle ne se compose pas uniquement d'une perruque, est bleue. Quant aux plis de draperies, ils sont représentés par des traits rouges d'une grande ténuité dans les lumières et de traits renforcés, épais dans les ombres ou noirs.

Chez la femme, les carnations sont jaunes ; leurs vêtements sont tantôt blancs, tantôt verts ou rouges.

Quand les signes hiéroglyphiques reproduisent les différents membres du corps humain, ils sont toujours coloriés en rouge.

Les objets de bronze sont peints en vert, ceux de fer en minium, brun Van-Dyck (1) ou rouge brun ;

(1) Ce terme est bien moderne, appliqué à l'Égypte, mais il a le mérite de bien définir le ton ; c'est pourquoi nous l'employons ici.

les objets en bois, les charpentessont peints en jaune ; quant au bleu, cette couleur paraît avoir été surtout réservée aux formes géométriques et aux plans des édifices.

Nous n'insisterons pas ici sur la coloration et sur la peinture égyptienne ; nous aurons occasion d'en dire davantage quand nous nous occuperons des momies et de leurs boîtes, ainsi que des hypogées qui les renferment.

CHAPITRE VI. — NUMÉRATION

En général, les écritures chez les différents peuples admettent, pour l'expression des idées de nombre, des signes tout à fait différents du principe fondamental de ces écritures.

Les chiffres primitifs des Egyptiens, au contraire, participent de la nature générale de leur système graphique, et les différentes notations des nombres rentrent parfaitement dans chacune des méthodes au moyen desquelles procédaient les écritures égyptiennes relativement à la représentation des idées. Comme chez nous, les nombres égyptiens se divisaient en ordinaux, en cardinaux et en fractionnaires. Voici la série d'unité :

	I	1	
	II	2	
	III	3	
	II	II	4
	III	II	5
	III	III	6
	IIII	III	7
	IIII	IIII	8
III	III	III	9

Les unités étaient faites avec des barres pleines ou de petits rectangles, comme le montre notre figure 6.

I . II . III	1, 2, 3.
∩ . ∩I . ∩II	10, 11, 12.
∩∩ . ∩∩∩III	20, 33.
⊖ . ⊖⊖ . ⊖⊖⊖	100, 200, 222.
⊥ . ⊥⊥ . ⊖⊥⊥	1.000, 2.000, 112.000
∩ . ∩∩ . ∩ ∩∩	10.000, 20.000, 50.314.
∩∩∩∩∩∩	

Fig. 6. — Numération.

Pour faciliter la lecture rapide, les Egyptiens séparaient les quatre barres des 4 en deux groupes, les 5, les 6, les 7 et les 8 en deux groupes, et le 9 en trois groupes, de sorte que l'œil saisissait très facilement le total exprimé.

Le chiffre 10 était exprimé par la courbe (un petit pont) que montre notre figure 6. Deux dix représentaient *vingt*; trois, *trente*; quatre, *quarante*, et ainsi

de suite. On combinait ensuite les dizaines et les unités, les dizaines entre elles et avec les unités, comme le montre notre figure 6 ; mais aussi on pouvait placer sous la figure de la dizaine les petits rectangles pour faire *douze*, *treize*, *quatorze*, etc.

Notre figure 6 montre la manière d'écrire, 20, 33, 100, 200, 222, 1.000, 2.000, 112.000, 10.000, 20.000, 50.314 ; la simple inspection de notre croquis fait comprendre l'économie générale de l'annotation numérique des Egyptiens. Le lecteur remarquera que le

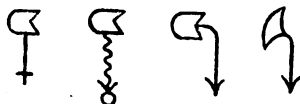


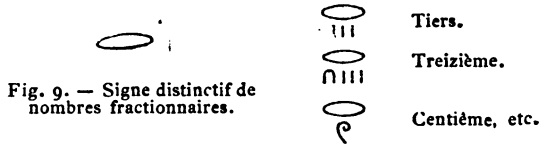
Fig. 7. — Mille; quatre signes différents.

chiffre *mille* (fig. 7) s'écrivait en hiéroglyphes de quatre manières différentes.

Notre figure 8 montre écrits en signes hiératiques les nombres 10, 20, 30, 40, 50, 60, 70, 80, 90. En jetant les yeux sur cette figure, le lecteur pourra se convaincre combien peu ces signes rappellent ceux que nous venons de leur montrer en hiéroglyphique.

Ceci montre d'une manière évidente que les prêtres voulaient bien être seuls à comprendre ce langage ; car non seulement les signes ne ressemblent pas à l'hiéroglyphe pur ou linéaire, mais on voit encore que le même nombre est exprimé par deux, trois et quatre représentations différentes.

Enfin les nombres fractionnaires s'écrivaient comme les nombres ordinaux, mais ils étaient surmontés de ce signe d'un ovale plat très allongé :



J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

L'Agonie d'une Société, par A. HAMON et G. BACHOT. Albert Savine, éditeur, 3 fr. 50.

C'EST bien à une réelle agonie que nous font assister MM. Hamon et Bachot; agonie effrayante! celle d'une société..., la nôtre!

Leur livre est poignant et laconique comme un journal d'interne d'hôpital. Pas de phrases: des faits, des notes. Par moments le lecteur, écœuré de tant de misères, de tant de hontes et de souffrances, veut douter; mais une astérisque s'offre à ses yeux: au bas de la page, une petite note sèche, une date, une statistique prouvent que tout cela n'est malheureusement pas une fiction, et le réquisitoire continue!

Nulle misère physique ou morale n'est épargnée. Scandales financiers, politiques et mondains défilent lugubrement : l'âme des riches, l'âme des classes dites dirigeantes apparaît sèche et noire, le corps des prolétaires apparaît tordu par les privations et la souffrance !

Le chapitre premier est plus particulièrement consacré aux misères morales; le chapitre deuxième, aux misères physiques; le troisième et le quatrième, aux questions européennes : politique, finances, armées, socialisme. Partout nous trouvons le même style de procès-verbal ou de réquisitoire; partout la même profusion de notes, de chiffres officiels et de preuves, qu'il s'agisse de scandales financiers, des tentatives d'accaparement de la Banque juive et de leurs graves conséquences économiques, comme dans le chapitre premier, ou qu'il s'agisse de la propriété foncière, de la loi d'airain des salaires et du triste sort des femmes et des enfants de prolétaires, comme dans le chapitre deuxième. Aussi ne saurions-nous trop recommander la lecture de cet ouvrage à ceux qui étudient les questions sociales; ils y trouveront, condensés en quelques pages, une mine de documents précieux.

Ceux que la question juive intéresse y trouveront également des renseignements très curieux; nous signalons tout particulièrement à l'attention du lecteur l'intéressant extrait de la *Russie Juive*, cette belle étude de M. Kalixt de Wolski, le père de M^{lle} de Wolska la distinguée fondatrice de la *Bibliothèque des œuvres des femmes*, qui a su grouper autour de son nom les femmes les plus illustres de l'Europe. Cet extrait

jette un jour tout particulier sur la question juive et donne à réfléchir.

Mais à propos, pourquoi les auteurs font-ils de M. Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de la *France Vraie*, un juif? C'est une erreur. M. Saint-Yves d'Alveydre n'est pas juif. Cette qualification a dans dans tout le cours de l'ouvrage un sens trop peu flatteur pour que nous n'en relevions pas avec soin la fausseté dans le cas particulier.

Terminons en adressant à MM. Hamon et Bachot, au nom de l'*Initiation* tout entière, un sincère remerciement. Ils rappellent en effet que cette revue est au centre de ce faisceau de lumière et d'altruisme qui, émané du soleil de la science occulte, brille depuis quelques années de plus en plus large et intense au milieu des ténèbres de l'égoïsme.

C'est vrai! Autour du directeur de l'*Initiation*, autour de Papus se serre une phalange d'étudiants qui, s'inspirant des grands travaux des adeptes de la science secrète, Claude de Saint-Martin, Fabre d'Olivet, Saint-Yves d'Alveydre, cherchent la solution de l'énigme sociale.

Ils la trouveront ; elle est dans ce divin ternaire :

AUTORITÉ! LIBERTÉ! SOLIDARITÉ!

JULIEN LEJAY.





PARTIE LITTÉRAIRE

HESPÉRUS

(Suite.)

II

LA VISITATION (Suite).

*Ce fut un soir, à l'heure, à la place où nous sommes,
Un frisson secoua tout mon être, et des Voix
Crièrent : Hespérus ! sois en esprit, et vois !*

O clémence ! ô sacré déchirement du voile !

*D'abord, comme un lever miraculeux d'étoile,
Surgit dans l'Orient nocturne un point lacté,
Tremblant espoir de jour, œuf grêle de clarté,
Qui laissa lentement et plume à plume éclore
Et blémir, comme un cygne ineffable, une aurore ;
Et cette aube grandit, blanchissant tout le ciel
D'un éblouissement profond, torrentiel,*

*Et sa splendeur d'argent fluide, atténuée
 Dans une transparence éparsée de nuée,
 Doux abîme, sembla délicieusement
 Un golfe merveilleux, couleur de diamant,
 Où l'onde en un brouillard diaphane déferle
 Sur des îles d'opale et des brisants de perle !*

Et j'étais en esprit sur les monts.

Et voici

*Que brillamment visible à mon œil éclairci,
 Une forme d'enfant émana de l'aurore.
 Candide nudité, front qu'un nimbe décore,
 Elle marchait, avec un lis dans chaque main,
 La pente d'un rayon lui servant de chemin.
 Et, vieux, je saluai l'ange enfant.*

Mais, grandie

*Et splendide, lueur devenue incendie,
 La vision sembla le fulgurant essor
 D'un cavalier sonnante d'une trompette d'or
 Sur un cheval ailé de neige comme un cygne.
 Sous l'éphod que la règle hyménéenne assigne,
 Elle avait dans les yeux l'inextinguible éveil ;
 Écarlate, roulait de la gorge à l'orteil
 Sa robe où des rayons tremblaient comme une frange ;
 Et je levai les bras vers le beau jeune homme ange !*

*Mais Lui, le visiteur divin, le Messager
 Qui monte un cheval-cygne et va dans l'air léger,
 De cette voix qui fait la parole meilleure,*

*Et qui, frôlant d'abord l'ouïe intérieure,
Enivre le mental comme un parfum subtil :
« Sais-tu par quelle cause il m'a fallu, dit-il,
Me révéler enfant avant de t'apparaître
Tel que je suis ?*

— *C'est, dis-je, un signe qu'il faut être
Dans l'innocence avant d'être dans la beauté.*

— *Qui suis-je ?*

— *Ton Amour sans trêve alimenté ;
Car on devient selon qu'on aime.*

— *Qui m'envoie ?*

— *Le rémunérateur de l'espoir par la joie,
Le Trinôme-Jésus, seigneur des univers.*

— *Qui t'enseigna ?*

— *Mes yeux internes sont ouverts,
Et je suis, par la Grâce, une âme qui s'éveille.*

— *Ainsi tu pourras voir et toucher la vermeille
Des cieux perpétuels et purs ?*

— *Je le pourrai.*

— *Viens donc, s'écria-t-il, car Dieu t'a préparé ! »
Et, comme un aigle, enflant son vol aquilonnaire,*

*Prompt, tombe sur sa proie et l'emporte au tonnerre,
L'ange, alors, m'enleva par la nuque, au delà
Des sphères, vers les Cieux que saint Jean révéla,
Pour qu'après Sperberus qui conçut le grand songe,
Et Bœhme le Voyant, et Swedenborg qui plonge
D'un front démesuré dans les gouffres divins,
Un homme encor, niant la verge et les devins
Des Molochs et leur verbe imposteur qui ricane,
Expliquât, l'ayant vu de ses yeux, chaque arcane,
Et montrant le chemin de la jeune Sion
Aux enfants de l'exil et de l'affliction,
Leur dit : « Lavez, lavez, ô race repentie,
Vos vêtements obscurs dans le sang de l'hostie,
Car il faut se vêtir de blanc pour le festin,
Et Dieu vous donnera l'étoile du matin! »*

*Tel, pendant qu'à nos pieds la ville morne et lasse
Déroulait pesamment sa ténébreuse masse
Et que les arbres noirs tremblaient autour de nous,
Tel, sous les cieux profonds s'étant mis à genoux,
Les yeux extasiés, les bras en croix, au faite
De l'Abendthor, parlait le nain, obscur prophète.*

CATULLE MENDÈS.

(A suivre.)

ÉLIXIR DE VIE

(Suite.)

« — Quel âge avez-vous ? me demanda-t-il brusquement.

« — Vingt-six ans, lui répondis-je.

« — Vous travaillez trop, reprit-il. Vous vous dépensez trop vite et trop tôt. Prenez garde, économisez-vous.

« Je ne comprenais guère, me sentant jeune et vigoureux, sous cette réserve qu'après l'effet singulier dont je viens de te parler je ressentais une sorte de lassitude, comme après un excès.

« J'essayai de revenir au sujet qui m'avait amené. Mais il m'interrompit.

« — N'attendez rien de moi, me dit-il avec une certaine rudesse. En l'état actuel des connaissances, ou plutôt en face de l'ignorance universelle, il m'est interdit de communiquer à qui que ce soit ce que je sais.

« — Mais pourquoi donc ? m'écriai-je. Pourquoi ne pas nous aider, nous les jeunes gens, à lutter contre les stupides routines ?

« — Pourquoi ? acheva-t-il en se levant et en dardant sur moi ses yeux dans lesquels brillait une flamme ; parce que... parce que ma science est un crime !

« Et alors, sans que j'eusse insisté, il se mit, en un discours d'une éloquence stupéfiante, à me tracer un

tableau complet, encyclopédique, de la science actuelle. Il n'était pas un système, pas une théorie, pas une découverte qu'il n'eût étudiée et vérifiée. Et avec une verve sarcastique qui parfois devenait féroce, il flagellait les préjugés, les timidités, les lâchetés qui arrêtaient tous les travailleurs au seuil de la science réelle. Prophète inouï, il me prédit, il y a de cela dix ans, les quelques progrès que nous avons accomplis depuis lors ; il voyait — positivement — au delà de notre horizon, et cela sans charlatanisme, par la force de déductions dont j'appréciais moi-même la justesse. Et quand il eut terminé, il ajouta, en me congédiant d'un geste :

« — Je vous refuse ma science, qui est criminelle... Oui, criminelle ! car elle augmente, elle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour la vie, fait les vainqueurs et les vaincus.

« Sur cette parole énigmatique, je dus me retirer, emportant, je l'avoue, une impression d'admiration terrifiée. Oui, en ces quelques minutes d'entretien, cet homme m'était apparu comme un être surhumain, à la fois superbe et sinistre. Y avait-il là prédisposition nerveuse ? C'est possible. Cependant, si je voulais peindre d'un mot l'étrange concept qui avait jailli de son cerveau, tout à coup, sans raisonnement, comme ces mots qui parfois obsèdent la mémoire sans cause appréciable, je te dirais — ne ris pas de moi surtout — que cet homme m'avait produit l'effet d'un vampire savant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Aujourd'hui encore, je serais bien embarrassé de l'expliquer nettement. Cherche si tu veux !

« Là-dessus, il est tard. Rentrons.

« — Encore un mot, dis-je. As-tu revu M. Vincent ?

« — Oui, plusieurs fois je l'ai rencontré, tantôt vieux, brisé, comme il nous est apparu ce soir ; tantôt, au contraire, rajeuni, vivace, rosé, robuste.

« — Et tu le crois centenaire ?

« — Rappelle-toi les dates que je t'ai citées, et conclus. »

Un instant après, nous nous séparions, et bientôt seul, chez moi, à la lueur de ma lampe, je reprenais l'étude interrompue.

On a souvent ri de la rapidité avec laquelle les enfants passent d'une idée à une autre. Au moment où toute leur attention est concentrée sur un fait, voici qu'une mouche s'envole et, soudain, le cours de leurs pensées est modifié, et ils oublient ce qui, à la minute précédente, excitait si fort leur intérêt.

Des enfants aux hommes, la différence est-elle, après tout, si grande ? L'importance des faits qui détournent l'attention des uns et des autres est, en réalité, équivalente et a pour mesure commune l'intensité diverse de leurs sensations. La course d'un chat nous laisse indifférents et ne nous trouble pas : mais une jupe qui passe nous arrache à nos réflexions de l'heure et parfois nous emporte bien loin du chemin que nous suivions.

Puis-je dire quelles circonstances m'empêchèrent de donner suite au dessein bien net que j'avais formé de revoir M. Vincent et de l'étudier de plus près ? J'en serais fort embarrassé. Des impressions nouvelles, les unes futiles, les autres plus graves, s'étaient

superposées à celle-là : à peine si, de temps à autre, le souvenir de l'étrange personnage traversait ma mémoire, mais à la façon d'une vision vague et sans contours précis.

Des semaines, des mois, deux années passèrent et amenèrent dans ma situation d'importants changements : mon père était mort, me laissant une petite fortune amassée sou à sou, avec cette ténacité superbe du paysan qui se prive de tout pour assurer l'avenir de l'enfant. La clientèle était venue, et j'avais renoncé à mes projets de professorat. Enfin je m'étais marié et, dans les délais légaux, mais rigoureux, je fus père d'une adorable petite fille.

On devine si M. Vincent et sa science-crime étaient loin de ma pensée. Et encore, et encore les années s'écoulèrent. L'aisance était venue ; mes études sur les maladies nerveuses, mes expériences sur les hystériques avaient fait quelque bruit. Ma fille grandissait de plus en plus adorable et adorée. J'étais heureux, et cependant j'avais une histoire, car les Académies accueillaient mes communications, et les *Revue*s les imprimaient. Une épidémie de choléra m'avait mis définitivement en lumière et m'avait signalé à la bienveillance rubanière du gouvernement.

Il y avait justement dix ans que j'avais passé quelques heures à deviser sur un trottoir, avec mon ami et maître Gaston, sur le personnage en question, et j'avais oublié jusqu'à son nom, quand le hasard, qui dispose toute notre vie, me le rappela en des circonstances encore plus bizarres que la première fois.

Un de mes confrères, le docteur F..., directeur

d'une maison de santé, m'écrivit un billet pour me prier de passer chez lui — à loisir — dans le but d'examiner une de ses malades.

Me trouvant alors surchargé de besogne, je tardai de quelques jours à me rendre à son invitation. Mais sur une nouvelle lettre plus pressante, je me hâtai d'aller chez lui. Le cas dont il désirait m'entretenir était des plus intéressants et rentrait exactement dans la spécialité des études auxquelles je m'étais voué. Il s'agissait du très curieux phénomène du dédoublement de la personnalité, et, pendant plusieurs heures, nous nous livrâmes à des expériences d'un intérêt toujours grandissant. Mais, craignant de fatiguer la malade outre mesure, nous prîmes rendez-vous pour le lendemain.

Nous descendîmes dans le jardin qui précède le magnifique établissement que toute l'Europe connaît et admire, et lentement mon confrère me reconduisait, me communiquant le résultat de ses observations personnelles sur le sujet que nous venions d'examiner.

Au moment où nous allions franchir la grille d'entrée et échanger la poignée de main d'adieu, un petit garçon déboucha d'une allée de lauriers et de troènes et, courant vers le docteur, se jeta dans ses bras.

Celui-ci le souleva, et me dit :

— Monsieur mon fils... huit ans... et une bonne nature.

C'était un très joli enfant, aux traits délicats, mais qui me parut un peu pâle. Je le caressai en songeant à ma petite fille, si rose et si fraîche, et je dis :

— Pourquoi donc courais-tu si vite? On dirait que tu te sauvais ?

Question banale et à laquelle je n'attachais aucune importance.

— Oh ! c'est pour rire ! fit le gamin. C'est pour taquiner M. Vincent...

— M. Vincent ! m'écriai-je ; quel M. Vincent ?

Ce nom avait vibré en ma mémoire comme un coup de clairon.

L'enfant répondit avec une certaine irritation :

— Pardi ! il n'y a qu'un M. Vincent... c'est papa Gâteau !

Papa Gâteau ! On appelait ainsi un M. Vincent, il y avait dix ans.

— C'est un bien singulier personnage, ajouta mon confrère.

— Serait-ce Vincent... Thévenin ?

— Lui-même. Vous le connaissez ?...

— Il n'est donc pas mort !

— Ah ! vous aussi, fit le docteur en riant, vous le croyiez disparu. Point. Cent dix à cent quinze ans, mon cher. Qu'on dise après cela que la folie n'est pas un brevet de longévité !

— Et depuis quand est-il dans votre maison ?

— Depuis quatre mois environ. Et il y est entré en des circonstances bien curieuses que je vous raconterai demain ; car, pour aujourd'hui, ma journée quotidienne me réclame. Il est six heures...

— Six heures ! moi aussi je suis en retard. A demain, nous causerons de M. Vincent.

— A vos ordres, cher confrère.

Je me jetai dans ma voiture, dont la portière se ferma sur moi. J'étais dans un singulier état d'agitation, mordu d'une indicible curiosité. En une seconde, j'avais revu tout le passé, le petit appartement dans lequel j'attendais patiemment un client trop retardataire, puis la pauvre mère accourant et m'appelant à l'aide, puis ce lit funèbre où gisait la jeune fille. Je me demandais si aujourd'hui, en face du même problème de mort, je serais plus habile qu'alors. Et, en vérité, je frissonnais, me disant qu'aujourd'hui comme alors je ne comprenais rien à cette catastrophe. J'essayais de sauver mon orgueil, en supposant que certains symptômes avaient échappé à mon diagnostic qui maintenant me frapperaient au premier coup d'œil. Et je sentais que je me mentais à moi-même. Non, je n'avais rien deviné et, fûssé-je appelé demain dans des conditions identiques, je ne devinerais rien !

A cette souffrance d'amour-propre, à ce regret sincère du travailleur, se juxtaposait alors le souvenir de M. Vincent, de cet être falot, presque fantastique qui vivait, vivait encore, vivait toujours, en dépit de la sénilité abominable qui nous avait si fort troublés, Gaston et moi, alors que nous le suivions par les rues.

Par quel miracle avait-il résisté au poids écrasant d'un siècle, auquel venaient encore s'ajouter dix années ! Je me rappelais les paroles inexplicables que m'avait rapportées Gaston :

« Ma science criminelle centuple l'inégalité terrible qui, dans la lutte pour la vie, fait les vainqueurs et les vaincus. »

Et aussi ce mot échappé à mon ami, comme l'expression d'une idée réflexe : « Un vampire savant. »

Ces mots accouplés ne présentaient en réalité aucun sens à mon intelligence : mais je les répétais mentalement avec une sorte d'horreur, comme les termes d'un problème insoluble, expression d'une algèbre inconnue.

Jusqu'à mon retour en mon cabinet, il me fut impossible de me soustraire à cette obsession. Par bonheur, le travail, puis les occupations de la soirée, puis le sommeil eurent enfin raison de cet état anormal. Au matin, la hantise s'était évanouie et, de toute cette émotion, je n'avais conservé qu'un prurit de curiosité qui n'avait plus rien de maladif.

A l'heure convenue, je me présentai de nouveau chez le docteur F..., qui me parut soucieux. L'interrogeant avec un intérêt dicté par la sincère sympathie qu'il m'inspirait, j'appris que depuis quelque temps la santé de son fils lui donnait de vagues inquiétudes. Il coupa court d'ailleurs à ces confidences, repris par la passion du chercheur, et nous nous rendîmes à l'infirmierie auprès du sujet que nous avions déjà examiné la veille. Nous restâmes plusieurs heures absorbés dans l'étude des stupéfiantes manifestations de la catalepsie et de l'hypnotisme. Puis nous revînmes dans le cabinet du docteur afin de coordonner nos observations.

— Maintenant, lui dis-je, permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis hier de me parler plus longuement de votre pensionnaire, M. Vincent.

— Je ne vous ai pas oublié, et je ferai mieux que

de vous exposer mes souvenirs. J'ai l'habitude, à l'entrée de mes clients, de relater par écrit les circonstances intéressantes de notre première entrevue.

Le docteur se leva, ouvrit un carton et en tira quelques feuilles de papier qu'il me remit, en ajoutant :

— Lisez, pendant que je vaquerai à quelques occupations nécessaires. Je reviendrai tout à l'heure.

Resté seul, voici ce que je lus :

« Aujourd'hui 15 avril 188., à six heures du soir, on me présenta la carte d'un visiteur qui réclamait un entretien immédiat. Elle portait ce nom : *Vincent de Bossaye de Thévenin, de la faculté de médecine de Paris*. J'eus un mouvement de surprise. Comme aliéniste, j'ai dû m'occuper spécialement de l'histoire du magnétisme animal, et je me rappelai avoir été frappé de ce nom, à une époque déjà lointaine. Il me semblait qu'il devait être porté par un contemporain de mon grand-père ou tout au moins de mon père. Je donnai ordre d'introduire immédiatement la personne qui avait remis cette carte, et un instant après je vis entrer un vieillard portant dans tout son être la trace non équivoque de la décrépitude, quoique sur le visage parcheminé subsistassent des vestiges singuliers d'une fraîcheur inaccoutumée. La marche témoignait encore d'une certaine vigueur.

« M. Thévenin s'inclina, je lui rendis son salut en lui désignant un siège, puis je le priai de me faire connaître le motif de sa visite.

« — Je viens, me dit-il d'une voix qui n'avait point de tremblement sénile, je viens vous prier de

me prendre comme pensionnaire... Oh ! payant, bien entendu, ajouta-t-il vivement, comme pour répondre d'avance à une objection possible.

« — Pardon, lui dis-je, mais vous êtes bien le docteur Thévenin ?...

« — L'ancien élève de Mesmer, l'ami de Puységur. C'est bien moi.

« — Vous devez être très âgé ?...

« — J'ai cent neuf ans...

« — Ne prenez point pour une défaite l'objection que je dois vous faire. Ignorez-vous que ma maison est spécialement destinée aux aliénés !

« — Je le sais, me dit-il. Ma demande n'en est que mieux justifiée. Je suis fou.

« Bien que je sois accoutumé à bien des excentricités, celle-ci me parut dépasser quelque peu les bornes.

« — Vous me permettrez d'en douter, lui dis-je. Vous me paraissez en possession de toute votre raison.

« — Vous vous trompez, ajouta-t-il avec le même calme, je suis fou et, j'appuierai sur ce point, un des fous les plus dangereux qui existent.

« — Soit. Mais puisque vous êtes médecin, et des plus savants, je le sais, vous avez sans doute analysé votre état et pouvez aisément me donner les raisons de votre affirmation si péremptoire.

« Il fixait sur moi ses yeux d'une pénétration étrange. Je compris comment dans la force de l'âge, cet homme avait dû être un des plus fervents et des plus convaincus adeptes du magnétisme. Il garda le

silence pendant quelques minutes, se livrant complaisamment en quelque sorte à mon observation.

« Je repris alors :

« — En ce moment, sans doute, vous sentez que vous vous trouvez en ce que, acceptant votre hypothèse, j'appellerai un moment lucide ?

« — C'est une erreur.

« — Cependant je crois avoir quelque expérience, et je ne découvre en vous, en votre physionomie, en votre regard, aucun signe caractéristique de l'aliénation mentale.

« — Les folies les plus dangereuses, dit-il, sont celles que nul œil humain ne peut deviner.

« Et il ajouta, d'une voix basse à peine perceptible :

« — Il y a cinquante ans que je suis fou et personne, parmi les plus savants, n'a soupçonné mon état.

« — Mais enfin, cette folie, m'écriai-je, en quoi consiste-t-elle ? Avez-vous des visions ? Evoquez-vous les morts ? Croyez-vous être Mahomet ou Jésus-Christ ? Etes-vous de verre ? N'êtes-vous pas vous-même ?...

« — Je suis, reprit-il nettement, l'homme qui peut ne pas mourir et qui, jusqu'à ce jour, ne l'a pas voulu.

« — Ainsi, selon vous, c'est grâce à votre seule volonté que vous êtes parvenu à vivre cent dix ans ?

« — C'est cela.

« — Vous possédez des moyens infaillibles pour prolonger la vie humaine ?

« — Non pas la vie d'autrui, mais la mienne.

« — Le grand œuvre ! m'écriai-je, la pierre philosophale...

« — Point d'alchimie, dans le sens où vous l'entendez.

« — Et ce moyen, êtes-vous disposé à me le faire connaître ?

« Je constatais maintenant que j'avais affaire à un genre spécial de monomanie raisonnante, et je m'efforçais de pousser le sujet plus avant sur son propre terrain.

« — Je ne puis rien vous dire, reprit-il sans s'émouvoir, pour deux motifs...

« — Lesquels ?

« — Le premier, c'est qu'en vous dévoilant mon secret je courrais grand risque, en l'état actuel de la société, d'être traité comme un des pires criminels...

« — Mais, vous-même, vous reconnaissez-vous coupable ?

« — Non, en raison des lois supérieures de la lutte pour la vie. Oui, en face des préjugés régnants...

« — Avez-vous tué ?

« — Oui, me répondit-il sans hésiter.

« — Vos crimes ont-ils été découverts... ?

« — Non.

« — Ont-ils donné lieu à des poursuites contre des innocents ?

« — Non.

« — Cependant, vos victimes... que sont-elles devenues ? Les avez-vous fait disparaître ?

« — Non.

« — Et nul ne s'est aperçu qu'elles étaient mortes de mort violente ?

« — Personne.

« La folie se caractérisait de plus en plus.

« — Vous m'avez parlé de deux motifs qui vous imposaient le silence. Quel est le second ?

« — Je me tais, reprit-il d'un accent solennel, parce que, de deux choses l'une : ou, connaissant mon secret, vous seriez impuissant à vous en servir, ou, étant parvenu à en user, vous commettriez les crimes que j'ai commis...

« — Sans doute, fis-je en souriant, quelque préparation vénéneuse qui ne laisse aucune trace ?

« — Ne cherchez pas. Vous ne pourriez trouver. D'ailleurs coupons au court. Je viens chez vous, aliéniste, et je vous dis : « Je suis fou, fou dangereux. Voulez-vous m'interner ? »

« — Une entrée volontaire vous donnerait droit à une sortie volontaire. Je ne puis vous admettre chez moi qu'à la condition d'avoir toute autorité sur vous. Pour cela il vous faudra vous soumettre à l'examen de deux médecins dont le certificat sera ma garantie. Acceptez-vous cette condition ?

« — Oui. Mais, à mon tour, je pose mes conditions.

« — Je vous écoute.

« — Mon but, en entrant chez vous, est de mourir. Tant que je serai libre, je suis sûr de vivre, n'ayant pas le courage de ne point user de mon secret. Ici, je ne pourrai le faire, et alors la nature agira seule. J'exige d'être traité comme vos autres pensionnaires,

à cette seule différence près que personne du dehors ne sera admis auprès de moi.

« — Avez-vous des parents, des amis ?

« — Je suis seul, tout seul. Nul n'a autorité sur moi.

« — Je puis vous assurer que votre désir sera respecté, à moins que l'administration supérieure n'exige votre comparution...

« — Oh ! cela m'importe peu. Donc, que personne, en dehors de vous et de vos infirmiers, ne parvienne jusqu'à moi. D'autre part, je puis vous affirmer que nul ne s'apercevra de ma folie, que je n'aurai ni accès de fureur, ni fantaisies excentriques. D'ailleurs, si vous observez fidèlement le traité que nous signons ici, dans trois mois... je serai mort.

« — Vous savez que la surveillance exercée par les gardiens écarte toute possibilité de suicide.

« — Oh ! ils ne pourront rien contre moi.

« — Vous savez encore qu'avant d'être interné dans le local que vous aurez choisi vous serez fouillé, visité si exactement qu'il vous sera impossible de conserver n'importe quelle substance vous permettant de vous donner la mort.

« — On ne me dépouillera pas de mes cent dix ans, fit-il en souriant pour la première fois depuis le début de notre entretien. Je connais la provision de vie qui reste en moi... douze semaines environ.

« Toute discussion étant inutile, je n'avais plus qu'à accepter mon étrange client, qui fixa lui-même des prix très élevés, en échange desquels il réclamait un grand confortable... »

Ici se terminait le manuscrit du docteur. En marge était inscrite cette note : « Pavillon 2, n° 17. »

J'avais lu ces lignes avec un intérêt profond, et, quand j'eus terminé, j'éprouvai un sentiment de désappointement. M. Vincent restait pour moi non moins énigmatique que par le passé.

Mon confrère rentra.

— Eh bien ! me demanda-t-il. Que pensez-vous de l'ancien mesmérien... ?

— Je ne sais trop que vous répondre. Il y a là une folie peu ordinaire. Mais j'y songe, M. Thévenin est entré ici le 15 avril, et nous voici au 10 septembre. Or, il est encore vivant : son diagnostic infaillible l'a donc trompé.

— Absolument.

— Comment s'est-il comporté depuis qu'il est votre hôte ?

— Comme interné, je n'en ai jamais rencontré de plus docile ni d'un commerce plus agréable. Il s'est prêté d'abord de la meilleure grâce à l'examen de deux de mes confrères, qui n'ont pas hésité à confirmer mon diagnostic de monomanie. C'était en fait un exemple assez banal de rectitude raisonnée sur tous les points, sauf un seul. Donc, sa situation étant régularisée, je n'eus plus d'autre but que de lui rendre ses dernières années — ou ses derniers mois — aussi agréables que possible. Je l'ai installé dans un pavillon isolé, avec un jardin assez spacieux. Deux infirmiers sont attachés spécialement à son service. Il s'est composé une bibliothèque scientifique des plus curieuses et paraît travailler. Un seul détail

prouve le dérangement d'esprit. Pendant quinze jours de suite, il a passé plusieurs heures étendu nu sur la terre. Il m'avait d'ailleurs prévenu, ajoutant qu'il tentait une expérience. Comme c'était en juin, pendant une période réellement caniculaire, je ne crus pas devoir m'y opposer. Il y renonça bientôt de lui-même.

— Pendant le premier mois, je ne remarquai en lui aucun changement. Mais, à partir du milieu de mai, les symptômes de décrépitude commencèrent à se manifester et quand, en juin, il fit sa très singulière expérience, je crus véritablement qu'il avait bien prévu la date de sa mort en la fixant à trois mois. Quand l'accès de nudité — passez-moi l'expression — fut passé, nous reprîmes nos relations ordinaires. J'avoue que j'ai rarement rencontré chez un de mes confrères autant d'érudition et de hardiesse dans les aperçus. Si cet homme n'avait pas la double monomanie du magnétisme et de ce que j'appellerai sa prétendue volonté vitale, je le proclamerais un des plus grands savants d'aujourd'hui. Vers les premiers jours de juillet, je m'aperçus que ses forces déclinaient de plus en plus, sans d'ailleurs que la lucidité de son esprit diminuât. Seulement j'avais pitié, je l'avoue, de ce centenaire, seul, abandonné de tous, et qui passait ses dernières journées assis sur un fauteuil, cherchant le soleil revivifiant. Je m'aperçus un jour qu'il adorait les enfants, et j'amenai mon petit garçon auprès de lui. Je ne saurais vous décrire l'expression de joie qui éclaira son visage. Si je ne l'eusse aussi bien connu, j'aurais été presque effrayé de la

leur qui tout à coup passa dans ses yeux. Quant à mon petit Georges, sa sympathie n'hésita pas. Il courut à lui, comme s'il l'eût connu depuis de longues années. Ce fut une amitié subite, comme en conçoivent souvent les enfants. Et depuis lors il n'est pas de jour où Georges ne passe plusieurs heures auprès de lui. L'effet de cette distraction a été tel sur le centenaire qu'en vérité depuis lors il semble avoir retrouvé une nouvelle jeunesse... Oui, c'est comme un sang restauré qui coule dans ses veines. Sa maigreur a disparu, et je ne m'étonnerais pas qu'il eût un bail prolongé avec la vie. C'est une organisation étonnante.

— Mais ne me disiez-vous pas, lorsque je suis arrivé, que votre fils vous causait de son côté quelque inquiétude ?

— Oh ! un peu de faiblesse, la fatigue de l'été... et puis la croissance. Je suis tranquille. Il y a deux mois, il avait trop de fraîcheur. Cela reviendra.

Depuis quelques instants, j'étais saisi du désir de revoir ce singulier personnage que j'avais aperçu seulement dans des circonstances assez bizarres. J'en fis part à mon confrère. Mais il me fit observer que l'engagement pris par lui s'opposait à ce qu'il y satisfît. Ne s'était-il pas formellement interdit d'introduire auprès de M. Vincent toute personne qui ne ferait pas partie du personnel de l'établissement ?

Je n'avais qu'à m'incliner. Je n'insistai pas, et je pris congé de mon confrère, bien résolu d'ailleurs à écarter définitivement de mon esprit les idées incohérentes, presque folles, qui me hantaient douloureusement.

Oui, j'avais en moi je ne sais quelle épouvante inexplicquée qui tenait du vertige. Comme Pascal, je voyais un gouffre ouvert devant moi et, au fond, tout au fond, j'apercevais une face ricanante qui avait les traits de l'élève de Mesmer !

IV

J'avais repris mes occupations et encore une fois perdu le souvenir agaçant de ce personnage quand, au matin d'un des premiers jours de novembre, je reçus une dépêche qui me causa une indicible émotion.

Elle était signée du docteur F..., et ainsi conçue :

« Mon enfant se meurt. Je fais appel à tous mes amis. Venez. »

Je bondis hors de mon fauteuil et, quelques instants après, je sautais dans une voiture dont le cocher, alléché par la promesse d'un fort pourboire, fouettait vigoureusement son cheval.

Je ne puis dire que cette dépêche me surprenait. Cachée sous les préoccupations de chaque jour, dont je me faisais un rempart contre les visions du ressouvenir, il était une pensée latente dont il me semblait que cette nouvelle fût l'explosion.

La silhouette de M. Vincent, gravée dans les lobes de mon cerveau, se liait invinciblement à celle d'un enfant, de cette pauvre fille que j'avais vue là-bas, morte avant d'être mourante, et qui m'avait laissé cette impression — absolument nulle au point de vue de la science vraie — d'un arrachement de la vie, de la force animique.

Et voici que, cette fois encore, l'apparition de ce centenaire, entêté à vivre, se confondait avec celle d'un enfant, si vigoureux, paraît-il, six mois auparavant, et mourant aujourd'hui !

Si long que fût le trajet, je n'en eus pas conscience, tant j'étais absorbé dans mes méditations, et, quand la voiture s'arrêta, quand le cocher, étant descendu, ouvrit la portière en me criant : « Bourgeois, nous y sommes ! » je descendis en chancelant comme un homme ivre, ne sachant ni où j'étais, ni où j'allais.

Ce fut instinctivement, et rien qu'instinctivement, que, salué par le concierge, je m'engageai dans la longue allée d'ormes qui conduisait au bâtiment principal.

Lorsque j'arrivai au perron, un infirmier, qui semblait faire sentinelle, me reconnut : sans même me demander mon nom, il me précéda dans la maison et, ouvrant une porte, m'introduisit dans un salon où, du premier coup d'œil, je reconnus quatre de mes confrères, sans doute appelés comme moi par dépêche, et qui me serrèrent silencieusement la main.

Après un court temps de silence que je ne cherchai pas à troubler, incapable que j'eusse été de prononcer deux mots sensés, un d'eux prit la parole.

Ils avaient examiné l'enfant. Tous avaient constaté que les organes étaient sains et qu'ils ne présentaient aucun caractère de nature à faire redouter un dénouement fatal. Cependant, en dépit de ce diagnostic qui leur était commun, ils ne se dissimulaient pas que la situation était grave : il y avait dans le pauvre petit comme une exhaustion (ce mot me frappa) des facultés

vitales, et cela sans qu'une lésion appréciable expliquât cette dégénérescence.

A ce moment, le père nous rejoignit: il était dans un état de désespoir qui faisait peine à voir. Ayant perdu deux ans auparavant une femme qu'il adorait, il avait reporté toutes ses affections sur ce petit être qu'un mal inconnu lui enlevait tout à coup. Il m'aperçut, vint à moi, voulut me parler: mais, empêché par les sanglots qui emplissaient sa gorge, il me prit par la main et m'entraîna.

Un instant après, j'étais auprès du lit; et muet, glacé, je reconnaissais avec horreur ces mêmes apparences qui, il y avait dix ans de cela, avaient laissé dans mon esprit un trouble ineffaçable. L'enfant ne bougeait plus, semblait exsangue. C'était un épuisement total, comme si tout son sang eût coulé par une blessure invisible: et l'illusion était si complète que je demandai, en balbutiant, au pauvre père s'il n'y avait pas eu une hémorragie.

Il me répondit à voix basse. L'enfant n'avait subi aucun accident: cet effet de dépression s'était produit lentement; puis tout à coup, en ces derniers jours, l'accélération du mal avait pris des allures foudroyantes. Pourtant l'avant-veille encore il courait dans le jardin.

— M. Vincent vit toujours? demandai-je soudainement, obéissant à une impulsion dont je ne fus pas le maître.

J'aurais juré qu'une autre personnalité que la mienne avait parlé par ma bouche, tant ces mots avaient jailli à mon insu.

Le père ne parut pas surpris de ma question.

— Oui, et il est bien désolé! Il aimait tant mon petit Georges, qui lui rendait bien son affection, d'ailleurs, car il ne voulait pas le quitter. Il a fallu l'emporter pour l'amener ici, et, malgré sa faiblesse, il résistait encore. C'était comme une attraction à laquelle il ne voulait pas se soustraire... Mais qu'importe M. Vincent? Examinez l'enfant, et dites-moi— oh! je vous en prie! — dites-moi qu'on le sauvera...

Je n'avais pas le courage de proférer ce généreux mensonge : car, si encore mes confrères pouvaient conserver quelque espoir, moi... est-ce que je pouvais douter? Et pourtant!... une idée encore obscure, germait dans mon cerveau.

Nous restions ainsi tous deux, le père n'osant plus me questionner, dans la crainte d'entendre tomber de mes lèvres l'arrêt de désespérance ; moi n'osant me laisser entraîner dans la voie mystérieuse où je me sentais invinciblement glisser.

Tout à coup des lèvres de l'enfant, une faible voix, comme un souffle, s'échappa :

— M. Vincent! soupirait-il.

— Vous voyez, il veut voir encore son ami, dit le père.

Mais je m'étais déjà élancé vers la fenêtre... et, les rideaux écartés, je vis passer dans une allée cet homme que surveillaient deux infirmiers et qui se dirigeait vers la maison.

Je poussai un cri :

— Sur votre vie, clamai-je en m'adressant au père,

ne quittez pas votre enfant d'une seconde, et, quoi que je fasse, quoi qu'on vienne vous dire de moi, dites que j'agis par votre ordre.

— Mais que voulez-vous dire ?

— N'oubliez pas... par votre ordre !

Et sans m'expliquer davantage, car je voyais l'enfant qui peu à peu se soulevait, je m'élançai dehors.

Sur le seuil du perron, je vis M. Vincent qui se disposait à monter.

— Je vous défends de faire un pas en avant ! lui dis-je violemment, en le saisissant par le bras.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? dit-il.

Et se tournant vers les infirmiers qui s'étaient arrêtés interdits :

— Je veux parler à votre maître...

— Et moi, je vous répète que vous ne passerez pas. J'agis d'après les ordres du docteur F... lui-même, qui ordonne que vous soyez réintégré à l'instant dans votre pavillon.

Je me nommai aux infirmiers, qui ne jugèrent pas à propos de me désobéir ; d'ailleurs, j'avais passé solidement mon bras sous celui du vieillard et je l'entraînais rapidement. Il n'était pas de force à me résister.

— Vous, dis-je à l'un des deux hommes, allez auprès de votre maître et dites-lui que je serai de retour dans une demi-heure ; ajoutez que je tente un suprême effort pour sauver son enfant.

Nous étions arrivés au pavillon. Je fis entrer M. Vincent et nous nous trouvâmes seuls, tous deux, dans le petit jardin sur lequel les arbres étendaient la voûte de leurs feuilles automnales.

Enfin je me trouvais donc en face de cet homme !...
Je le regardai.

Il était très pâle et, dans sa face blanche et bouffie, ses yeux semblaient deux trous noirs et brillants.

Nous restâmes ainsi quelques instants, l'un devant l'autre, comme deux ennemis qui s'examinent avant le combat. J'étais en proie à une colère qui me faisait trembler, mais qui devait communiquer à mon regard un éclat excessif. Car ses yeux, à lui, semblaient fuir les miens.

Tout à coup, j'étendis le bras vers lui, et, lui touchant l'épaule :

— Monsieur Vincent de Bossaye de Thévenin, lui dis-je, vous êtes un assassin !

JULES LERMINA.

(A suivre.)

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

La deuxième causerie hermétique du groupe a eu lieu le mercredi 29 janvier, dans les salons de la Bibliothèque internationale des Œuvres des Femmes, 21-23, passage Saulnier, Paris.

Plus de soixante-dix invités avaient répondu à l'appel des organisateurs. L'occultisme était représenté très largement à cette réunion. EMILE MICHELET, membre titulaire de la troisième Commission, a fait une fort remarquable conférence sur *l'Esotérisme dans l'Art*. Il a surtout analysé l'œuvre de Shakespeare au point de vue

de la science Occulte. Après lui, PAPUS a montré en une courte causerie l'action actuelle des Sociétés d'occultisme sur le *mouvement social* en Europe. Il a fait remarquer la singulière coïncidence entre la grève annoncée en Allemagne et la grève belge, survenant brusquement au moment où l'Allemagne allait s'approvisionner au moyen des tocks belges. Il a rappelé, de plus, l'ordre maçonnique parti d'Autriche *un an* avant les décrets, sans vouloir du reste tirer aucune conclusion de tous ces rapprochements. LUCIEN MAUCHEL a récité, pour terminer, *le Sphinx*, cette magnifique poésie d'Eliphas Lévi. Le comte de Constantin présidait.

Le succès croissant de ces réunions a décidé la Commission exécutive du groupe à donner des réunions bimensuelles qui bientôt deviendront sans doute hebdomadaires.

ORGANISATION DU GROUPE

Les conférences constituent seulement une des parties composant le programme que s'est imposé le Groupe indépendant d'études ésotériques.

Les trois commissions sont à l'heure actuelle complètement organisées et comprennent respectivement les membres suivants :

COMMISSION DES FINANCES (1^{re} Commission) *Président* : Lucien Mauchel

Membres titulaires.....	5
Membres actifs.....	10

COMMISSION DE PROPAGANDE (2^e Commission) *Président* : Julien Lejay

Membres titulaires.....	23
Membres actifs.....	41

COMMISSION D'ENSEIGNEMENT (3^e Commission) *Président* : Stanislas de Guaita

Membres titulaires.....	14
-------------------------	----

Total des membres titulaires et actifs.....	93
---	----

Le nombre des membres associés rattachés de droit à la 2^e Commission est au 30 janvier de..... 274

Le Groupe indépendant d'études ésotériques comprend donc à ce jour 367 membres répartis entre Paris, la province et l'étranger.

COURS

Le mois prochain seront organisés les cours de *Kabbale*, de *Théosophie* et de *Franc-Maçonnerie*.

Chacun de ces cours comprendra un petit nombre de leçons. Avis de leur formation sera donné aux membres.

ETUDES PRATIQUES

Les membres actifs et titulaires peuvent encore s'inscrire, pour les *études pratiques*, qui seront également commencées incessamment. Ces études comprennent :

1^o Les expériences de Spiritisme poursuivies par groupes distincts formés chacun de douze membres au maximum;

2^o Les expériences de Magnétisme accessibles à tous les membres actifs et associés ;

3^o Les études de Franc-Maçonnerie faites dans le Groupe initiatique sous la direction de M. Oswald Wirth.

*
**

Les membres de province qui sont correspondants de l'*Initiation* recevront les procès-verbaux résumés des plus importantes de ces expériences.

On voit par tous ces chiffres que le *Groupe indépendant d'Etudes ésotériques* est la première société sérieusement organisée en France pour la diffusion de l'Occultisme par tous les moyens.

Ajoutons qu'outre le *Groupe initiatique*, les Sociétés d'Initiations, Martinistes (S. . I. .) et les groupes de la Rose Croix (N) ont fait des conventions avec le *Groupe indépendant d'Etudes ésotériques* pour faciliter l'admission des membres dans ces sociétés.

LA REVUE D'HYPNOLOGIE

Le Dr Luys, le savant membre de l'Académie de Médecine, vient de prendre la direction d'une nouvelle revue s'occupant d'Hypnotisme dans ses rapports avec la psychologie et les maladies mentales.

Cette revue est fort intéressante quoique cantonnée dans le domaine exclusivement scientifique. Le premier numéro contient une étude du Dr Luys sur la Fascination et le moyen de la produire, et aussi un article curieux sur l'aptitude aux jeux de sociétés qui persiste chez les aliénés après la disparition des autres facultés.

L'abonnement d'un an est de 10 fr. Le numéro : 1 fr. Chez Carré, 58, rue Saint-André-des-Arts.

REVUES & JOURNAUX

Le *Journal du Magnétisme* (janvier 1890). Le Magnétisme humain considéré comme agent, physique, extrait du mémoire lu au Congrès magnétique, par H. DURVILLE.

* *

La *Religion laïque* (de Nantes). Pourquoi Dieu ? CH. FAUVETY.

* *

La *Chaîne magnétique*. Extraits du journal *la Lanterne* sur les prédictions exactes de M^e L. AUFFINGER sur la découverte des assassins de l'huissier Gouffé.

La *Revue Socialiste* (janvier 1891). Les Précurseurs du socialisme moderne, B. MALON.

* *

Bulletin des sommaires (23 janvier). Causerie sur la *Kabbale* de MM. ADOLPHE FRANCK, par CH. M. LIMOUSIN.

*
**

Moniteur Spirite et Magnétique (de Bruxelles). Très intéressante étude de B. SYLVAIN, *Les Dieux reviennent*, que nous voudrions pouvoir reproduire tout entière. Après avoir passé en revue et montré d'une façon saisissante toutes les manifestations du sentiment religieux pendant l'année 1889, l'auteur montre que c'est le travestissement infligé aux vieux faits haineux, vindicatifs sans pitié pour des croyants peu éclairés qui a éloigné des religions la plupart des hommes de bon sens et forme le vœu qu'il n'en soit plus ainsi. Il termine par ces mots :

« L'âme, nous la prouvons; l'immortalité, nous la faisons toucher du doigt; Dieu, nous le ferons aimer. Avec cette trinité, sainement expliquée et comprise, le monde entrera dans une nouvelle voie où la vérité et le bien s'entrebaiseront. »

*
**

L'Encyclopédie contemporaine (29 décembre 1889). Ely Star et l'Astrologie moderne, T. SIMON.

*
**

Le Temps du 5 janvier a publié un long et intéressant article littéraire de M. ANATOLE FRANCE consacré à notre collaborateur JOSÉPHIN PÉLADAN.

*
**

ÉTRANGER

Revista de Estudios psicologicos (Barcelone). Revue très bien faite et intéressante.



NOUVELLES DIVERSES

Le docteur F. Guermontprez, de la faculté catholique de médecine de Lille, consacre dans le *Monde* du 6 janvier 1890 un long article de six colonnes à commenter, à côté, le livre : *Le Magnétisme devant la loi* de notre collaborateur le docteur Foveau de Courmelles. Il en extrait ce qui lui plaît, laissant de côté dans l'ombre ce qui lui déplaît, et il fait ainsi dire à l'auteur le contraire de sa pensée. Il le montre spirite et franc-maçon, ce qui est faux, car le docteur Foveau est un *indépendant n'appartenant à aucune école et voulant rester tel*. C'est à titre de *contradicteur*, non d'adhérent, qu'il a parlé au Congrès spirite. Il sert la cause même des *gens pieux*, puisqu'il rétablit l'existence de la volonté que nient les hypnotiseurs et le docteur Guermontprez qui *éteint l'Initiation*, oubliant qu'elle est une tribune libre où *chaque rédacteur a le droit et surtout le devoir d'exprimer son opinion personnelle*.

*
**

La réponse du D^r Foveau de Courmelles au docteur Guermontprez et à lui adressée directement a paru dans le *Monde* du 27 janvier. Le professeur de la faculté catholique de médecine de Lille s'étonne des attaches de notre collaborateur à *l'Initiation* et au *Voltaire* et prétend voir là une abdication d'indépendance. Quelle erreur est la sienne !

Le docteur Guermontprez reproche surtout au D^r Foveau les lignes *anticonfraternelles* de sa brochure. Doit-on, sous prétexte de camaraderie, laisser propager des erreurs, surtout quand celles-ci tendent à rien moins qu'à supprimer la liberté, les religions, la société ? Et d'ailleurs le D^r Foveau reproche aussi bien aux magnétiseurs qu'aux médecins leurs errements, afin d'arriver à

l'entente et à la suppression de ce qui peut être nuisible dans le magnétisme et l'hypnotisme. M. Guermontez analyse trop les reproches adressés aux médecins, laissant volontairement dans l'ombre, ce qui n'est pas équitable, ceux qui concernent les magnétiseurs.

F.

*
* * *

Signalons à nos lecteurs comme un excellent *médium* M. B. Hannecart, 8, rue Mayran, Paris.

*
* *

Le magnétiseur Robert donne des séances privées de magnétisme et d'esomnambulisme avec son sujet, Jeanne, tous les jours, de midi à 4 heures, 80, rue Taitbout.

LIVRES REÇUS

Fragments occultes par MARCELLUS LELOIR. — Bordeaux (chez l'auteur, rue Judaique, 126). Prix 1 fr. (n mandat).

M. Leloir a résumé dans une fort intéressante brochure les données générales de la Science Occulte concernant les talismans et les sorts. Il rapporte l'histoire du berger Thorel, remarquable en ce sens qu'elle offre l'exemple d'un cas d'envoûtement par les procédés magiques *juridiquement constaté* en plein XIX^e siècle. Il étudie aussi les enseignements de plusieurs auteurs sur le spiritisme et les explications diverses qu'on peut donner de ses phénomènes. En somme, dans ces trente-deux pages sont résumées de belles et bonnes choses très curieuses à connaître pour ceux qui, ne sont pas encore très versés dans l'étude approfondie de l'occultisme.

NÉCROLOGIE

Les Sciences Occultes viennent de faire une perte douloureuse dans la personne du D^r E. PUEL, mort le 28 janvier, à l'âge de soixante-dix-sept ans, d'une complication pulmonaire de la grippe.

Le D^r Puel était membre fondateur de la Société de botanique et de la Société philomatique. Son remarquable mémoire sur la catalepsie avait été couronné par l'Académie.

Son grand âge et les dures nécessités de l'existence l'avaient malheureusement forcé d'interrompre la publication de sa *Revue de psychologie expérimentale*, où sont consignées, avec la plus scrupuleuse exactitude, des expériences intéressantes au plus haut point les adeptes de l'occultisme.

Le D^r Puel était du reste en relation suivie avec les savants anglais qui se livrent, depuis quelques années, avec un si louable acharnement à l'étude des phénomènes psychiques.

Le D^r Puel est mort pauvre, restant sur la brèche jusqu'au dernier jour.

Honneur au savant modeste dont le nom mérite de figurer parmi ceux qui ont tout sacrifié pour assurer la rénovation morale de l'humanité!

RAYMOND MAYGRIER.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6

VIENT DE PARAÎTRE

Dr FOVEAU DE COURMELLES

Lauréat de l'Académie de Médecine
Licencié en droit, Licencié ès-sciences physiques
Licencié ès-sciences naturelles

LE MAGNÉTISME

DEVANT

LA LOI

Prix 1 »

CARRÉ, Éditeur

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue populaire illustrée paraissant le Dimanche

Rédacteur en Chef : **VICTOR TISSOT**

L'Écho de la Semaine publie les chroniques et les articles les plus remarquables des meilleurs écrivains. Chaque numéro de 12 pages grand format est de plus orné de nombreuses gravures. C'est le plus intéressant et le meilleur marché des journaux hebdomadaires. Abonnement : **6 fr. par an**, 3, place de Valois (Dentu), Paris. — Demander spécimen.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — *A Brûler*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de l'*Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gauthier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Balzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Euréka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhouney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur GARRÉ se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera *l'Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'Initiation paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRO

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries de l'Odéon</i>	<i>12, Boulevard des Italiens</i>	<i>14, rue Auber</i> LELIÉ GEOIS gérant	<i>Rue de Marengo</i>
---------------------------------	---------------------------------------	--	-----------------------

Remise de 15 à 20 0/0 sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36^{bis}, avenue de l'Opéra, 36^{bis}
H. FLOURY, GÉRANT

CHACORNAC
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Oc-
culte y sont en vente et aux
meilleures conditions.

PHOTOGRAVURE, PHOTOTYPHE

MAISON E. POIREL

38, rue de la Tour-d'Auvergne, 38

PARIS

Reproduction au plus bas prix de gravures, frontispices,
manuscrits de Science Occulte tirés des collections rares et des
grandes bibliothèques. — Procédés spéciaux permettant de
conserver toutes les demi-teintes.

Toutes les primes de *l'Initiation* sont exécutées par les procédés
de la Maison POIREL, 38, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.

L'Initiation

Revue philosophique indépendante des Hautes Études

**Hypnotisme, Théosophie
Kabbale, Franc-Maçonnerie
Sciences Occultes**



6^{me} VOLUME. — 3^{me} ANNÉE

SOMMAIRE DU N^o 6 (Mars 1890)

- Avant-propos: *Un Réveil*..... **George Montière.**
(p. 193 à 198.)
- PARTIE INITIATIQUE...** *L'Occultisme en 1890: Magie pratique*, de Jules Lermina..... **Papus.**
(p. 199 à 208.)
- Au Seuil du Mystère*, de St. de Guaita... **F.-Ch. Barlet.**
(p. 208 à 223.)
- PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE...** *L'Égyptologie sacrée avec gravure* (suite) **Marcus de Vèze.**
(p. 224 à 243.)
- La Science Occulte appliquée à l'Économie politique*..... **Julien Lejay.**
(p. 244 à 256.)
- Principes cosmo-psychiques du Magnétisme*..... **Rouxel.**
(p. 256 à 259.)
- PARTIE LITTÉRAIRE...** *L'Elixir de vie* (fin)... **Jules Lermina.**
(p. 260 à 267.)

Bibliographie. — Bulletin musical. — Groupe indépendant d'Études ésotériques. — Correspondance. — Nouvelles diverses. — Journaux et Revues.

RÉDACTION :
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

Administration, Abonnements :
58, rue St-André-des-Arts, 58
PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS.

CE NUMÉRO CONTIENT UNE SUPERBE PRIME A TOUS LES LECTEURS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'un même *ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une *Synthèse* unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *militarisme* et la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte parmi ses 50 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux dames et aux demoiselles ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement le 15 de chaque mois et compte déjà deux années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS
DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

F. CH. BARLET. M. S. T. \hat{N} — STANISLAS DE GUAITA. S. I. \hat{N} .
— GEORGE MONTIÈRE, S. I. \hat{N} — PAPUS, S. I. \hat{N} — JOSÉPHIN
PÉLADAN, S. I. \hat{N} .

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ALEPH. — Le F. BERTRAND VÉN. — RENÉ CAILLIÉ. — G.
DELANNE. — DELÉZINIER. — JULES DOINEL. — ELY STAR. —
FABRE DES ESSARTS. — D^r FOVEAU DE COURMELLES. — JULES
GIRAUD. — E GARY. — HENRI LASVIGNES. — J. LEJAY. — DONALD
MAC-NAB. — MARCUS DE VÈZE. — NAPOLEÓN NEY. — EUGÈNE
NUS. — G. POLTI. — JULES PRION. — Le Magnétiseur RAYMOND.
— Le Magnétiseur A. ROBERT. — ROUXEL. — HENRI WELSCH.
— OSWALD WIRTH.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD.
— JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — A. MATTHEY. — LUCIEN
MAUCHEL. — CATULLE MENDÈS. — ÉMILE MICHELET. — GEORGE
MONTIÈRE. — CH. DE SIVRY. — CH. TORQUET.

4°

POESIE

ED. BAZIRE. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — P.
GIRALDON. — PAUL MARROT. — MARNÈS. — A. MORIN. — ROBERT
DE LA VILLEHERVÉ.

*

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques

SOUS LA DIRECTION DE LA REVUE L'INITIATION

Société pour l'étude de la Science Occulte Théorique et Pratique dans toutes ses branches et indépendamment de toute école.

ORGANISATION SYNARCHIQUE

Trois grandes Commissions permanentes : Enseignement - Exécutif - Finances

PLUS DE 300 ADHÉRENTS

COURS & CONFÉRENCES PERMANENTS

sur la Kabbale, la Théosophie, la Franc-Maçonnerie, la Science Occulte, etc.

ÉTUDES PERMANENTES PAR GROUPES FERMÉS

DES PHÉNOMÈNES DE SPIRITISME, DE MAGNÉTISME ET DE MAGIE

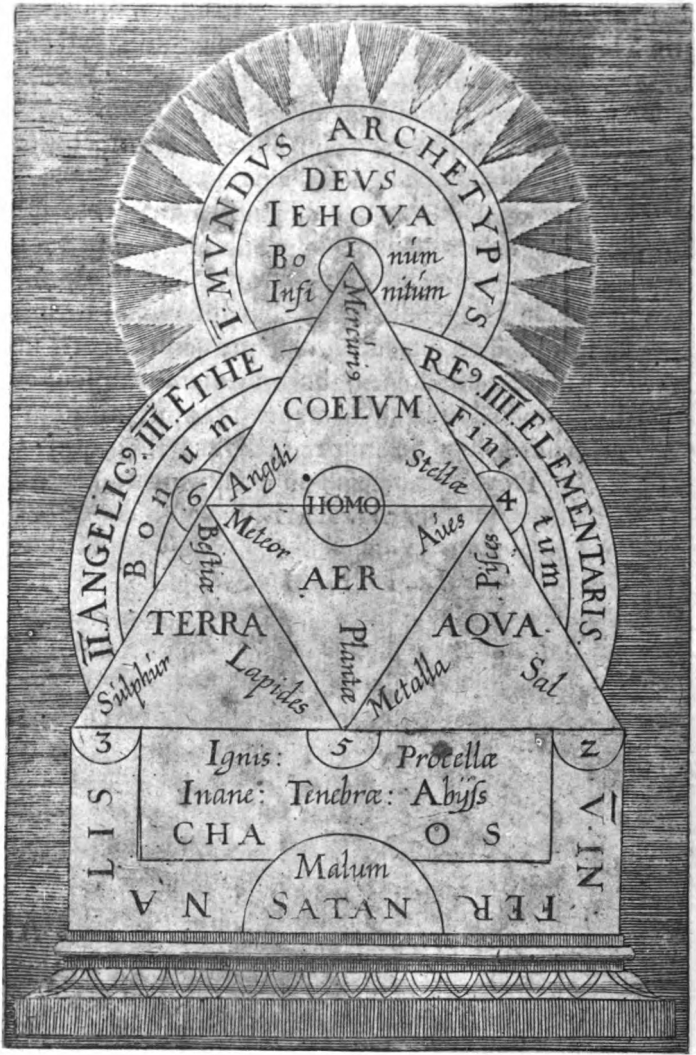
Correspondance hebdomadaire par Bulletin spécial avec tous les Membres adhérents de Province et de l'Etranger.

Pour faire partie de la Société, il suffit d'être abonné d'un an de *l'Initiation* ou bien de payer un droit d'entrée de Cinq francs et de faire une demande d'admission.

Tout membre de la Société a droit d'assister aux Conférences et aux Cours et reçoit en communication les livres qui peuvent lui être utiles.

Les Statuts détaillés sont communiqués aux personnes qui en font la demande.

Pour tous renseignements s'adresser par lettre à **M. Lucien MAUCHEL**, rédaction de *l'Initiation*, 14, rue de Strasbourg, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.



LES TROIS MONDES DE L'HERMÉTISME

AVANT-PROPOS

UN RÉVEIL

DANS son très remarquable article, récemment publié par le *Figaro*, M. Paul Adam constate l'évolution intellectuelle qui entraîne en ce moment une partie du clergé catholique, et l'attitude expectante de Rome qui, sans encourager, ne désapprouve cependant pas ; mais il ne dit ni comment ce mouvement a pris naissance, ni vers quel but semblent poussés les esprits. Quoi qu'il en soit, le monde fermenté sous l'impulsion d'idées nouvelles ; la Franc-Maçonnerie se réveille à l'exemple de l'Eglise, et peut-être serons-nous appelés à voir se réconcilier ces deux ennemies apparentes, la Science et la Foi.

N'en déplaise aux catéchumènes de la méthode expérimentale — dont je suis certes loin de nier les admirables découvertes, — à l'instant où le positivisme triomphant prétendait substituer à l'infailibilité du pape, celle du thermomètre et de la balance, voici que des phénomènes inexplicables s'observent, bouleversant les données reçues, contredisant des

lois réputées irréfutables, et trop minutieusement contrôlés par nos savants, pour qu'on traite d'hallucinations les témoignages de milliers d'individus. Derrière les forces du monde physique, apparaissent soudain les forces autrement redoutables d'un monde inconnu de nos académies officielles.

Il y a de cela cinq ou six années, le bruit courut un matin que des théosophes bouddhistes, groupés à Adyar, jugeant notre civilisation au point voulu et l'heure favorable, déléguaient plusieurs adeptes chargés de divulguer aux Européens l'ésotérisme (c'est-à-dire l'esprit caché sous la lettre) de leurs livres saints. A peine cependant ces singuliers ambassadeurs en route, M. le marquis de Saint-Yves livrait au public sa stupéfiante *Mission des Juifs*, œuvre essentiellement originale, mais qui, par sa filiation, remettait en lumière les travaux d'un grand maître méconnu, Fabre d'Olivet, et prouvait qu'en France aussi, d'initiateurs à initiés, s'étaient transmis, de siècle en siècle, les secrets de la sagesse antique.

En divers passages, le Zohar le dit expressément : « Malheur à l'homme qui ne voit dans la loi que de simples récits et des paroles ordinaires ? Car si, en vérité, elle ne renfermait que cela, nous pourrions, même aujourd'hui, composer une loi bien autrement digne d'admiration... Mais il n'en est pas ainsi : chaque mot de la loi renferme un sens élevé et un mystère sublime.

« Les récits de la loi sont le vêtement de la loi. Malheur à celui qui prend ce vêtement pour la Loi elle-même... Il y a des insensés qui, apercevant un

homme couvert d'un beau vêtement, ne portent pas plus loin leurs regards : et cependant ce qui donne une valeur au vêtement c'est le corps, et ce qui est encore plus précieux, c'est l'âme... Les simples ne prennent garde qu'aux vêtements ou aux récits de la Loi; ils ne connaissent pas autre chose; ils ne voient pas ce qui est caché sous ce vêtement. Des hommes plus instruits ne font pas attention aux vêtements, mais aux corps qu'ils enveloppent. Enfin, les sages, ceux qui habitent les hauteurs du Sinaï, ne sont occupés que de l'âme, qui est la base de tout le reste, qui est la Loi elle-même. » (*La Kabbale*, Ad. Franck.)

Guidé par ces avertissements des vieux kabbalistes, Fabre d'Olivet avait consacré vingt-deux années à l'étude des idiomes disparus : latins, grecs, égyptiens, chaldéens, chinois et hindous, avant de publier son œuvre capitale, la *Langue hébraïque restituée*.

Vêtement, corps et âme, disaient les Maîtres; donc trois sens correspondant aux trois mondes d'Hermès, le-sensible, l'intelligible, le divin : exotérisme, ou récits grossiers à l'usage des masses; ésotérisme, ou sens intellectuel et moral réservé aux disciples du second degré; hermétisme, révélé aux plus dignes.

Restituant à chaque lettre de la Genèse sa valeur réelle, Fabre d'Olivet tira des livres de Moïse un ensemble de connaissances qui non seulement concordent avec les découvertes récentes de nos académies, mais encore les devancent prodigieusement par l'envergure de leurs envolées.

Bien plus, et le livre du marquis de Saint-Yves lève

à ce sujet les derniers doutes, cette même clef, grâce à laquelle s'ouvraient les arcanes bibliques, si longtemps fermés par l'ignorance des traducteurs, donnait accès dans les sanctuaires de tous les temples et faisait pénétrer jusqu'au sens de l'énigme posée sous leurs différents symboles.

L'Eglise catholique, où le dogme primitif s'est providentiellement conservé intact, emprunte la totalité presque de ses rites aux traditions de la Rome païenne, déjà bien altérées si on les compare à celle du temps des oracles, des devins et des prêtresses de la Grèce d'Orphée. La Grèce n'est-elle pas elle-même le reflet de cette colossale civilisation égyptienne, mère de la religion moïsiaque, et fille de la sublime synarchie de Ram, dont les rameaux s'éparpillèrent en l'Inde, en Chine, en Assyrie, et qui tenait l'héritage de son immense synthèse scientifique des ancêtres disparus, les Atlantes, les Dives, les Péris, engloutis par le grand cataclysme dénommé le déluge universel!

Chez tous les peuples de la terre, les rituels les plus disparates sortent donc d'une source unique, et les symboles maçonniques voilent des vérités identiques à celles que dérobent aux profanes nos symboles religieux. Tout dissentiment en matière de foi n'est qu'un malentendu engendré par l'ignorance. Jadis l'adepte reconnaissait la présence de la divinité sous n'importe quelle forme choisie. Alexandre le Conquérant, autorisé par les grands prêtres, célébrait des sacrifices au Dieu Un, dans le temple de Jupiter Ammon comme dans celui de Jérusalem ; les Vers

dorés de Pythagore débutent par proclamer l'unité de la Foi sous la diversité des cultes ; à l'Exposition de 1889, durant la messe bouddhiste, sur un simple détail du cérémonial, Jacques Papus put échanger des signes d'intelligence avec les bonzes de l'Annam.

Ainsi que l'a démontré le chanoine Roca, la force invincible du catholicisme, c'est que l'esprit de Jésus insuffle à la chrétienté ses aspirations vers la solidarité universelle, et la mène par suite au triomphe final; car l'humanité, en tant que grand tout formé de la fusion des hommes, payera jusqu'à la dernière des erreurs ou des fautes commise par chacun des atomes qui la composent.

Le rôle de l'Eglise était de surveiller et de diriger l'évolution croissante, de livrer une synthèse religieuse de plus en plus vaste à mesure des conquêtes de l'analyse scientifique. Sacrifiant sa légitime autorité morale à la soif du pouvoir temporel, elle a défendu à quiconque de rechercher la lumière qu'elle refusait de répandre, et qui s'est éteinte graduellement faute d'expansion au dehors. Mais que la franc-maçonnerie ne se hâte point de chanter victoire, après la franchise d'un tel aveu. Née d'une réaction d'adeptes contre l'envahissement de l'agnosticisme, sa décadence s'accroît chaque jour, et, incapable désormais d'expliquer le plus élémentaire de ses symboles, elle tend à se transformer en une simple association de secours mutuels.

Nul ne saurait prévoir les conséquences du mouvement ébauché, si la raison s'unissait à la foi pour le mener à bien. Jadis la science et la religion étaient

occultes ; l'affranchissement de l'une exige l'affranchissement de l'autre. A Rome de dévoiler l'ésotérisme de ces vieux textes, de reconstruire une lumineuse synthèse capable de ranimer l'enthousiasme de nos savants qui, par la méthode expérimentale, convertiront ses hypothèses en certitudes ; et nous ne serons plus éloignés d'atteindre à cette époque radieuse que les Evangiles annoncent sous le symbole de l'avènement du Christ glorieux !

George MONTIÈRE.





PARTIE INITIATIQUE

L'OCULTISME EN 1890

(“MAGIE PRATIQUE” DE J. LERMINA)

LES légendes populaires sont remplies des récits de pouvoirs surnaturels attribués à certains hommes. Nous savons aujourd'hui que ces récits tirent leur source de la connaissance qu'avaient certains savants de l'antique Égypte de forces naturelles plus subtiles que les forces actuellement connues.

Le maniement de ces forces occultes constituait le domaine de la *Magie pratique*, sorte de synthèse vivante ou mathèse des sciences et des arts alors pratiqués, ainsi que l'a du reste bien mieux élucidé que nous le pourrions faire F.-Ch. Barlet dans les numéros 3 et 4 de *l'Initiation*.

Je n'ai donc plus à revenir sur ce sujet. Qu'il me suffise de rappeler que cette synthèse occulte s'émietta en une série très multiple de sciences diverses lors de la dispersion de l'École d'Alexandrie. La syn-

thèse perdue de ce fait pour la plupart des Occidentaux fut conservée intacte en Orient où elle fut retrouvée par *Paracelse*, puis dans ce siècle, par *Malfati de Montereaggio* en 1840, par *Hoëné Wronski* en 1820 et tout dernièrement par la *Société théosophique* en 1875.

Ce serait cependant faire preuve d'une singulière ignorance que de croire qu'aucun rayon de cette vérité ne se fût conservé en Occident. Les alchimistes, les rose-croix, les kabbalistes se transmirent successivement le précieux dépôt des sciences et des arts magiques. Quand, en 1884, la Société théosophique vint apporter ses doctrines, il se trouva qu'en France, elles étaient déjà connues, mais seulement d'un petit nombre. Fabre d'Olivet les avait révélées en 1825, Eliphas Lévi en 1853 et Saint-Yves d'Alveydre publiait ses premières brochures en 1877 et son œuvre capitale en 1884. Du reste, le premier ouvrage fondamental des doctrines théosophiques, *Isis unveiled*, cite à tout propos Eliphas Lévi comme un maître, tout en ignorant absolument l'existence de Fabre d'Olivet, de Wronski (qui connaissait l'existence des Mahatmas), de Louis Lucas, de Lacuria, etc.

L'action de la Société Théosophique détermina les kabbalistes à transformer leurs méthodes d'enseignement. Au lieu de s'adresser exclusivement au petit nombre et à la *qualité*, ils s'adressèrent dès lors au grand nombre et à la *quantité*. Telle est l'origine de cette diffusion de l'occultisme qui fait depuis quelques années tant de progrès en France.

A l'heure qu'il est, la France occultiste s'est entière.

ment rattachée à la tradition occidentale (1). Rappelons encore une fois qu'il ne saurait exister aucun antagonisme entre les deux sources traditionnelles, la même doctrine est enseignée des deux côtés avec des mots différents.

*
* *

Si nous cherchons comment cette ancienne synthèse est représentée en 1890, nous verrons que la partie théorique est entre les mains des kabbalistes et des occultistes dont nous venons de parler alors que la partie phénoménale est particulièrement représentée par les magnétiseurs et les spirites.

Si nous voulons donc nous rendre compte des *phénomènes* de la magie pratique ancienne, adressons-nous de préférence aux expériences de spiritisme ; si nous voulons au contraire expliquer ces phénomènes, adressons-nous successivement aux doctrines théosophiques et kabbalistes qui ne sont encore une fois que deux traductions différentes (sanscrite ou hébraïque) d'une même doctrine originale.

C'est ce qu'a fait Jules Lermina dans le livre que nous allons maintenant analyser.

(1) Voy. la fin de cette étude.

MAGIE PRATIQUE

(Le dernier livre de JULES LERMINA. — Kolb, éditeur, 3 fr. 50)

CEST un gros événement pour l'occultisme que l'apparition d'un livre intitulé **MAGIE PRATIQUE** et signé *Jules Lermina*.

Le monde des journalistes parisiens ne peut manquer d'être fort ébahi en voyant un des représentants les plus autorisés de la Presse déclarer dignes d'intérêt ces questions qui forment aujourd'hui l'apanage d'une bande plus ou moins nombreuse d'hallucinés.

Ce livre mérite donc une étude détaillée tant au point de vue de sa composition que des enseignements qui s'en dégagent et de la portée qu'il ne peut manquer d'avoir sur le public.

Magie pratique est divisée en deux parties principales précédées d'une lettre-préface.

La première partie (livre I^{er}), intitulée *le Surnaturel s'occupe des faits*.

La seconde partie (livre II) prend pour titre *les Vivants et les Morts* et traite des *théories*.

La lettre-préface mérite toute notre attention. S'adressant à un ami sceptique, sans parti pris, comme lui-même, Lermina explique les raisons qui l'ont conduit à signer un tel ouvrage de son nom.

« C'est à toi que je dédie ce livre, certain que, quelles que soient tes opinions au sujet des questions dont il traite, tout au moins tu as la profonde conviction que je suis absolument de bonne foi. »

L'auteur explique ensuite comment les livres de Crookes l'ont amené à modifier sur certains points ses convictions ; nous aurons du reste à revenir sur ce sujet. Pour le moment, occupons-nous du livre en lui-même, nous contentant de citer la dernière phrase de cette préface :

« Je n'insiste pas, tu me sais honnête homme et sensé, lis et je voudrais seulement que tu pusses dire :

« Il y a là quelque chose qu'il faut, non pas railler, parce que la raillerie n'a jamais rien produit, mais étudier, parce que le travail mène toujours quelque part. »

J. L.

*
* *

La première partie, *le Surnaturel*, comprend quatre chapitres constituant une des plus belles défenses qui aient été écrites des bases même de l'occultisme contemporain.

Le premier chapitre *la Liberté de penser*, revendique pour tous le droit d'affirmer les convictions intimes que chacun porte en lui étouffées par les préjugés courants. Non, l'évolution ne s'arrête pas subitement avec notre vie présente ; tout pousse à croire à l'au-delà des lois et des principes et, si vous doutez encore malgré l'évidence, ô disciples de l'immortel Bouilaud qui pinça le nez en pleine académie au présentateur du phonographe, si vous demandez DES FAITS, prenez garde, car les trois chapitres suivants : *William*

Crookes, les Témoins, les Fantômes des vivants sont autant de réponses irréfutables aux négateurs à priori.

Une série rigoureuse de faits bien constatés, une discussion serrée de la valeur possible de chacun d'eux, tels sont les éléments de cette énumération. Peut-être lui pourrait-on reprocher une légère absence de cohésion entre les citations ; mais c'est là même une qualité qui rend plus facile la lecture du livre en fatigant peu la mémoire. Car la qualité maîtresse de ce livre c'est la clarté et l'intérêt que l'auteur a su donner à des questions aussi abstraites.

Je ne doute pas que cette première partie ne produise un effet réel sur tous les sceptiques contemporains fort ignorants, pour la plupart, de ces questions.

*
* *

Au livre II, *les Vivants et les Morts*, nous entrons dans le domaine qui nous intéresse particulièrement : celui de la théorie de tous ces phénomènes mystérieux énumérés à la file jusque-là.

La *Magie pratique*, conçue comme science, présente deux parties bien distinctes :

1° L'étude des forces occultes de la nature, de leurs relations avec les créations matérielles et de leurs rapports avec l'homme ;

2° L'étude de l'homme et de son développement en vue d'agir sur ces forces occultes de la nature.

Le premier point n'est abordé que fort peu par Jules Lermina ; il donne quelques aperçus de-ci de-là et toute

son attention se porte principalement sur la deuxième étude : celle de l'homme.

La question de la Personnalité est fort bien traitée dans les deux premiers chapitres qui se terminent par une belle idée empruntée à M. Guymiot : L'homme est la taupe du monde astral.

Le Parisien a voulu ne rien laisser de côté et après avoir abordé l'Univers et l'Homme, il ne peut s'empêcher de dire familièrement à Parabrahm : « Mais pourquoi diable t'es-tu différencié ? » Cette question préoccupe beaucoup l'auteur et ses boutades contre le Karma, la Chute, etc., sont vraiment drôles. Dans quelques années je gage bien que Lermina refera du tout au tout ce chapitre lors de la vingtième édition.

La meilleure étude du livre, celle qui permet de classer vraiment l'auteur parmi les occultistes élevés, est celle du *Corps astral* (chap. v). Ce chapitre est une petite merveille de clarté d'un bout à l'autre.

Je l'ai déjà dit : l'Univers considéré au point de vue de la Science ésotérique n'est pas si bien décrit que l'Homme. Ainsi, l'étude sur les Élémentaux et les Élémentaires ne présente pas la même netteté que la précédente surtout au point de vue des profanes.

En somme, ce second livre forme un excellent résumé des doctrines ésotériques et nous recommandons vivement sa lecture à tous les spirites aussi bien qu'à tous les occultistes. Il y a beaucoup à retenir de ces quelques pages.

*
**

La conclusion du livre arrive un peu vite. Il manque réellement une troisième partie dans laquelle l'auteur aurait rapproché les phénomènes décrits dans le premier livre, des théories énoncées dans le second en considérant tous les faits l'un après l'autre.

Quoi qu'il en soit cette conclusion est bien établie et c'est une véritable confession que nous fait là Jules Lermina.

Il montre comment à la suite d'une causerie chez Ch. (Chincholle du *Figaro*) il fit connaissance de deux jeunes gens qui lui recommandèrent le *Lotus*. L'un d'eux était F.-K. Gaboriau, directeur alors du *Lotus* ; l'autre, qui accompagna Lermina après la soirée, était votre serviteur.

Je me plains, pour la seconde fois depuis que je dirige *l'Initiation*, à rendre justice au créateur de cette œuvre vraiment remarquable : *Le Lotus*. F.-K. Gaboriau méritera toujours tous les éloges des intéressés pour le dévouement qu'il a montré dans la conduite de la première revue vraiment théosophique qui ait paru en France.

Personnellement je dois remercier Lermina des éloges trop nombreux qu'il veut bien donner à mes quelques études et surtout à la rédaction de *l'Initiation*.

Il montre que cette revue est conforme comme esprit aux façons de recherches des contemporains et cela tient, dit-il, à ce que sa rédaction est presque exclusivement française. C'est en effet là le caractère bien spécial de *l'Initiation* et, de toutes les sociétés s'occupant de science occulte, le *Groupe indépendant*

d'Études ésotériques est sans contredit la plus importante, sinon la seule.

Les kabbalistes français ont voulu montrer ce qu'ils pouvaient faire en agissant sur la quantité, de même que les écoles orientales et, en moins de deux mois, trois cent soixante-sept membres ont répondu à leur appel.

Dans toute la France des *groupes adhérents* ont été établis qui reçoivent un bulletin spécial. A Paris, des conférences *hebdomadaires* ont été organisées et chaque vendredi plus de quatre-vingts personnes viennent y assister. Deux centres d'études pratiques de spiritisme fonctionnent déjà; d'autres vont être créés sous peu. Ce résultat est dû en partie à l'entente vraiment fraternelle qui règne entre tous les kabbalistes d'une part et leurs frères en spiritisme d'autre part.

Il a donc suffi d'un appel des écrivains français pour montrer que la France occultiste leur était acquise et qu'elle n'est pas près d'aller prendre le mot d'ordre à l'étranger pas plus en hermétisme qu'en politique.

Nous prions le lecteur d'excuser cette digression toute personnelle ; mais elle était utile pour montrer la force matérielle des idées que Jules Lermina vient de résumer au mieux.

C'est grâce à tous les cœurs généreux qui viennent chaque jour plus nombreux à ces idées que nous devons le succès de notre œuvre. *Magie pratique* aura, nous l'espérons, une immense portée sur la marche des idées de nos « fins de siècle » et nous attendons avec impatience l'accueil que feront les bons confrères de la Presse à ce nouveau-né.

Je crois donc inutile de le recommander davantage à tous nos amis ; il est déjà entre leurs mains. Je ne puis terminer cette courte étude sans citer la suggestive image qui clôt ce petit volume :

« Le but de ce livre est de donner aux hommes de bonne foi le courage d'affirmer leur volonté de recherches, sans s'arrêter à des préjugés qui, pour trouver leur source dans le scepticisme à outrance, n'en sont pas moins entachés de despotisme et de tyrannie.

« Nous avons voulu non prouver, mais indiquer. Ce petit volume peut être comparé à un de ces cantonniers qui, sur les lignes de chemin de fer, étendent le bras disant dans leur langage muet :

« Allez en avant, on peut passer ! »

PAPUS.

AU SEUIL DU MYSTÈRE

(2^e ÉDITION) PAR STANISLAS DE GUAITA

On est toujours heureux de voir apparaître une nouvelle édition d'un bon livre que la sympathie publique faisait rare, mais on l'est doublement quand ce livre, par une extension nouvelle, annonce et mesure d'immenses progrès dans les idées qu'il propage. C'est le cas du *Seuil du Mystère* de notre sympathique confrère Stanislas de Guaita.

Depuis la première apparition de ce livre, il y a quatre ans, auteurs et lecteurs des *Sciences maudites* se sont si bien multipliés que les enseignements élémentaires ne peuvent être trop soignés, trop complets ni trop variés pour satisfaire l'attention publique et le nombre croissant des nouveaux arrivants.

Car il y a nécessairement plus d'une école en occultisme, non pas qu'il y ait divergence dans ses enseignements suprêmes, mais parce que les voies qui y conduisent sont aussi nombreuses que les demi-vérités qui les entourent en y convergeant.

Parmi les étudiants qui abordent la science occulte, les uns y apportent un esprit positif sensible seulement à la science précise ; d'autres s'attachent plutôt aux sentiments religieux ou à la métaphysique ; celui-ci préférera le panthéisme oriental, cet autre le spiritualisme occidental ; tel y sera conduit par le phénomène, tel autre par les méditations philosophiques soit sur Dieu, soit sur l'homme, soit sur l'ensemble de la nature.

L'auteur du *Seuil du Mystère* annonce clairement dès le début auquel de ces besoins il entend répondre. Il part de l'étude la plus attrayante pour la curiosité publique et la plus discutée peut-être aussi, celle du phénomène, de la magie pratique, mais ce n'est point pour s'y arrêter : d'un rapide et hardi coup d'œil synthétique il fait, de là, entrevoir à son lecteur toute l'étendue philosophique, toute la portée sociale et jusqu'aux profondeurs les plus sublimes de la magie dont son livre est comme la définition complète. D'autre part, c'est au point de vue naturel et cosmique

que son explication est principalement empruntée : tout en se confirmant par les données de l'histoire, elle repose sur la connaissance de la substance unique, « médiatrice du mouvement, immarcescible, éternelle, qui a engendré toute chose, et à quoi tout retourne à son heure », la *Lumière perpétuelle*.

Pour ce qui est de la doctrine, l'auteur dit ouvertement qu'il « relève plus spécialement de l'Initiation hermétique et kabbalistique », c'est-à-dire judéo-chrétienne, mais non cependant, sans proclamer l'unité de doctrine dans l'ésotérisme, et sans annoncer que les « questions troublantes seront rattachées aux grands principes qu'ont invariablement professés les adeptes de tous les âges ».

L'ouvrage est divisé en trois parties bien distinctes qui correspondent à autant de phases de l'enseignement qu'il entend donner « au seuil du mystère ».

Dans la première de ces parties, la magie est définie en toute son étendue ; la seconde est consacrée à l'explication assez détaillée de deux symboles cabalistiques célèbres avec lesquels l'auteur s'élève jusqu'aux régions les plus métaphysiques de l'occulte, tout en en faisant parcourir le triple domaine. Après que ces développements ont ouvert l'esprit à ces horizons si vastes et si généralement ignorés, il restait à indiquer où trouver actuellement le moyen de les explorer plus complètement ; c'est l'objet de la troisième partie qui fournit d'intéressantes données sur les sociétés secrètes vouées à l'occultisme, et notamment sur deux associations conjuguées qui se consacrent au développement du mouvement contemporain.

C'est, on le voit, une introduction complète à l'*Initiation*.

* *

Après avoir rappelé les difficultés mystérieuses, les dangers même qui défendent les abords de l'occultisme, l'auteur montre que ces premiers obstacles viennent des hautes vertus nécessaires au Mage. Les ambitieux, incapables d'atteindre à ces vertus, tournent la difficulté en se jetant dans le charlatanisme, et c'est leur audace à abuser de l'ignorante crédulité du public qui a, de tous temps, jeté le discrédit sur l'occultisme.

La cause de la haute magie ainsi dégagée des préjugés amassés contre elle par un juste dégoût pour les superstitions de la sorcellerie, l'histoire est conviée à nous esquisser à grands traits, en quelques pages pleines d'animation, comment et pourquoi cette magnifique synthèse naturaliste se trouve aujourd'hui tellement ignorée ou méconnue qu'il faille tous les efforts d'une résurrection pour nous convaincre de sa vitalité puissante.

C'est une idée fort heureuse que celle de demander à l'histoire non seulement la preuve, mais encore la définition de la magie. Elle apparaît alors en son vrai jour en dépit des préjugés ignorantins et obscurantistes que nous a légués le xviii^e siècle. Le lecteur impartial voit la Science divine s'élever à travers les âges comme la colonne de feu dans le désert, source et lien de toutes les religions, lumière des plus grands

génies, guide universel, toujours en tête, toujours plus élevée que le plus élevé de chaque époque.

Puis, comme le dit fort bien l'auteur, l'histoire de la magie nous offre successivement toutes les questions que celle-ci comporte, grâce « aux métamorphoses où ce Protée insaisissable, l'Occulte, s'est joué à travers les âges. »

Mais, par la même raison, cette histoire est des plus difficiles aussi ; les mystères demandent pour être éclaircis une science, une pureté de traditions qui ne se trouve en réalité que dans les sanctuaires les plus mystérieux.

Pendant, avec les magnifiques travaux des orientalistes modernes, et depuis Court de Gébelin, l'Égypte, l'Assyrie, l'Inde, la Chine, nous livrant petit à petit leurs inappréciables trésors, révèlent mieux l'esprit si méconnu de ces peuples et de notre antiquité classique, leur légataire dégénérée. Il faut donc féliciter M. de Guaita d'avoir reconnu, malgré sa prédilection avouée pour E. Lévi, combien était faible et partielle l'histoire que cet auteur avait voulu plier exclusivement à la kabbale, et tout en la suivant dans ce qu'elle a de meilleur, de l'avoir corrigée par les données des chefs-d'œuvre modernes des Dutens, des Lacour, des d'Olivet et des Saint-Yves. Grâce à cette impartialité, la vive et large esquisse offerte au *Seuil du Mystère* rétablit sans s'y appesantir les origines de l'occulte et en fait ressortir ainsi tous les enseignements essentiels.

Une ère prolongée de prospérité pacifique et féconde, dont le souvenir est conservé dans toutes les tradi-

tions antiques, a rempli les siècles antérieurs aux temps dits fabuleux, et régi ces civilisations magnifiques dont l'archéologie moderne retrouve avec stupefaction les débris jusque dans les sous-sols du nouveau monde. Cet âge d'or était le règne de la magie telle qu'elle est définie ici, c'est-à-dire de la science synthétique élevée jusqu'aux sources supraterrrestres des forces planétaires. Parvenue, sans se départir de la rigueur logique, à ces hauteurs où la métaphysique et la religion se confondent en une unité toute-puissante, spirituelle et pratique, la direction du mage s'imposait par le respect à la vénération du peuple libre mais savamment hiérarchisé. Telle était la théocratie véritable ; elle n'a rien de commun avec le césarisme théocratique justement maudit par nos historiens comme une tyrannie sanglante, drapée de superstitions plus ou moins ridicules.

L'histoire de l'occultisme ne se contente pas de fournir les preuves de cette période de félicité, elle remonte jusqu'à ses origines et à celles de l'humanité, mais il était superflu de la suivre aussi loin dans cette esquisse élémentaire. Il suffisait de constater l'existence d'un semblable gouvernement magique et d'assister à son assassinat par la cohorte cynique des despotes pressés d'assouvir l'érotisme de leur ambition sur le cadavre de la société antique.

L'unité vaincue par ces Caïn et ces Nemrod fait place alors aux luttes fratricides des peuples divisés dans l'esclavage ; les Mages vont cacher leurs trésors de science et de vertu dans des sanctuaires mystérieux perdus au milieu des sables du désert ou sous les

neiges des plus hautes montagnes. De là ils ne cesseront du moins d'envoyer à propos les plus énergiques de leurs adeptes pour éclairer encore et diriger à la lumière des sciences suprêmes les nations torturées dans les ténèbres.

C'est alors que commence notre histoire classique, celle des guerres et de la politique éhontée, où les conquérants se couvrent d'une gloire maudite, mais celle des héros aussi et des grands législateurs, où le génie se sacrifie pour rendre aux peuples leur vie dissipée avec leur sang par l'égoïsme et l'orgueil.

Une première troupe de ces missionnaires sacrés (Christna, Zoroastre, Fohi) se répand vers l'an 3000 sur toute l'Asie comme pour infuser dans ses veines le contre-poison qui la conservera dans la léthargie où va la plonger la fureur de tous les Césars, babyloniens, médés, perses, tartares, turcs ou mongols.

Deux mille ans plus tard, nouvelle mission qui sauvera l'Occident de la contagion : Moïse et Orphée; le judaïsme et le paganisme classique destinés à se fondre un jour.

Mille ans encore, Odin pour le monde occidental des barbares nomades et Jésus pour celui des peuples civilisés, puis la fusion des uns et des autres par le fer et le feu.

Je ne rappelle ici que les chefs suprêmes; de Guaita lui-même ne fait qu'esquisser les principaux parmi la foule toujours renouvelée des initiés qui s'offrent en victime pour le salut public, mais il n'en faut pas davantage pour faire comprendre ce que doit être et ce qui a toujours été la *magie*.

Deux enseignements ressortiront surtout pour l'étudiant de cette histoire : Le premier est que la lumière qui dirige l'humanité dans son progrès vient d'en haut, à la rencontre des efforts instinctifs seuls expliqués par l'évolution darwinienne. La force progressive est une attraction, non une propulsion comme le voudraient les matérialistes. « L'homme s'agite et Dieu le mène, » selon la parole profonde de Fénelon, et la force providentielle c'est l'attraction, *l'Amour*. La magie est l'organe volontaire de sa transmission sur les planètes : elle s'élançe avec toute la vigueur de l'amour de devant la Lumière perpétuelle, non dans un but de salut personnel, égoïste, mais pour refléter aux prix des plus grands sacrifices les rayonnements féconds du soleil suprême sur l'humanité qui s'agite encore dans les ténèbres de l'instinct et de l'ignorance.

Voilà ce que le disciple doit attendre de la Magie ; elle est la *Religion* que les religions voilent, enveloppent pour les yeux faibles ; malheur à celui qui voudrait ne voir en elle qu'un instrument d'ambition, une consolation personnelle ou même un simple objet de curiosité. Il s'expose à verser quelque jour dans les caricatures honteuses et ridicules de la magie, dans la superstition, dans la sorcellerie dont le *Seuil du Mystère* nous dépeint aussi l'impérissable coexistence ; car il faut que toute chose ait son ombre ici-bas, en raison de son éclat.

Le second enseignement profond que fournit l'histoire est celui de la *Chute* : Si la force dirigeante vient d'en haut, elle dégénère toujours aussi dès

qu'elle a touché la terre ; chaque ère d'éclat, de prospérité est suivie d'une période de décadence ; chaque jour a sa nuit, chaque être a sa vieillesse et sa léthargie qui, fatalement, succède à l'éclat de sa maturité. Il n'est point d'empire, point de nation, point de religion qui échappe à cette loi suprême. La magie elle-même doit la subir, tout en dominant l'humanité. Nous voyons donc la magie s'éteindre progressivement : après les mystères de l'antiquité qui préservaient encore un peu de lumière, vient la nuit du moyen âge, agitée des cauchemars de la sorcellerie, puis le scepticisme et le matérialisme de notre temps encore plus voisins de la mort.

Mais ce qu'il faut avoir soin d'ajouter, ce que notre auteur exprimera plus formellement dans la seconde partie de son livre, c'est que cette chute, cette mort apparente de la lumière n'est qu'une forme de l'accomplissement de la loi d'amour. C'est le sacrifice par lequel l'Esprit, principe actif, vivifiant, essentiellement dynamique — la Force, si l'on préfère, — se plonge dans la substance inerte, essentiellement passive, — dans la matière — pour l'animer de sa vie, et réaliser ainsi, dans l'Esprit Saint, la conscience de l'Amour éternel, ineffable. C'est le grand mystère de la Trinité Sainte.

Il faut que la Lumière en descendant se diffuse, se disperse, afin qu'en s'éteignant elle infuse la vie en chaque ultime inerte. Au cycle innocent de Ram succédera donc le schisme ambitieux d'Irschou ; de même Ninus personnifiera à nouveau les bacchantes déchirant l'innocente création de Zoroastre ; Darius

et ses successeurs mettront en lambeaux le peuple de Moïse, comme plus tard les aigles romaines dévoreront celui d'Orphée. Partout à la simplicité de l'enfance succéderont les souillures de l'âge mûr, qui déjà disposent le cadavre pour une résurrection nouvelle ; et cela, jusqu'à ce que la *Vie* ait pénétré jusqu'aux derniers atomes de l'Être.

Dans cette loi est l'explication du rôle fatal des méchants : la Providence, qui ne néglige l'illumination d'aucune ombre, utilise au profit du Bien universel jusqu'au mal lui-même auquel elle a laissé la liberté de se produire. Les Caïn, les Nemrod de tous les temps, en obligeant la magie à se réfugier dans le mystère, forcent aussi les peuples de sentir tout le prix de la sagesse perdue, et les condamne aux efforts sans lesquels ils n'en pourraient jouir complètement. Ainsi le libre arbitre se substitue à l'instinct, sans cependant que le mal se puisse éterniser ; ainsi la Providence s'offre sans s'imposer, faisant éclater par les ombres de la souffrance les joies ineffables de la lumière que l'innocence masquait à la conscience. C'est le mystère de la science du bien et du mal, de la chute de l'ange dans les angoisses de la matière. C'est aussi le sacrifice de Bacchus, d'Orphée, de Bouddha, de Christ.

Voilà pourquoi le mage doit être prêt à se sacrifier pour ses frères par amour pour eux ; il ne peut être consacré qu'à cette condition. La Providence, quand elle l'accepte au nombre de ses serviteurs, grave sur son front le sceau de la victime volontaire, comme elle marque du sceau de la fatalité récurrente le Caïn qui se préfère soi-même à l'humanité.

Par là, enfin s'explique l'état de l'occulte à notre époque, et c'est ce que fait parfaitement ressortir le *Seuil du Mystère* en nous montrant la magie qui se disperse d'abord entre les spécialités de la renaissance, qui se diffuse jusqu'aux manifestations universelles du magnétisme et du spiritisme. Nous touchons donc au fond de la chute et de la multiplication : nous voici au temps où tous les fils et toutes les filles de l'universel Adam commencent à prophétiser, à ressentir en eux la vie de l'esprit : la mort nous envahit, c'est l'heure de la résurrection ; c'est le temps de refaire l'unité par l'amour de nos atomes désagrégés sous la puissante et libératrice explosion du verbe. Que toute la force de notre liberté s'emploie maintenant à créer la grande synthèse en vue de laquelle l'esprit est descendu jusqu'au moindre d'entre nous, se faisant visible et sensible par ces manifestations ultimes de phénomènes que d'autres temps auraient traité de miracles.

Et d'abord comprenons bien ce que sont ces manifestations, rendons-nous compte des mouvements de cette substance vivifiée par l'esprit. Le *Seuil du Mystère* nous la décrit avec cet art que nos lecteurs connaissent à Stanislas de Guaita ; il nous montre comment et pourquoi nous pouvons coopérer avec ces forces supraterrrestres, dans quel but universel elles s'offrent à notre volonté. C'est en le comprenant que nous saurons apprécier la magie, que nous serons dignes à notre tour de recevoir l'initiation, ou du moins, si nous n'en sommes point capable encore, que nous serons heureux de prêter notre

concourent à ceux qui, plus forts que nous, sont en état de se sacrifier déjà pour le bonheur de leurs frères et la réalisation de la vérité dans notre monde.

*
**

Dans la seconde partie, l'interprétation des deux pantacles sert à démontrer la valeur du langage symbolique et à faire entrevoir les grandes lignes de la cosmogonie d'après la kabbale.

Le symbole est d'un usage continu en occulte, parce qu'il n'est pas de langage plus propre à rendre avec la même richesse et la même simplicité les doctrines métaphysiques de la science occulte. La puissance du symbole est fondée sur la loi féconde de l'analogie, grâce à laquelle il peut exprimer les principes par les propriétés des choses terrestres qui en sont la réalisation : Cette puissance s'accroît encore quand l'écriture symbolique est empruntée, comme on en va voir un exemple, aux nombres et aux formes géométriques dont la symétrie harmonieuse reproduit l'unité multiple qui est la beauté de notre monde.

Le choix des figures magiques interprétées est très heureux ; empruntées aux temps modernes, elles démontrent mieux que ne l'auraient fait des symboles antiques, la persistance et l'unité des doctrines. Leur auteur, Kunrath, chimiste et médecin, est un maître de premier ordre ; ses pantacles, dit E. Lévy, sont splendides comme la lumière du Sohar, savants comme Trithème, exacts comme Pythagore, révélateurs du grand œuvre comme le livre d'Abraham et de Nicolas Flamel.

Le premier des symboles interprétés n'est que le développement du *Pentagramme*, éclairé par les inscriptions et les illustrations que Kunrath y ajoute. Il place au centre l'Homme universel, l'Adam-Kadmon, les bras étendus en croix, et, de là, il lui fait contempler l'œuvre de la création.

Cette figure retrace d'abord la série des nombres suivants :

- 1 L'unité est à son centre.
- 2 Dans la verticale et l'horizontale de la croix ;
- 3 Dans chacun des triangles du pentagramme ;
- 4 Dans les quatre branches de la croix centrale ;
- 5 Dans le pentagramme entier.

Et ces nombres retracent la chute de l'esprit dans la matière par le passage du 4 (la tetraktis sacrée de Pythagore, figurée par la croix centrale), au 5 dans lequel cette croix se dédouble en sa branche inférieure.

Nous y trouvons encore par l'addition du 5 et du 4 le nombre 9, expression de la matière, ce qui nous indique que la chute de l'ange entraîne celle du monde (1).

Mais du centre du pentagramme où l'enferme sa déchéance, l'homme universel aperçoit la rédemption par les dix rayons angulaires, parce que ces rayons éclairés chacun par l'une des dix zéphiroth (ou des 10 nombres de la décade pythagoricienne) lui disent l'histoire de l'involution et de l'évolution (10 étant le nombre de la réalisation cosmique).

(1) Voir à ce sujet le *Monde nouveau*, de l'abbé Roca, et le *Tarot*, de Papus.

Aux dix noms sacrés inscrits sur les rayons, Kunrath ajoute encore sur un cercle plus extérieur les dix noms hébreux que la kabbale attribue à Dieu ; un autre cercle plus intérieur, au contraire, reçoit les dix noms de cohortes d'anges correspondant à ces degrés cosmiques et, enfin, sur un cercle intermédiaire, les lettres de l'alphabet hébraïque, qui résumément, on le sait, les grands arcanes du *Tarot*, et par eux l'immense synthèse de la création.

Ainsi sur chaque rayon, l'homme, relié par un chœur d'anges à l'une des séphiroth, aperçoit par celle-ci, et la face correspondante de l'univers et Dieu lui-même, tandis que ces dix aspects se concentrent sur lui dans une unité nouvelle.

Stanislas de Guaita éclaire ce tableau grandiose par un commentaire aussi concis que substantiel où sont clairement indiqués et l'essence des divers ordres concentriques de création, et le mouvement de leur hiérarchie, et la nature aussi bien que l'avenir de l'homme attendu par ces Cieux qui l'illuminent.

L'auteur ne manque pas de faire ressortir à l'occasion comment ce pantacle, étoile flamboyante offerte à tous les degrés de la franc-maçonnerie, reproduit encore la rose-croix par ses cercles et ses rayons, la décade de Pythagore, les arcanes du *Tarot* et les symboles de la Kabbale, rappelant, par conséquent, l'unité de la tradition à travers les temps.

Le second pantacle est moins universel, mais il se prête plus aisément à la démonstration du triple sens qui doit offrir un symbole occulte ; c'est ce que fait habilement ressortir l'interprétation. Nous ne pou-

vous nous laisser entraîner ici au plaisir de la suivre dans ses intéressants développements ; il faut nous borner à dire que ce pantacle en exprimant l'opposition et l'harmonie des deux principes positif et négatif, fournit une excellente définition de l'alchimie due à la plume de Papus, précise le rôle de l'homme dans la création, et sert à faire ressortir mieux encore la loi universelle de l'amour dans les trois sphères.

*
* *

Nos lecteurs connaissent assez les Sociétés qui sont à leur disposition pour qu'il soit inutile de leur retracer ce qui est dit dans la troisième partie du *Seuil du mystère* ; annonçons seulement qu'ils y retrouveront avec plaisir le magnifique discours d'initiation martiniste de Stanislas de Guaita, publié déjà dans *l'Initiation*. Il n'est pas nécessaire non plus d'insister sur le petit supplément bibliographique qui recommande comme un brillant résumé de la kabbale, le *Royaume de Dieu*, de M. Jhouney, bien connu maintenant.

L'âme de cet *essai élémentaire de « science maudite »* est dans ses deux premières parties ; elles mériteraient particulièrement d'être signalées dans toute l'étendue de leur caractère afin que le lecteur ne soit pas trompé par leur concision et la facilité de leur lecture. Ce n'est qu'une introduction que l'auteur nous promet de développer par la suite ; mais c'est une introduction des plus substantielles et des plus suggestives, fort bien faite pour mettre en pleine lumière les questions capitales dont l'étudiant devra

demander la solution à toutes les écoles et surtout à ses propres méditations.

Inutile de dire que le *Seuil du mystère* est écrit de ce style imagé et vigoureux bien connu et apprécié des lecteurs de *l'Initiation* ; ils savent assez le talent et la science de Stanislas de Guaita pour s'attendre à trouver dans cette édition nouvelle l'érudition d'un bibliophile convaincu et le goût d'un artiste : les reproductions de deux estampes remarquables et l'impression même du livre en feront une œuvre aussi agréable en sa forme que précieuse en sa substance.

F. CH. BARLET.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ÉGYPTOLOGIE SACRÉE

(Suite.)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. -- LE PAPYRUS

Le *cyperus papyrus* ou souchet croissait naturellement dans les contrées marécageuses de l'Égypte.

Voici comment s'y prenaient les Égyptiens pour obtenir à l'aide de cette plante ce qui remplaçait notre papier à écrire. Ils coupaient les deux extrémités de la tige du papyrus, puis ils détachaient les fines membranes concentriques qui enveloppaient la moelle de la plante. Sur une planche, ils posaient à plat une première couche de ces membranes dans un sens vertical, puis une seconde couche au dessus de la première dans un sens horizontal.

Les Romains, qui à Pompéi nous ont laissé des spécimens de pareils papyrus, nommaient la première couche *subtumen* (la trame) et la seconde *stamen* (la

chaîne); ils considéraient donc ce papier comme une sorte de tissu, ce qui était vrai jusqu'à un certain point.

La feuille obtenue par des fragments de papyrus collés bout à bout était comprimée par un moyen quelconque, puis lissée. Plusieurs de ces feuilles, nommées *plagulae*, étaient collées latéralement à la suite les unes des autres au moyen d'une colle liquide, de la gomme arabique probablement, les plus fines d'abord, les moins fines au milieu et les plus grossières à l'extrémité; car les couches du papyrus étaient de moins en moins fines suivant qu'elles s'éloignaient plus du cœur de la tige de la plante.

Au moyen de ces *plagulae* on formait des volumes de hauteur et de longueur diverses. Vingt *plagulae* environ formaient un rouleau (*scapus*).

Les Égyptiens écrivaient aussi sur toile, sur une sorte de nankin, sur peau et sur parchemin; ils faisaient même des comptes et additions sur des morceaux de terre cuite, des fragments de poteries, on nommait ceux-ci *ostraca*; les textes écrits sur ces ostraca sont généralement des notes, des brouillons exécutés par des scribes; on peut en voir dans beaucoup de musées, notamment à ceux du Louvre.

Le roseau (en copte *kasch*) ou le pinceau (*kaschamphati*) servaient à tracer les caractères à l'encre sur le papyrus qui était de trois qualités, le royal, l'hieratique et le démotique. Sous Auguste on nomma le premier papyrus *Augustus* pour flatter l'empereur.

Le plus beau papyrus, le plus fin, le papyrus dit

royal, servait naturellement aux rois et aux prêtres pour des actes de leurs ministères ; le papyrus *hiératique* servait pour les livres et les écritures religieuses, enfin le dernier, le papyrus démotique, était employé pour rédiger les contrats et les actes concernant la vie civile et militaire.

Avant de les écrire, on enduisait les papyrus avec une huile tirée du cèdre, ce qui les préservait de la corruption, de la pourriture. Du reste, on prenait le plus grand soin pour assurer leur conservation ; on les plaçait dans des étuis ou cylindres de bois durcis au feu qu'on revêtait de bitume de tous les côtés, afin d'empêcher l'humidité de la pénétrer, on les enfermait ensuite dans des jarres en terre cuite, soigneusement lutées.

CHAPITRE II. — LES PAPYRUS ÉCRITS

Les momies conservent souvent auprès d'elles des papyrus ; ils sont placés soit sous les bandelettes, soit le long du corps entre les cuisses, le long des jambes, sous leurs bras, sur leur poitrine. Ce sont les premiers manuscrits qui nous sont parvenus, les seuls dont la conservation soit parfaite. Ils sont de longueur variable ; un des plus longs que nous connaissions est celui du musée de Turin qui ne mesure pas moins de 21 m. 75 de longueur.

Généralement le haut de la page est occupé par une ligne de figures, de divinités que l'âme visite successivement ; le reste du manuscrit est rempli par des colonnes perpendiculaires d'héroglyphes linéaires ou hiératiques ; ce sont les prières que l'âme du défunt

adresse aux dieux ; vers la fin du papyrus, on voit souvent la scène du jugement de l'âme, dont voici une description : Un grand dieu est assis sur son trône, à ses pieds se trouve un énorme crocodile femelle, la gueule ouverte ; derrière le dieu on voit des balances divines surmontées du cynocéphale, emblème de la justice universelle. On pèse les bonnes et les mauvaises actions du défunt : Thath écrit le résultat des pesées.

En général, les papyrus renferment le *Livre des morts*, ou *Rituel funéraire* ; celui-ci est plus ou moins développé, c'est-à-dire complet, suivant que la qualité du mort lui permettait de dépenser plus ou moins pour son achat.

Aussi suivant l'extrait plus ou moins long du *Livre des morts* que contient le papyrus enfermé auprès d'une momie, on peut presque juger de l'importance du personnage. Les momies royales contenaient le *Livre des morts* dans son entier.

Beaucoup des manuscrits en question sont écrits non en hiéroglyphes linéaires, mais en *hiératiques*, c'est-à-dire au moyen de la tachygraphie des hiéroglyphes. Le haut de la page qui contient, comme nous venons de le dire, une ligne de figures, fait toujours distinguer ces extraits de Rituel des autres manuscrits. Ils donnent un grand intérêt aux momies ; malheureusement rien ne peut faire distinguer extérieurement les boîtes de momies qui contiennent des papyrus de celles qui n'en ont pas. Il faut donc les ouvrir ; pour cela on attaque le cartonnage à l'envers et de cette façon on l'abîme le moins possible.

CHAPITRE III. — SIGNES DISTINCTIFS DE L'ÂGE
DES PYPYRUS

Les plus anciens papyrus connus sont d'une écriture large, ferme, solide, massive, si l'on peut dire ; ils décèlent la lourdeur de la main qui les a écrits. Voici quelques signes caractéristiques qui permettent d'assigner une époque, sinon une date précise, à certains papyrus :

Les manuscrits composés sous la XVI^e dynastie ont des vignettes finement dessinées, les groupes de lettres très rapprochés, très ramassés, parce que les caractères sont d'une grande finesse. — Les exemplaires hiéroglyphiques du *Livre des morts* d'une écriture rétrograde d'un fort beau style sont originaires de la XVIII^e dynastie ; ceux de la XIX^e et de la XX^e dynastie sont très facilement reconnaissables par la belle et grosse carrure de leurs lettres hautes et hardiment tracées ; enfin dans les papyrus de la XXII^e dynastie les lettres sont moins hautes bien que fortes et larges, aussi les groupes de lettres sont moins ramenés, moins rapprochés, moins ramassés à côté les uns des autres ; ils diffèrent donc du tout au tout des manuscrits de la XVI^e dynastie. Enfin les manuscrits de l'époque romaine sont d'un style des plus médiocres, l'écriture hiéroglyphique est haute, maigre, anguleuse même et un peu penchée ; enfin sous les dominations persane et grecque l'écriture est tout à fait lourde, épaisse, compacte, empâtée même. — Les papyrus qui nous restent sont fort nombreux, nous nous contenterons de les désigner par le nom

sous lequel ils sont connus ; voici par ordre alphabétique les plus célèbres : Abbat, Amhurst, Anastasi, Cadet, Casati, G. Ehers, Harris, Lee, Lepsius, de Leyde, Orbiney Prisse, Rhind, de Turin (1^o judiciaire, 2^o royal), Sallier (trois ou quatre), Letnaou, etc.



Fig. 10. — Un Scribe (d'après un papyrus).

Notre figure 10 montre un scribe écrivant sur un papyrus.

CHAPITRE IV. — LES LIVRES D'HERMÈS

Hermès Trismégiste, auteur supposé de nombreux ouvrages grecs, n'est autre que le Thoth égyptien (1).

(1) En ce qui concerne le *Tarot ou Livre de Thoth*, voir PAPUS : *Le Tarot des bohémiens, le plus ancien livre du monde*, vol. in-8° jésus. Paris, Carré, éditeur, 1889, p. 14 et 299 et suiv.

Dès le temps de Platon, Hermès fut identifié à ce personnage fabuleux qui passait pour l'inventeur du langage, de l'alphabet, de l'écriture et de toutes les sciences. De tous les écrivains de l'antique Égypte, le dieu Thoth a été le plus fécond par la bonne raison que c'est sous ce nom collectif qu'écrivait la caste sacerdotale ; ceci explique la variété et la valeur des nombreux ouvrages dits *hermétiques*, attribués à Hermès, lesquels ne sont parvenus jusqu'à nous que par leur traduction grecque et avec bien des interpolations. Les livres de Thoth sont au nombre de quarante-deux ; ils renfermaient toutes les règles, préceptes et documents relatifs aux arts, aux sciences, à la religion et au gouvernement de l'Égypte ; dans leur ensemble, ces livres sacrés embrassaient toutes les connaissances humaines et formaient pour ainsi dire une vaste *Encyclopédie égyptienne*, dépositaire de tout savoir ; ils étaient conservés dans les sanctuaires des temples (1), n'étaient jamais ouverts pour le peuple, on les lui montrait seulement dans les fêtes solennelles pendant les cérémonies religieuses.

Que contenaient les principaux livres d'Hermès ? Clément d'Alexandrie (2) nous l'apprend. Deux renfermaient des hymnes en l'honneur des dieux, et les règles de conduite pour les rois ; quatre étaient relatifs à l'astrologie, enfin dix livres nommés *sacerdotaux* traitaient de l'art sacré, de la religion, du culte, du sacerdoce.

(1) JOMARD, *Descript. de l'Égypte*, I, c. v, p. 24


(2) *Stromat.*, I, vi.


Les termes dans lesquels Clément d'Alexandrie parle de ces livres laissent supposer qu'il y avait un grand nombre de *livres hermétiques*; nous le savons par divers auteurs, quelques-uns vont jusqu'à prétendre qu'il en existait jusqu'à vingt mille et Jamblique jusqu'à trente-six mille; c'est-à-dire un nombre analogue à celui des années de la grande période sacrée de l'Égypte. Ce dernier chiffre n'a pas paru acceptable pour beaucoup d'auteurs qui ont pensé qu'il représentait le nombre de vers ou distiques qui composaient les livres hermétiques. — Pour nous, ce chiffre n'a rien de surprenant, puisque nous connaissons la longue, très longue antiquité de l'Égypte et puis l'activité et le savoir des prêtres égyptiens, surtout si nous ajoutons que les livres sur papyrus n'étaient pas, comme les nôtres, des volumes de mille ou douze cents pages, mais de simples brochures. Dès lors il est fort admissible que la Bibliothèque sacrée égyptienne pût contenir trente-six mille volumes, peut-être davantage, à l'époque de Jamblique.

Arrivons au surnom de *Trismégiste*, qui signifie trois fois grand; il aurait été donné à ce personnage soit à cause de sa triple qualité de philosophe, de prêtre et de roi, ou bien parce que Thoth symbolisait l'*Intelligence divine*, la *Pensée incarnée* et le *Verbe vivant*. Aussi le Dieu suprême, l'inconnaissable, ne nomme Thoth que : *Ame de mon âme, intelligence sacrée de mon intelligence*, c'est-à-dire *celui qui connaît tout*.

Et voilà pourquoi il fallait beaucoup de livres pour contenir la science de Thoth, et pourquoi chaque prêtre se spécialisait dans une étude particulière,

comme nous l'apprend Clément d'Alexandrie (1) en ces termes :

« Les Égyptiens suivent une philosophie particulière à leur pays ; c'est dans les cérémonies religieuses surtout qu'on peut le remarquer, on y voit d'abord marchant le premier, le *chanteur* portant un symbole musical ; il est obligé de savoir (par cœur) deux livres de Thoth, l'un contenant les hymnes en l'honneur des dieux, l'autre les règles de la vie royale. Après ce chanteur, vient l'*horoscope* ; il porte dans ses mains une horloge (sablier) et une palme (feuille de palmier), il faut qu'il ait toujours présent à l'esprit quatre livres (de Thoth) qui traitent des astres, l'un des astres errants, l'autre de la conjonction de la lune et du soleil, les derniers de leur lever. Vient ensuite le prêtre *hiérogrammate*, reconnaissable aux plumes (d'autruche) qui ornent sa tête ; il a dans ses mains un livre (un rouleau de papyrus) et une palette garnie de l'encre et des calames (roseaux) nécessaires pour écrire. L'*hiérogrammate* doit posséder les connaissances hiéroglyphiques (interprétatives des livres anciens) lesquelles comprennent la cosmographie, la géographie, les phases du soleil et de la lune, celles des cinq planètes, la chorographie de l'Égypte, le cours du Nil et ses phénomènes, l'état de possession des temples et des lieux qui en dépendent. Le *staliste* vient ensuite, portant la coudée  (*ma*), emblème de la jus-

tice, et le vase des purifications  . Celui-ci sait

(1) *De myst. Egypt.*

tout ce qui concerne l'art d'enseigner et l'art de marquer du sceau sacré les jeunes victimes. Dix livres sacerdotaux sont relatifs au culte des dieux (nous l'avons vu plus haut) et aux préceptes de la religion ; c'est le *prophète* marchant après tous les prêtres et portant le *sceau* qui apprend ces dix livres (sacerdotaux). Il y a en tout quarante-deux livres *principaux* d'Hermès (remarquez principaux), dont trente-six, où est exposée toute la philosophie des Égyptiens, sont appris par des prêtres des classes qui viennent d'être désignées, les six autres livres sont étudiés par les *pastophores* (1) comme appartenant à l'art de guérir et ces livres parlent en effet de la construction du corps humain, de ses maladies, des instruments et médicaments, des yeux, enfin des maladies des femmes. »

Par ce qui précède, on voit combien devaient être intéressants les livres d'Hermès, les livres véritables, devrions-nous dire, car à l'époque où l'on a sophistiqué ces livres, c'est-à-dire au commencement du christianisme, il a paru des traductions d'une authenticité des plus douteuses, aussi il est incontestable que le nom d'Hermès étant entouré d'une grande vénération, les sophistiquers furent certainement tentés de soumettre ses œuvres à des interpolations et des travestissements nombreux ; on a même été à une certaine époque, jusqu'à contester l'authenticité de leur existence ; et cependant nous lisons dans Augustin dit *le Saint* (2) : « Véritablement Trismé-

(1) On les nommait ainsi parce qu'ils portaient sur leurs épaules dans les processions de petits *naos* ou chapelles.

(2) *Cité de Dieu*, livre VIII, ch. xxiii, p. 288, édition Didot-Nisard.

giste dit beaucoup de choses du vrai Dieu créateur de l'univers qui sont conformes à la vérité... »

Cette courte citation d'un auteur pas suspect, prouve l'existence d'Hermès; mentionnons quelques fragments de son œuvre.

Voici un discours d'Hermès à Thoth : « Il est difficile à la pensée de concevoir Dieu et à la langue d'en parler. On ne peut décrire par des moyens matériels une chose immatérielle, et ce qui est sans commencement ni fin ne peut s'allier à ce qui est sujet au temps, c'est-à-dire à ce qui a commencé et à ce qui doit finir ; l'un passe, l'autre existe toujours ; l'un est une perception de l'esprit, l'autre est une réalité... Ce qui peut être connu par les yeux et par les sens comme les corps tangibles peut être exprimé par le langage ; tandis que ce qui est incorporel, intangible, immatériel, ne peut être connu par nos sens. Je comprends donc, ô Thoth, je comprends que Dieu est ineffable !

.

« La mort est pour certains hommes un mal qui les frappe d'une terreur profonde ; c'est bien là le résultat de l'ignorance, de l'*agnoscence*. La mort arrive par la débilite et la dissolution des membres du corps ; le corps meurt, parce qu'il ne peut plus porter l'être : ce qu'on appelle mort, c'est seulement la destruction des organes corporels (l'esprit, l'âme ne meurent point). »

Voici comment Hermès définit la vérité et en parle :

« La vérité, c'est ce qui est éternel et immuable, la vérité est le premier des biens, la vérité n'est pas et ne peut être sur la terre ; il se peut que Dieu ait donné

à quelques hommes, avec la faculté de penser aux choses divines, celles de penser aussi à la vérité ; mais rien n'est la vérité sur la terre, parce que toute chose est une matière revêtue d'une forme corporelle sujette au changement, à l'altération, à la corruption, à la transformation. L'homme n'est pas la vérité, parce qu'il n'y a de vrai que ce qui a tiré son essence de soi-même et qui reste ce qu'il est. Ce qui change au point de n'être pas reconnu, comment cela pourrait-il être la vérité ? — La vérité est donc ce qui est immatériel, qui n'est point enfermé dans une enveloppe matérielle, qui est sans couleur et sans forme, exempt de changement et d'altération, en un mot ce qui est éternel. Toute chose qui périt est mensonge et fausseté ; la terre n'est que corruption et génération, et toute génération procède d'une corruption ; les choses matérielles ne sont que des apparences et des imitations de la vérité, ce que la reproduction est à la réalité ; aussi les choses de la terre ne sont pas la vérité. »

La méthode d'enseignement dite *Socratique*, c'est-à-dire l'enseignement par dialogues vient de l'Égypte. Nous retrouvons, en effet, un autre écrit égyptien qui est certainement le plus ancien et le plus authentique des livres de philosophie de l'Égypte ; c'est le *Pimander* d'Hermès Trismégiste, il renferme des traces évidentes des doctrines cosmologiques et psychologiques égyptiennes. Cet ouvrage grec, souvent publié mais trop peu connu, passe pour avoir été traduit de l'égyptien ; il affecte également la forme dialoguée. Le dialogue a lieu entre Pimander, *l'intelligence su-*

prême et Thoth, *le Seigneur des divines paroles, le Seigneur des écrits sacrés*, c'est-à-dire le seul juge digne, parmi les hommes, de recevoir les conseils de la divinité ; en un mot Thoth représente l'intelligence humaine. Le dialogue a donc lieu entre l'intelligence divine et l'intelligence humaine ; la première révélant à la seconde l'origine de son âme, sa destinée, sa mission, sa récompense.

Voici quelques parties de ce livre intéressant à tant de titres ; c'est Thoth qui raconte la conversation qu'il a eue avec Pimander, il dit :

« Comme je réfléchissais un jour sur la nature des choses, en m'efforçant d'élever mon entendement vers les hauteurs de l'espace et mes sens matériels complètement assoupis, comme il arrive dans un profond sommeil, il me sembla voir un être d'une stature très élevée, qui m'interpella en ces termes : « Que désires-tu voir et entendre, ô Thoth ! que souhaites-tu de connaître et d'apprendre ? Dis-le. — Qui est-tu ? — Je suis Pimander, la Pensée de la Puissance unique ; dis-moi ce que tu désires et je serai avec toi. — Je désire apprendre la nature des choses qui sont et connaître Dieu. — Explique-moi bien tes désirs et je t'instruirai sur toutes choses ! »

« M'ayant ainsi parlé, il changea tout à coup de forme et me révéla tout ce que je désirais connaître.

« Je venais d'avoir devant moi un spectacle prodigieux, tout s'était converti en lumière, dans laquelle je baignais tout entier. Puis vint bientôt une ombre effroyable qui se déroulait en des replis obliques et se revêtait d'humidité avec un fracas terrible. Alors une

fumée s'échappe de ce milieu avec bruit, puis une voix qui me paraissait être la voix de la lumière sortit de ce bruit, c'était le Verbe.

« Ce Verbe était porté sur un principe humide, duquel il sortit du feu pur et léger qui, s'élevant insensiblement, se perdit dans les airs. L'air (feu) léger, semblable à l'Esprit, occupe le milieu entre l'eau et le feu ; et la terre et les eaux étaient tellement amalgamées que la surface de la terre couverte par l'eau n'apparaissait en aucun point. Terre et eau furent agitées par le Verbe de l'Esprit parce qu'il planait au-dessus d'elles (1) et dans ce moment Pimander dit : « As-tu bien compris ce que signifie ce spectacle ? — Je le connais, » dis-je. Il ajouta alors : « Cette lumière, c'est moi : je suis l'Intelligence, je suis ton Dieu et je suis bien plus ancien que le principe humide qui s'échappe de l'ombre. Je suis le germe de la pensée, le Verbe resplendissant, le Fils de Dieu. Je te dirai donc : Pense que ce qui voit et entend ainsi en toi, c'est le Verbe, c'est la Pensée qui est Dieu le Père ; ils ne sont aucunement séparés et leur union c'est la vie. — Médite d'abord sur la lumière et arrive à la connaître. »

« Quand ces choses furent dites, je le priai longtemps pour qu'il tournât vers moi sa figure. Dès qu'il l'eut fait, j'aperçus aussitôt dans ma pensée une lumière environnée de puissances innombrables, brillant sans limites, le feu contenu dans un espace

(1) On sait que certains magnétiseurs ont le pouvoir de faire bouillonner l'eau placée dans un bassin en imposant les mains au-dessus de l'eau.

par une force invincible et se maintenant au-dessus de sa propre base.

« Je vis toutes ces choses par l'effet du Verbe de Pimander, qui me trouvant plongé dans la stupeur, m'adressa ainsi la parole :

« Tu as vu en ta pensée la première forme prévaloir sur le principe infini et autres choses semblables. — D'où émanent les éléments de la nature ? dis-je. — De la volonté de Dieu, répondit Pimander, laquelle s'étant saisie de sa perfection, en a orné tous les autres éléments et les semences viables qu'il a créées; car l'intelligence c'est Dieu, possédant la double fécondité des deux sexes, qui est la vie de la lumière de son intelligence; il créa avec son Verbe une autre intelligence opérante; il est aussi Dieu feu et Esprit-Dieu. Il a ensuite formé sept agents, qui contiennent dans les cercles le monde matériel, et leur action se nomme Destin. Le Verbe de Dieu s'est ensuite réuni, se séparant des éléments agités par un simple effet de la nature et s'est uni à l'Intelligence opérante, car il était de même essence. Dès lors, les éléments de la nature sont restés déclinants sans raison, pour qu'ils fussent simplement de la matière.

« L'Intelligence opérante et le Verbe renfermant en eux les cercles et tournant avec une grande vélocité, cette machine se meut dès son commencement jusqu'à la fin sans avoir de commencement ni fin; car elle commence toujours au point où elle finit (1). C'est de l'ensemble de ces cercles, l'In-

(1) D'où la représentation de l'éternité par le serpent avalant sa queue.

telligence l'a ainsi voulu, qu'ont été tirés, des éléments inférieurs, les animaux privés de raison, car elle ne leur en a pas donné. L'air porte les êtres ailés, l'eau ceux qui nagent. L'eau et la terre diffèrent entre elles de la manière que l'Intelligence l'avait prescrit. La terre a ensuite engendré les animaux qui étaient en elle, les quadrupèdes, les serpents, les animaux sauvages et les animaux domestiques ; mais l'Intelligence, père de tout ce qui est la vie et la lumière, a procréé l'homme semblable à elle-même, et l'a accueilli comme son fils ; car il était beau, très beau, étant le portrait de son père. Dieu s'étant complu dans l'image de lui-même, concéda à l'homme la faculté d'user de son ouvrage. Mais l'homme, ayant vu dans son père le créateur de toutes choses, voulut aussi créer ; dès lors il se précipita dans la sphère de génération (1). Tout étant soumis à son pouvoir, il considéra les attributs des sept agents. Ceux-ci, se plaisant à favoriser l'intelligence humaine, lui communiquèrent leur pouvoir. Dès qu'il eut ainsi connu leur essence et sa propre nature, il désira ardemment pénétrer dans les cercles et d'en rompre la circonférence, s'attribuant

(1) Voici, résumée par F. Boisquet, une théorie cosmogonique de l'homme d'après un des plus grands philosophes contemporains ; nous avons nommé FABRE D'OLIVET : « L'homme (le règne hominal, Adam), créé par Dieu à son image, pour être une des trois grandes puissances qui régissent l'univers, fut constitué en principe. Il se développait paisiblement dans une enceinte protectrice, mais lorsqu'il eut atteint une partie de ses forces, le feu interne nécessaire à l'accroissement de toute création, devint dans lui une passion aveugle et ardente ; dans son délire il voulut se saisir du pouvoir extérieur, devenir créateur et l'égal de celui à qui il devait l'existence. A l'instant même tout se matérialisa autour de lui, etc. » (PAPUS, *Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre*, p. 8 et 9. 1 br. in-8° Jésus ; Paris, G. Carré, 1888.)

Ce que Pimander traduit par « il se précipita dans la sphère de génération ».

à tort la force de celui qui domine même sur le feu. Et celui qui avait eu tout pouvoir sur les animaux mortels et privés de raison, s'éleva et sortit du sein de l'harmonie, pénétra et rompit violemment la puissance des cercles et montra la nature comme une des belles forces de Dieu... L'homme se prit d'amour pour elle. Il en naquit une forme d'être privée de raison... Mais de tous les animaux terriens, seul de tous l'homme est doué d'une existence double ; mortel par son corps, immortel par son être même. Immortel, tout lui est soumis ; les autres êtres vivants subissent la loi des destins. L'homme fut donc une harmonie supérieure, et pour l'avoir voulu pénétrer, il est tombé dans l'esclavage. »

.

Thoth demande alors ce qui arrivera après l'ascension de l'âme vers le Père, il lui est répondu :

« Le corps matériel perd sa forme, qui se détruit avec le temps ; les sens qui ont été animés retournent à leur source et reprendront un jour leurs fonctions, mais ils perdent leurs passions et leurs désirs et l'esprit remonte vers les cieux pour se voir en harmonie ; il laisse dans la première zone la faculté d'accroître et de décroître ; dans la seconde, la puissance du mal et les fraudes de l'oisiveté ; dans la troisième, les déceptions de la concupiscence ; dans la quatrième l'insatiable ambition ; dans la cinquième, l'arrogance, l'audace et la témérité ; dans la sixième, le goût improbe des richesses mal acquises et dans la septième le mensonge. Et l'esprit ainsi purifié par l'effet de ces harmonies, retourne à l'état si désiré, ayant un mérite et

une force qui lui sont propres et il habite enfin avec ceux qui célèbrent les louanges du Père. Ils sont dès lors placés parmi les pouvoirs, et, à ce titre, ils jouissent de Dieu. Tel est le suprême bien de ceux à qui il a été donné de savoir, ils deviennent Dieu.

« Ayant ainsi parlé, Pimander retourna parmi les pouvoirs divins, et moi, je me mis à conseiller aux hommes la piété et la science inséparables.

« O hommes ! vivez sobrement, abstenez-vous de la chair des animaux, de la glotonnerie. Pourquoi vous précipitez-vous vers la mort, puisque vous êtes capables d'obtenir l'immortalité ? Fuyez les ténèbres de l'ignorance, retirez-vous de l'élément obscur et lourd, échappez à la corruption, acquérez l'immortalité ! Conducteur et chef de la race humaine, je lui montrerai la voie du salut et je remplirai ses oreilles des préceptes, lois et principes de la sagesse. »

Nous voudrions pousser plus loin encore notre étude sur les livres d'Hermès, mais il faut savoir nous borner ; nous pensons que l'exposé sommaire et très imparfait que nous venons de faire suffira pour édifier le lecteur sur les dogmes psychologiques égyptiens ; du reste, dans la troisième partie de notre étude nous aurons l'occasion de fournir d'autres aperçus qui compléteront ceux qui ont déjà paru dans le courant de cette étude.

Nous allons maintenant aborder un chapitre bien obscur de la science égyptienne, son *art sacré*.

Ce qui va suivre est certainement très difficile à traiter ; nous comptons aussi sur l'indulgence du lecteur, le priant de ne voir dans notre travail qu'un

essai d'un sujet impossible à écrire dans l'état actuel de l'égyptologie.

CHAPITRE V. — ART SACRÉ. — OCCULTISME

Indépendamment de la religion, du culte et des cérémonies religieuses que nous allons bientôt étudier, il existait en Égypte une science hermétique occulte qu'à tort ou à raison on a nommée *art sacré*; nous conserverons donc ce terme comme titre à ce chapitre.

L'origine de cet art se perd dans la nuit des temps, on ne saurait donc nommer son inventeur, mais arrivé à l'époque historique, cet art eut pour premiers adeptes les prêtres de l'Égypte, les initiés de Thèbes et de Memphis. C'est dans les dépendances du temple qu'ils avaient leurs laboratoires, car l'art sacré de l'Égypte n'est que l'alchimie du moyen âge, notre chimie moderne. A cette époque la philosophie et la science marchaient ensemble la main dans la main, le laboratoire fournissait le fait, la science du prêtre créait la théorie.

L'initié de l'art sacré avait des pouvoirs très étendus, c'était une sorte de Demiurge ou Dieu créateur.

Dans l'antiquité, comme au moyen âge, toutes les connaissances humaines étaient englobées sous le terme générique de *Philosophie*, d'où les alchimistes, astrologues, hermétistes, occultistes sont désignés sous le nom de *Philosophes*. Ils l'étaient réellement puisque nous voyons par exemple l'initié égyptien reconnaître dans toutes les opérations qu'il pratiquait la transmutation des corps. Ainsi l'eau chauffée dans un vase ouvert quelconque se transformait, pour l'artiste sacré,

en air (*vapeur*) et en terre blanchâtre (fin de l'opération) en une matière pulvérulente, donc l'eau se changeait en air et en terre.

L'initié brûlait-il à l'air libre (*calcination*) du plomb ou tout autre métal (or et argent exceptés), ce métal perdait ses qualités premières, il se transformait en cendres ou en une espèce de substance terreuse pulvérulente, désignée au moyen âge sous le nom de *métal mort* et, si l'initié chauffait à nouveau ce métal so-disant *mort* dans un creuset avec des grains de froment, de la farine, des graines de la plante dite *belle-de-nuit* (1) ou d'une semence quelconque, il voyait bientôt le métal renaître de ses cendres et reprendre sa forme et ses propriétés premières. Devant ce résultat l'initié devait conclure certainement que le métal censé détruit par le feu est rendu vivant (*redivivus*) revivifié par le blé et l'action de la chaleur, d'où l'image du Phénix renaissant de ses cendres (2).

Voilà pourquoi dans le symbolisme égyptien les grains de froment représentaient la vie et par extension la vie de l'au-delà, la Résurrection, la vie éternelle, parce que ces grains avaient revivifié *le métal mort*.

J. MARCUS DE VÈZE.

(A suivre.)

(1) Le *mirabilis galapa* de Linné, le *Nyctago hortensis* de Jussieu, a une graine noire de la grosseur d'un *petit pois de Clamart* qui renferme une fine farine très blanche.

(2) Le phénix, chez les Egyptiens, était le bennon, c'est-à-dire l'oiseau consacré à Osiris et l'emblème de la résurrection. Le bennon était notre vanneau moderne, ce morceau si fin et si recherché des gourmets qui a donné lieu à ce dicton populaire :

Qui n'a pas mangé de vanneau

N'a pas mangé de bon morceau.

L'antiquité gréco-égyptienne a transformé le bennon en phénix, qui renaissait, dit-on, de ses cendres; tous nos lecteurs le savent.

LA SCIENCE OCCULTE

APPLIQUÉE A L'ÉCONOMIE POLITIQUE

CONFÉRENCE PAR M. JULIEN LEJAY

Avocat à la Cour d'appel de Paris, Secrétaire de la Rédaction
de l'*Initiation*.

INTRODUCTION

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'AI à traiter devant vous des rapports de la science occulte avec la science sociale : ce titre est bien général, bien vaste ; je ne saurais évidemment, dans une conférence, épuiser les développements qu'il comporte ; il me faut donc fixer des limites et préciser l'aspect particulier de la question que je vais envisager.

On peut faire deux applications bien distinctes de la science occulte à la sociologie : la première consiste à poser la loi universelle qu'elle nous révèle et à tracer conformément à cette loi le plan d'une société idéale. C'est ce qu'ont essayé de faire Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux. La seconde consisterait à faire de cette loi en quelque sorte la pierre de touche qui doit nous révéler si la société actuelle est vraie ou fausse, conforme ou non au principe d'évolution qui régit l'univers tout entier.

C'est cette seconde méthode que nous avons choisie : d'abord parce qu'elle n'a pas encore été employée ou poussée dans ses dernières conséquences, et ensuite

parce que je crois qu'il serait plus utile de prouver l'existence du mal social et de montrer à tous sa véritable cause que de tracer à mon tour un plan de société qui serait, comme les autres, traité d'utopie. Il ne suffit pas en effet de dire que la société est mauvaise et de proposer les réformes qui, peut être, la rendraient meilleure; il faut prouver qu'elle est mauvaise et montrer pourquoi elle l'est. N'oublions pas que s'il en est qui souffrent de l'organisation actuelle de la société, il en est d'autres qui en jouissent et que ceux-ci, on les convaincra difficilement de la nécessité de changer un état de choses si clément pour eux. Donc, plus de plan de réorganisation sociale; utopie, tout cela! mais une critique serrée et la démonstration nette qu'un vice de constitution mine la société tout entière qui dans sa chute entraînera riches et pauvres. Je crois que ce n'est qu'à cette condition que tous ceux que l'amour de l'humanité et de la vérité inspire pourront lutter victorieusement contre les théories erronées de ceux que l'égoïsme aveugle ou rend sourds!

C'est donc une œuvre de critique que nous allons faire, nous allons demander à la science occulte sa loi, sa méthode et le critérium qui nous serviront à faire le diagnostic exact de la société actuelle.

Dans une première partie nous rappellerons, brièvement, puisque ces théories sont déjà connues de la plupart de vous, le principe même de la science occulte.

Nous montrerons ensuite l'application des lois qu'elle nous enseigne dans un fait d'ordre scientifique et expérimental :

Puis dans une troisième partie nous comparerons les lois qui régissent la société actuelle à ces lois particulières que nous avons prises comme modèle et qui ne sont que le reflet de la loi universelle.

Enfin l'étude des causes et des conséquences, des oppositions et des concordances que nous aurons constatées, nous permettra de faire dans une quatrième et dernière partie un diagnostic rigoureux dont nous comparerons les éléments aux théories politiques et sociales en cours.

Tel est le plan que je me suis tracé. J'espère que cette vue d'ensemble répandra un peu de lumière sur tout ce qui va suivre.

I

A la première question que nous avons posée : que est le principe de la science occulte ? nous pouvons répondre : c'est l'harmonie universelle ! « Une même loi générale gouverne tous les phénomènes physiques et métaphysiques de la nature (1). »

Ce simple énoncé nous donne l'exposé de toute une science mais aussi de toute une philosophie et de toute une religion ; et, en effet, la science occulte les contient toutes les trois et résout un problème réputé de nos jours encore insoluble : elle les concilie !

Je n'exposerai ni la thèse philosophique, ni la thèse religieuse devant vous, théosophes, qui connaissez la

(1) PAPIUS, *Ouvrage inédit sur l'analogie.*

synthèse ésotérique de toutes les religions et de toutes les philosophies, je ne pourrais que répéter ce que vous connaissez sans doute mieux que moi et cela sans profit pour le sujet que j'ai à développer.

Je ne m'occuperai que de la partie scientifique de la doctrine occulte ; c'est d'elle seule que je dois tirer les éléments de ma critique.

Qu'est-ce donc que cette harmonie ? Comment manifeste-t-elle ? et comment se réalise-t-elle ?

La science occulte nous enseigne que dans la nature deux principes contraires sont en lutte ; la force et la matière, mais que ces deux principes viennent s'équilibrer dans un troisième qui participe des deux et les concilie : c'est la vie. L'univers est donc un grand *tout* polarisé : au pôle nord est la force, au pôle sud la matière, au centre la vie qui fait de ces trois éléments un tout harmonieux.

Mais cette harmonie est universelle, avons-nous dit. En effet, partout dans la nature, ces deux principes se trouvent en présence et partout ils s'équilibrent en vertu de la même loi : la création d'un terme intermédiaire qui les contient tous les deux. L'ombre s'oppose à la lumière, mais ombre et lumière s'équilibrent dans la pénombre : l'acide s'oppose à la base, mais acide et base s'équilibrent dans le sel ; la répulsion s'oppose à l'attraction, mais attraction et répulsion s'équilibrent dans l'équilibre, c'est le mot consacré et les planètes tournent harmonieusement autour du soleil.

Tous les phénomènes de la nature, du plus grand au plus petit, ne sont que la manifestation inces-

sante des différents états d'équilibre de la force et de la matière, états variant, suivant la quantité de force qui s'oppose à la matière ou la quantité de matière qui s'oppose à la force, depuis la force matérialisée (la roche, le minéral) jusqu'à la matière subtilisée ou la matière forcée, le grain de pollen, l'atome électrique, ainsi que nous l'enseigne notre frère Barlet.

« La substance est une, nous dit Louis Lucas cité par Eliphas Levi, la substance est une et ne doit ses formes spéciales qu'à la diversité de ses modes de polarisation moléculaire et aux angulaisons différentes de son rayonnement magnétique. »

« La nature entière est un vaste prisme, ajoute à son tour notre frère Papus, prisme contre lequel vient se briser une force unique qui se transforme ensuite en chaleur, lumière, électricité, magnétisme, vie, intelligence, etc. »

Telle est la thèse générale de la science occulte ; il nous reste à déterminer sa méthode. Mais ne découle-t-elle pas naturellement de tout ce qui précède ? Il est évident que ce ne sera ni l'observation simple des faits et leur collection, *méthode inductive* de la science actuelle ; ni l'énoncé d'axiomes métaphysiques dans lesquels on essaiera de faire rentrer tous les phénomènes, *méthode déductive* jadis fort en honneur. Nous voyons que si la science occulte aboutit à une théorie de l'univers qu'il est impossible de contrôler, elle s'appuie cependant sur des lois dont nous devons trouver la manifestation dans des faits d'ordre positif et d'expérience. Sa méthode est donc une méthode qui unit l'induction et la déduction, qui prend dans les

faits les éléments qui serviront à l'imagination pour construire son plan de l'univers sous le contrôle constant et de plus en plus étendu de la raison et de la science! Cette méthode, c'est l'analogie.

La *science actuelle* examine les faits, constate l'existence d'éléments opposés et s'en tient à cette constatation.

La *science occulte* pose en principe que ces contraires doivent se concilier et nous fait chercher le terme médian qui doit les unir. *L'induction* livre la science aux hasards et aux tâtonnements des recherches, et si parfois elle la conduit à la découverte d'une loi, la laisse toujours impuissante à montrer la raison de ces faits et de ces lois. *L'analogie*, fidèle au principe même de la science qu'elle représente, réalise l'harmonie entre le positivisme forcément stérile de l'observation pure et les rêveries de l'imagination. Ces deux contraires, les faits et les principes hypothétiques, sont reliés par l'affirmation de lois que l'expérience peut démontrer et qui servent de boussole à l'imagination dans son voyage à la recherche de l'absolu.

Tels sont dans leurs lignes générales et le principe et la méthode de la science occulte. Nous pouvons les résumer en ces mots : L'ordre ne règne dans la nature que par l'harmonie des contraires, et cette harmonie se réalise au moyen d'un terme médian, la recherche de ce terme est la caractéristique de cette science et l'analogie la méthode qui donne le moyen de le trouver.

II

En possession de ces principes, il faut, avons-nous dit, en montrer l'application dans un fait d'ordre expérimental. Nous allons prendre l'organisme humain, et cela pour deux raisons : la première est que nous mettrons ainsi face à face la science occulte et la science actuelle et que nous montrerons que si nous donnons parfois une interprétation particulière à certains faits, ces faits du moins sont reconnus par tous les savants ; la seconde est que tout en donnant une démonstration du principe occulte nous construirons pièce à pièce et conformément à la loi divine un organisme qui nous servira plus tard de modèle pour la constitution de l'organisme social. Nous exposerons en temps et lieu la légitimité de ce procédé.

Mon savant ami Papus a eu la bonté de me communiquer pour les besoins de la cause un large extrait d'un ouvrage en préparation où il expose avec la lucidité qui lui est propre le sujet qui nous occupe, je lui laisse la parole. Mais auparavant qu'il reçoive l'expression de ma profonde gratitude pour la large part qu'il a bien voulu prendre à ce travail tout entier.

.

D'après la méthode de la science occulte, l'analogie, une portion quelconque de l'organisme humain doit nous donner « la loi » qui dirige l'ensemble de cet organisme.

Trois grandes parties constituent les centres principaux qui déterminent la constitution physiologique de l'homme, ce sont le *ventre*, la *poitrine*, la *tête*.

L'examen d'une de ces parties va nous donner la clef de la constitution de toutes les autres. Prenons la poitrine comme exemple.

La poitrine contient les organes indispensables à deux grandes fonctions : la respiration et la circulation, c'est-à-dire les poumons, le cœur et les gros vaisseaux.

Les poumons reçoivent de l'extérieur l'air qui vient se fixer sur le globule sanguin pour le revivifier. Les poumons sont donc des organes *récepteurs*.

La vie fixée sur le globule sanguin vient se condenser dans le cœur qui la dispensera à l'organisme, suivant ses besoins ; le cœur est une sorte de grenier contenant des réserves vitales : c'est un organe *condensateur*.

Enfin les vaisseaux *centrifuges* ou artères emportent le liquide vivifiant à travers l'organisme, tandis que les vaisseaux *centripètes* ou veines rapportent au centre le liquide qui va se revivifier lui-même.

Au point de vue synthétique, la poitrine nous apparaît comme fabriquant la vie au moyen des trois sortes d'organes :

Un récepteur : les poumons.

Un condensateur : le cœur.

Des distributeurs centrifuges et centripètes : les artères et les veines.

Récepteurs, conducteurs, distributeurs : telle est

la grande loi physiologique que nous allons retrouver partout.

Dans le ventre, l'estomac recevra également quelque chose : les aliments. Ce sera l'organe récepteur.

Le produit de la digestion se condensera dans le grenier de l'organisme : le foie, sous le nom de matière glycogène.

Enfin les intestins et les vaisseaux chylifères seront respectivement les conduits centripètes et centrifuges de cette partie de l'organisme. La même loi se trouve encore ici :

Récepteur : l'estomac.

Condensateur : le foie.

Distributeurs centripètes : les intestins.

Distributeurs centrifuges : les chylifères.

Voilà les organes qui fabriquent le corps.

Dans la tête la loi apparaît encore plus évidente :

Un organe reçoit, non plus de la matière solide comme dans le ventre, non plus de la matière gazeuse comme dans la poitrine ; mais bien des impressions supermatérielles, nommées sensations : cet organe c'est la moelle.

Les sensations vont se condenser, se mettre en réserve dans l'organe *condensateur*, le cerveau.

Enfin des conduits centrifuges ou *nerfs moteurs* et des conduits centripètes ou *nerfs sensitifs* complètent les termes nécessaires de la réalité de notre loi.

Dans le système nerveux nous retrouvons donc :

Un récepteur : la moelle épinière.

Un condensateur : le cerveau.

Des distributeurs, conducteurs centripètes : les nerfs sensitifs,

Des conducteurs centrifuges : les nerfs moteurs.

Mais ces divisions que nous retrouvons dans les trois grandes parties de l'organisme, tête, poitrine et ventre, existent de même pour l'organisme tout entier considéré *in globo*. En lui en effet :

Le corps est le *grand récepteur général*, le système nerveux le *grand condensateur général*. Enfin le système circulatoire le *grand distributeur général*. Cette distribution est réglée dans l'organisme tout entier par un organe indépendant de la Volonté : le *Nerf grand sympathique*.

Telle est l'application analogique de la grande loi générale, *Récepteur, Condensateur, Distributeur*, à l'homme tout entier aussi bien qu'à chacune de ses parties.

III

Voilà l'homme et les lois de son organisme : l'organisme social obéit-il aux mêmes lois ? Telle est la question que nous devons examiner dans une troisième partie.

Mais auparavant, prévenons certaines objections. Quel rapport peut-il bien y avoir entre la société et le corps humain ? pourraient nous demander les personnes qui n'ont pas encore saisi la profondeur de la méthode analogique. Je leur répondrai que la loi de

l'harmonie est universelle et qu'elle doit s'appliquer à la société humaine comme à toute manifestation de la nature; je leur répondrai que la société, formant la synthèse de tous les hommes qui la composent, doit fatalement refléter les lois de l'homme et que l'organisme social doit fatalement reproduire analogiquement tout l'organisme humain. La société a les mêmes fins que l'homme, la satisfaction des divers besoins des individus qui la composent; ayant les mêmes fins, pourquoi n'emploierait-elle pas des moyens analogues? Tout le monde sait que la nature n'a pas l'habitude de multiplier inutilement ses procédés.

Enfin à ceux que ce raisonnement ne convaincrerait pas, je dirai que la légitimité de cette comparaison a été reconnue par des auteurs qui sont loin de se prévaloir de la science occulte: je citerai entre autres M. Jourdan qui, dans un ouvrage couronné par l'Institut, *Du rôle de l'Etat dans l'ordre économique*, pose franchement le principe de l'analogie et y puise de sérieux arguments pour sa thèse.

Le malheur est que ces divers auteurs, frappés de l'analogie apparente qui existe entre l'appareil de nutrition, l'appareil de circulation et l'appareil de relation dans le corps humain d'une part et l'industrie, le commerce et l'État dans la société d'autre part, ont conclu immédiatement à l'application des mêmes lois aux appareils sociaux actuels qu'aux appareils physiologiques. Il fallait démontrer auparavant que les organes constitutifs des appareils de la société actuelle obéissent bien aux mêmes lois que les organes humains; or, ils ne l'ont

pas fait ! Le moindre mérite de cette étude ne sera pas d'avoir mis en garde les chercheurs contre un pareil danger et d'avoir donné la véritable formule de l'analogie.

La société, avons-nous dit, ayant comme fins la satisfaction des divers besoins des individus qui la composent, doit fatalement nous offrir des organes analogues à ceux qui servent aux fins de chaque individu ; or notre frère Papus vient de nous montrer comment dans l'homme tous ces organes se condensent en trois centres principaux : le ventre, la poitrine et la tête, destinés à produire l'un le corps, l'autre la vie, le troisième la volonté. Cherchons dans la société les trois appareils destinés à produire le corps, la vie, la volonté de l'entité sociale, et voyons si leurs organes respectifs obéissent au même principe.

L'ensemble des rapports des travailleurs et des producteurs que la science groupe sous le nom d'*économie* reproduit assez exactement l'appareil de nutrition de l'homme, ce sera le ventre de la société.

L'ensemble des fonctionnaires chargés de la justice, de l'administration, de l'ordre, constituera assez exactement la vie animique de la société, ce sera la poitrine ;

Enfin les gouvernants, gardiens de l'État, formeront la volonté de l'entité sociale, sa tête.

Mais de même que ventre, poitrine et tête reposent sur un support commun, le corps de l'individu tout entier, de même économie, administration, gouvernement reposent sur un support commun, le sol avec

ses contours et ses limites qui forment la patrie de tous les citoyens.

Comparons chacun de ces éléments à l'élément correspondant de l'organisme humain et notons contrastes et ressemblances.

Si nous examinons le corps nous voyons que dans l'individu il constitue la base collective des organes et des appareils ; il reçoit bien le sang nécessaire à son développement de la circulation générale, mais aucune de ses cellules constitutives ne peut, à l'état sain du moins, agir sur les organes, de même que les organes ne peuvent agir sur lui.

JULIEN LEJAY.

(A suivre.)

PRINCIPES COSMO-PSYCHIQUES

DU MAGNÉTISME

(Suite.)

La principale de ces expériences, répétée des milliers de fois par les magnétiseurs, consiste en ce que l'opérateur ressent au bout d'un temps plus ou moins long, quoique d'une manière légère et fugace, les indispositions et les maladies du sujet.

C'est pour cela que l'on prescrit au magnétiseur de se dégager après l'opération, surtout si elle a porté sur un malade.

La seule fois de ma vie que j'aie senti une dou-

leur de la rate, c'est après avoir longtemps magnétisé pour sa santé une somnambule qui, comme la voyante de Prévorst, a besoin de temps à autre de se nourrir de fluide, et qui, à mon insu, était affectée d'une maladie de cet organe.

Si je magnétise une personne qui, sans être ivre, a bu un coup de trop, elle n'a pas besoin de me le dire, je sens rapidement, même sans contact, non pas les symptômes de l'ivresse mais la douleur céphalique que produisent les boissons alcooliques.

On rencontre des magnétiseurs qui sont d'une sensibilité remarquable à cet égard, et tous les somnambules qui magnétisent, même sans être endormis, sont plus ou moins dans ce cas, ce qui leur est d'une grande utilité pour se guider dans leur opération.

Ce phénomène a été remarqué depuis longtemps.

« Il y a, dit Olivier, des magnétiseurs dont l'organisation est si impressionnable, qu'ils ressentent les douleurs de leurs malades et les prennent quelquefois. » (*Traité de Magnétisme suivi des paroles d'une somnambule et d'un recueil de traitements magnétiques*, p. 159.)

De Lausanne (Bruno) était doué d'une manière particulière d'éprouver ces sensations.

« Lorsque je suis bien près et vis-à-vis le malade, dit-il, je sens la réaction de son travail dans la partie opposée, de sorte qu'une douleur au foie se fait sentir à la rate ou dans les parties adjacentes, et celle de la rate se fait sentir au foie. Mais lorsque je suis éloigné du malade, les douleurs se font sentir aux viscères semblables à ceux qui souffrent dans la personne malade. »

Ces sensations sont d'ailleurs légères et de peu de durée, et il est facile de s'en préserver en se dégageant comme nous l'avons dit.

Mais ce qui montre combien cette précaution est importante, c'est que, si on la néglige et qu'on magnétise une autre personne, on peut lui transmettre la dite indisposition. On a beaucoup d'exemples de ce fait; et c'est pour cette raison qu'il est bon, quand même on ne serait pas fatigué, de ne pas magnétiser plusieurs malades de suite.

Un autre fait démontre l'émission de fluide de la part du magnétiseur et l'échange qu'il en fait avec le magnétisé : c'est que l'action de magnétiser fatigue plus l'opérateur qu'un autre exercice de même durée et qui demanderait la même dépense de force musculaire; et que cet épuisement est plus marqué si l'on magnétise un malade qu'une personne bien portante.

Ces observations ne doivent pas nous détourner de magnétiser en vue de soulager et de guérir les malades, car :

1° Elles prouvent l'efficacité du magnétisme ; il est clair, en effet, que, si la maladie se transmet d'une personne à une autre, à combien plus forte raison la santé, qui est plus expansive ;

2° Le patient gagne beaucoup plus à cette opération que l'agent ne perd ;

3° Enfin, il est facile d'éviter ces petites inconvénients, et de réparer les pertes qu'on a subies.

Pour éviter les inconvénients, il suffit, nous l'avons dit et nous ne nous laisserons pas de le répéter, de se dégagez.

Pour récupérer les forces que l'on a dépensées, il n'est pas nécessaire de beaucoup manger et boire, au contraire, la sobriété, le régime simple et frugal, sont indispensables au magnétiseur. C'est du fluide qu'on a dépensé, c'est du fluide qu'il faut absorber.

Et pour cela il suffit de se promener au grand air, au soleil, et de respirer largement. C'est par l'inspiration cutanée et pulmonaire que le fluide universel pénètre dans l'organisme.

Ce moyen, bien simple, mais souverain, a été indiqué par tous les somnambules qu'on a consultés à ce sujet.

Loison de Guinaumont (*Somnologie*, p. 21) demandant à un somnambule comment le magnétiseur peut réparer ses forces et remplacer le fluide qu'il a dépensé : « En faisant, dit le somnambule, de fréquentes promenades au soleil, en prenant de l'exercice, à cheval, à pied ou en voiture. »

Deleuze dit la même chose, et je m'étais aperçu moi-même, avant d'avoir lu ces auteurs, de la puissance restauratrice du grand air pour réparer les forces qu'on a perdues, non seulement par l'action magnétique, mais par le travail intellectuel et par le plaisir, en un mot, par tout acte qui occasionne une grande dépense de fluide nerveux.

ROUXEL.

(A suivre.)





PARTIE LITTÉRAIRE

ÉLIXIR DE VIE

(Suite.)

Il ne répondit pas ; mais cette fois il me regarda à son tour, bien à plein.

— Oh ! n'essayez pas de me fasciner, repris-je en ricanant. Je ne suis pas un enfant.. moi, et vous ne me tuerez pas...

Il releva la tête d'un air de défi.

— Que me voulez-vous ? dit-il ; je ne vous connais pas...

— Mais je vous connais, moi ! monsieur Vincent. Vous souvenez-vous d'une pauvre mère (je lui citai la rue et la date) qui, il y a dix ans, vint chercher un médecin pour un enfant, une jeune fille qui se mourait ?... Vous souvenez-vous que ce médecin vous rencontra dans la première pièce... et cela...

J'accentuai chaque mot distinctement, lentement :

— ... Alors qu'une minute auparavant, en enten-

dant le bruit de vos pas, la malheureuse avait tenté un dernier effort pour aller à vous et était retombée morte dans mes bras...

— Ah ! c'était vous ! fit M. Vincent.

— Oui, c'était moi qui vis aussi ce phénomène étrange : la métamorphose presque instantanée d'un homme vigoureux, au teint frais, aux allures relativement vigoureuses, en un vieillard brisé, pâli, écrasé.

— Continuez.

— Vous souvenez-vous encore que ce soir-là vous avez tenté d'amener une brave femme, la concierge de la maison que vous habitiez, à vous confier son enfant...

— Elle refusa. C'est exact ...

— Il y a dix ans de cela... et je vous retrouve ici, encore vivant, vous que la mort guette et menace... Vivant... tandis que là haut un enfant se meurt, sans lésion intérieure, sans maladie scientifiquement appréciable... Or, comprenez-vous maintenant, monsieur Vincent, pourquoi je vous ai empêché d'entrer dans cette maison où vous vous introduisiez pour voler sur les lèvres de l'agonisant le dernier souffle de vie auquel la vôtre est attachée?...

— Entrons ! dit M. Vincent en me désignant la porte du pavillon.

Il parlait avec une parfaite simplicité, sans irritation. Je lui obéis, et nous nous trouvâmes dans un cabinet dont les murs disparaissaient sous des rayons de livres.

Il me désigna un siège, s'assit à son tour et me dit :

— Que supposez-vous ?...

J'avais recouvré mon calme : je constatai que je n'obtiendrais rien de cet homme par intimidation. Aussi repris-je avec plus de sang-froid :

— Je ne suppose pas... je sais...

— Quoi ?...

— Vous vous livrez depuis votre jeunesse, depuis près d'un siècle, aux pratiques du magnétisme. Quels sont vos moyens d'action, je l'ignore. La science actuelle découvre en ce moment les lois de l'hypnotisme et de la suggestion ; mais elle n'a encore obtenu aucun des résultats que vous recherchez et que vous avez atteints. Je m'empare de vos propres paroles. Votre science, à vous, est criminelle : « elle centuple la terrible inégalité qui fait, dans la lutte pour la vie, les vainqueurs et les vaincus ». Je pars de votre aveu, je m'en empare et je vous dis que vous êtes un assassin ! Osez me dire que je ne suis pas sur la voie de la vérité...

M. Vincent laissa tomber sa tête dans sa main, parut réfléchir pendant quelques instants, puis, se redressant, il reprit :

— Pourquoi ne vous ai-je pas rencontré plus tôt ?

— Regretteriez-vous d'aventure de ne m'avoir point appris votre abominable science ?...

— Nulle science n'est abominable, reprit-il gravement. Le scalpel aux mains du chirurgien peut être un outil de meurtre ; l'hypnotisme et la suggestion dont vous me parlez peuvent être des instruments de crime...

— Votre science, à vous, n'est que criminelle...

— Ne dites pas cela. Entre elle et l'usage que j'en

ai fait, il y a toute la distance qui sépare le bien du mal, le remède du poison...

— Vous avouez donc !

— J'avoue. Aussi bien je me fais horreur à moi-même moins en raison des crimes commis, que de la lâcheté qui m'a poussé à les commettre...

— La lâcheté de vous être attaqué à des enfants !

— Non, ce n'est pas cela. La lâcheté de n'avoir pas voulu mourir.

— Expliquez-vous, car il me semble que je suis emporté dans un cauchemar.

— Oui, je veux parler. Seulement j'exige de vous un serment...

— Lequel ?

— Vous êtes homme de science. Je vais vous révéler le secret suprême, mais vous prenez l'engagement solennel de ne jamais en user vous-même...

— Ai-je besoin de jurer de n'être point criminel ?

— Et de ne jamais le révéler à personne...

— Je vous le jure.

— Eh bien, écoutez-moi. Il y a en l'homme trois périodes distinctes : l'une de rayonnement, c'est l'enfance jusqu'aux extrêmes limites de l'adolescence ; la seconde, de consommation, qui va jusqu'à la fin de l'âge mûr ; puis la troisième, de réduction, qui est la vieillesse et se termine par la mort.

« De l'organisme vivant, de l'homme surtout, qui est jusqu'ici la plus complète expression de la vie, s'exhale pendant la première période le trop-plein de la vitalité. L'enfant absorbe plus de fluide vital qu'il n'en consomme, et de tout son être rayonne une force

en excès. Dans la seconde période l'être consomme autant qu'il absorbe. C'est l'équilibre des forts. Dans la vieillesse, cet équilibre est rompu ; la résorption est inférieure à la consommation, la dépense vitale est supérieure à l'acquisition, d'où la faiblesse, d'où la mort.

« Maintenant, en l'état actuel de la science, il vous paraît impossible, n'est-il pas vrai ? qu'un homme, un vieillard, puisse rompre ces lois de la nature et, par des pratiques spéciales, voler à l'enfant, par exemple, ces effluves vitaux qui sont en excès, et même, par une sorte d'endosmose, attirer à lui tout le fluide dont une partie seule, celle extérieure, serait à sa disposition immédiate. Là est pourtant la vérité. Oui, je suis un criminel, oui, je suis un assassin, car depuis quarante ans je procède, nouvel Eson, à un rajeunissement perpétuel de moi-même. Oui, j'ai tué des enfants, mais non pas, comme les ignorants le pourraient croire ou comme l'avait follement inventé Jean-Henri Cohausen dans son *Hermippus redivivus*, en absorbant l'air qui s'échappe des poumons de l'enfant, ou bien encore à la façon des Vudok-lacks légendaires en suçant leur sang... non pas, mais en attirant à moi le fluide vital qui s'échappe en excès de tout leur organisme...

« Ah ! si j'avais eu le courage de m'en tenir là ! Mais, je vous l'avoue, il n'est pas d'ivresse plus profonde, plus attrayante, plus follement heureuse que celle-là ! Quand dans les membres refroidis pénètre ce fluide chaud et vivifiant ; quand l'imbibition s'accomplit, pénétrant les pores, se glissant à tous les organes, c'est la jouissance inouïe, entière, absolue... c'est la

sensation de la résurrection, si un cadavre pouvait se sentir renaître!...

« Et toujours je me criais : « Arrête-toi, mais arrête-toi donc ! » et toujours mon être tout entier continuait à boire ces effluves... Et je tuais ! et j'assassinais !... ne conservant pour tout remords qu'une soif inassouvie !...

« Par les doigts, par le regard — oh ! par le regard surtout — s'exerce cette attraction qui donne à la victime une sensation d'abandon de soi-même, non pas douloureuse, mais délicieusement enivrante !... »

Il parlait ! il parlait toujours, le misérable vieillard, ayant dans la voix, dans les yeux la volupté d'un spasme... et je ne l'interrompais pas, par épouvante peut-être... que sais-je ?...

Et lui, sentant que j'étais dominé par son horrible et sublime infamie, il me disait tout : quelles passes devaient exécuter les mains, quelle direction il fallait donner aux regards ; et je l'écoutais, enfouissant au plus profond de mon âme ces enseignements hideux qui m'enivraient comme une liqueur vénéneuse !...

— Et maintenant que j'ai tout dit, s'écria-t-il enfin, il faut que je meure... Conduisez-moi auprès de l'enfant !

— Horrible vieillard ! m'écriai-je. Veux-tu donc que je te serve de complice !

Il se pencha à mon oreille et, en vérité, il me sembla que sa voix était comme une liqueur subtile qui coulait en moi...

— Toi que j'ai initié, me dit-il, ne comprends-tu pas que *notre* science nous donne également le pou-

voir de la restitution ? Je ne vis que de ce que j'ai volé à cet enfant, et je t'ai dit que je voulais mourir.

Et je lui obéis. Je n'aurais pas pu ne pas lui obéir.

Tous deux nous remontâmes le perron ; tous deux nous pénétrâmes dans la maison ; tous deux nous entrâmes dans le salon où les quatre médecins causaient encore à voix basse, et de là dans la chambre où agonisait l'enfant...

L'enfant, qui avait reconnu le pas de M. Vincent et qui s'était soulevé, les yeux tournés, les bras tendus vers lui...

C'était l'instant suprême, l'instant atroce dont je me souvenais, et qui avait précédé, comme le coup précède la souffrance, la mort de la jeune fille.

Les médecins étaient entrés derrière nous ; le père s'était dressé, ne comprenant pas, mais ayant, comme les désespérés, l'espoir du miracle.

Je vis le corps de l'enfant osciller, hésiter entre deux mouvements, l'élan ou le recul.

M. Vincent le regardait de ses pupilles agrandies, et il s'avavançait lentement, les mains inertes en apparence, mais actives... pour moi, pour moi qui savais tout.

L'enfant se recoucha doucement. M. Vincent s'approchait toujours. Enfin, il posa sa main sur le front du petit malade. Et soudain je vis — oh ! je n'en peux douter — une poussée de rose s'étendre sur son visage, éclairer ses lèvres, en même temps qu'une lueur s'allumait au fond de ses yeux éteints. Et je comprenais bien, moi... moi seul ! Cet homme réinjectait en l'enfant la vie qu'il lui avait volée...

— Votre enfant est sauvé, dit le vieillard d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

Puis, se tournant vers les médecins et se redressant légèrement :

— Messieurs, dit-il, vous porterez témoignage que le docteur de Bossaye de Thévenin, le dernier élève de Mesmer, a ressuscité un mort..

Disant cela, il chancela et il serait tombé à terre si je ne l'avais soutenu.

— Emportez-moi, me dit-il tout bas, là-bas au pavillon.

Je le soulevai dans mes bras. Ce corps n'avait plus de poids, et je le déposai sur son lit.

Là, obéissant à son ultime désir, je restai auprès de lui, et il me parla longtemps, longtemps, d'une voix qui allait toujours s'affaiblissant, et il me confia des choses que jamais oreille mortelle n'avait entendues et qui me faisaient frissonner.

Ces choses, je les sais et je ne puis les oublier : et j'ai peur de la vieillesse qui vient et qui peut rendre criminel !

.....
L'enfant vécut.

M. Vincent mourut le lendemain.

Un de mes confrères me rencontra quelques jours après et me dit :

— Avez-vous vu ce vieux charlatan ! comme il a su se faire honneur d'une réaction naturelle !

Et moi, je sais... et j'ai peur de ma science !

FIN

JULES LERMINA.

BIBLIOGRAPHIE

ARISTIDE BRUANT, *Dans la Rue* ; Paris, 1889, 1 vol. 3 fr. 50. Edité par l'auteur.

Depuis neuf heures du soir jusqu'au milieu de la nuit, au cabaret du *Mirliton* (ancien *Chat-Noir*), à Montmartre, Aristide Bruant chante sans relâche ses chansons populaires bien connues, devant un public fort distingué, artistes, écrivains, étudiants, officiers, etc., car le maître du lieu veille soigneusement à la porte et la casquette est impitoyablement bannie. Vêtu d'un costume de charpentier en velours brun, botté, entouré d'une ceinture rouge, ses longs cheveux châains coiffés par moments d'un chapeau aux immenses bords, il fait retentir sa voix d'une puissance inouïe, donnant à ses chansons une interprétation unique.

L'an dernier, il réunit ses principales œuvres en un beau volume, délicieusement illustré par Steinlen et intitulé : *Dans la rue*.

Le titre est parfaitement juste. Mais il faut avoir lu l'ouvrage pour comprendre combien il est insuffisant. Sans doute, le trottoir et le pavé sont la scène habituelle où vivent et opèrent les personnages interlopes de Bruant, filles de joie avec leurs amants de cœur (lui emploie sans crainte le mot d'argot expressif). Mais le chansonnier ne se contente pas de décrire des scènes réelles, ce dont il s'acquitte à merveille. Psychologue impeccable, il entre dans la peau de tout ce monde-là pour peindre au naturel et avec leur langage fidèlement parlé, leur genre de vie, leurs joies, leurs tristesses, les mouvements de leur cœur, quand ils en ont encore. Et, dans cette étude profonde et vécue, que de pensées humaines et bonnes, que de tableaux inspirant plus de pitié que de haine ! Car si Bruant se complait dans la peinture du vice, sans le flétrir en moraliste, il ne cesse jamais d'être moral. Toujours le souteneur et la fille finissent mal, qui sous la guillotine (*A la Roquette*), qui de maladie (*A Batignolles*) ; une autre tombe dans la misère (*A Grenelle*) ; celui-là va mourir de faim et de

froid (*Grelotteux*). Ainsi, quand le héros ne meurt pas, il n'en vaut guère mieux. Heureusement, le poète n'est pas toujours aussi triste. Il a même quelques charmants couplets optimistes comme *Belleville-Ménilmontant*, *A Montmerte* (Montmartre), le monologue du *Soulaud*, etc.

Le plus important de son œuvre est la série de chansons sur les différents quartiers de Paris où, avec une étonnante souplesse, il sait varier l'allure de son poème et de la musique, simple, populaire, facile à retenir, suivant la physionomie du quartier et le genre de ses habitants.

Son style est simple aussi, mais très coloré, fort, concis, rempli d'élisions, pour accélérer la marche du vers et mieux reproduire la langue vraie de ses Alphonse de bas étage. Ses rimes ne connaissent pas la pauvreté.

Dans Bruant les citations courtes sont difficiles par la brièveté même de chaque sujet. Je préfère citer en entier une de ses plus belles chansons et des moins répandues, *A la Roquette* :

En t'écrivant ces mots j'frémis
Par tout mon être,
Quand tu les liras j'aurai mis
L'nez à la f'nêtre ;
J'suis réveillé, depuis minuit,
Ma pauv'Toinette,
J'entends comme eune espèc'de bruit
A la Roquette.

L'Président n'aura pas voulu
Signer ma grâce,
Sans dout'que ça y aura dépli
Que j'me la casse ;
Si l'on grâciait à chaqu'coup,
Ça s'rait trop chouette,
D'temps en temps faut qu'on coupe un cou,
A la Roquette.

Là haut, l'soleil blanchit les cieux,
La nuit s'achève,
Ils vont arriver, ces messieurs,
V'la l'jour qui s'lève
Maint'nant j'entends distinctement,
L'peupe, en goguette,
Qui chant'su'l'air de l'*Enterr'ment*
A la Roquette.

Tout ça, vois-tu, ça n'me fait rien,
 C'qui m'paralyse
 C'est qu'il faut qu'on coupe, avant l'mien
 L'col de ma chemise;
 En pensant au froid des ciseaux,
 A la toilette,
 J'ai peur d'avoir froid dans les os,
 A la Roquette.

Aussi j'vas m'raidir pour marcher,
 Sans qu'ça m'émeuve,
 C'est pas moi que j'voudrais flancher
 Devant la veuve;
 J'veux pas qu'on dise que j'ai eu l'trac
 A la lunette,
 Avant d'éternuer dans l'sac
 A la Roquette.

Le public a donné à Bruant la consécration du succès. Le *Mirliton* ne désemplit pas et dix mille exemplaires de *Dans la rue* sont déjà vendus. C'est un encouragement bien mérité auquel l'auteur ne restera pas sourd et, dans toute la force de son talent, il donnera encore quelques chefs-d'œuvre comme *A Saint-Lazare*, *A la Villette* et presque toutes les chansons de son recueil.

LUCIEN MAUCHEL.

*
 * *

Contes d'Amérique, 1 vol. in-18, par LOUIS MULLEM. — Lemerre, éditeur.

Je me déclare admirateur du très remarquable roman de Louis Mullem, *Chez Madame Antonin*, édité par Tresse il y a deux années environ, où, dans une suite de chapitres au style impeccable, se déroule l'étude minutieuse de deux caractères observés avec une sincérité jamais démentie; mais, sans établir de parallèles entre cette œuvre du longue haleine et la série d'étonnantes nouvelles que Lemerre vient de mettre en vente sous ce titre: *Contes d'Amérique*, j'avoue devoir à ces derniers une impression double de plaisir, car la lecture en est aussi captivante, et en plus de l'ensemble de ces personnages abracadabrants se reconstitue, avec son imagination endiablée, sa finesse narquoise, sa loyale

ironie, son pessimisme bon enfant et son scepticisme enthousiaste, la sympathique personnalité de l'auteur.

« L'imagination ne pouvant que retrouver ou prévoir, écrit Louis Mullem dans une courte préface, les historiettes suivantes devraient être, selon mon désir, considérées comme des chimères susceptibles de devenir réelles ou de l'avoir été. »

Eh oui ! l'impression du *pourquoi pas ?* s'impose de page en page, tant les situations les plus extravagantes sont naturellement présentées, tant l'habileté du machiniste communique de mouvement et de vie aux ficelles de ses marionnettes. Puis, la note philosophique, même dans les débordements de l'invraisemblable, mêle toujours sa gravité réfléchie au franc éclat de rire ; sous le couvert de ces fictions américaines s'agitent les silhouettes inoubliables d'un monde humoriste et passionné.

La soif du dollar c'est le pivot universel ! La soif du dollar oblige le directeur de l'*Express-times* à dicter les dernières nouvelles du jour aux ouvriers typographes de son train-imprimerie roulant au fond d'un abîme ; la soif du dollar pousse le père Dobson à construire son *Théâtre de la misère* ; la soif du dollar inspire à M. Trum l'invention des poupées à la *Schopenhauer* ; la soif du dollar incite Jonathan Gulf à la propagation de la *Philanthropophagie* ; tout converge vers le dollar : amour, ambition, mysticisme ! et pourtant les gens pensent, souffrent et s'indignent.

Il faudrait citer en masse, car chacune de ces ingénieuses fantaisies vise un but et frappe droit. Signalons néanmoins, à mesure du souvenir : *Une nouvelle école*, *Union libre*, *Vengeance de femme*, *l'Inexorable monotonie*, *Fane Harriuts*, *Une nouvelle méthode judiciaire*, *l'explosion*, etc., etc.

Adoncques, achetez de confiance les *Contes d'Amérique* ; vous y puiserez joie et profit.

GEORGE MONTIÈRE.

BULLETIN MUSICAL

Parmi les trois concerts du Châtelet qui ont eu lieu depuis notre dernier compte rendu à nos lecteurs, nous avons à signaler, au milieu d'œuvres classiques, et modernes, déjà connues, quelques premières auditions.

Citons en première ligne, *Bergliot*, œuvre symphonique du maître norvégien Edward Grieg, sur un poème de son compatriote Bjornson. Les paroles étaient dites par M^{me} Laurent avec tout l'accent dramatique qu'on lui connaît. Quant à la partition sur laquelle il est difficile de porter un jugement, après une seule audition, elle consiste en une série de morceaux et même de phrases détachés, véritables adaptations musicales, interrompues par le poème parlé, et se fondant en une sorte de production poético-musicale où le musicien et le poète vont de pair.

Vient enfin la première audition à Paris du *Rheingold*, l'or du Rhin (1^{re} scène du 1^{er} acte) chanté par M. Auguez et M^{mes} de Montalant, Delorn et de Clercq. L'exécution quoique parfaite de ce fragment, ne laisse pas que d'engendrer quelque monotonie; la permanence pendant 136 mesures de ton de mi-bémol produit un effet qui peut s'allier d'une merveilleuse façon au splendide décor du Rhin, mais qui exerce à coup sûr une certaine fatigue sur le public dans une simple audition musicale. Les paroles étranges que prononcent ces trois filles du Rhin, en se jouant des flots :

Weia ! Waga !
Wagalaweia !

produisent un effet très caractéristique.

Citons encore, comme premières auditions, l'air de *Lucifer*, de l'oratorio de la *Résurrection* de Haëndel, interprété d'une voix magistrale par M. Auguez; une *Sarabande* de Bach, orchestrée par Saint-Saëns, et supérieurement exécutée par M. Remy, le violoniste bien

connu des concerts populaires, qui nous a fait entendre également la célèbre gavotte pour violon seul, du même auteur ; des *Pièces orchestrales* d'Alphonse Dufresnoy ; l'ode de *Sapho*, de Gounod ; une scène et air d'*Armide* de Gluck et un air d'*Euryanthe* de Weber, interprétés par M^{me} Krauss, avec tout le talent et la virtuosité désirables ; un *choral* de Widor ; une *Suite d'orchestre* de Garein, œuvre conçue suivant les saines traditions, et qui a reçu le plus sympathique accueil ; et enfin la partition d'un maître, *Psyché*, poème symphonique de César Franck, pages à la fois exquises et savantes, sur lesquelles nous aimerons à revenir ultérieurement.

Comme part faite aux compositeurs de notre jeune école, mentionnons une excellente interprétation de la *Danse Macabre* de Saint-Saëns (violon solo : M. Rémy) ; la *Sérénade de Namouna* de Lalo, pittoresque mélange de mystère et de mélancolie ; l'andante de la *Symphonie romantique* de V. Joncières, œuvre d'une véritable inspiration ; le Prélude d'*Elsa* de Ch. Lefebvre, de remarquables fragments de *Sigurd*, d'Ernest Reyser ; le *Sommeil de Brunehilde*, et le *Pasguenier*, où l'on reconnaît un admirateur enthousiaste de Berlioz ; *Irlande*, œuvre d'Augusta Holmès, toute vibrante de patriotisme ; la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, dédiée à la mémoire d'Henry Regnault ; la belle ouverture du *Roi d'Ys* de Lalo, et des fragments de *Carmen* de notre regretté Bizet, toutes pages symphoniques dont l'éloge n'est plus à faire.

Richard Wagner et Hector Berlioz étaient dignement représentés. Le premier par *Rheingold* dont nous avons déjà parlé, la belle prière de *Rienzi*, chantée par M. Vergnet, l'*Idylle de Siegfried*, et la prière d'Elisabeth de *Tannhäuser*, chantée par M^{me} Krauss. Le second par une réaudition des mélodies : *Absence* et *Villanelle* chantées par M^{lle} de Montalant et une fort belle exécution de fragments de l'*Enfance du Christ*, le *Repos de la Sainte Famille*, et le *Trio des Jeunes Ismaélites*, une des sublimes inspirations du grand maître.

Trois virtuoses pianistes se sont fait entendre dans cette série de concerts : M^{me} Roger-Miclos, qui a interprété avec charme et délicatesse le concerto en *ré mineur* de

Mozart, avec cadence de Georges Pfeiffer ; M. Léon Delafosse, jeune prodige du Mans, 1^{er} prix du Conservatoire de la classe de Marmontel, qui a exécuté avec une aisance parfaite, pour un premier début, le célèbre *Concert-Stuck* de Weber, et enfin M. Philipp, qui s'est fait applaudir dans une *Fantaisie* avec accompagnement d'orchestre, de E. Bernard.

Il nous reste à citer un violoniste bien connu, M. Johannès Wolff, qui a interprété avec précision et talent le beau *Concerto romantique* de B. Godard.

Parmi les œuvres plus anciennes et classiques, nous mentionnerons, pour terminer, une mélodie de Schubert, *Marguerite au Rouet*, orchestrée par Ambroise Thomas, et un air du *Paradis et de la Péri*, de Schumann, chantés tous deux par M^{me} Krauss ; la *Symphonie inachevée* de Schubert, conception sublime et teintée d'une vague mélancolie ; la *Symphonie en sol* de Haydn ; l'ouverture de *Coriolan*, le *Septuor*, la *Symphonie en ut majeur*, et celle en *ut mineur* de Beethoven, que Berlioz déclare la plus célèbre de toutes, et enfin de Mendelssohn, des fragments du *Songe d'une Nuit d'été*, et deux exécutions fort belles et très travaillées de la *Symphonie écossaise* où le génie et le talent orchestral du maître se révèle en entier.

HENRI WELSCH.

GROUPE INDÉPENDANT

D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES

Le GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES a tenu en février trois séances dans les Salons de la Bibliothèque internationale des œuvres féminines.

Séance du 13 février. — E. POIREL fait une conférence très substantielle et savante sur la loi d'évolution et le darwinisme comparés à la doctrine occulte ; il expose plusieurs idées absolument nouvelles. Puis le

D^r FOVEAU DE COURMELLES intéresse vivement l'assistance en parlant du magnétisme dans ses rapports avec l'affaire Gouffé.

Séance du 21 février. — PAPUS rend compte du nouveau livre de Jules Lermina, *la Magie pratique* ; il résume les principales matières contenues dans ce livre et donne lecture de plusieurs passages très intéressants. LUCIEN MAUCHEL récite ensuite un fragment d'*Istar*, de Joséphin Péladan, où sont exposées plusieurs théories de l'orateur sur le péché. Le magnétiseur ROBERT donne à la fin une courte séance de magnétisme. Son sujet endormi réalise de belles scènes d'extase.

Séance du 28 février. — D'abord PAPUS résume avec sa clarté habituelle les enseignements de la kabbale ; il termine sa conférence par quelques mots d'histoire des kabbalistes modernes. Après lui, le poète LAURENT DE FAGET étudie d'une manière brillante les destinées mystérieuses de l'Être d'après la philosophie d'Arthur d'Anglemont opposée aux dogmes religieux et aux hypothèses scientifiques. Pour terminer la séance, LUCIEN MAUCHEL déclame une superbe poésie de Stanislas de Guaita, *Gethsémani*.

A chaque séance, plus de quatre-vingts auditeurs étaient présents.

ORGANISATION

Ainsi qu'on a pu le voir dans le dernier numéro de *l'Initiation*, le groupe compte plus de *trois cents membres* à l'heure qu'il est.

Les études pratiques sont organisées. Deux groupes fermés comprenant chacun trois médiums et douze expérimentateurs fonctionnent. L'un d'eux a pour président M. A. F..., l'autre M. L... Ces groupes sont rattachés à la troisième commission (enseignement).

Les cours vont commencer incessamment. Cependant les membres de province et de l'étranger ne pouvaient que profiter fort peu du mouvement dont toute l'activité se porte à Paris. Voilà pourquoi le *groupe indépendant d'études ésotériques* a fait les plus grands sacrifices pour publier un

BULLETIN HEBDOMADAIRE DU GROUPE

Trois genres d'appareils d'impression sont maintenant à la disposition de la commission de propagande.

L'un d'eux tire à 50 exemplaires seulement, et sera remis à tous les *correspondants en titre du groupe* pour la propagande locale.

L'autre tire à 300 exemplaires et servira à imprimer le Bulletin pendant les premiers temps.

Enfin le plus important de ces appareils tire à 3,000 (trois mille) exemplaires et fonctionnera au premier besoin.

Le rédacteur en chef du Bulletin est HENRI VELSCH S.: I.:

Le Bulletin contiendra le résumé des cours et des conférences, les notes confidentielles aux membres du groupe, et les polémiques possibles qui ne pourront prendre place dans la revue.

Ce Bulletin ne *coûtera absolument que le port.*

CORRESPONDANCE

MON CHER DIRECTEUR,

Le mal et la souffrance, sa résultante, sont de tous les problèmes humains les plus complexes. Ils dominent toutes nos conceptions, planent sur notre vie comme un éternel cauchemar. Ils n'ont pas, jusqu'à ce jour, été résolus à la satisfaction de tous. Bien des points restent obscurs. L'homme qui voit, qui sent, qui souffre surtout, sans trop savoir pourquoi, proteste, se révolte, appelle Dieu à sa barre. De là à la négation de toute divinité, il y a qu'un pas, et vous savez si l'on s'est fait faute de le franchir. Il faut donc reprendre ces questions, les examiner sous toutes leurs faces, essayer enfin de les tirer définitivement au clair.

Votre éminent collaborateur et ami, M. Jules Lermina, vient du reste de poser nettement la question lorsqu'il nous dit dans son savant livre, la *Magie pratique*,

page 155 : « Entre le Karma et la responsabilité des catholiques aucune différence en réalité.

• • • • •
 « D'où vient cette chance pour les uns d'avoir en eux les moyens de parvenir rapidement à l'état béat du Nirvanâ, pour les autres de jouer éternellement à travers les mondes le rôle de Juif-Errant ? »

Le *Moniteur spirite et magnétique* a aussi publié un article : « Les dieux reviennent » signé B. Sylvain, que l'*Initiation* a signalé à ses lecteurs dans le numéro qui vient de paraître. J'ai pensé qu'il convenait de battre le fer tandis qu'il est chaud. De là ma réponse à l'article sus-mentionné. Ne pourriez-vous pas publier ces quelques pages dans votre très intéressante revue ? Peut-être donneraient-elles occasion à quelques-uns de vos collaborateurs ou lecteurs de nous apporter quelque lumière sur ce sujet si poignant : le mal, quelle en est l'origine ou la cause ? D'où vient que nous souffrons ? Pourquoi tant de misères physiques intellectuelles et morales ? etc.

Il est nécessaire, il est temps, grand temps, que les hommes de cœur et de savoir : théosophes, swedenborgiens, spiritualistes, spirites, ou de quelque autre nom qu'ils s'appellent, se mettent à l'œuvre pour la solution d'un problème qui nous intéresse tous au plus haut point. qui est pour tous d'importance primordiale. N'êtes-vous pas de cet avis, mon cher Directeur ? Je compte sur vous pour mener à bien cette belle et nouvelle tâche.

Votre dévoué,

R. BOUVERY.

*
* *

A Monsieur D. Mac-Nab.

Mon cher Collaborateur,

Dans le numéro du 24 mars 1889 du *Lotus* (paru bien longtemps après cette date, de là le retard aux questions que je vais vous poser), j'ai lu un article de vous, je ne dirai pas extrêmement remarquable, des collaborateurs

n'ayant pas à se congratuler, je dirai donc très intéressant et sur lequel je désire vous demander quelques explications qui seront, je crois, profitables à nos chers et bien aimés lecteurs.

L'article a pour titre : *Etude expérimentale de quelques phénomènes de force psychiques* (suite et fin) ; je regrette de ne pas connaître le commencement de cette étude. Tous les faits que vous y relatez, bien que surprenants, sont, j'en suis convaincu, parfaitement exacts. Je ne doute point du transport des lettres, des matérialisations de formes humaines complètes ou partielles, de leur moulage à la paraffine, des transmissions de pensées, etc. ; ce sont là des expériences connues de ceux qui s'efforcent d'étudier dans de bonnes conditions le *Psychisme*. Vous n'avez pas craint de les exposer au grand jour, c'est là un de vos mérites et je puis vous féliciter ici d'avoir bravé le : Qu'en dira-t-on ?

Ceci dit, j'arrive au sujet principal de ma lettre, c'est-à-dire à l'étude de certaines particularités de ces manifestations si curieuses à divers titres.

ETOFFES. — Dans ces matérialisations, n'avez-vous jamais vu des étoffes couleur d'amadou et possédant au toucher la même douceur que cette matière ?

N'avez-vous pas vu de ces étoffes rappelant toutefois la toile des araignées en tant que densité ?

J'ai vu de ces étoffes et malgré leur légèreté et leur peu de consistance apparente, je n'ai jamais pu la traverser avec un doigt rigide, malgré des efforts accomplis dans ce but.

BOULE DE FEU. — Dans les manifestations, quand on voit des matérialisations complètes de formes humaines, on ne les aperçoit qu'à l'aide d'une sorte de lumière phosphorescente *sui generis* que vous décrivez ainsi (p. 731) : « Une boule de feu se meut devant lui (devant le médium) et s'entoure d'une étoffe qui s'agite sans cesse, etc. »

Une boule de feu, c'est-à-dire une boule de couleur rouge, n'est-ce pas ? C'est bien là ce que vous avez voulu exprimer !

Or, dans les manifestations auxquelles j'ai assisté, j'ai toujours vu un objet de forme lenticulaire et de couleur

verdâtre analogue à celle de l'aigue-marine. N'avez-vous jamais vu dans vos expériences des boules de cette nuance ?

Je sais fort bien que vous pourrez m'objecter que cette forme que j'ai vue verdâtre, n'autres l'ont vue rouge. Affaire de daltonisme, direz-vous ? A cela, je réponds négativement, car nous étions huit à dix personnes d'âge et de vue divers et toutes ces personnes ont vu comme moi une forme lenticulaire toujours verte apparaissant et disparaissant tour à tour. Il y a eu seulement divergence entre nous, quant à la température de ce corps lumineux ; ainsi, tandis que diverses personnes l'ont senti chaud ou tiède, d'autres ont éprouvé une sensation de froid. Je m'explique ceci facilement par la différence des fluides de chacun, car vous devez savoir aussi bien que moi que, suivant la complexion de l'individu, le fluide est de composition et de couleur différentes. Il y a même des praticiens qui prétendent qu'un bon magnétiseur a le fluide positif rouge ou violet et le fluide négatif jaune ou vert ; ils disent aussi que les personnes qui ne possèdent pas des fluides de couleur diverse (de deux couleurs) ne peuvent magnétiser.

J'ajouterai, au sujet de ces fluides, qu'un soir, me trouvant à Naples dans une chambre à demi-obscur, les bougies n'étaient pas encore allumées, j'ai vu une dame éternuer à plusieurs reprises et chaque fois le fluide rejeté ou expiré était d'un violet assez intense que je comparerai volontiers à la couleur de l'électricité traversant un long tube de verre dans lequel on aurait fait le vide. Ce n'est que cette fois que j'ai pu observer un pareil fait. Faut-il l'attribuer peut-être à l'atmosphère lourde et chargée d'électricité et des émanations sulfureuses du Vésuve ? Je l'ignore, mais ce que je puis dire, c'est que dans la nuit, c'est-à-dire quelques heures après mon observation (5 à 6 heures environ), un orage accompagné d'éclairs et de tonnerre éclata avec une intensité et une violence inouïes.

La personne en question, très nerveuse, très sensitive, avait-elle pu par sa constitution même absorber, comme une bouteille de Leyde, une forte dose d'électricité qu'elle rejetait et qui n'était visible que par l'éternue-

ment qui en projetait une plus grande quantité ? La question est posée, à la science expérimentale de répondre.

Je termine enfin ce long questionnaire en disant que la forme lenticulaire couleur d'aigue-marine posée sur la paume de ma main droite s'évanouit tout à coup, apparut dans l'angle droit supérieur du plafond du salon où se pratiquaient les expériences et vint se poser sur la paume de ma main gauche. Tout ceci s'exécuta sur mon commandement mental, c'est-à-dire sans avoir proféré une seule parole. Cette dernière expérience eut lieu aux Champs-Élysées dans la demeure d'un Russe, M. de Veh, mort aujourd'hui, et avec le concours d'un médium à effets physiques, du nom de William, que nous avons fait venir de Londres. Parmi les personnes qui ont assisté aux séances, six ou sept sont encore en vie et pourraient attester ce que je viens d'écrire. Mais les personnes qui ont vu croiront, quant à celles tout à fait étrangères à l'occultisme et qui s'enferment dans un dédaigneux scepticisme, peu m'importe de les convaincre.

Je pourrais, mon cher collaborateur, écrire longuement encore et présenter une quantité d'observations, faites par moi depuis vingt-cinq ans, mais il faut m'arrêter ici pour aujourd'hui. Puis si je disais une faible partie de ce que je sais, on me traiterait sinon de fou, tout au moins de ramolli ; j'attendrai donc encore quelque temps. L'occultisme marche en France lentement, mais sûrement et, dans quelques années, la réunion d'observations un peu partout consignées, de même que l'évidence de certains faits permettront, je l'espère, à quelques initiés, de déchirer plus largement le voile d'Isis auquel vous et moi n'avons fait aujourd'hui qu'un bien faible accroc. Ce doit être votre sentiment, n'est-ce pas ?

A vous bien cordialement,

J. MARCUS DE VÈZE.

NOUVELLES DIVERSES

ENCYCLOPÉDIE DE LA SCIENCE OCCULTE

Bientôt une œuvre de la plus grande importance va prendre naissance.

Un de nos frères dévoués, Augustin Chaboseau, vient de jeter les bases d'accord avec un des plus importants des éditeurs d'occultisme, d'une *Encyclopédie générale des Sciences hermétiques* qui prendra comme titre : LA SCIENCE ÉTERNELLE. Cette encyclopédie comprendra au moins trois volumes grand in-4 à deux colonnes.

Nos lecteurs recevront individuellement des détails complémentaires

*
**

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

M^{me} la comtesse d'Adhémar avait fondé cette revue pour une année, et l'année vient de finir le mois dernier. La sympathique directrice peut être fière de son œuvre. Grâce à elle la théosophie a pris son caractère vraiment élevé, et la collection des douze numéros de la *Revue Théosophique* ne présente aucune de ces taches irréparables que la polémique violente imprime de coutume aux revues de cette école. Nous regrettons vivement que M^{me} la comtesse d'Adhémar, à qui nous avons eu à rendre de nombreux éloges pour son œuvre, ait à ce point tenu parole. Il nous eut été bien agréable à tous de lui voir trahir un peu son serment et faire durer sa publication quelques années de plus.

*
**

La Société Théosophique Hermès possédera néanmoins son organe : une revue plus modeste que la *Revue Théosophique* comme format et comme composition annonce sa naissance. Cette revue, dirigée par Arthur Arnould (Jean Mathéus), prend le nom de *Lotus bleu*.

Elle fera principalement des traductions d'ouvrages de théosophie peu connus de ceux qui ne peuvent lire l'anglais. C'est une véritable lacune que vient combler notre jeune confrère, et s'il tient à sa mission véritable, nous ne pouvons que lui souhaiter tout le succès que méritent les idées qu'il entreprend de défendre.

*
* *

CAS DE LUCIDITÉ MAGNÉTIQUE RIGOREUSEMENT CONSTATÉ

Nous recommandons à la méditation des membres de l'Académie de médecine qui nient la lucidité, le cas de M^{me} veuve Auffinger dont la consultation se trouve dans la *Lanterne* à deux reprises différentes. Cette somnambule avait annoncé deux jours après la disparition de l'huissier Gouffé la *date exacte* à laquelle le cadavre serait retrouvé. Ce qui fut confirmé.

Ensuite (le 20 novembre), la somnambule a décrit en détail l'assassinat, et a annoncé que les assassins seraient arrêtés dans *le mois de janvier*.

La plupart des détails se sont trouvés confirmés par l'instruction. Ces consultations ont été imprimées dans le journal *la Lanterne*, où chacun peut en prendre connaissance.

Nous laissons à l'Institut le soin d'expliquer ces *faits*.

*
* *

DEUX NOUVELLES PUBLICATIONS

Recommandons vivement à nos lecteurs une nouvelle revue qui ne peut manquer d'obtenir un légitime succès :

La Revue illustrée d'Etudes psychologiques dirigée par Moutin, compte, comme collaborateurs assurés: Georges Montorgueil, Paul Duprey, Georges Tissot, A. Goupil, Aug. Germain, Hector France, A. Simonin, Papis, Louis Jacolliot, Marc Bonnefoy, Méric Garrigue, Edouard Philippe, Clovis Hugues, T. de Beyle, E. Robichon, E. Goudeau, Jules Lermina, D^r F. d'Anjou, D^r Haks.

*
**

La seule revue vraiment théosophique qui existe en ce moment en France est sans contredit l'*Anti-Egoïste*, bulletin de la Société d'altruisme. Directeur-gérant : M. J. Casse, 2, rue Sarrazin, Nantes. Le dernier numéro de cette publication, *qui est envoyée gratuitement sur demande affranchie*, contient un article en tous points remarquable d'Amaravella, le théosophe justement estimé.

*
**

FÉDÉRATION UNIVERSELLE DE LA PRESSE SPIRITE
ET SPIRITUALISTE

La presque unanimité de la presse spirite et spiritualiste de langue française est maintenant fédérée. Cette fédération est due au Comité de propagande nommé par le dernier Congrès.

En Espagne le Fédération est également sur le point de s'achever. Nous donnerons bientôt de nouveaux détails à ce sujet.

*
**

La *Lumière*, qui vient de paraître sur beau papier pour les abonnés, est de plus distribuée gratuitement en édition spéciale pour la propagande.

Une souscription permanente est ouverte à cet effet. S'adresser à M^{me} Lucie Grange, directrice, 75, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil.

Le dernier numéro (27 février) contient une intéressante revue des publications françaises et étrangères. *L'Aurore* et *l'Etoile* sont analysées par V. Flamen.

*
**

La *Réforme* de Rome (26 février) publie un intéressant article intitulé *Choses de l'autre monde* par Moyo Sabino. Il étudie le mouvement occulte en France et constate que *l'Initiation* est la plus importante des revues occultes françaises.

* *

L'Institut Magnétique de France, 23, rue Saint-Merri, vient de publier les résultats obtenus par les médecins et les magnétiseurs de la clinique de la Société. Par le magnétisme humain, 25 cas considérés comme incurables ont été guéris, 22 améliorés, 18 soulagés sur 101 malades.

* *

Les catholiques commencent à s'émouvoir du succès du mouvement provoqué par la science occulte. C'est ainsi que tous les vendredis, à partir du 28 février, ont lieu à l'église Saint-Merri des conférences sur le spiritisme et l'occultisme par le R. P. Le Moigne, de la compagnie de Jésus.

* *

Notre collaborateur Donald Mac-Nab vient de donner l'autorisation de traduire en italien son *Etude sur la force psychique*.

* *

M^{me} B. Hannecart consulte tous les jours, de 1 h. à 5 heures, 8, rue Mayran (square Montholon). Nous recommandons vivement cet excellent médium à nos lecteurs.

* *

Les amateurs de cartomancie peuvent s'adresser à M^{me} Leteuille, 14, rue Mandar. qui a déjà fait plusieurs prédictions très curieuses.

* *

L'abondance des matières nous oblige à remettre à notre grand regret l'intéressant Bulletin Maçonique de notre collaborateur Oswald Wirth.



JOURNAUX & REVUES

Revue illustrée (15 février). Etude détaillée et savante d'Anatole France sur Papus et son *Traité élémentaire de Science occulte*. L'auteur, après avoir longuement examiné, discuté et critiqué plusieurs théories occultes, reconnaît la force du mouvement et cite les principaux écrivains rattachés à nos idées et qui sont presque tous nos collaborateurs : Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita, Guy de Maupassant, Léon Hennique, Jules Lermina, Alber Jhounney, Gilbert, Augustin Thierry. Nous sommes heureux de voir la grande presse attacher de jour en jour plus d'importance à l'occultisme et publier de nombreux articles sur ce sujet.

*
**

Le *XIX^e siècle* (24 février). Chronique intéressante de Paul Ginisty destinée à constater le réveil de l'Occulte. *L'Initiation* et le *Tarot des Bohémiens* de Papus sont cités.

*
**

Le *Courrier de Lyon* (25 février) reproduit l'article précédent.

*
**

République française (20 février). — La *Kabbale*, d'Ad. Franck. Etude remarquable, par Camille Bloch.

*
**

La *Touraine républicaine*, grand journal de province, très bien rédigé, qui le 31 janvier annonce *l'Initiation* en termes fort élogieux et en donne le sommaire. Le 27 février il renferme un excellent compte rendu du *Tarot des Bohémiens*, de Papus.

*
**

Le *Patriote de Normandie* (19 février). — Une nouvelle secte de Mages parisiens, par O. Havard. Long article

(trois colonnes) consacré partie à l'éloge de notre collaborateur Ely Star, partie à flétrir au nom de l'Église les doctrines soutenues par nos revues, en révélant leur organisation. Là nous apprenons que le pseudonyme « Alta » dans l'*Etoile* est porté par une dame, que l'abbé Roca écrit dans la *Revue théosophique*, que de cette même *Revue théosophique* un des directeurs se nomme Merdume, nouvelles fort intéressantes qu'il était réservé à notre confrère normand de nous annoncer. Nous ne savions pas non plus que notre confrère Alber Jhouney fût le fils d'un riche marchand de savon de Marseille, n'attachant pas grande importance d'habitude aux questions généalogiques, ne considérant que les idées et le talent mis à leur service. Il est évident, après tout cela, que l'article du *Patriote normand* est dû à la plume d'un auteur fort peu au courant des questions occultes, qui nous considère comme ennemis de la religion catholique; il oublie sans doute, ou n'a jamais su, que nous avons dans nos rangs Joséphin Péladan, Stanislas de Guaita et bien d'autres que l'occultisme n'éloigne pas de leur foi catholique, au contraire.

* *

L'Aurore (février). — L'évolution ou la lutte pour la vie, par Marie.

* *

Revue théosophique (janvier) — Rôle à venir de la théosophie, par la comtesse d'Adhémar. — Incarnation, par Guymiot.

* *

L'Etoile (février). — L'Etoile du Messie, poésie, par Alber Jhouney. — Le témoignage des faits, par René Caillié.

* *

Revue Spirite (1^{er} février). — L'intolérance religieuse, par Marcus de Vèze.

* *

La Religion laïque (février). — Les Hiérophantes, par Fabre des Essarts.

*
**

Revue trimestrielle des étudiants Swedenborgiens libres.
— Controverse au sujet de la réincarnation spirite, par Allar.

*
**

Revue d'hypnologie (février). — Fort intéressant numéro. A lire surtout *Des fascinés*, par le D^r Luys.

*
**

Revue Socialiste (février). — Principes et tendances du Socialisme contemporain, par B. Malon.

*
**

Le Devoir (février). — Législation internationale du travail. — Le mouvement féminin.

*
**

Le Bâtiment (23 février). — Un empereur socialiste, par Ernest B., etc.

*
**

Journal d'Hygiène (30 janvier). — La réforme de l'orthographe, par Rouxel.

*
**

Le Bulletin des Sommaires contient dans chaque numéro une intéressante causerie de Charles M. Limousin.

*
**

Le Galilée (février). — Les propriétés physiques de l'atmosphère, par Gérard.

*
**

ETRANGER

Moniteur Spirite et magnétique, Bruxelles (février). — Médiurnité et Médiurns, par D. Metzger.

* *

Les Sciences mystérieuses, Bruxelles (février). — La Science occulte et le Matérialisme, par Léo de Mirville.

* *

Lux, Rome (février). — Joseph Mazzani réincarnationniste, par Vincenzo Cavalli.

* *

Revista d'estudios psicologicos, Barcelone (février). — Le Spiritisme à Naples, par Ercole Chiaia.

* *

Revista espiritista de la Habana (janvier), Dieu, poésie, par J. Zorilla.

Le dernier numéro de la *Revue Théosophique* contient un article intitulé *Simon le Mage* qui avait été envoyé à l'*Initiation* par notre rédacteur en titre Jules Stany Doinel. Cet article est tombé par un hasard inexplicable dans les papiers de la *Revue Théosophique* qui l'a immédiatement publié sans le faire suivre d'aucune note indiquant sa source. Nous n'avons pas voulu au moment où nous avons appris ce fait (huit jours avant l'apparition du numéro) causer de désagrément à une revue amie ; nous nous contentons de signaler ce singulier procédé à tous nos lecteurs et nous prions notre rédacteur d'agréer toutes nos excuses.

* *

Papus fera une conférence sur le Bouddhisme, le lundi 24 mars, à 8 h. 3/4, salle des Capucines. — Avis à tous nos lecteurs.

Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET C^{ie}, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

AVIS IMPORTANT

A dater du 1^{er} Mars 1890,
M. Georges CARRÉ, éditeur,
devient propriétaire de la
Revue *l'Initiation*.

C'est donc à lui qu'il faudra
désormais s'adresser pour les
abonnements, les annonces et
les services de la Revue.

La rédaction et la direction
ne subissent aucun change-
ment.

LECTURES UTILES POUR L'INITIATION

Beaucoup de nos lecteurs nous demandent les ouvrages qu'il faut lire pour acquérir une connaissance générale de la Science Occulte. Il est très difficile de répondre à cette demande d'une manière absolue ; nous allons toutefois donner quelques renseignements à ce sujet. Les personnes qui ne veulent qu'avoir une teinte générale de cette question sans avoir le temps de beaucoup lire suivront avec fruit la progression suivante dans leur lecture :

1. *Zanoni*, par Bulwer Lytton (traduction française.) — 2. *Traité élémentaire de Science Occulte*, par Papus. — *La Science Occulte*, par Dramard. — 4. Crookes, *Recherches sur la Force psychique*. — A Brûler et *Magie pratique*, par Jules Lermina.

Les lecteurs qui veulent approfondir davantage ces questions peuvent ajouter à ces ouvrages les suivants :

La Science du Vrai, par Delaage. — *Au seuil du Mystère* (2^e édition), par Stanislas de Guaita. — *Le Tarot des Bohémiens*, par Papus. — *Histoire de la Magie*, d'Eliphas Lévi. — *Mission des Juifs*, de Saint-Yves d'Alveydre. — Collection de *l'Initiation* et du *Lotus*. — *La Messe et ses Mystères*, par Ragon.

Enfin les travailleurs consciencieux qui voudront pousser leur étude encore plus loin, choisiront dans le tableau suivant divisé en trois degrés. Les ouvrages sont d'autant plus techniques que le degré est plus élevé. *Nous n'avons cité que les livres qu'on peut se procurer en librairie et qui sont écrits en français*. Sans quoi un volume ne serait pas de trop pour tous les ouvrages utiles :

PREMIER DEGRÉ. — (Littéraire). *Spirite*, par Théophile Gautier. — *Louis Lambert. Seraphitus Seraphita*, par Halzac. — *Le Vice Suprême*, par Joséphin Péladan. — *Un Caractère*, par L. Hennique.

DEUXIÈME DEGRÉ. — *Eurêka*, par Edgard Poë. — *Fragments de Théosophie Occulte*, par Lady Caithness. — *Le Monde Nouveau*, par l'abbé Roca. — *Les Grands Mystères*, par Eugène Nus. — *Voyages dans l'Inde*, de Jacolliot. — *Le Spiritisme*, par le Docteur Gibier. — *Force psychique*, par Yveling Rambaud.

TROISIÈME DEGRÉ. — *La Kabbale*, par Ad. Franck. — *Clef des Grands Mystères*, par Eliphas Lévi. — *Dogme et Rituel de Haute Magie* (du même). — *La Science des Esprits* (du même). — *Le Royaume de Dieu*, par Alb. Jhoney. — *Le Sepher Jésirah*, par Papus. — *La Théorie des Tempéraments*, par Polti et Gary.

On trouvera des listes complémentaires dans ces mêmes ouvrages et surtout à la fin du traité de Papus.

L'éditeur CARRÉ se charge de procurer tous ces ouvrages franco, au prix marqué de chacun d'eux.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

RÉDACTION

14, rue de Strasbourg, 14
PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS**

DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

G. CARRÉ

58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : 14, rue de Strasbourg. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés à la *rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement.

AVANTAGES DES ABONNÉS. — Les abonnés anciens et nouveaux reçoivent gratuitement les primes fréquentes qu'a données et que donnera l'*Initiation*. Chacune de ces primes représente à elle seule la valeur du numéro.

L'*Initiation* paraît le 15 de chaque mois en un beau numéro de 96 pages, format d'un volume ordinaire. Elle est en vente chez les principaux libraires de Paris (voir leur adresse à la 8^e page).

PRINCIPALES MAISONS VENDANT *L'INITIATION*
AU NUMÉRC

LIBRAIRIES C. MARPON ET E. FLAMMARION

<i>Galleries</i>	<i>12, Boulevard</i>	<i>14, rue Auber</i>	<i>Rue de Marengo</i>
<i>de l'Odéon</i>	<i>des Italiens</i>	<i>LELIÉGEOIS</i> <i>gérant</i>	

Remise de 15 à 20 o/o sur les prix des éditeurs

LIBRAIRIE E. DENTU
36^{bis}, avenue de l'Opéra, 36^{bis}
H. FLOURY. GÉRANT

CHACORNAC
11, quai Saint-Michel, 11

LIBRAIRIE DE
L'ART INDÉPENDANT
11, Chaussée-d'Antin, 11

Tous les livres de Science Oc-
culte y sont en vente et aux
meilleures conditions.



